



PRATIQUE DES

MALADIES AIGUES ET DE TOUTES CELLES QUI DEPENDENT DE LA FERMENTATION DES LIQUEURS.

*Par M. TAUVRY, de l'Academie Royale
des Sciences, Docteur en Medecine de la
Faculté de Paris.*

TROISIÈME ÉDITION,

*Revûë, corrigée & nouvellement augmentée
sur les Memoires de l'Auteur.*

TOME PREMIER.



Sur l'Imprimé.

A P A R I S.

Chez LAURENT D'HOURY, au bas
de la rue de la Harpe, au Saint-Esprit
devant la rue saint Severin.

M. DCC. XIII.

Avec Approbations & Privilege du Roy.



A MESSIRE
GUY CRESCENT
FAGON,

CONSEILLER D'ETAT
Ordinaire & Premier Medecin
du Roy.



MONSIEUR,

Tous les Systèmes qu'on peut faire sur les causes qui produisent les maladies, n'étant que des conjectures physiques, on ne doit pas s'étonner de voir les Medecins si differens les uns des autres, lorsqu'il faut convenir d'une façon de guerir. La plûpart des Auteurs qui ont écrit sur cette matiere sont souvent opposez dans leur pratique ; l'esprit de l'homme

ÉPIÎTRE.

est foible , il trouve plusieurs causes possibles d'un même effet ; il demeure suspendu , & il est difficile de le déterminer sûrement à agir plutôt d'une manière que d'une autre. Cependant il semble , **MONSIEUR** , que l'exemple des Personnes illustres & celebres , qui comme Vous après des études immenses , des méditations profondes & des expériences sans nombre , se sont dont fait des routes presque sûres , pour guerir les maladies , doit l'emporter sur une vaine incertitude. Heureux qui pourroit imiter cette conduite sage & sçavante que vous observez dans la guerison des Malades ! Ouy , je m'estimerois infiniment heureux si j'avois pû l'atteindre d'assez près en quelques endroits de mon Ouvrage , pour meriter qu'il fut regardé comme une imitation de cette pratique consommée qui fait l'admiration de l'Univers. Toutefois quoique je sois bien éloigné de la temerité de celui qui sans vous avoir présenté ses écrits , n'a pas laissé de mettre votre illustre Nom à la tête de son Livre , & de vous y attribuer une Méthode fort différente de celle que vous tenez ; je me flatte , **MONSIEUR** , que vous trouverez dans ce Traité plusieurs sentimens conformes aux vôtres ;

E P I T R E.

j'ose esperer qu'après l'avoir lû, vous ne
 le jugerez pas indigne de vôtre protec-
 tion, sans laquelle assurément il ne seroit
 point imprimé, & ne verroit jamais le
 jour : mais si vous l'approuvez MON-
 SIEUR, le Public qui auroit de l'incer-
 titude sur beaucoup de faits qui y sont
 rapportez, n'en doutera point, parce
 qu'il sçait que personne n'a jamais mieux
 jugé d'une maladie que Vous ; qu'aucun
 Medecin n'a jamais tant connu de diffé-
 rens médicamens, & n'a jamais mieux sçû
 les appliquer. Cela fait, MONSIEUR,
 que toute l'Europe vous regarde comme
 le plus sçavant de tous ses Medecins.
 C'est aussi ce qu'un Magistrat dont l'in-
 tégrité ne peut être soupçonnée nous dit M. le
 à la tête du plus auguste des Parle- Premier
 mens ; & comme il s'énonça beau- Presi-
 coup plus heureusement que je ne pour- dent en
 rois faire, permettez-moy, MON- répon-
 SIEUR, de me servir de ces ter- dant à
 mes : Il dit que quoique Vous surpas- l'invita-
 sassiez tous les Medecins dans l'Art tion des
 de guerir ; cela ne faisoit cependant Para-
 qu'une partie de vôtre merite ; que nymphes
 Vous joigniez à une érudition profon-
 de un esprit sublime, & une justesse
 ou peu de personnes pouvoient attein-
 dre. Pour ne point toucher à un Ta-

ÉPI TRE.

bleau qui nous parût si naturel & qui nous fit tant de plaisir , je finis en vous assurant que je suis avec un profond respect,

MONSIEUR,

Vôtre très-humble
& très-obéissant
serviteur,

DANIEL TAUVRY. D. M.



PREFACE.

LA pratique de la Medecine n'est sans doute fondée que sur des Observations : heureux sont les Medecins qui en ont beaucoup, qui les apliquent avec prudence , & qui en tirent des consequences justes; ce n'est pas qu'avec tous ces secours qu'ils doivent à leur propre experience & à celle des autres, ils ne se puissent tromper , & que la ressemblance des maladies & de leurs causes que l'on confond aisément quoiqu'elles soient réellement différentes, ne les trompent souvent dans l'application de divers medicamens qu'ils ordonnent: on doit donc estimer ceux qui se trompent rarement ; qui dans le peu de certitude qu'on trouve dans l'Art de guérir, ne risquent

P R E F A C E.

jamais la vie de leurs malades ; qui ne se servent que des remèdes qu'ils connoissent & dont le hazard a été tenté par leurs Prédecesseurs. Qu'on ne s'étonne donc plus de voir qu'autrefois les Medecins les plus prudens étoient oposez à l'usage des medicamens Chymiques ; ils avoient sans doute leurs raisons : & lorsqu'on examine serieusement combien a fallu éprouver de poisons pour mettre, par exemple, le sublimé doux ou la poudre d'algarot en usage, on ne peut assez s'étonner de la temerité de ceux qui les ont employez les premiers. Ces sortes d'épreuves ne doivent pas être faites par des hommes, qui ont la Religion & l'honneur en recommandation ; mais lorsqu'on a suffisamment reconnu leurs proprieté, il est de la prudence de s'en servir : on peut même en faire differens usages pourveu qu'on soit guidé

P R E F A C E.

par des indications justes. Car quoique la raison ne puisse point nous faire découvrir ces sortes de médicamens ni leurs différentes vertus, parce que nous ne connoissons point parfaitement l'essence & les principes des mixtes ; cependant lorsque l'expérience nous a montré les effets de quelques-uns , la raison doit conduire dans les différentes applications qu'on en fait.

Quand je dis que la raison ne peut point découvrir les vertus des mixtes naturels ; il faut ajoûter qu'elle ne peut point découvrir les propriétés de plusieurs mélanges qu'on peut faire de ces mixtes. Qui auroit jamais crû qu'en ajoûtant l'esprit de nitre au beure d'antimoine , on en feroit un médicament doux , absorbant, sans aucune corrosion , & seulement capable de détruire les aigres, & de pousser par les sueurs ; qui auroit crû que l'anti-

P R E F A C E.

moine qui est sans action, après avoir souffert une détonation avec une égale partie de nitre, deviendrait émetique, & qu'avec le double du même nitre, il perdrait cette qualité. Qui aurait cru que le mercure mêlé au sel commun & au vitriol deviendrait par la sublimation le plus violent de tous les poisons; & que ce même poison remêlé au mercure, & sublimé de nouveau, donnerait un médicament très doux. Ce sont sans doute des expériences qui doivent rendre les Médecins très-circonspects dans leurs ordonnances, & qui devraient diminuer la hardiesse des Empyriques.

Lorsque l'on considère les morts qu'un bon remède a quelquefois coûté au public, l'on est surpris comment il peut souffrir les Empyriques, & lorsqu'on réfléchit sur le plaisir que font aux Médecins les personnes qui ten-

tent des remèdes qu'ils n'oseroient souvent employer, on s'étonnera de la haine qu'ils leur portent. En effet nous devons à leur terreur quelques bons remèdes, que nous n'aurions point apperçû sans eux; & nous voyons tous les jours les catastrophes funestes qui arrivent aux malades qui se confient à ces teméraires. Ils font tous indifferemment toutes sortes d'épreuves, & n'étant point guidez par la raison, ils doivent nécessairement hazarder la vie de leurs malades pour réussir: c'est ce qu'on pourroit prouver par les ouvrages des plus fameux d'entre eux, & par les Ecrits de leurs amis.

On trouvera dans cette Pratique la manière de se servir des médicamens les plus sûrs & les plus utiles. L'on n'y néglige point les médicamens Chymiques, qu'un long usage a rendu sans danger; on suit ce que l'expérience a

P R E F A C E.

montré de plus probable; on tâche d'y ajuster les raisons Physiques par lesquelles on explique les differens symptômes des maladies, & sur lesquelles on fonde les indications *curatives*; on y joint les Remarque des Auteurs les plus celebres pour montrer la convenance qui se trouve entre leurs observations & nôtre Pratique; & si je les cite souvent, c'est parce que je croy que l'autorité est d'un grand poids dans les faits de Pratique: puisque comme la Medecine n'est fondée que sur nôtre experience, ou sur celle de nos Prédecesseurs.

Ce n'est pas qu'on doive croire indifferemment tout ce que nous marquent les Auteurs. Il y en a plusieurs que l'ambition a poussé à hazarder des remedes qu'ils ne connoissoient pas assez: d'autres qui manquent de lumieres se sont trompez; & les uns & les autres en ont quelquefois imposé à

P R E F A C E.

la Posterité. Plusieurs Chymistes se vantent, sans beaucoup de fondement, d'avoir plusieurs spécifiques; & comme ils ne se donnent de la reputation dans le monde, qu'en assurant les effets surprenants qu'ils attribuent à leurs remedes, ils gardent dans leur Livre le même caractere d'effronterie. C'est cet esprit d'orgueil qui a porté *Cardan* à dire qu'il avoit fait des prédictions admirables en examinant le pouls de ses malades : par exemple, il dit qu'il a prévu qu'un malade guériroit ; mais qu'il mourroit peu de tems après. *Galien* même ne paroît pas exempt de ces fortes de vanitez, lorsqu'il assure qu'il distingue les inflammations du foye en touchant l'artere , & lorsqu'il fait observer une infinité de differences entre les pulsations qu'on sent bien qu'il a imaginées dans le cabinet. On ne doit pas même toujours avoir

P R E F A C E.

une grande confiance aux reme-
des qu'il loüe; & il n'ya pas beau-
coup de Medecins qui fassent
attacher au cou la racine de pi-
voine, pour guérir quelque épi-
leptique. Sans doute le bon sens
& un peu de bonne Physique
doivent aider un Medecin à con-
noître la verité ou la fausseté de
ces observations : mais sur tout ,
il doit examiner, si plusieurs Au-
teurs de differens caracteres , &
qui paroissent originaux, ont ap-
prouvez les mêmes remedes: car
pour lors il les doit tenter & ob-
server un peu par lui-même; quād
il ne voit point d'ailleurs que la
raison s'oppose aux indications que
ces observations luy fournissent.

Le desordre des fermentations
accompagnant presque toutes les
maladies aiguës, j'ai cru necessai-
re de commencer par l'explica-
tion des mouvemens de ces li-
queurs ; & ensuite par l'examen
de leurs effets dans l'état naturel

P R E F A C E.

& contre nature: cela m'a donné occasion d'entrer dans le détail des coëctions & des crises: ces phénomènes paroissent dans la plupart des maladies; c'est pourquoi les Medecins ont avec raison fondé sur eux toute la Pratique dogmatique: mais l'on y a jusqu'à present mêlé tant de faits faux ou incertains, qu'il est nécessaire de démêler ce qui est confirmé par l'experience, de ce qui n'est qu'un effet de l'imagination ou des préjuges des Observateurs. Le Public jugera si j'ai réüssi dans ce dessein. Je passe ensuite aux observations qu'on peut faire en examinant le pouls, la langue, la peau, le visage, le ventre, les urines, les vomissemens, les excréments du ventre, les sueurs, les crachats, la voix, la respiration & les actions animales, afin de n'être pas obligé de repeter à tous momens des choses qui sont communes à presque toutes les ma-

P R E F A C E.

ladies. Je tâche de faire voir que toutes ces observations son fondées sur la structure des parties, & sur le mouvement des liquides qui coulent dans nos vaisseaux.

Voilà les generalitez qui precedent le particulier des maladies. Lorsque j'en explique le détail, je décris le mieux qu'il m'est possible , les accidens qui leur sont propres, les causes externes qui les produisent, la connexion qui se trouve entre ces causes & l'alteration des parties solides ou liquides, d'où les symptômes qui caracterisent les maladies sont immédiatement excitez. Sur cela je fonde le prognostic qu'on en doit faire , & les indications curatives qu'on doit avoir pour remedier aux accidens , & pour détruire les dérangemens survenus dans nôtre corps.

L'on peut s'étonner de ce qu'à l'imitation de plusieurs Auteurs anciens & modernes , je donne

P R E F A C E.

une façon de guerir suivie & methodique, comme si la diversité des temperamments, des âges, des sexes, des saisons, des régions, des causes exterieures, des combinaisons des maladies & des symptômes , ne faisoient pas varier infiniment ces sortes de méthodes. En effet, dira-t'on, l'on ne trouve presque jamais deux maladies tout-à-fait semblables : Elles sont presque toujours mêlées les unes avec les autres; ainsi il s'en faut tenir aux préceptes generaux de l'Art , & laisser à la prudence du Medecin le soin de les appliquer.

Mais pour justifier le dessein de cet Ouvrage , l'on doit sçavoir qu'il suppose, que ceux qui le liront sont déjà instruits des principes generaux de la Medecine; qu'ils connoissent les varietez qui se trouvent dans les sujets differens & qu'ils sont capables de suivre les indications

P R E F A C E.

qu'on leur dōne. Ainsi les méthodes pour traiter chaque maladie, ne sont proprement que des exemples ou des applications que je fais des loix generales de guerir, & que chaque Medecin peut & doit changer dans plusieurs rencontres. Je donne aussi des exemples de ces changemens en quelques maladies : Et si je ne le fais pas par tout, c'est qu'il y a quantité de circonstances qu'un Medecin ne peut pas absolument négliger. Tout le monde sçait qu'une femme grosse, ou nouvellement accouchée , ou dans le tems de ses regles , ou nourrice, doit être traitée de differentes façons dans ses maladies: on n'ignore pas aussi qu'un enfant à la mamelle , doit être traité d'une autre façon qu'un adulte, ou qu'un vieillard. Nous avons cependant négligé à dessein d'entrer dans tout ce détail ennuyeux & inutile à ceux qui ont les prin-

P R E F A C E.

cipes de l'Art; & nous nous sommes contentez de donner une méthode pour guérir chaque maladie, en la considerant comme elle est, dans l'état le plus ordinaire, dans une saison & dans un païs temperé, & sans estre accompagné d'autres maladies ou de symptômes extraordinaires ; c'est pourquoy l'on ne doit considerer cette Pratique que comme un amas d'exemples pour former dans les jeunes Medecins la facilité de trouver les indications ; & de les appliquer.

Comme dans les maladies que je propose, j'observe toujours l'état où se trouvent les premieres voyes, il semble que j'aurois dû apporter quelques preuves pour établir ce Systeme, & pour détruire l'opinion de quelques Novateurs qui admettant des levains ou des ferments corrupteurs dans le sang ou dans les esprits, ne veulent se servir que d'anti-

P R E F A C E.

dotés ou d'alterans pour guérir les maladies , & qui méprisent presque tous les évacuans. Mais j'ay examiné cette question , en parlant des médicamens, & je ne vois pas qu'on puisse soutenir sérieusement, que toutes nos maladies viennent du dérèglement du sang, ou des esprits. J'avoüe que les passions, peuvent en remuant les parties spiritueuses, & en agitant tout le genre nerveux causer des maladies: mais il n'est pas moins certain que l'air en se mêlant au sang , peut causer la dissolution , la coagulation ou le dérangement des parties de cette humeur, & qu'il peut arriver qu'un chyle mal fait soit l'unique cause de quelque maladie.

Mais si le trouble ou l'agitation des esprits, & la dissolution du sang, ont rempli les premières voyes des matieres infectées du prétendu ferment, que feront les antidotes ou les alterans? Si l'on

P R E F A C E.

ne se sert pas premierement des évacuans, comment ces remedes pénétreront-ils avec leurs vertus, dans le sang ? Mais , dit-on , les premieres voyes ne sont point remplies dans les corps de ceux qui sont morts de maladie ; on n'y trouve point ces amas d'humeurs ; il faut donc que ces excréments soient contenus dans le sang, & que les purgatifs & les émetiques les produisent par une espece de colliquation & de fonte ?

Quand cette objection seroit vraie, qu'en pourroit-on conclure ? rien sans doute qui soit contraire à notre systême. La masse du sang est remplie de suc étrangers ; l'on s'apperçoit par des nausées , par le gonflement des glandes intestinales que la masse du sang commence à s'en décharger, ou à s'efforcer d'en faire la separation par ces endroits, il faut donc l'aider ; & les vomitifs,

P R E F A C E.

& les purgatifs secondant ces sortes d'efforts , ne peuvent que diminuer les causes de la maladie. Mais qui a dit à ces Modernes que les matieres qu'ils ne trouvent plus dans les premieres voyes, n'y étoient point pendant que le malade vivoit? les convulsions du diaphragme , des muscles de l'abdomen , & des fibres charnuës du canal intestinal , en peuvent avoir poussé une grande partie dans les routes de la circulation; & ces humeurs cruës ou gluantes , peuvent en achevant de fixer les parties spiritueuses du sang , causer la mort. Enfin , il y a plusieurs cadavres dans lesquels on trouve cette abondance d'humours : Elles viennent , il est vray, de la masse du sang ; mais comme nous le prouvons ailleurs , c'est un symptôme qui tient lieu de cause. A toutes ces raisons je n'ay rien à ajoûter que l'experience d'un

P R E F A C E.

grand nombre de siècles. Les purgatifs dont on se servoit du tems d'Asclepiade, approchoient fort de la nature des venins. Il fit une secte opposée à leur usage, qui s'évanoüit bien-tôt par les mauvais succès. Vanhelmont a crié contre les purgatifs ; cependant l'on ne s'en est pas moins servi, il n'a pu détromper le Public là-dessus.

Morton, suivant le système de Vanhelmont, qu'il tâche de rendre plus intelligible, ne veut que des antidotes pour chasser le venin mêlé aux esprits, ce que Vanhelmont appelleroit calmer la fureur de l'Archée. Mais nous nous appercevons tous les jours dans la Pratique, des bons succès des émetiques, & des purgatifs, & lorsqu'on les néglige pour s'attacher aux spécifiques, l'on ne va pas loin sans tomber.

Je sçay bien que quelques spécifiques ont de tems en tems

P R E F A C E.

une reputation qui surpasse de beaucoup celles des autres remedes ; mais pour l'ordinaire cete reputation diminuë bientôt ; & l'on voit quelle n'étoit soutenuë que par la nouveauté , le secret & la hardiesse ou la cabale de ceux qui ne peuvent se lasser de louer les remedes qu'ils prétendent leur être particuliers:à force de dire que leurs secrets sont admirables , ils se le persuadent enfin , & le font croire pendant quelque tems au Public , qui ne tarde guères à se desabuser , ou à reconnoître que ces remedes , quoique bons, ont besoin d'estre precedez par d'autres, pour vuider ce qui est contenu dans le canal intestinal , lors qu'il s'y fait des fontes ou des décharges.

L E T T R E.



LETTRE

*De Monsieur TOURNEFORT,
Docteur Regent de la Facul-
té de Medecine de Paris, &
Professeur Royal en Bota-
nique au Jardin du Roy, écri-
te à l'Auteur, au sujet de
l'Aphorisme 22. de la pre-
miere section.*

VOUS me fîtes l'honneur,
Monsieur de me deman-
der dernièrement mon senti-
ment sur l'Aphorisme 22. sec-
tion 1. Voicy comme je crois
qu'on le doit expliquer.

*Concocta, dit Hippocrate, me-
dicamentis educenda ac moven-
da sunt, non cruda, neque per
initia, nisi turgeant; sed ple-
rumque non turgent.*

Lettre

Ce grand homme assure qu'il ne faut évacuer qu'après la coccion des humeurs, si ce n'est dans les maladies où la matiere qui les cause, est en orgasme, c'est-à-dire , qu'elle menace d'attaquer tout à la fois les principales parties du corps. Hippocrate ajoute que cette matiere n'est pas fort souvent en orgasme , d'où l'on a generalement conclu qu'il falloit attendre les signes de coccion, & que l'on ne devoit évacuer que fort rarement dans le commencement des maladies.

Cependant il me semble qu'il faut distinguer deux choses dans cet Aphorisme, le précepte, & l'observation. Le précepte est general, & doit être suivi par tout & sans restriction par les Disciples d'Hippocrate: Mais l'observation n'est que particuliere, & ne regarde que le pays où Hippocrate a vécu. Vous expliquez si bien, Monsieur, ce que c'est que

à l'Auteur.

L'orgasme, & quels sont les accidens qui l'accompagnent, qu'on ne peut se tromper en évacuant hardimens toutes les fois que les indices paroissent ; mais que la matiere soit souvent ou rarement en orgasme, c'est un fait qui varie selon les lieux. Il faut qu'un Medecin examine avec beaucoup de soin, les maladies qui regnent dans son païs. Il est certain que celles que l'on appelle fort aiguës, sont assez rares dans la Grèce : On y voit ordinairement beaucoup de fièvres accompagnées de fâcheux rhumatismes, ou d'autres sortes de fluxions qui fatiguent plus les malades par leur longueur, que par leur violence. La fièvre hectique & les fièvres intermittentes y sont fort communes. La peripneumonie n'y est pas si dangereuse qu'en France, non plus que la petite verole & la rougeolle ; mais les dartres & les autres ma-

ladies de la peau, l'affection hypocondriaque & les hémorroïdes , y sont très-difficiles à guérir. Il n'y a de maladie fort aiguë que la peste : mais outre qu'elle y est beaucoup plus rare que dans l'Egypte & dans l'Asie mineure, les pestiferez se promènent dans les rues , reglent leurs affaires & prennent le soin d'avertir leurs amis de s'éloigner d'eux. S'ils étoient d'abord secourus , on en guériroit la plupart ; car dès le moment que le bubon paroît , comme l'on n'en sçauroit prévoir les suites , il faudroit y appliquer les escarrotiques, afin de le détruire entierement , & donner en même-tems les émétiques & les cordiaux nécessaires ; on ôteroit ainsi la matiere qui se met quelquefois en orgasme , & la plupart des malades en seroient quittes pour quelques vomitifs.

Pour revenir à l'Aphorisme ,

à l'Auteur.

je dis, Monsieur, que le précepte d'Hippocrate n'ayant point de rapport essentiel avec l'observation qu'il y a jointe , il ne faut pas conclurre en general qu'on ne doive évacuer que rarement dans le commencement des maladies , mais plutôt qu'il faut le faire souvent , ou rarement , selon que l'orgasme est fréquent ou rare dans le país où l'on se trouve. Les Empyriques ont eû grande raison de dire , qu'il falloit accommoder la pratique de la Medecine à la diversité des lieux : & *aliud opus esse Romæ* , comme dit Celse , *aliud in Ægypto, aliud in Gallia*. Hippocrate n'auroit pas manqué de marquer , que *materia sæpè turget*, s'il avoit exercé la Medecine en France où les maladies avec orgasme sont très-fréquentes. Des Medecins qui ont pratiqué dans le Levant , m'ont assuré qu'on n'y voyoit pas des

Lettre à l'Auteur.

fièvres aiguës, ny des péripleu-
monies semblables à celles que
l'on voit chez nous & chez nos
voisins. Les signes de l'orgasmes
imposent quelquefois aux plus
habiles Praticiens : Ainsi je crois
qu'il faut user de beaucoup de
diligence, même dans les occa-
sions où ces signes ne sont que
douteux, cette pratique est heu-
reusement confirmée par l'ex-
périence des plus grands Mede-
cins du Royaume. Je souhaite,
Monsieur que votre livre desa-
buse ceux qu'une prévention
mal étendue pour les Anciens,
& une fausse apparence de
prudence ont jetté dans une
pratique opposée.

Je suis ,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,
TOURNEFORT.

APPROBATION

De *Messire GUY CRESCENT*
FAGON , *Conseiller d'Etat or-*
dinaire , & *premier Medecin de Sa*
Majesté.

LEs maximes d'Hippocrate & des
bons Auteurs modernes , sont si
judicieusement employées dans ce
Traité, que l'esprit de l'Auteur & son
travail en partagent l'honneur égale-
ment : & il y expose d'une manière si
conforme à l'expérience & à la rai-
son , le salutaire Avis d'Hippocrate
sur l'occasion de purger dans la fou-
gue des humeurs qui paroît souvent
au commencement des maladies ai-
guës , que cet endroit seul mériteroit
l'applaudissement qui est dû genera-
lement à tout son Ouvrage , lequel
Nous jugeons très - digne d'être im-
primé, & d'autant plus utile au public,
qu'il peut engager les Medecins pré-
venus , à faire des réflexions qui les
déterminent à une pratique plus heu-
reuse. Fait à Versailles , ce 4. Mars
1698. Signé , FAGON.

APPROBATION

Du Censeur Royal.

JE soussigné Nicolas Andry Docteur
Regent de la Faculté de Medecine
de Paris , Lecteur & Professeur Royal
en Medecine , certifie à Monseigneur
le Chancelier qu'après avoir exami-
né par son ordre cette *Pratique des ma-
ladies aiguës & des maladies croniques
ou habituelles* composée par Mr. Tau-
vry , de l'Academie des Sciences , Me-
decin de la Faculté de Paris ; Je n'y ay
rien trouvé qui en puisse empêcher
l'impression. Fait à Paris ce 21. Sep-
tembre 1711.

ANDRY.

APPROBATION

De Monsieur DE SAINT-YON,
Docteur Regent de la Faculté de Me-
decine en l'Université. de Paris.

JE voudrois de tout mon cœur , que
les Medecins pussent lire ce Livre
avec toute l'application qu'il mérite ;
les jeunes entreroient dans la bonne
voye, & les vieux reviendroient peut-

être de la fureur qu'ils ont pour la saignée. En mon particulier , j'ai trouvé dans le Livre de mon Confrere beaucoup d'érudition , de littérature & de bon sens. Fait à Paris ce 20. Février 1698. DE SAINT-YON.

APPROBATION

*De Monsieur POIRIER, Docteur
Regent de la Faculté de Medecine en
l'Université de Paris.*

LA plus sûre & plus solide Méthode de pratiquer la Medecine , dépendant principalement de l'application des remedes à divers sujets , dans les différentes circonstances des maladies, elle ne sçauroit être mieux conduite ni rectifiée que par la capacité, les lumieres & l'experience du Medecin , qui doit encore avoir une probité inviolable, pour exercer une profession si noble & si nécessaire. C'est à cette Règle qu'il faut rapporter toutes les laborieuses & pénibles recherches qui se font pour la perfection ; & comme Monsieur TAUVRY, Docteur Regent en la Faculté de Medecine de Paris

s'en est utilement servi dans son Livre de *Pratiques pour les Maladies aiguës*, je me sens obligé, en l'approuvant, d'assurer que les meilleures Maximes y sont conformes à la Doctrine d'Hippocrate, & aux observations de plusieurs Praticiens de nôtre siècle. Fait à Paris ce 19. Février 1668. POIRIER.

APPROBATION

De Monsieur CRESSE' le Fils, Docteur Regent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris.

LA juste étendue d'une simple Approbation ne me permet pas de renfermer dans celle-cy toutes les circonstances particulieres qui m'ont paru rendre recommandable le Livre qui va être publié sous le titre de *Pratique dans les maladies aiguës*. Je me sens obligé de me réduire à le louer uniquement par rapport à la prudence avec laquelle l'Auteur s'y déclare au sujet des differens sentimens qui partagent aujourd'hui les Medecins sur le fait de la Saignée, de la Purgation & des remedes que la Pharmacie tant ancienne que moderne leur fournit.

dans ces fortes d'occasions. Il y est autant éloigné de la folle passion pour la Saignée , que de l'entêtement avec lequel il y en a qui font gloire de la décrier & de ne s'en presque jamais servir. Il y paroît opposé également à la temerité de ceux qui purgent indifferemment en toute rencontre, & à la timidité des autres qui sont détournés de le faire pour les moindres obstacles qui se présentent ; très-peu instruits en cela de la conduite d'Hippocrate , qui usoit très-souvent de purgatifs dans la crudité même la plus outrée. Enfin sans renoncer à la considération que merite l'expérience de plusieurs siècles , il se sert de beaucoup de remèdes , qui quoy que nouveaux & empruntez de la Chymie , sont néanmoins d'autant plus à accepter , que leur vertu bien averée est assurément plus efficace que celle d'aucuns de ceux que l'Antiquité a découverts. Quiconque se sera bien informé par la lecture de ce Livre des sentimens particuliers que témoigne y avoir Monsieur TAV-
VRY au sujet de ces trois articles, sur lesquels toute la Medecine est établie, se trouvera l'esprit meublé d'un très-grand nombre de maximes incontestables.

bles, qui le conduiront avec la dernière seureté dans la cure de toutes les maladies aiguës. Ce sont là les principaux motifs qui m'ont fait tant souhaiter qu'il se déterminât enfin à gratifier le Public de cet Ouvrage, & qui m'ont engagé à luy donner ce petit mot d'approbation. Ce 22. Février 1698. C R E S S E' le fils.

A P P R O B A T I O N

De Monsieur TOURNEFORT, Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris.

Rien n'est plus important dans la pratique de la Medecine, que la connoissance des Maladies aiguës. Leur nature & leurs causes sont aussi cachées, que leur prognostic est trompeur, & que leur guérison est incertaine: Ainsi l'on ne peut trop louer le dessein qu'a eû Monsieur T A U V R Y d'éclaircir ces matieres: Il raisonne sur des principes solides, il appuye ses raisonnemens par des observations exactes. C'est pourquoy je suis très-persuadé que son Livre, qui a pour titre *Pratiques des Maladies aiguës*, fera

trés-utile au Public. A Paris ce 25.
Février 1698.

TOURNEFORT.

P E R M I S S I O N

De Monsieur BOUDIN , Conseiller Medecin ordinaire de Madame la Duchesse de Bourgogne , Doyen & Docteur Regent de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris.

NOUS Conseiller, Medecin ordinaire de Madame la Duchesse de Bourgogne , Doyen & Docteur Regent de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris: Ouy le Rapport de Messieurs St. Yon , Poirier , Cressé & Tournefort, commis par la Faculté à l'examen d'un Livre intitulé *Pratiques des Maladies aiguës* , par Monsieur TAUVRY , Docteur Regent de ladite Faculté, avons consenti qu'il fût imprimé comme très-utile à tous ceux qui veulent s'instruire dans la pratique de la Medecine. Fait à Paris le 23. Février 1698.

BOUDIN, Doyen.



TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.	D E la Fermentation, pag. 1
Ch. II.	Des Fermentations qui se passent dans nos corps , 13
Ch. III.	Des differens tems , & des differentes suites des fermentations de nos humeurs & pre- mierement des coctions , 30
Ch. IV.	Des Crises , 52
Ch. V.	Des differentes marques des fermenta- tions ; des prognostics qu'on en peut tirer & premierement du pouls , 72
Ch. VI.	Des situations, & du visage des mala- des , 83
Ch. VII.	De la langue & de la peau , 93
Ch. VIII.	Du ventre & des hypocondres , 101
Ch. IX.	De la respiration & de la voix , 106
Ch. X.	Des excremens & premierement des uri- nes , 112
Ch. XI.	Des sueurs , 127
Ch. XII.	Des crachats , 137
Ch. XIII.	Des vomissemens & des excremens du ventre , 144

Ch. XIV. De quelques remarques sur le prognostic ,	160
Ch. XV. Des lésions des actions animales ,	163
Ch. XVI. De la nature des fièvres ,	189
Ch. XVII. Des fièvres intermittentes en general ,	199
Ch. XVIII. De la fièvre tierce , exquise ou reguliere ,	209
Ch. XIX. De la fièvre tierce bâtarde ,	245
Ch. XX. De la double tierce ,	251
Ch. XXI. De la quotidienne ,	256
Ch. XXII. De la fièvre quarte reguliere ,	267
Ch. XXIII. De la fièvre quarte batarde ,	296
Ch. XXIV. De la double & triple quarte ,	302
Ch. XXV. Diverses observations sur les fièvres intermittentes ,	307. 313. 320. &c.

ADDITION Contenant de nouvelles Reflexions
sur les differens systêmes des fièvres.

OBSERVATIONS de quelques fièvres irregu-
lieres , 382

De la Cure des fièvres periodiques , selon les
principes cy-dessus , 398

Des moyens generaux de se preserver de la fié-
vre , 399 & suiv.

De la Cure parfaite & radicale des fièvres in-
termittentes , 422

Reflexions sur les systêmes precedens , avec l'ex-
position d'une nouvelle Théorie , 429

<i>Reflexions sur la Cure des fièvres intermittentes.</i>	
Ch. I. De la Methode generale de guerir toutes sortes de fièvres ,	454
Ch. II. De la Cure de chaque espece de fièvres intermittentes ,	469
Ch. III. De la vertu du Quinquina pour arrêter les fièvres intermittentes ,	475
Ch. IV. Des principales parties où le Quinquina exerce son action ,	480
Ch. V. De l'action du Quinquina sur le genre nerveux ,	487
Ch. IV. Preuves de l'hypothese precedente tirée de ce qui s'observe de l'employ du Quinquina ,	493
Ch. VII. Application de toutes les Observations précédentes à la Pratique ,	498
Ch. VIII. Diverses Histoires de malades traités par le Quinquina ,	502
Ch. IX. Suites des Cures operées par le Quinquina ,	520
Ch. X. Formules de plus frequent usage pour l'administration du Quinquina dans les fièvres ,	549
Ch. XI. Idée generale des fièvres ,	556



PRATIQUE

POUR LES MALADIES AIGUES.

CHAPITRE PREMIER.

De la Fermentation.



La Fermentation est un mouvement excité par la matiere subtile dans les principes qui composent un mixte. Quelques - uns expliquent la fermentation en supposant dans les matieres fermentatives une infinité de ressorts continuellement tendus par des liens imperceptibles qui venant à être brisez par quelque coup , ou par le mélange de

2 *De la Fermentation. Ch. I.*

quelque liquide donnent occasion à ces ressorts de se débander & de produire une agitation tumultueuse entre toutes les particules de ces matieres avec plus ou moins de violence selon la force dont ils étoient tendus.

Mais puisque pour rendre raison de la vertu élastique, on est obligé de recourir à la matiere subtile , nous devons toujours regarder cette matiere comme une des principales causes de cette émotion intestine , aussi bien que du feu & de la lumieŕe. Et ceux qui raportent ces phénomènes à des corpuscules ignés renfermez dans les substances qui s'allument ou qui fermentent lorsque, selon ces Physiciens, de tels atomes se trouvent dégagés de leurs étroites prisons, & qu'ils ont la liberté de se remuer plusieurs ensemble dans des pores élargis, ne disent rien qui ne s'entende encore mieux par l'action de nôtre matiere déliée qui semble animer toute la nature, & qui traversant toutes les porosités des corps sensibles y forme entre leurs parties des arrangemens & des émotions suivant les dispositions qu'elle y trouve, & suivant les obstacles qui se présentent à son rapide cours.

De la Fermentation. Ch. I.

Le mouvement de fermentation peut débarasser les particules les plus volatiles d'avec les plus lourdes & les plus grossieres, & les mettre en état de s'en séparer aisément : ou bien ce même mouvement les separe actuellement, & en dépoüille le mixte : ou enfin il mêle les parties les plus subtiles aux plus grossieres.

L'on connoit facilement que la Fermentation doit differer beaucoup de l'Effervescence, ou de la simple agitation des liqueurs: car si les parties homogènes d'un corps sont simplement remuées, ou par le feu, ou par quelque autre impression externe, quoyqu'il y ait quelques particules qui s'envolent, ou qui se détachant des autres se rendent propres à s'en éloigner, l'on ne doit pas appeller ce mouvement Fermentation; ce mot n'appartient à proprement parler, qu'aux grands changemens qui sont des suites du desordre des principes, ou de la corruption des figures des parties les plus intimes & les plus essentielles du mixte où elle s'introduit: ce qui se remarque par les nouvelles qualitez qu'il acquiert: Car comme les differentes modifications d'un corps dépendent

Différence entre la Fermentation & l'Effervescence

4 *De la Fermentation. Ch. I.*

de la figure de la mobilité , de la situation & du différent arrangement de ses parties; quand tout cela vient à être changé par la Fermentation , il est impossible que le mixte ne reçoive quelque alteration considerable.

C'est pour cette raison que les corps qui ont des parties fort mobiles & différentes les unes des autres, sont tres propres à la Fermentation; car par la diversité de leurs figures & de leurs pores, les passages de la matiere subtile étant fort interrompus , son mouvement qui se fait toujours en ligne droite pendant qu'il ne trouve point d'empêchement , doit se réfléchir en rencontrant differens obstacles , & donner un ébranlement presque continuel aux diverses parties qui composent le mixte. Au contraire, les corps qui ont des parties fort semblables les unes aux autres , ou étroitement liées entre elles , ne sont pas disposées à la Fermentation; c'est pourquoi nous voyons que la simplicité des Eaux distillées , & des principes des Chymistes fait qu'ils ne fermentent point à moins qu'on n'en mêle de differens les uns avec les autres: de même l'expérience nous montre que les minéraux , principalement les métaux, ne

fermentent point , parce que leurs parties sont si bien liées ensemble que même par la violence du feu elles ne changent nullement de figure , ni promptement de situation. J'ay dit que les métaux ne fermentent point ; car quand on les jette dans quelque dissolvant, & qu'on voit une dissolution de leurs parties , avec un mouvement considerable dans le menstruë, l'on ne doit pas dire que ce soit une veritable Fermentation, parce qu'il ne se fait aucun changement dans les principes du métal: & la figure des parties métalliques n'est point changée , puisque quoiqu'on les voye sous la forme de sels ou de liqueurs , cependant on les fait retourner facilement dans leur premier état, quand on a enlevé les parties du dissolvant qui les cachoient.

L'on voit en faisant fermenter les plantes, que leurs sels volatils se dégagent des parties grossieres qui les envelopoient. Tous les Chymistes ont remarqué & ont senti la peine qu'ils avoient à tirer les sels volatils de quelques plantes, quand ils ne les avoient pas laissé fermenter. Le moût de vin ne produit par la distillation, qu'une huile assez grossiere; au contraire le vin nous

Exaltation qui suit la Fermentation.

6 *De la Fermentation. Ch. I.*

donne un esprit ardent qui contient beaucoup de souphres subtils & exal-
tez. Enfin la maturité des fruits dépen-
dant de l'attenuation des souphres ,
des sels & des esprits , est encore un
effet de la fermentation ; car par le
mouvement qu'elle leur donne, leurs
parties roides se rompent , ou devien-
nent pliantes , & les sels se trouvent
mélangés & embarrassés avec les hui-
les; c'est apparemment par cette raison
que le fruit verd perd sa saveur defa-
greable en meurissant.

*Dissipa-
tion.*

Mais quelquefois par la continua-
tion de la Fermentation, les parties vo-
latiles qui s'étoient dégagées des par-
ties grossieres abandonnent absolu-
ment le mixte, ce qu'on peut observer
dans les plantes qui se tournent en
pourriture ; car pour lors l'on n'en
peut tirer qu'une bien petite quantité
de sels volatils, ou d'esprits; cela arrive
en peu de temps aux plantes dont le
tissu est fort lâche , & fort abreuvé de
sucs aqueux. Enfin quand une certaine
quantité de parties volatiles s'est écha-
pée d'un mixte, ce qui reste se trouve
tellement enveloppé dans des parties
grossieres & salines, qu'il n'en peut pas
sans peine être séparé , comme l'on

peut voir dans le vinaigre, dont le goût piquant & rude nous apprend qu'il n'y a plus que les sels acides & pointus qui s'y puissent faire sentir: cependant l'on ne peut pas dire que toutes les parties spiritueuses se soient échapées, puisque par la distillation l'on tire du sucre de Saturne, un esprit ardent fort semblable à l'esprit de vin; ce qui ne peut venir que de ce que la cendre du plomb ayant absorbé les aigres, a donné lieu aux parties volatiles du vinaigre avec lequel on prepare ce sucre de se dégager. Je pourrois encore marquer quelques autres Fermentations, où l'on voit les esprits se remêler aux parties grossieres; tous les sels regénerez nous en pourroient fournir des exemples, mais ce que j'en ay dit me paroît suffisant.

Outre tous ces effets il y en a encore d'autres qui semblent appartenir à la Fermentation, comme sont la dissolution & la précipitation; car quoiqu'elles se fassent quelquefois sans un mouvement fort apparent, cependant, parce qu'elles changent la nature du composé, on les doit mettre au nombre des mouvemens propres aux principes.

Il y a de deux sortes de dissolutions & de précipitations de mixtes: les unes

*Dissolutions
vraies.*

8 *De la Fermentation. Ch. I.*

sont veritables, les autres sont apparentes. Le bois est veritablement dissout par le feu, puisque ses parties salines huileuses, aqueuses & terrestres sont tellement separees les unes des autres, qu'on ne peut point les rassembler pour en faire de nouveau bois; d'où l'on doit conclurre que le mouvement & la dissolution s'est faite jusques dans les principes qui composoient le bois.

*Dissolu-
tions ap-
parentes.*

Au contraire, les dissolutions fausses ou apparentes divisent seulement les parties homogènes & integrantes d'un mixte, sans en changer la nature; c'est de cette maniere que l'eau dissout le sucre ou la gomme Arabique. Il y a encore d'autres dissolutions apparentes, qui en déguisant davantage la nature du mixte, semblent approcher des dissolutions veritables; ainsi les dissolvans qui contiennent beaucoup de parties salines, & dont on se sert dans la dissolution des métaux, font toujours paroître un nouveau corps après la dissolution; mais ce n'est qu'un déguisement des parties métalliques par l'addition des parties du dissolvant.

*Précipi-
tation
vraye.*

Quant à la precipitation, nous en voyons plusieurs exemples veritables, soit dans le lait, ou dans les liqueurs

propres à boire , qui fermentent & se purifient: c'est pourquoy le fromage est tres-different du beurre & du petit lait.

La précipitation se fait , parce que les parties d'une liqueur fermentative n'étant plus agitées par des mouvemens du dehors, comme du Soleil, du feu, ou des autres corps qui les remuoient toutes ensemble pêle-mêle , n'ayant plus que le mouvement lent & invisible qui fait la liquidité, chacune a la liberré de suivre l'impression de sa propre pesanteur, & de se situer dans des lieux proportionnez à sa grandeur, & à sa figure, en haut, en bas ou dans le milieu, ce qui s'exécute soit par les seules loix de la mécanique, à peu près de la même manière que quand on agite de la poussière de bois , ou d'autre matière , sur une carte, ou sur un papier, principalement si on les fait tourner en rond , car on voit les parties les plus grossières & les plus rameuses se loger à l'exterieur autour des autres , & les plus subtiles prendre le milieu: soit par un changement de consistance & de figure, lequel rend les parties qui nageoient dans le liquide plus ou moins pesantes ou faciles à s'accrocher les unes aux autres, d'où il arrive une séparation ou des-

union générale , les parties les plus massives tombant au fond, & les plus rares ou les plus legeres montant au dessus. Nous avons un exemple de la premiere précipitation dans le vin, & de la seconde dans le lait.

*Precipitation
fausse.*

Pour ce qui concerne la fausse précipitation, elle a coûtume de suivre les fausses dissolutions : car quand par le moyen d'un dissolvant l'on a rendu un métal imperceptible dans la liqueur où il est dissout , de sorte que chaque partie métallique semble être incorporée , & de même poids avec cette liqueur, si l'on ajoute quelque corps qui diminue la force du dissolvant , l'on voit au même instant que les parties du métal qui étoient suspendues, tombent au fond, quoique la liqueur n'ait point diminué de poids en pareil volume , ou que sa quantité soit moindre, ce qui donne lieu de conclurre avec vrai-semblance que les parties métalliques sont devenues plus pesantes : Et l'on peut facilement découvrir ce qui a augmenté leurs poids en raisonnant à peu près ainsi. La force du dissolvant se diminue quand on y mêle quelque chose qui peut rompre quelques-unes de ses parties. Le poids ne peut point

augmenter dans les parties métallique, si ce n'est par un surcroît de nouvelle matière qui s'y joint & qui ne peut point s'y joindre, si elle n'entre dans leurs pores. Or l'on ne voit pas d'où pourroit venir cette nouvelle matière, si ce n'étoit des parties du dissolvant qui ont été rompuës. Ce sont donc les fragmens du dissolvant lesquels en entrant dans les pores du metal, le rendent plus pesant: & l'on ne s'étonnera point de cet effet, si l'on prend garde qu'en chaque partie de la liqueur, il y a des parties métalliques & des pointes rompuës du dissolvant; & que d'un autre côté ces pointes sont tout à fait semblables aux pores du métal, soit qu'elles fussent telles naturellement, ou qu'elles aient pris figure de ces pores en s'y figeant, comme l'eau prend celle du vaisseau où elle se glace; & l'on sera tout à fait confirmé dans cette pensée, si l'on examine la poudre qui s'est précipitée, car l'on y remarque visiblement les parties du métal mêlées & imbuës des particules ou des pointes du dissolvant.

Pour faire concevoir ce qui se passe de plus merveilleux dans la dissolution des métaux, sçavoir cette suspension

des particules métalliques également répandues en tous les endroits de leur liqueur dissolvante dont les parties sont en même volume incomparablement moins pesantes que celles des métaux, il est permis de supposer ou que toute la substance de la liqueur est dans des mouvemens, qui bien qu'insensibles sont toutefois assez forts pour disperser de tous côtez la poussière métallique, de même qu'un air fort agité fait voler de toutes parts les brins de paille & de bois qu'il peut environner : & ce que le précipitant fait n'est autre chose qu'une diminution qu'il occasionne dans le mouvement du dissolvant, & en conséquence de laquelle les corpuscules métalliques tombent incontinent, parce que leur poids l'emporte alors sur leurs autres déterminations. On conçoit aussi que les particules d'un dissolvant peuvent avoir tant d'homogénéité & de convenance avec celles d'un dissoluble qu'elles se mêleront intimement & demeureront attachées ensemble, jusqu'à ce qu'un corps encore plus propre à s'unir étroitement avec le dissolvant vienne à s'introduire dans ce mélange & à obliger le dissolvant de quitter prise,

De la Fermentation. Ch. I. 13
& de se débarrasser de la matiere qu'il
tenoit en dissolution.

CHAPITRE II.

*Des Fermentations qui se passent dans
nos corps.*

A Prés avoir parlé de la Fermenta-
tion en general , il en faut faire
quelque application à celles qui se pas-
sent dans nous , afin qu'on voye plus
clairement quelle est la constitution du
sang en chaque espece de fièvre causée
ordinairement par la dépravation du
mouvement fermentatif naturel.

Il se trouve des Medecins qui preten-
dent qu'il n'y a aucune fermentation
dans nôtre corps ; ils n'en admettent
pas même dans le ventricule pour le
changement des alimens en chyle. Il y en a d'autres qui leur sont tout à fait
opposez ; & qui ne se contentent pas
de reconnoître des fermentations, mais
qui supposent aussi des levains , dans
les différentes parties du corps où il se
fait des separations ou des change-
mens : comme dans le cerveau , pour
la génération des esprits animaux ; dans

*Imagi-
nations
de quel-
ques Me-
decins.*

le foye pour la filtration de la bile ; dans les testicules pour la formation de la semence : & non contents d'avoir imaginé tous ces divers ferments, quelques-uns d'eux en mettent encore un différent dans chaque partie , pour convertir le sang qui y aborde, ou en chair, ou en os &c.

*Preuves
de la
Fermen-
tation
qui se
fait dans
le ven-
tricule.*

Quand on veut chercher de bonne foy la verité , on distingue bientôt ce qui est vray & suffisamment prouvé , de ce qui n'est qu'un effet de l'imagination ; c'est pourquoy si l'on réfléchit serieusement sur ce qui se passe dans le ventricule , l'on sera persuadé qu'il s'y fait continuellement quelque fermentation. Le gonflement du ventre, les rapports, les vents, qui s'échappent par en haut & par en bas, & sur tout les fels volatils qu'on tire en grande quantité du sang, des parties, & des excréments des animaux , sans les avoir fait fermenter , sont autant de preuves incontestables de l'action des levains dans le ventricule & dans les liqueurs des êtres sensitifs : car comme il y a beaucoup d'animaux qui ne se nourrissent que de plantes , l'on ne pourroit pas tirer facilement de leurs parties , de leurs liqueurs , & de leurs

excremens des sels volatils, si les plantes n'avoient souffert quelque espece de fermentation avant que de s'y changer. Mais je ne conçois pas qu'on puisse douter de cette verité, si l'on fait reflexion que quand les herbes sont dans un lieu chaud & humide elles fermentent d'elles mêmes, & que si l'on serre le foin dans le tems qu'il est moëte, il devient quelquefois si chaud par la Fermentation, qu'il s'allume comme si l'on y avoit mis le feu. Enfin la liqueur qui coule des glandes salivaires, de l'estomac, & du pancreas, contient quantité de principes actifs; & il ne seroit pas difficile de prouver par l'analyse & par des experiences qu'il y a des acides, des alkalis, des souphres & des parties salines dans nos humeurs; & les alimens, d'un autre côté, contenant des parties de diverses nature, il est bien difficile qu'ils soient dissous sans fermentation: l'on peut ajouter à toutes ces raisons, que le chyle ne retient point toutes les qualitez des alimens; & qu'ainsi il est nécessaire qu'il soit arrivé un changement considerable dans les principes qui les composoient. En effet il semble que la douceur & la blancheur du chyle ne

soient qu'un mélange temperé des parties sulphurées & des parties salines.

J'accorderay aisément que le mouvement du cœur ne dépend pas de la Fermentation du sang , pourveu que l'on ne veuille pas conclurre de là qu'elle seroit inutile ; car quoique le sang soit d'une qualité tres-conforme à la Nature , cependant parce qu'il contient des parties fort differentes les unes des autres , il se fait toujours quelque combat entr'elles. En effet , d'où viendrait la chaleur continuelle qu'on y remarque ? comment le chyle pourroit-il à tous momens devenir sang , si quand il roule dans nos vaisseaux , ses principes ne se changeoient à tous momens ? Mais de plus tout le monde avoue que le sang fermente dans quelques fièvres : & nous voyons les mêmes marques de Fermentation dans la santé , principalement quelque tems après le repas : car le pouls s'élève plus qu'il n'a coûtume de l'être , on sent un froid dans les parties exterieures , qui est suivi d'une chaleur assez apparente. L'on doit donc dire que la diversité des parties du sang , sa chaleur & le changement de la couleur du chyle , sont autant de preuves de

*Preuves
de la
Fermen-
taion du
sang.*

la Fermentation du sang.

Quelqu'un dira peut-être que quand le sang seroit propre à fermenter par sa nature, la circulation luy donnant une détermination toute opposée, l'en empêcheroit, à peu près comme on voit qu'il arrive aux liqueurs propres à la Fermentation, quand on les verse par un canal où elles tombent de haut en bas. L'esprit de vitriol & l'huile de tartre par défaillance ne fermentent point quand on les répand par un même canal.

Objections.

Je ne sçaurois me persuader qu'on puisse faire cette objection d'une manière tout à fait sérieuse. Premièrement si deux liqueurs propres à fermenter semblent n'exciter entr'elles aucun mouvement quand elles sont versées ensemble de haut en bas, l'on ne doit pas croire qu'elles ne fermentent point ; mais seulement que la Fermentation est moins apparente, soit à raison de la rapidité du mouvement contraire, ou parce que les parties des deux liqueurs n'ont pas lieu de se réfléchir les unes contre les autres. Secondement, l'on ne peut pas dire avec vérité que le sang soit transporté avec une si grande vitesse dans le corps

Réponse.

des animaux. Troisièmement, il y a des parties où il semble séjourner, comme dans les veines, dans les vaisseaux capillaires, & dans le cœur. L'on peut ajouter que dans l'état naturel la Fermentation du sang ne doit pas être fort sensible: mais elle est toujours suffisante pour développer les parties du chyle; c'est pourquoy l'on tire beaucoup plus de sels volatils & d'esprits du sang que du chyle.

2. *Objection.*

L'on dit encore que si l'on remplit tout à fait des vaisseaux de quelque liqueur, elle ne fermentera point: c'est par cette methode que l'on conserve quelque tems au vin & à d'autres liqueurs leur douceur; de sorte que le celebre *Borelli* ayant démontré que les vaisseaux de nôtre corps sont toujours pleins; l'on ne doit pas croire que les liqueurs qui y sont puissent beaucoup fermenter.

Réponse.

Mais cette difficulté se resoudra bientôt, si l'on fait reflexion que les cabaretiers ont souvent observé, à leurs dépens, qu'en remplissant trop leurs tonneaux de vin nouveau, ils se rompoient par l'effort de la Fermentation; & quand par le moyen de plusieurs cercles de fer le tonneau reste en son en-

tier, le vin perd tout-à-fait sa douceur; & parce qu'on empêche les esprits de s'échaper, il devient tres-violent; c'est pourquoy on l'appelle *vin enragé*: ainsi lors qu'ils veulent empêcher la Fermentation du vin pour en faire du vin bourru, ils ne se contentent pas de tenir le vaisseau plein, mais ils le mettent dans l'eau froide. Enfin quand il seroit vray que les vaisseaux étant pleins les liqueurs n'y fermentent pas, parce que l'air qui est nécessaire pour cela ne peut alors s'insinuer entre les parties du liquide, l'on ne devroit attribuer cet effet qu'à la resistance des parois du vaisseau; de sorte que les veines & les arteres ayant des membranes qui prêtent aisément à l'impulsion du sang ou des humeurs, l'on ne pourroit faire icy aucune application de ce qui arrive à des tonneaux de vin.

Borelli luy-même ne nie pas que l'air n'entre dans le sang; au contraire il luy fait par là donner un mouvement de pendule; toutes les rarefactions qui se font dans nos humeurs dépendent de là, à peu près de même que celle de l'esprit de vin qui est dans un Thermometre. Mais à quoy sert de changer les noms, & d'ôter à la Fermenta-

tion , ce qu'on veut bien donner au mouvement de pendule. Plusieurs Philosophes, & entre autres M. *Bernoulli*, croient que toutes les Fermentations, & même le petillement de la poudre à canon embrasée, ne sont que des effets de la dilatation soudaine de quantité de parties élastiques d'air, qui étoient repliées sur elles-mêmes.

3. *Objection.*

L'on fait encore assez communément une objection contre la fermentation du sang : l'on dit qu'il n'y a que les sucs impurs , & qui n'ont pas atteint les degrez de maturité & de perfection qu'ils doivent avoir, qui soient sujets à ces loix : ainsi l'on voit que le vin doux peut bouillir ; mais que le vin qui est parfait, ne boult plus.

Réponse.

En verité je ne voy pas qu'on puisse faire aucun fondement sur une pareille objection ; Car le vin ne se tourne-t'il pas en vinaigre ? ne s'évente-t-il pas ? Ainsi l'on ne sçauroit dire qu'il ne fermenté point. Au reste, le vin doux est tout aussi parfait que le vin qui a déjà fermenté. Peut-être que celui-là n'est pas aussi propre pour la nourriture des parties du corps ; mais par la Fermentation il le devient : de même le chyle n'est pas si propre que le sang

pour la nourriture des parties ; mais par une Fermentation continuelle il contracte les qualités du sang ; & si nous voulions nous en tenir aux comparaisons , nous dirions que comme le vin qui se tourne en vinaigre est regardé comme une liqueur imparfaite , nous devons dire la même chose du sang qui dégénere en bile. Mais les noms de parfaites qu'on donne aux liqueurs qui ont atteint leur maturité, & d'imparfaites à celles qui ne l'ont pas atteint, me paroissent trop équivoques pour être employez par des Medecins.

L'on peut conclure de ce que nous venons de dire , que les alimens produisent le chyle quand ils ont été dissous & fermentez par un levain ou un dissolvant qu'ils rencontrent dans l'estomac ; & que le chyle en fermentant dans nos veines devient sang, quoique pour cela il n'ait pas besoin de nouveaux levains : le seul mouvement qui arrive dans les parties internes du chyle, par son mélange avec le sang, suffit pour en changer la couleur & la nature : ses particules se débarassent les unes des autres , & acquierent des figures & une ductilité qui les rendent capables d'enfiler les pores des parties

avec lesquelles elles ont de la proportion ; & tout cela sans de nouvelles fermentations : ainsi la bile se separe dans le foye, l'urine dans les reins, & par la seule disposition des pores de ces organes & par le développement qui se fait de ces liqueurs dans les parties du sang & du chyle.

Les Fermentations des alimens & du chyle peuvent être augmentées ou diminuées contre les ordres & les intentions de la nature.

*Aug-
menta-
tion des
Ferma-
tions
de l'esto-
mac.*

Quand le levain de l'estomac est plus abondant ou plus actif que de coutume l'on a beaucoup d'appetit ; l'on mange avidement ; & quelquefois les alimens qu'on a avalez sans les avoir suffisamment mâchez , sont rejettez par le vomissement , tant à cause de la trop grande irritation, que de l'excessive Fermentation qui se sont faites dans le ventricule.

*La dimi-
nution.*

Quand au contraire le levain de l'estomac est moins puissant , ou qu'il est embarrassé , ou en trop petite quantité, il ne se fait point de coction , l'on ne digere point , & les excemens retiennent quelquefois la figure & la couleur des alimens ; de sorte qu'on n'y remarque pas de changement considerable :

l'appetit se trouve abbattu ou éteint ; l'on a quelquefois des rapports qui ont la même faveur que l'aliment , quoiqu'ils ne viennent qu'un temps considérable après qu'on a mangé.

Enfin d'autrefois le levain de l'estomac est mêlé à des parties étrangères, qui , bien qu'elles ne le rendent pas moins actif , changent cependant son action d'une manière extraordinaire ; de sorte qu'il vient des appetits extravagans , des rapports aigres ou comme d'œufs couvez , &c.

La Fermentation du sang peut être aussi trop forte ou trop foible en consequence des desordres qui se trouvent dans le chyle , dans l'air ou dans les parties solides qui servent aux separations des liqueurs provenues de la masse du sang. Quand le sang fermente davantage qu'à l'ordinaire , les arteres se compriment & s'étendent d'une manière plus vive & plus fréquente ; l'on s'apperçoit d'une chaleur brulante dans tout le corps ; quelquefois les canaux ne peuvent pas resister aux efforts de la liqueur , & ils se rompent ; & c'est de là que viennent les hemorrhagies ou les inflammations des parties. Lors qu'au contraire la Fermentation

*Aug-
menta-
tion de
la Fer-
menta-
tion du
sang.*

*Sa dimi-
nution.*

est diminuée dans le sang, les parties sont froides & languissantes; le pouls est lent & petit, quelquefois l'on a des frissonnemens, la face devient pâle, les forces sont abbatuës, &c.

Indications des cessions.

Si les Medecins pouvoient connoître les causes veritables & prochaines des accidens & des maladies, il est certain qu'en les détruisant ils gueriroient radicalement & d'une maniere seure; mais comme l'on se trompe facilement quand il s'agit de découvrir ces causes, & que d'un autre côté les accidens sont tres-souvent fort pressans, l'on est contraint de remedier promptement aux symptomes, en negligéant pour ainsi parler, pendant quelque temps, les indications que nous pourrions tirer des causes de la maladie. Ainsi dans les appetits extravagans, dans la faim canine, dans le dégoût, dans les rapports, &c. nous avons coûtume d'ordonner également les émetiques, ou les purgatifs: car quoique les causes de tous ces differens accidens soient tres-opposées; cependant comme il y a entre elles quelque chose de commun qui empêcheroit la guerison; c'est-à-dire l'amas d'humeurs ou d'excremens qui s'est fait dans les premieres voyes, l'on doit

doit d'abord songer à l'ôter. De plus il seroit difficile que les spécifiques qu'on donneroit dans tous ces symptomes, pussent corriger le levain de l'estomac , parcequ'ils ne pourroient pas se mêler au sang qui en est la source , sans avoir été corrompus ou alterez en passant par le ventricule & les boyaux.

Mais après qu'on a vuïdé les premières voyes , les manieres de traiter chacune de ces maladies doivent être très-diverses: Ainsi ce qui convient aux rots aigres, ne convient point à ceux qui ont l'odeur des œufs couvez. L'on ne doit pas se servir dans un dégoût , des remedes dont l'on se serviroit dans une faim canine: car comme tous ces desordres dépendent des différentes dispositions du levain de l'estomac, l'on doit voir quelle est la disposition particulière dans chaque maladie, afin que quand sa force est diminuée on puisse la rétablir avec des médicamens qui lui soient semblables ; & qu'au contraire quand il paroît trop actif, l'on en diminue la force par des choses qui lui soient opposées ; nous devons donc avant toute chose examiner sa nature.

Il y a peu des personnes qui croient

présentement avec Vanhelmont , que le levain de l'estomac soit acide ; au contraire l'expérience semble prouver qu'il retient davantage de l'acre & du salin, quoy qu'il contienne des parties acides & alkalines , volatiles & fixes, huileuses & aqueuses : & les Auteurs mêmes qui doutent s'il se fait quelque fermentation dans l'estomac ne laissent pas de dire , *Qu'il est certain que l'humour Fermentative de l'estomac n'est point un acide , mais un acre salin volatil , parce que sans cela l'on ne pourroit pas concevoir comment les sels volatils , qui sont enveloppez dans les alimens par des aigres , pourroient se développer dans le ventricule , si le levain de l'estomac ne contenoit des parties propres à détruire la force de ces aigres.* Cependant la nature du levain de l'estomac peut varier dans les differens temperamens ; de même que selon la diversité des saisons , & des pays , &c. par le mélange des suc's aqueux ou spiritueux, par l'atténuation de la rarefaction , ou par l'épaississement & la condensation des humeurs dont il est extrait.

Je viens de dire que les médicamens qui peuvent exciter la force lan-

guissante du levain de l'estomac ; doivent luy être semblables par une acreté salée & volatile , parce que pour lors ils détruisent les parties grossières & visqueuses qui empêchoient l'action du levain ; tels sont les plantes aromatiques , les sels lixivieux & les autres stomachiques ; les absorbans & les précipitans peuvent même quelquefois produire de pareils effets , en corrigeant une aigreur désagréable qui peut se rencontrer dans le levain.

Au contraire, quand il est trop acre, il faut recourir aux acides , au nitre , & à quelques autres sels mixtes, ou qui participent beaucoup des aigres pour le corriger ; enfin selon les qualités qui dépraveront ce levain l'on emploiera des remèdes les plus capables de les détruire par des modifications opposées.

Si l'on remarque tant de fâcheux accidens qui suivent les desordres de la Fermentation de l'estomac, il en vient de bien plus grands encore de ceux qui arrivent à la Fermentation du sang ; & l'on voit souvent qu'un malade au bout de quelques jours, perd la vie par ce seul dérangement.

*Remèdes
contre la
Fermentation
du sang.*

Quand la fermentation est augmen-

tée dans le sang, le pouls est élevé, les yeux deviennent étincelans, la langue rude, la face rouge, les veines grossissent, les artères des tempes frappent avec violence, la tête fait de la douleur, la respiration n'est pas libre; elle est grande, & quelquefois laborieuse: pour lors l'on doit avoir recours à la saignée, de crainte qu'il ne se rompe quelque vaisseau dans les parties intérieures, & on la doit faire grande par rapport aux forces du malade, dans le commencement de la maladie; & s'il n'y a rien dans les premières voyes d'étranger ou d'impur, l'on doit faire boire au malade, de l'eau où l'on aura fait dissoudre le nitre, ou le tartre soluble, sans aucune décoction de racines ou de plantes, afin de dissoudre la masse du sang, & d'en diminuer la fermentation.

Après qu'on aura adouci les symptômes, si la nature montre qu'elle est disposée à la sueur, ou à quelque autre évacuation, il faut l'aider; mais comme nous entrerons dans ce détail en parlant de chaque fièvre en particulier, il est très-inutile d'en discourir présentement.

Lors que la Fermentation du sang est

diminuée, tout le corps se refroidit ou frissonne, les membres s'enigourdissent quelquefois ils perdent leur sentiment, ou leur embonpoint, les parties étrangères qui se doivent séparer du sang, ne se filtrent plus dans les differens tamis des corps glanduleux, la peau devient pâle, & souvent jaune, l'on sent des lassitudes, & l'on éprouve plusieurs autres accidens. Pour remédier à tous ces maux, quand les premières voyes ont été nettoyyées, il faut user d'aromatiques & de tous les médicamens qui en détruisant les serositez, peuvent servir à dissoudre un sang gluant. Tels sont les sudorifiques, les diaphorétiques, les alkalis volatils, & plus que tous ces remédes, les préparations de Mars, de Mercure, & d'Antimoine, qui reteñant beaucoup de parties métalliques acquierent beaucoup de mouvement, à raison de leur masse, & le conservent long-temps, & par consequent ils sont propres à entretenir la liquidité dans nos humeurs.

CHAPITRE III.

Des differens temps , & des differentes suites des Fermentations de nos humeurs ; & premierement des Coctions.

*Tems
des ma-
ladies.*

Tous les Medecins réduisent les tems des maladies à quatre ; car dans toutes sortes de maladies salutaires ou qui se terminent à la santé , ils prétendent distinguer le commencement, l'augmentation, l'état, & la fin ; au contraire dans les maladies où le malade meurt, il n'y a point de fin ou de déclinaison.

Quoique ces sortes de temps soient généraux à toutes les maladies , l'on peut dire cependant qu'ils sont plus aisez à distinguer dans les maladies accompagnées d'une fièvre aiguë , ou dans celles qui ont coutume de revenir par accès , parce que celles-cy dépendent de la Fermentation des humeurs ; vû qu'en chaque Fermentation il y a un commencement, lorsque les parties internes du mixte sont empêchées les unes par les autres , & que sans être

développées elles ne laissent pas que de se combattre d'une manière obscure & insensible.

Par ce mouvement interieur les principes se débarassent , l'agitation se rend plus sensible , & c'est ce qu'on nomme *accroissement*. Ensuite les principes qui se dégagent de nouveau , ne faisant justement que remplacer ceux qui s'échappent, le mouvement & la fermentation paroissent demeurer quelque tems au même état : ce qu'on appelle état de *consistance* ou vigueur.

Enfin comme le sang , le reste des humeurs & les autres mixtes qui fermentent ne peuvent pas toujours fournir des parties propres à exciter la fermentation ; & que d'un autre côté il s'en échape continuellement ; il faut que peu à peu elle diminuë : c'est ce qu'on appelle diminution , fin ou *déclinaison*.

De même dans les maladies, le commencement est le premier temps dans lequel la maladie garde à peu près la même *consistance* ; quand elle s'accroît sensiblement , l'on dit que c'est le second tems , appelé *augmentation* ou *accroissement*; quand après cette augmentation elle demeure au même état

sans augmenter ny diminuer, c'est le troisieme qu'on appelle état ou vigueur; quand les accidens diminuent; c'est le quatrieme appellé déclin: en un mot on voit bien parce que nous venons de dire que dans le commencement & dans la fin les accidens sont beaucoup plus legers; & qu'au contraire dans l'accroissement & dans l'état, ils sont très violens. Mais les Medecins voyant que ces marques étoient trop generales pour faire exactement la difference de ces tems en particulier, ont crû les mieux connoître par la coction des humeurs: ainsi quand les humeurs sont cruës & sans coction, ils disent que c'est le commencement de la maladie; quand la coction commence, c'est l'accroissement; quand elle persévere, c'est l'état; & enfin quand elle devient apparente, & qu'elle est parfaite, ils appellent ce tems la fin de la maladie.

Mais parce que ces temps qui se distinguent si aisément par l'esprit ne peuvent que fort difficilement être observés chez les malades, principalement dans les maladies longues où il se fait une augmentation sensible après un long état de consistance, & dans quel-

ques fièvres où l'on voit une égalité d'accidens depuis le commencement jusqu'à la fin , on a eu recours à un certain nombre de jours qu'on a attribué à chacun de ces differens temps : ainsi dans les maladies simplement aiguës, on a supposé que le commencement ne passoit pas le troisiéme jour, comme l'augmentation, le sept ; que l'état s'étendoit jusqu'au douze ou au quatorze ; & que le reste de la maladie s'appelloit la fin ; A l'égard des fièvres intermittentes , ils ont imaginé ces quatre mêmes tems dans chaque accès ; & ils ont designé chacun de ces tems par les mêmes caracteres qu'ils avoient distingué les premiers. On appelle ces derniers les tems particuliers des maladies : mais afin de mieux comprendre tout leur Systeme, il faut examiner en deux mots ce qu'ils entendoient par maladies aiguës, & par maladies chroniques.

On appelle une maladie courte *Mala-* quand elle se termine en peu de temps ; *dies* mais quand dans son peu de durée elle *courtes ,* est accompagnée de danger , on l'appelle aiguë : si elle finit dans les quatre *aiguës ,* premiers jours , elle est extrêmement *chroni-* aiguë ; & pour lors chaque jour mar- *ques.*

que un temps different dans la maladie: si elle finit dans les sept premiers jours, on la nomme tres-aiguë ; si dans les quatorze , on dit qu'elle est simplement aiguë , si elle atteint le vingt, on dit qu'elle n'est pas exactement aiguë ; si elle va jusqu'au quarantième jour , on dit que la maladie aiguë est dégénérée; c'est pourquoy on l'appelle aiguë par changement d'espece ; & enfin les maladies qui passent le quarantième jour sont appellées chroniques.

En connoissant le tems limité des maladies aiguës, il seroit facile de donner à chacune de ces maladies des tems justes, si nous avions des marques certaines pour distinguer une maladie aiguë d'avec une tres-aiguë ; mais dans les maladies qui se terminent au septième, il n'y a pas toujours des symptômes fort violens ; & nous en voyons mourir avant le sept, dont les symptômes ne marquoient au plus qu'une maladie aiguë : ainsi comme on ne peut point trouver de regles justes ni par la grandeur des accidens , ni par la longueur & par la violence des accès ou des redoublemens, voyons ce que nous pourrons découvrir par les signes de coëction ou de crudité.

On cherche ordinairement les *signes de* signes de coction ou de crudité dans les *coction* urines, dans les crachats, & dans les *& de crudité.* excréments du ventre; mais afin de sçavoir plus clairement ce qu'on doit entendre par ces deux mots, examinons ce que les Anciens y entendoient.

Selon leur pensée il y a de deux sortes de coctions, les unes sont propres aux alimens, les autres sont propres aux humeurs nuisibles qui font les maladies; c'est de ces dernières dont nous avons à parler.

Hippocrate prétend que la coction *Coction* de l'humeur qui fait la maladie, est *suivant* une température ou un adoucissement *Hippo-* de l'acrimoine de cette humeur, par *crate.* lequel elle obtient une douceur à peu près semblable à celle qu'elle avoit naturellement: ainsi dans le Livre de l'ancienne Médecine, il prend l'exemple de ceux qui sont enrhumés de la tête, qu'on appelle ordinairement enrhumés du cerveau. La pituite, dit Hippocrate, leur coule ordinairement d'une manière fort acre par le nez; elle déchire & enflamme les parties par où elle passe; & l'acreté continue toujours avec la fluxion & l'inflammation: mais elles diminuent toutes en-

semble , quand l'humeur qui fait la fluxion s'est un peu épaissie , & qu'elle est devenue moins piquante & plus cuite. Le même Auteur explique quelques lignes après comment se fait la coction en disant qu'elle s'accomplit par le mélange & la température. En effet comme il n'y a point de coction ni d'adoucissements sans un changement intérieur dans les parties, il faut de nécessité supposer une fermentation, qui a été excitée par le mélange d'une matiere étrangere. Enfin dans le même Liv. il rapporte les signes par lesquels on connoît la coction , lorsqu'il dit que les douleurs, les ardeurs, & les inflammations deviennent fort grandes, jusqu'à ce que les humeurs ayent été cuites ; & dans ses Aphorismes, il nous apprend que les fièvres & les douleurs sont plus grandes dans le temps que le pus se fait , que quand il est achevé : l'on doit donc connoître la coction de l'humeur qui fait la maladie , par la cessation ou par la grande diminution des accidens. Mais ce n'est pas assez d'avoir vû ce qu'Hipocrate nous enseigne sur cette matiere , il est bon d'examiner les sentimens de quelques autres.

Galien soutient que la coction de l'humeur morbifique est un ouvrage que la puissance ou faculté naturelle exécute au moyen de la chaleur, par laquelle l'humeur est tellement changée, qu'elle peut ou devenir nourriture des parties, ou être chassée hors du corps. Dans son sentiment, il y a un combat entre la nature & la maladie; de sorte que la coction n'est qu'une victoire que la nature a remportée sur l'humeur qui causoit le désordre. Les Medecins ont dit après lui, que la nature entreprenoit cet ouvrage ou ce combat, principalement dans l'augmentation & dans l'état de *consistance* de la maladie; de là ils ont tiré beaucoup de conséquences: ils ont cru que c'étoit sur ces principes qu'Hippocrate avoit défendu la purgation & tous les évacuans dans le tems que les humeurs étoient crûes; & que Galien avoit établi la même Regle sans exception dans les maladies chroniques; qu'à la vérité dans les aiguës il se relachoit, en disant qu'avant que la nature eût commencé de travailler à la coction l'on pouvoit quelquefois donner des purgatifs quand les humeurs étoient aqueuses & coulantes, ou lorsqu'elles étoient

Serri-
mens de
Galien.

agitées d'un mouvement vague & indéterminé, qui pouvoit faire craindre qu'elles ne se jettassent sur une partie noble.

Ces Sectateurs de Galien ont fort amplifié les idées de leur Maître ; ils ont supposé que les humeurs en se cuisant obtenoient des qualitez semblables à celles du pus ; & que quand elles étoient dans cet état, elles pouvoient se mêler à la serosité, & être chassées par les urines ; c'est pourquoy les urines qui sont sans sédiment, sans nuages & sans aucune chose qui nage au milieu, temoignent qu'il n'y a point de coctions ; & quelques-unes des marques que nous venons de rapporter, signifient au moins que la coction est déjà commencée : mais quand on voit, disent-ils, les urines avec un sédiment blanc, léger & égal qui se termine en une espece de pyramide : c'est un signe que la coction est parfaite. C'est par toutes ces raisons que Fernel a dit après Hippocrate, qu'il ne falloit rien faire dans la vigueur & dans l'état des maladies ; il prétend même qu'on n'y doit pas saigner, principalement si le malade l'a été au commencement, ce qu'il tâche de prouver ainsi. La Nature

dans la coction fait une separation des humeurs qui n'ont point été infectées d'avec celles qui l'ont été, afin de conserver les premières, & de chasser les autres : donc la saignée qui tire également & sans choix toutes les humeurs, ne peut qu'empêcher l'ouvrage de la Nature. Ensuite il ajoute que quand la coction de l'humeur est faite, il ne comprend pas que la saignée puisse non plus avoir lieu ; ce qu'il prouve par l'exemple du phlegmon, où l'on voit que quand le pus est fait, la saignée ne sert de rien pour évacuer l'humeur : mais qu'il faut recourir à des voyes plus courtes en donnant issue à la matiere. De même dit cet Auteur, dans les fièvres dont la matiere est dans les veines, lorsque la coction est achevée, il est inutile de se servir de la saignée, puisque les purgatifs l'emportent, ou la chassent aisément.

Cet exemple que Fernel nous donne du phlegmon, pour expliquer la coction, est une imitation ingénieuse de celui que nous donne Hippocrate dans le Livre des Crises, où il dit que les ulceres conviennent avec les urines, en ce que quand ils rendent un pus blanc, c'est un signe d'une guerison.

prochaine , & qu'au contraire lorsqu'ils rendent de la sanie c'est une marque de malignité.

C'est apparemment par des raisons semblables que Celse dit , que comme il est quelquefois tres-utile de tirer du sang dans le commencement des maladies , de même l'on doit penser que la saignée n'est jamais utile au delà du quatrième jour ; & un peu après il ajoute , que lorsque la fièvre est forte, si l'on saigne dans la vigueur , l'on tue inmancablement le malade.

*Senti-
ment
d'Avi-
cenne.*

Quelques Arabes , & entre autres Avicenne , n'ont entendu par la coction dans les maladies qu'une atténuation ou un épaisissement de l'humeur par le moyen de la chaleur naturelle qui la dispose à l'évacuation. Par là on peut facilement conclure, que tous les Medecins ont eu des sentimens fort differens sur la coction dont nous parlons , & que les uns & les autres n'avoient que des conjectures mal appuyées & peu vrais-semblables : car si la coction est l'onvrage de la nature victorieuse, si elle se sert pour cela de la chaleur naturelle comme d'un instrument; pourquoy les Medecins avant la coction épuisent-ils le sang des veines,

luy qui est la source de la chaleur ? pourquoy quand la coction est parfaite & la maladie par consequent vaincue, quelques Medecins ne s'abstiennent-ils pas de saigner ? Enfin pourquoy troublent-ils la Nature dans ses operations, en ordonnant des purgatifs ou d'autres évacuans dans le commencement des maladies, ou dans leur vigueur ? Dans le commencement les humeurs disent-ils, sont attachées aux parties solides, & l'on ne les peut détacher sans violenter la nature; & dans la vigueur des maladies on les doit agiter encore davantage. Enfin pourquoy tous les Medecins prescrivent-ils les purgatifs à la fin des maladies, quand les chemins sont ouverts, & que l'humeur déjà cuite ne peut faire aucun mal ? Sans doute tout cela supposé, on peut conclure qu'ils pratiquent tres-mal, ou qu'ils ne suivent pas leurs principes.

Afin donc que nous puissions établir notre sentiment touchant la Coction, je soutiens premierement contre l'opinion vulgaire, qu'il y a plusieurs maladies dans lesquelles on ne doit point attendre la coction; d'autres où il faut l'empêcher; & quelques unes qui la manifestent dès leur commencement

*Sentiment de
l'Auteur.*

& avec cette hypothèse je tâcheray de prouver que la methode ordinaire des bons Praticiens , est la voye la plus seure pour guerir.

Je ne sçay comment l'on a pû s'imaginer qu'il falloit attendre la coction dans les maladies extrêmement aiguës ou peraguës : toutefois Hippocrate a dit qu'il arrivoit rarement que la matiere fût tellement agitée , qu'elle pût se porter dans quelque partie noble , & que ce n'étoit que dans ce cas qu'elle devoit être évacuée. Plusieurs Medecins attendent une coction qui ne
 „ peut point venir : car, comme dit *Fer-*
 „ *nel* , quand les symptomes sont pres-
 „ sans , & que la suite d'une maladie
 „ n'est pas seure ; il n'est pas seulement
 „ utile ; mais il est necessaire de se servir
 „ de purgatifs, parce qu'il est à craindre
 „ que le malade ne meure avant que
 „ l'humeur soit cuite : c'est pourquoy il
 „ faut faire toutes sortes d'efforts pour
 „ l'ôter quoiqu'elle soit crüe.

Expli-
 cation de
 l'orgas-
 me.

Mais afin que l'autorité d'Hippocrate demeure dans son entier, il est bon d'examiner ce qu'il a entendu, quand il a dit qu'il ne falloit purger dans les maladies aiguës , que quand les humeurs étoient en *orgasme* ou turges-

cence : ce qu'on a interpreté , quand elles étoient assez agitées pour se jeter sur quelque partie noble ou nécessaire à la vie.

Jusqu'à présent l'on a pris cette agitation pour un mouvement par lequel les humeurs étoient portées d'un côté & d'un autre sans avoir aucune place fixe, ni de direction principale : si cela étoit , une telle agitation ne seroit pas fort extraordinaire , puisque nous voyons peu de fièvres aiguës où nous ne remarquions un mouvement assez rapide dans les humeurs , & qui est même assez souvent suivi d'une inflammation des parties interieures ; cependant Hippocrate défend en plusieurs endroits les purgatifs dans les inflammations des parties internes ; ainsi il n'y a pas lieu de croire que ce soit là le sentiment d'Hippocrate : voicy donc à quoy je pense qu'on le doit reduire.

L'agitation des humeurs dont parle Hippocrate , est un mouvement ou une fermentation des humeurs contenues dans le ventricule & dans les premières voyes : car il est indubitable que ces sortes d'humeurs doivent incontinent être évacuées , puisqu'étant plus grossieres que le sang, si elles y passent

elles en augmentent la fermentation, & ne circulent pas aisément au travers des pores des parties internes, d'où naissent les obstructions & les inflammations des viscères. C'est pour prévenir ce malheur qu'on doit promptement les vuider. Chez les Grecs du temps d'Hippocrate, l'on voyoit peu de ces agitations d'humeurs dans les premières voyes, parce que les Grecs étoient sobres & dans un lieu où ils transpiroient beaucoup à cause de la chaleur : car d'autant plus que la transpiration est grande, d'autant moins voit-on d'amas d'humeurs dans les premières voyes : par des raisons toutes opposées nous voyons dans ce pays beaucoup de ces sortes de mouvemens d'humeurs au commencement des maladies aiguës.

Mais ce n'est pas seulement dans les maladies aiguës qu'il est inutile d'attendre la coction, il y a encore plusieurs maladies chroniques où il n'importe nullement de considérer les déjections ou les urines, quand il y a des amas dans le ventricule, dans le foye, dans la vessicule du fiel, dans le pancreas & dans les lieux voisins : en quelque tems que ce soit de la maladie, l'on

doit aussi-tôt en venir à ce qui peut vuidier, sans quoy ces humeurs viciées se mêlant continuellement à la boisson & aux alimens solides, empêchent qu'il ne s'en puisse former un bon chyle, & passant dans le sang le corrompent; elles sont même capables de faire obstacle à l'action des spécifiques qu'on pourroit donner: c'est pourquoy dans la cachexie, dans l'hydropisie, dans les pâles couleurs & dans plusieurs autres maladies qui sont accompagnées de ces sortes d'amas, l'on doit commencer leur guérison en vuidant les premières voyes.

De plus les signes de coction ne peuvent être que tres-équivoques dans les maladies longues: par exemple, dans l'hydropisie, & dans le scorbut, l'urine est crüe quoiqu'elle ait un grand sédiment: au contraire celle qui est moins épaisse & moins chargée est un bon signe, parce qu'étant plus semblable à l'état naturel, elle montre que la Nature commence à avoir le dessus.

Incertitude des signes de coction dans les maladies chroniques.

Outre les maladies dont nous avons parlé, il y en a d'autres où tout le monde avouë qu'on perd le tems à attendre la coction: telles sont les fièvres malignes, & la petite verolle, dans

lesquelles on voit quelquefois perir les malades, quoiqu'ils rendent des urines semblables à celles des personnes qui ont la meilleure santé; peut-être que le venin de ces maladies est d'une malignité à ne pouvoir être corrigé par la fermentation du sang, ou comme parlent les Medecins, dompté par la Nature.

*Il faut
quelque-
fois em-
pêcher la
coction.*

Il n'est pas plus difficile de prouver qu'il y a des maladies où il faut empêcher la coction: car comme il y a quatre manieres dont finissent les inflammations, sçavoir la resolution, la maturation, l'endurcissement, & la pourriture, entre lesquelles la resolution est sans doute la meilleure, principalement dans les inflammations des parties internes, où les suites de la coction & de la maturation sont des écoulemens de pus, & des ulceres: il est constant que dans ces sortes de maladies, on doit, autant qu'on le peut, s'opposer à la coction: puisque quand la pleurésie, par exemple, vient à maturité, il se fait un empyème, presque toujours suivi de la phtisie: c'est pour cette raison que dans les inflammations des parties internes comme dans la pleurésie, la peripneumonie, &c. l'on tire beau-

coup de sang dans les commencemens, afin de prévenir la coction du phlegmon, & de faire retourner dans les vaisseaux, le sang qui commence à séjourner dans la partie affligée ; & l'on voit quelquefois que dans le commencement des inflammations externes les repercussifs guerissent aussitôt, & pour peu qu'il y ait de danger à laisser une tumeur sans l'ouvrir, on l'ouvre sans attendre qu'elle soit meure: ainsi Hippocrate ordonne de couper les petits tubercules qui viennent autour du fondement, quoiqu'ils soient cruds, & même dans leur naissance, pour éviter la fistule qui pourroit survenir: de crainte aussi qu'il n'arrive un épanchement de pus dans les viscères, l'on doit empêcher la coction de la matiere qui les enflamme.

Comme la coction ne scauroit être empêchée à moins qu'on ne diminue la fermentation, nous sommes contrainsts de ralentir, ce mouvement non seulement dans toutes les inflammations internes, mais même dans toutes les maladies où l'on est menacé d'inflammation ; car quoique la fermentation semble servir à la dépuracion des liqueurs ; cependant quand

elle est assez forte pour rompre des vaisseaux & pour y former des embarras, ou une inflammation, en y déterminant quelques humeurs grossières & compactes, il est nécessaire d'arrêter, ou d'affoiblir la cause de cette chaleur contre nature, pour suspendre, ou du moins pour retarder la coction par ce moyen.

La coction est quelquefois dans le commencement des maladies.

Enfin la coction se trouve quelquefois dans le commencement de la maladie; ce qu'on peut voir dans les fièvres intermittentes, & dans les continues: car sur la fin de chaque accès l'humeur est cuite; ce qui se prouvera parce qu'il n'y a plus d'accidens, & que d'un autre côté les urines sont plus chargées, & ont un plus gros sédiment que de coutume. Par la même raison dans la remission des continues l'on y voit une coction de l'humeur, parce que les accidens sont adoucis, & les urines plus épaisses: l'on sçait bien qu'en laissant le malade en cet état, l'humeur qui étoit adoucie reprend sa première acrimonie lorsqu'elle se corrompt de nouveau, ou par son séjour, ou parce qu'elle se remêle avec un mauvais ferment dans les premières voyes; ainsi elle redevient cause d'un nouvel accès,

ou

ou d'un nouveau redoublement : c'est pourquoy Hippocrate dans le Livre de la Diete des maladies aiguës, ordonne la purgation vers le commencement des maladies, lorsque les urines sont troubles & chargées. J'avoüeray toutefois que la coction qui arrive dans la naissance de la maladie n'est pas seure; ainsi Hippocrate dans les Coaques nous apprend, que les urines épaisses dans les péripneumonies, & qui deviennent claires avant le quatrième jour, sont un tres mauvais signe. Cela ne doit pourtant pas nous empêcher de purger toujours ce qui se trouve cuit, à peu près, comme dans un phlegmon l'on n'attend pas que toute la tumeur soit venue à maturité pour donner jour au pus; car ce qui est dehors ne peut point retourner à son premier état de crudité.

J'ajouteray à cela, que si l'on voit ^{Pour-} que les purgatifs ne font pas de bien ^{quoi les} dans quelques maladies aiguës, & ^{purga-} qu'ils ne tirent rien de l'humeur qui ^{tifs nu-} cause le mal, cela vient parce qu'on les ^{sent quel-} donne dans le tems que le sang par sa ^{quefois} fermentation gonfle les fibres des intes- ^{dans les} tins : de maniere que le purgatif par ^{commen-} son irritation, ne fait que les resserrer ^{cemens} ^{des ma-} ^{ladies.}

encore davantage : outre que les parties du purgatif passant dans le sang , & en trouvant les principes confondus à tous momens par le mouvement de la fermentation, elles n'en peuvent rien separer : ainsi rien ne s'évacuë. Mais ces raisons là n'ont point de lieu dans la remission des fièvres continuës ; & hors des accès des intermittentes , l'on a la liberté de purger quand la necessité le demande, & que l'indication y est conforme ; parce qu'alors le sang n'est point en une trop grande fermentation ; les fibres des intestins ne sont pas fort gonflées, & le purgatif peut faire son operation. C'est sur de pareilles maximes que dans quelques fièvres malignes , où le sang est dans une fermentation tres-obscure , l'on donne des purgatifs avec succès.

Quelqu'un objectera que les crachats des pleuretiques sont des signes de coction, & que quand cette matiere s'évacuë, les inflammations de la poitrine & du poulmon se guerissent ; & que par consequent dans les inflammations internes , il ne faut point empêcher la coction : ainsi suivant Hippocrate , le crachat qui paroist dans le

commencement de la pleuresie montre qu'elle sera courte.

Afin de résoudre cette difficulté, il faut sçavoir que la partie enflammée dans la pleuresie, c'est-à-dire, la plèvre ne peut point du tout se vuider par la trachée artère : ainsi les crachats ne procedent pas de la matiere qui faisoit la maladie & que la Nature ait cuite : mais par l'irritation qui se fait dans les parties voisines de celle qui est enflammée, il s'excite une toux, qui, si elle est accompagnée de crachemens, marque une maladie courte, parce que le sang ne doit pas être fort visqueux, ni avoir ses parties embarrassées, lorsqu'elles se separent aisément. Or il est certain que l'inflammation de la plèvre, laquelle est faite par un sang plus liquide & moins grossier, se résoud en moins de temps, & plus facilement : les crachats, les urines & les autres signes de coction, ne montrant d'ordinaire que l'état de la masse du sang, & encore d'une maniere fort incertaine.

CHAPITRE IV.

Des Crises.

*Crises
salutai-
res, ou
mortel-
les, par-
faites &
impar-
faites.*

LA Coction n'est pas le seul effet qui varie suivant les tems des maladies ; car souvent dans leur état , il arrive des changemens soudains que les Medecins ont appelé des Crises.

Ces changemens sont salutaires , ou mortels ; parfaits , ou imparfaits.

Quand ils sont salutaires & parfaits ils ont coûtume d'arriver dans l'état de consistance des maladies, avec les marques apparentes d'une coction de l'humeur. Il faut encore observer que la plupart des Medecins soutiennent que ces changemens n'arrivent qu'en certains jours déterminez , soit de l'état, soit du déclin de la maladie, & qu'on peut les prévoir dans d'autres jours qui précèdent ceux-là , & qui font assez remarquer quelques signes obscurs de la Crise future. Ceux où l'on prévoit la crise sont appellez indicatifs , & ceux où elle arrive , critiques : ainsi Hippocrate dit que le quatre est indicatif du sept , & le onzième du quatorze , &c. Il donne un exemple , où

*Crises
salutai-
res.*

l'on voit de quelle maniere il prétend
 quel'on connoît les crises futures dans
 les jours indicatifs , quand il dit , *que*
ceux qui doivent avoir une Crise dans
le septième jour , ont un nuage rouge
dans leur urine au quatrième. Dans
 toutes les Crises salutaires & parfaites
 la Nature se doit délivrer de l'humeur
 qui fait la maladie : ce qui est aisé à
 connoître par la vigueur du malade ,
 & par le soulagement qu'il ressent.
 Car , comme dit Hippocrate , *quand*
les malades évacuent les choses qu'il
est utile d'évacuer , ils ne sont point
fatiguez. Enfin les évacuations dont
 nous parlons , ne doivent être ni trop
 grandes , ni trop petites , mais il faut
 qu'elles soient proportionnées en quel-
 que façon à la maladie, non seulement
 pour la quantité, mais encore pour la
 maniere dont elles se font: ainsi la folie
 & les délires mélancoliques se gueris-
 sent quelquefois par un flux hémorroï-
 dal ; les fièvres par des hémorragies ,
 des sueurs , des vomissemens, ou des
 flux de ventre : les maladies longues
 ou celles qu'on dit qui viennent d'hu-
 meurs grossieres , se terminent sou-
 vent par des abscess.

La Crise symptomatique se connoit Crise

*Symptoma-
tique.*

par des signes tout opposez : car elle vient, disent-ils, dans les premiers tems de la maladie avant les signes de coction. Souvent elle n'est point marquée dans les jours indicatifs ; quand elle n'arrive pas dans les jours critiques, elle abat beaucoup les forces : enfin après une évacuation, soit grande, soit petite, le malade ne s'en porte pas mieux. Les Crises imparfaites dépendent du mélange des signes salutaires, & des symptomatiques ensemble.

*Crises
impar-
faites.*

Pour connoître cependant plus précisément quand la crise doit bien-tôt venir, ils nous ont assuré qu'elle étoit signifiée par la violence des symptômes, par l'ardeur & l'inquiétude du malade, par ses chagrins, ses agitations, sa respiration mal-aisée, par ses délires, & par ses douleurs de tête & d'entrailles ; ce qu'Hippocrate semble avoir dit, quand il assure que la nuit qui précède la Crise est ordinairement plus laborieuse que les autres, & celle qui la suit à coutume de l'être moins.

*Signes
des dif-
ferentes
évacua-
tions cri-
tiques.*

L'on tâche encore de découvrir l'espèce de Crise qui doit arriver au malade, en observant les efforts que fait la Nature qui combat avec la maladie ;

le mouvement de l'humeur, & la constitution propre de la maladie même : ainsi l'on dit que les maladies aiguës se terminent par évacuation, & les chroniques par absces.

Suivant eux l'on prévoit le vomissement critique par le crachement fréquent, par le vertige, par le tremblement de la lèvre inférieure, par le dégoût, les nausées & les amertumes de bouche. *Dès le vomissement.*

Les flux de ventre critiques, par les tranchées & les douleurs de ventre, par des bruits & des roulements de vents autour du nombril, &c. *Des diarrhées.*

Les évacuations d'urine, par la pesanteur dans l'hypogastre, par l'ardeur au bout de la verge, par les urines épaisses ; & enfin parce qu'on ne voit pas des signes propres à annoncer d'autres crises. *Des urines.*

La sueur se prévoit par un pouls mou, par la suppression d'urine avec frisson, par une peau molle, chaude & humide, &c. *De la sueur.*

L'hémorragie à venir se connoît par une pesanteur de tête & de cou, par un éblouissement de vûe, par des yeux étincelans ou rouges, par un tintement d'oreilles, ou par une surdité, *De l'hémorragie.*

& enfin par un chatouillement dans le nez.

*Des mois
& du
flux hé-
moroï-
dal.*

Quant aux mois, & au flux hémoroidal, ils se connoissent aisément par la pesanteur des reins, par la tension de l'hypogastre, par une chaleur vers l'épine du dos, & par des douleurs de ventre, principalement si tout cela arrive dans les tems qu'ils doivent couler.

*Des abs-
cés.*

L'on juge, suivant ces mêmes Auteurs, non-seulement qu'il se doit faire un abcès, mais encore en quelle partie il se doit faire, en examinant le cours de l'humeur, les douleurs, leur situation, & l'espèce de la maladie : ainsi dans la l'éthargie nous voyons souvent des parotides : dans la peste, des bubons, &c. Dans les maladies chroniques, la grossiereté ou la legereté de la matiere, la force de la Nature, le mouvement de l'humeur sont particulièrement à observer; & outre tout cela les parties qui ressentent de la douleur semblent désigner le lieu où l'abcès se doit faire, non seulement dans les convalescens, mais dans tous les mouvemens critiques qui arrivent à la fin des maladies; de même que les lassitudes qu'on sent pendant les fièvres, & qui

marquent suivant Hippocrate , qu'il doit venir des abscesses proche les mâchoires , ou les articles , à moins que les malades ne rendent des urines troubles , ou sanglantes.

Ils jugent même que l'abscesses est salutaire quand il vient après les signes de coction , dans une partie qui n'est pas fort nécessaire à la vie, ni des plus sensibles ; qu'il vient en peu de tems à suppuration, qu'il en sort dehors, qu'il se termine en pointe, qu'il ne communique pas avec les parties interieures, qu'il change peu la couleur de la peau, qu'il n'a point une grande circonference dans sa base ; enfin qu'il soulage le malade, & qu'il donne un pus blanc lorsqu'il vient à suppuration ; & qu'il demeure quelque tems à se dissiper & à s'évanouir lors qu'il n'y vient pas : ceux qui n'ont point ces qualitez sont dangereux.

Mais afin de faire voir la foiblesse de plusieurs de ces observations, l'on n'a qu'à considérer que les signes de coction sont tout-à-fait inutiles dans les fièvres malignes pour les raisons que nous avons déjà dites. Secondement , que les sueurs sont salutaires, non-seulement quand elles viennent dans des

*Fausseté
de ces
Observations.*

jours de crises ; mais qu'elles finissent absolument la maladie, quand elles commencent de couler le troisième jour, le cinquième, le neuvième, l'onzième & dans d'autres jours qui ne sont point critiques, quoi qu'elles n'aient point été indiquées, & qu'elles ne soient point accompagnées des signes de coction : ce qu'on pourroit même prouver par Hippocrate. Troisièmement, Asclepiade, & plusieurs autres Medecins n'ont pas jugé que le système d'Hippocrate sur les crises s'accordât assez avec l'expérience ; & Celse lui-même, tout prévenu qu'il est en sa faveur, croit que les anciens Medecins ont été trompez par la vertu qu'ils attribuoient aux nombres de Pythagore qui étoient alors fort en vogue ; car dans ces sortes de rencontres, dit le même Auteur, le Medecin ne doit pas compter les jours, mais bien observer les accès & les redoublemens. Quatrièmement, il y a plusieurs maladies, comme celles qui se forment dans les parties solides, qui ne se terminent jamais par des changemens soudains ; & il est à observer que toutes les maladies peuvent se changer en celles-là.

Je sçay bien que vers l'état des ma-

ladies, dans le tems que le malade est le plus tourmenté, l'on doit appercevoir des marques de la destruction de la Nature, ou de la guerison de la maladie; mais cela n'arrive pas toujours à un jour critique, & ce jour n'est pas toujours indiqué auparavant; car après les marques d'un vomissement futur, nous appercevons souvent qu'il vient un flux de ventre qui guerit le malade; & souvent aux signes d'une grande hémorragie, succede une sueur copieuse qui emporte la maladie. Mais afin de montrer encore plus clairement que les observations que les Anciens nous ont données des Crises & des jours critiques sont peu justes; il faut approfondir ce qu'ils pensoient touchant leur cause, pour reconnoître le principe de leur erreur, & ce qui les a portez à se tromper dant cette matiere obscure.

Presque tous les Medecins qui ont *Causes* suivi Galien ont cru avec lui qu'il y *de la* avoit deux causes de Crises; l'une in- *Crise* terne qui étoit la Nature combattant *suivant* avec la maladie; l'autre externe & ge- *les An-* nerale qui regloit la cause interne. Ils *ciens.* pensoient que la cause externe n'étoit que l'influence des Astres, parce qu'ils se persuadoient après Hippocrate, que

les maladies longues finissoient dans les saisons de l'année qui étoient opposées à leur commencement ; ainsi ils pretendoient que les maladies qui avoient commencé l'hyver finissoient en été, celles d'été enhyver, celles du printemps en automne, & celles d'automne au printemps; c'est pourquoi ils nous ont dit que les maladies chroniques étoient réglées par le Soleil, qui dans des signes du Zodiaque opposez à ceux où la maladie avoit pris son origine, devoit produire des effets tout contraires:

Quant aux maladies aiguës, ils croyoient qu'elles étoient gouvernées par la Lune; car comme la Lune, suivant leur système, doit dans un mois lunaire retourner au même point du Zodiaque, elle doit produire pendant son cours des effets tout-à-fait différens; ainsi l'on ne doit point espérer de crises, disent-ils, dans les maladies aiguës, jusqu'à ce que la Lune soit dans un signe opposé à celui dans lequel ces maladies ont commencé, c'est-à-dire, au quatre, au sept, à l'onze, au quatorze dans ses aspects quarrez, au milieu de ses quadratures, & dans ses oppositions; parce que ces changemens

sont plus ou moins grands suivant les différentes phases du Soleil avec la Lune; ainsi Galien dit que quand elle est pleine elle agit plus fortement que quand elle est en croissant ou en décroissant.

Tous les fondemens de ce système se *Fausseté* détruisent absolument aussi-tôt qu'on *de ce système.* a quelque idée des signes du Zodiaque; car si l'on fait reflexion que ce ne sont que quelques amas d'étoiles fixes, l'on voit d'abord qu'ils ne peuvent produire aucun effet sensible sur la terre. A la vérité suivant que le Soleil paroît répondre aux uns ou aux autres, il produit différentes saisons, d'où les Astrologues ont attribué différentes qualitez aux signes par rapport aux saisons où ils les remarquoient; mais presentement qu'on sçait qu'en quelque point qu'on voye le Soleil, il y a toujours quatre saisons en même tems sur la surface de la terre; que si nous avons l'été, il fait hyver aux Antipodes, &c. l'on ne peut pas croire que les saisons dépendent de ce qu'on aperçoit le Soleil se lever ou se coucher en certains signes, mais seulement des différentes manieres plus ou moins obliques dont ses rayons rencontrent la terre & de la diverse consti-

tutions des pays; ajoutez que les Aftro-
nomes observent maintenant que le
Printemps , l'Eté , &c. commencent
quand le Soleil se rencontre sous d'au-
tres constellations qu'il n'étoit du tems
d'Hippocrate, lors que cet Astre pro-
duisoit ces mêmes saisons.

Quant à la Lune , on peut encore
moins croire qu'elle reçoive quelque
vertu de ces sortes de signes; tout l'ef-
fet qu'elle peut avoir dans nôtre tour-
billon , c'est de presser differemment
l'air pour produire le flux & le reflux de
la mer , & les differences des marées ;
& de nous renvoyer diversément la lu-
miere qu'elle reçoit du Soleil , selon
qu'elle est située à son égard & au nô-
tre ; mais le cours de la Lune par le
Zodiaque , ne s'accorde point exacte-
ment avec les jours critiques, puisqu'il
se fait en vingt-sept jours, sept heures,
onze minutes. Ils ne peuvent pas aussi
dépendre des conjonctions du Soleil
avec la Lune , puis que cela n'auroit
aucun rapport avec le nombre des
jours ; car le mois synodique contient
29. jours , douze heures , quarante-
quatre minutes: ce qui ne convient pas
avec les quatre semaines critiques.
Pour ce qui concerne le mois d'illumi-

nations de la Lune, qui est le tems où elle paroît, comme il ne contient que vingt-six jours & douze heures, il peut encore moins se rapporter aux jours critiques. Galien avoit si bien senti ces raisons, que pour ne pas perdre son système de la Lune, il s'étoit avisé de composer un mois critique ou medecin al du mois d'illumination & du mois periodique, afin qu'il y pût reduire les jours critiques suivant ses propres Observations, & suivant celles d'Hippocrate ; par là on peut voir le peu de raison qu'ils ont eu de fonder leur pratique sur l'observation de certains jours qui par eux mêmes n'ont pas plus de vertu que d'autres.

Mais afin qu'en rejetant ce qui a été avancé de faux & de fabuleux touchant les jours critiques l'on ne méprise pas les justes Observations de nos Anciens, parce qu'ils nous en ont donné de mauvaises raisons ; je vais exposer en peu de mots ce qu'il me semble qu'on doit penser sur cette matiere.

Dans la plûpart des maladies aiguës qui dépendent de la Fermentation des liquides, l'on voit certains redouble-
 mens en certains jours, qui sont d'or-
 dinaire suivis de quelques évacuations ;

Veritable cause des mouvemens critiques.

car comme dans les fièvres tierces intermittentes il est vray de dire qu'aux jours impairs les humeurs fermentent, & qu'on voit des évacuations qui suivent les accès ; de même peut-on dire que dans les doubles tierces l'accès qui répond à la tierce, c'est-à-dire, celui qui arrive dans les jours impairs est plus fort ; de sorte qu'on peut établir cette regle generale dans les fièvres intermittentes aiguës, & dans les continues qui ont des redoublemens, que les malades doivent avoir des accidens plus facheux, & suivi d'évacuation dans les jours impairs ; car il est rare qu'on voye des quartes continues, c'est-à-dire, composées de plusieurs quartes qui produisent par leur succession tous les jours un accès.

*Pour-
quoy vers
l'estat.*

De plus, il faut remarquer que le premier jour qu'on a la fièvre, elle n'est presque jamais si violente qu'elle le devient dans la suite, parce que la masse du sang n'est pas encore disposée à un mouvement fort rapide ; dans le redoublement qui suit au second jour impair, c'est-à-dire le troisième jour de la maladie, il s'excite dans le sang une grande agitation, & il se fait une évacuation sur la fin du redoublement.

qui est souvent le commencement du quatrième jour ; si au contraire le redoublement qui se doit faire au cinquième jour est plus violent, c'est à ce jour que se produit la Crise. Mais il arrive d'ordinaire qu'elle ne paroît qu'au sept, tant dans les tierces intermittentes , que dans les continues , parce que dans l'augmentation & dans l'état des maladies , les symptômes sont plus violens ; & par conséquent l'on doit s'attendre à des accès & à des redoublemens plus forts, les principes de la masse du sang ayant commencé à être développés par les fermentations antérieures qui ont rompu les liens qui les empêchoient d'agir & de causer des mouvemens beaucoup plus grands.

C'est donc vers l'état des maladies *Pluôt —* que les symptômes sont ordinairement *dans les* plus rudes , & que l'on doit attendre *Pays* des changemens plus considérables , *chauds.* soit en bien, soit en mal ; car quelquefois à de grandes fermentations il survient de grandes évacuations qui emportent ce qu'il y avoit d'impur dans la masse du sang ; mais cela n'arrive que rarement en France , quoi que cela soit commun dans des pays plus chauds ; c'est pourquoi il ne faut pas

beaucoup s'attacher aux indications qu'on en peut tirer. Cette seule observation peut détruire l'opinion de Fracastor, qui dit que les jours critiques, & les Crises dépendent du mouvement de l'humeur mélancolique; car si cela étoit, elles seroient fort fréquentes dans les pays froids, puis que les fièvres quartes, le scorbut & l'affection hypochondriaque, qui viennent de l'humeur mélancolique, s'il y en a dans nôtre corps, sont plus ordinaires dans les pays froids que dans les pays chauds.

Remarques sur les Crises.

On conclut aisément parce que nous venons de dire, qu'il est presque toujours inutile d'attendre les Crises, & souvent dangereux de confier à la Nature seule la conduite d'une maladie. J'avouë cependant que quand la Nature commence quelque évacuation, l'on ne la doit point détourner, en tentant d'évacuer par d'autres endroits que ceux qu'elle a choisis, & d'autre forte d'humeur excrementicielle que celle qu'elle pousse au dehors, principalement si l'évacuation est sensible, & qu'elle suive un accès, ou un redoublement. Secondement dans les grandes fermentations qui arrivent au tems

de la vigueur ou de l'état de la maladie , il ne faut se servir ni de rafraichissemens, ni de saignées, quand l'on ne craint point qu'il se fasse quelque dépôt dans les parties intérieures , ou que quelque vaisseau se rompe ; parce que cela pourroit en affoiblissant l'activité des humeurs , empêcher la masse du sang de se purifier par la separation ou par la précipitation des particules éterogenes & grossieres , laquelle fuit communément la grande fermentation des liqueurs composées. Troisièmement, l'on doit user rarement des purgatifs , soit doux , soit violens , vers l'état des maladies , sur tout pendant le redoublement ; mais il est souvent de la prudence du Medecin de donner quelques évacuans avant le tems de la vigueur , afin de prévenir la Crise , dont le mouvement extraordinaire force souvent le ressort des organes , & rompt leur tissu ; en sorte que la Nature succombe sous le faix de la maladie ; c'est pourquoi les grandes évacuations qu'on procure dans les commencemens sont d'ordinaire profitables, en ôtant une partie des humeurs qui devoient fermenter ; & les précipitans , qui sans une grande transpiration , &

sans une agitation excessive ne laissent pas que de temperer & d'adoucir les humeurs, doivent être aussi employez pour détruire l'action trop violente des ferments, & par conséquent moderer les Crises.

Il faut ajouter à tout cela qu'on voit quelquefois des Crises salutaires dans des jours qui ne sont ni critiques, ni indicatifs, comme dans le sixième jour; & les prognostics qu'on en tire ne peuvent point être infaillibles, puisqu'outre l'incertitude où l'on est à quels jours déterminez les grands changemens doivent plutôt survenir, il est constant que l'ordre de ces jours pourroit être à tous momens troublé par le regime, ou par les médicamens. Enfin les signes de coction qui semblent rendre les Crises salutaires, ou mortelles, parfaites, ou imparfaites, sont eux-mêmes si équivoques, que les Medecins s'y trompent très fréquemment. Nous avons dans les Autheurs plusieurs observations qui prouvent le peu d'assurance qu'on doit avoir sur ces signes; les quatre exemples suivans que nous avons tirez de Fabr. Hildanus centurie troisième peuvent encore convaincre qu'il n'y a pas grand fondement à faire

sur les Crises ou sur les autres matieres équivoques , telles que les urines , évacuées en certains jours par des efforts extraordinaires de la nature , & qu'elles trompent souvent les jugemens des Medecins les plus éclairés.

1. Un homme de 60. ans qui avoit une intemperie chaude au foye fut surpris d'une fièvre continue , & le seizième jour de sa maladie , il expira tranquillement ; l'on avoit pourtant observé les urines depuis le commencement jusqu'à la fin , & elles n'avoient paru en rien différentes de celles des hommes les plus sains, ayant retenu la couleur & la consistance qu'elles ont ordinairement.

2. Les Medecins ont coutume de juger, à l'inspection d'une urine noire, qu'il y a une pourriture insigne dans les humeurs , & qu'elle est accompagnée d'une fièvre qui ne donne point de relâche; on a vû cependant à Cologne une femme qui rendoit des urines obscures, comme si l'on y avoit répandu de l'ancre , déposant un sédiment noir & épais , quoique cette femme n'eût ni douleur de reins , ni aucune partie interne qui témoignât d'être mal affectée.

3. Une autre Dame âgée d'environ quarante ans fut subitement attaquée d'une douleur de tête avec fluxion & douleur tres violente aux bras , aux hypocondres , aux hanches , & aux jambes : une fièvre éphémère ou journaliere se mettant encore de la partie, la malade vuïda jusqu'au troisiéme jour une urine noire comme de l'ancre, qui faisoit un sédiment semblable à de la suye délayée. Depuis le troisiéme jour jusqu'au quatorziéme cette noirceur se changea peu à peu en une blancheur , les douleurs diminuerent , & enfin la santé revint aussi entiere qu'elle avoit été avant cette attaque.

4. Un homme affligé d'un enterocèle où l'intestin étoit descendu dans les bourses , non sans des symptômes tres cruels , & une retention d'urine, qui persevera jusqu'au sixiéme jour de la maladie ; il faisoit des selles toutes rougeatres ; mais dans l'intervale du sixiéme jour à l'onziéme qui fut le dernier de sa vie , l'urine reprit son cours , & ne se montra en nulle façon éloignée de son état naturel. Mais afin que nous tirions quelque chose de certain & de réglé de la connoissance du tems des maladies , je

croy qu'on peut rapporter le tout à ces propositions.

1°. Les maladies aiguës ne different des maladies croniques que par la violence des accidens , & par la force du malade.

2°. Dans les redoublemens & dans les accès des maladies aiguës & croniques on ne doit point donner d'alimens, ni de purgatifs , à moins que le peril ne soit plus grand en suspendant ces remedes.

3°. Quand il y a quelque humeur à évacuer, il faut le faire d'abord dans les maladies aiguës & dans les croniques.

4°. Quand la nature fait quelque évacuation sensible sur la fin d'un accès ou d'un redoublement , il ne faut pas la détourner.

5°. S'il y avoit crainte que quelque vaisseau ne se rompît , ou qu'il ne se fist quelque dépost sur une partie interne dans la vigueur même de la maladie , on pourroit par la saignée diminuer les symptomes qui viennent d'une trop grande fermentation.

6°. Quand la Nature ne fait pas des évacuations fortes sur la fin des accès , il faut l'aider.

7°. On s'expose à être raillé quand

on prédit d'une maladie violente qu'elle ne durera que tant de jours , par exemple , vingt jours , puisqu'on voit tres souvent le contraire , soit à cause de la malignité qui se trouvant plus ou moins grande qu'elle n'avoit été jugée, abrege, ou prolonge ce terme , soit à cause du changement de la maladie qui augmente , ou qui diminue , ou qui prend un autre caractere par quelques accidens imprévus.

CHAPITRE V.

Des differentes marques des Fermentations , & des prognostics qu'on en peut tirer , & premierement du Pouls.

Ce qu'un Medecin doit observer dans une visite. **H**IPPOCRATE marque dans le livre des affections, que lorsqu'un Medecin s'approche d'un malade il doit luy demander ce qu'il souffre ; ce qui a précédé qui ait pu donner occasion à sa maladie ; combien il y a de tems qu'il se sent mal disposé ; si son ventre est libre , & enfin quel est le regime qu'il a gardé ? Par ces paroles Hippocrate comprend toutes les interrogations

rogations utiles qu'on peut faire à un malade : parce qu'il suppose que le Medecin a déjà tâté le pouls , qu'il a observé le visage du malade, & la maniere dont il se tient couché , sa langue, sa peau ; qu'il a manié son ventre, entendu sa respiration , sa voix , & qu'il s'est fait apporter les differens excremens que le malade a rendus; qu'enfin il est informé de l'âge & du sexe du malade , qu'il fait reflexion sur la saison où il le traite, & qu'il nignore pas le climat où il est ; car par l'amas de tous ces signes differens, l'on connoit les degrez des fermentations qui se trouvent dans nos liqueurs ; & l'on tient une route presque seure, ou pour guerir la maladie , ou pour en prevoir *Du pouls* l'événement.

Premierement , par le mouvement du cœur ou de l'artere , l'on connoît l'état de la masse du sang , c'est-à-dire si cette humeur est trop subtile , ou trop grossiere , égale ou inégale dans toutes ses parties , ce qui n'est pas de petite consequence pour parvenir à la guérison , puisque la vie & toutes les actions animales dépendent du sang comme de leur cause.

Pour bien connoître le pouls, il faut

premierement sçavoir quelle est sa disposition naturelle. Secondement , si l'état où l'on le trouve ne vient point de quelque défaut de conformation : c'est pourquoy dans le pouls interrompu, Riolan conseille de toucher l'artère de la cuisse , pour voir si cette interruption dépend d'un desordre commun à toutes les artères , ou particulier à une seule : néanmoins dans les femmes on examine d'ordinaire les artères des temples. Troisièmement , il faut que le bras ne soit point gêné, & qu'il soit placé de maniere qu'on puisse sentir facilement le battement de l'artère ; car il est certain qu'il se fait du changement dans le pouls, suivant les diverses situations du bras.

Hercu-
les à Sa-
xonia.

Nous avons dit d'abord qu'il falloit observer la disposition naturelle du pouls : ainsi un Auteur rapporte qu'il a vû un malade , qui pendant qu'il avoit la fièvre avoit toujours le pouls fort égal , mais qui l'avoit toujours inégal lorsqu'il étoit sans fièvre. Mais parce que ces sortes d'exemples sont rares , nous reduirons ce qu'on doit observer dans le pouls de presque tous les hommes à ce qui suit : sçavoir à sa force où à sa foiblesse, à sa grandeur ou

à sa petitesse, à sa dureté ou à sa mollesse, à sa vitesse ou à sa lenteur, à la fréquence ou à la rareté de ses coups, à leur égalité ou à leur inégalité, à leur continuation ou à leur intermittence, ou enfin à sa défaillance ou à son interruption; & nous dirons que le pouls fort & vigoureux étant produit par le ressort *Pouls fort.* du cœur & des artères marque la force de cette vertu élastique, & de la contraction des fibres de ces organes, en même tems qu'il montre que la circulation du sang est libre, à moins que ce pouls ne paroisse tel dans une seule partie qui sera bouchée ou enflammée. Au contraire le pouls foible est un signe de la foiblesse du ressort du cœur & des artères, ou bien de la trop grande quantité du sang & des autres humeurs, ou de leur difficulté à être muës, & pour lors il marque seulement que la masse du sang circule d'une manière lente.

Le pouls qui est grand, c'est-à-dire *Pouls grand.* qui occupe un grand espace sous le doigt, signifie l'abondance du sang & la dilatation des artères: & ainsi il est une preuve de la force du malade; comme le petit l'est de la diminution du sang & des esprits; & par conse-

quent une marque de foiblesse.

*Pouls
dur.*

La dureté du pouls vient ou d'un resserrement convulsif de l'artère, ou de la densité des fibres du sang. Dans le premier cas le pouls est dur & petit; dans l'autre, l'artère paroît grosse & dure : vû que si l'artère se durcit par une contraction convulsive, sa largeur devient plus petite, & elle ne paroît que comme un petit fil tres solide; mais quand cela arrive par la grosseur; ou plutôt par l'épaississement des parties du sang, l'artère occupe peu à peu un grand espace : delà l'on peut conclure que le pouls dur qui est petit, est tres-funeste, tant parce qu'il marque qu'il y a peu de forces & d'esprits, que parce qu'il est une suite du dérèglement du cours des liqueurs & de l'irritation qu'elles font aux fibres nerveuses. Quant aux pouls dur qui est grand, si avec cela il est vîte, c'est un signe de l'inflammation de quelque partie interne : car sa vîtesse étant une suite d'une grande fermentation, & d'une circulation précipitée, & sa dureté d'une viscosité des parties du sang, il est difficile qu'il ne se fasse pas quelque gonflement ou obstruction de vaisseaux dans les parties internes & mem-

branées , par la difficulté qu'ont des liqueurs grossières à passer par des pores étroits, quand leur mouvement est rendu rapide par la fermentation: ainsi dans la pleuresie & dans quelques autres inflammations internes, l'on trouve souvent le pouls de même. Enfin si le pouls dur est grand, lent, & même avec quelque inégalité, comme on le voit souvent dans les hipocondriaques, dans les scorbutiques , & dans ceux qui ont la fièvre quarte, quand ils sont hors de leurs accès , il signifie seulement une longueur de la maladie , parce qu'il est produit par le défaut des esprits, par la lenteur du sang , & par la tenacité de ses parties : car puisque le sang n'est que tres-peu agité , il ne se fait que des efforts impuissans pour sa purification ; & ses parties étant trop compactes , il est difficile que sa constitution puisse se changer ; mais comme il n'est pas porté avec violence dans les parties intérieures, il ne s'y fait pas des inflammations , & des engorgemens de vaisseaux : mais quelquefois les glandes s'enflent par la grossièreté du sang , ou de la lymphe ; d'où surviennent des schirres , & des tumeurs scrophuleuses soit intérieures ,

soit exterieures. Quelquefois il arrive qu'on voit dans les artères interieures un pouls grand & dur , lorsque dans les parties externes il est tres-petit, ou même imperceptible : les extremittez deviennent froides dans cet état , & un malade est pour lors en un tres-grand danger , parce que ce desordre vient d'une coagulation de la masse du sang, à moins qu'il ne procède de quelque tumeur qui presse l'artere ; car le sang se coagule plus aisément dans les parties exterieures , tant parce qu'il perd de son impulsion dans un long chemin, que parce qu'il y est plus ralenti à l'égard de son mouvement de liquidité; c'est pourquoy il commence de s'arrêter dans ces parties ; & les arteres, qui sont plus proches du cœur, ne pouvant se décharger à cause de la coagulation & de l'obstruction qui se font faites aux parties exterieures , se dilatent , & semblent battre plus fort que de coutume.

Par des raisons opposées la mollesse du pouls marque une dissolution des humeurs, ou bien un défaut du ressort & de la contraction du cœur ou des artères.

*Pouls
vite.*

Le pouls vite est d'ordinaire joint

à des battemens frequens , marquant la vitesse de la circulation, & quelque-fois l'irritation qui se fait dans les fibres du cœur par la fermentation des liqueurs : ainsi il accompagne presque toutes les fièvres aiguës , & se trouve souvent , ou pour mieux dire presque toujours , dans le chaud des intermittentes : car si par quelque mouvement d'humeur ou par l'impression de quelque pointe les fibres du cœur sont irritées , elles font plus vite leur systole ; & le mouvement du sang étant plus grand il leur fait plutôt faire la diastole en retournant promptement au cœur. Quand ce pouls est grand & mou, l'on ne doit pas craindre, mais quand il est petit & dur , il peut , comme nous avons déjà dit , signifier beaucoup de dérèglement.

D'autrefois il arrive que le pouls accomplit d'une manière fort preste sa diastole & sa systole, mais qu'il ne bat pas souvent ; pour lors il marque une grande irregularité dans les esprits qui coulent par les nerfs du cœur, ou même entre ces nerfs : ainsi on le doit rapporter aux mouvemens convulsifs.

Le pouls lent & tardif montre que *pouls* la fermentation est fort diminuée, que *lent*.

le sang est comme dépouillé de ses principes actifs, que les fibres nerveuses sont embarrassées ou relâchées : ou bien il signifie que la quantité du sang est plus grande que la force du cœur qui la doit remuer.

Entre toutes ces différentes sortes de pulsations, il y en a de mediocres, qui étant conformes à l'état naturel, ne meritent aucune reflexion particuliere.

*Pouls
éne gal.*

Le pouls inégal se trouve en plusieurs maladies : ainsi les hypocondriaques, & les femmes hysteriques ont le pouls inégal & quelquefois intermittent, & même tout-à-fait interrompu, à cause de quelques convulsions qui surviennent aux parties interieures, sans pourtant que les uns & les autres soient dans un peril prochain à cause que ces convulsions ne durent pas. L'inégalité du pouls accompagne encore les polypes, & les concretions de chair ou de graisse qui se trouvent dans les ventricules du cœur, ou dans les grands vaisseaux, aussi bien que les anevrismes & les absces des artères : car les organes qui servent aux pulsations étant dérangez, l'on conçoit aisément que le pouls le doit être, parce qu'il est necessaire qu'ils redoublent ou qu'ils

diversifient leurs efforts pour faire couler le sang par des tuyaux moins libres ou contournent autrement qu'à l'ordinaire : par la même raison , quand le pericarde ou la poitrine sont trop remplis d'eau , quand les esprits qui vont au cœur ont des mouvemens irréguliers , quand les fibres du cœur sont bouchées , déchirées ou picotées , il s'ensuivra de semblables dérèglemens. De plus la coagulation du sang , ou son acrimonie causera encore de l'irregularité dans le pouls, car le cœur ne peut pousser d'une même manière un liquide tout-à-fait différent , & comme éterogène dans les parties. C'est peut-être pourquoy le pouls paroît tel dans les hypocondriaques , & que Baillou rapporte qu'il a vû un pouls inégal , & palpitant dans une femme hysterique, parce qu'elle avoit le sang noir & grumeleux : quoique tout cela ne menace pas d'un danger pressant dans les maladies longues ; cependant dans les maladies aiguës & dans les grands mouvemens du sang , où la force du cœur déjà diminuée ne peut pas résister , tout ces signes ont coutume d'être suivis d'une mort très-prompte.

*Pouls in-
termittent.*

Les pulsations d'artères intermittentes ; interrompues , entrecoupées ou tout-à-fait défailantes , étant de tres-grandes irrégularitez du pouls , ne peuvent être que fort dangereuses : elles viennent aussi d'un sang grumeleux , des obstructions qui se forment dans le cœur ou dans les artères , des mouvemens des-ordonnés des esprits, des picotemens faits aux fibres , du cœur : quelquefois elles ne procedent que d'une trop grande abondance de sang , ou de ce que l'artère du bras est située trop avant dans les chairs , ou de ce qu'elle est pressée par quelque tumeur , & pour lors elles sont sans peril ; ainsi il faut connoître l'état naturel du malade , & si cela est impossible, on doit toujours compter que le pouls égal & mediocre est le naturel , parce qu'il est plus ordinaire qu'aucun autre ; & l'on doit juger tous les autres comme contraires à la nature , quoique ces regles puissent souffrir quelque exception , par exemple dans les fièvres malignes le pouls qui est semblable à celui des personnes saines , est quelquefois tres-dangereux , comme nous dirons dans la suite, parce que c'est une marque que la nature

n'est point sollicitée à se délivrer de ce qui la détruit peu à peu.

CHAPITRE VI.

Des situations , & du visage des malades.

IL faut bien considerer pour assurer son prognostic la maniere dont un malade est couché : parce qu'on en tire de tres grandes lumieres pour juger de l'évenement futur d'une maladie , pourveu qu'on ait égard à la situation quetenoit d'ordinaire le malade avant son indisposition. C'est pourquoy Hippocrate nous dit que quand un malade est couché de la même façon que le sont d'ordinaire ceux qui sont en santé ; c'est une bonne marque. Il décrit la maniere dont on se couche quand on se porte bien , à peu-près dans ces termes : *L'homme se repose sur le côté droit ou sur le côté gauche , ayant le cou, les mains , les jambes tant soit peu pliées , & tout le corps flexible & aise à remuer.* Situation d'un homme sain.

Au contraire quand un malade est

84 *Des situations & du visage*
couché sur le dos , qu'il a le cou , les
mains, & les cuisses étenduës , à moins
qu'il n'eût de coutume de se coucher
de la sorte , c'est un méchant signe ,
car il marque que le corps est affaïlé
sous son propre poids , & qu'il a de la
peine à se remuer; & l'extension jointe
à la roideur des membres, est une espé-
ce de mouvement convulsif , comme
on voit quelquefois arriver à ceux qui
vont mourir. Quand le malade qui est
couché sur le dos a les jambes fort
courbées & fort pliées , c'est un signe
mortel : parce qu'outre l'abattement
des forces , cela dénote des mouve-
mens convulsifs tres-violens.

*Situa-
tions
contre
nature.*

De même nous devons craindre un
triste succès pour les malades qui ne se
tiennent pas dans la place où l'on les
met , mais qui tombent insensible-
ment au bas du lit; car cela marque ou
une tres grande foiblesse, qui fait que
le corps descend par sa propre pesan-
teur , ou bien cela vient d'un délire
obscur qui agite le malade ; ou enfin
cela arrive par quelque douleur inte-
rieure. Il est encore mauvais de voir
un malade qui se découvre sans grande
chaleur , qui a le cou , les pieds , les
mains jettez & étendus au hazard sur

son lit ; car cela suppose ou des inquiétudes profondes, ou un esprit troublé.

Ceux qui se couchent sur le ventre sont en délire, ou bien ils ont des douleurs dans quelque partie de l'abdomen, principalement s'ils ne faisoient rien de semblable pendant leur santé : car Louver & Vvillis ont remarqué qu'il y avoit des personnes qui ne pouvoient dormir, s'ils n'avoient le visage tourné vers le lit ; & quand ils retournoient la tête sur l'oreiller, ils avoient des insomnies affreuses, & des difficultés de respirer, parce que les serositez qui occupoient les ventricules antérieurs de leur cerveau descendoient dans le quatrième quand ils se couchoient sur le dos ou sur les côtes, & que pressant le tronc de la moelle, elles bouchoient les chemins des nerfs qui vont à la poitrine & au cœur : ainsi ne pouvant dormir sur le dos, ni sur les côtes, ils étoient obligez de dormir sur le ventre, & sur la face. Il est pareillement certain que cette maniere de se coucher est assez ordinaire à ceux qui ont la pierre dans la vessie, parce qu'en cette posture la pierre appuie sur des parties moins sensibles, ou qui n'ont point été fatiguées du poids de

ce corps étrange , pendant la veille : ceux qui sont tourmentez de la colique trouvent aussi du soulagement dans cette situation où leurs boyaux comprimez & réchaufez se remettent plus aisément dans leurs contractions ordinaires.

Les malades qui veulent demeurer dans leur séant & la teste élevée durant la force d'une maladie aiguë, ont coutume de mourir, principalement si leur maladie est une fluxion de poitrine : non seulement parce que dans les inflammations de poitrine, qui ne sont point universelles, & qui laissent quelque lieu d'espérer , les malades ne peuvent se coucher que du côté sain, c'est-à-dire, qui est opposé à l'inflammation : si donc le malade ne se peut coucher ni sur un côté ni sur l'autre, & qu'il soit contraint de se tenir debout , il faut que l'inflammation ait gagné toute la poitrine & tout le pōumon.

*Signes
d'alteration
dans les
organes
de la res-
piration.*

Je dis plus, & je soutiens que cette situation contraire qui empêche qu'un malade ne se puisse coucher sur le dos ni sur les côtez, marque toujours une grande alteration des organes de la respiration même dans les maladies

longues : ainsi dans les hydropisies de poitrine, l'on voit communément que les malades sont obligez de garder cette posture. Il arrive encore souvent la même chose , quand les poumons sont attachez aux côtes.

Quand un malade va aux bords du lit , qu'il se lève , & qu'il tombe ou qu'il veut sortir si l'on ne le retient , on en doit beaucoup apprehender, car il est dans un délire , quand même à l'égard du reste il paroïtroit en son bon sens. De même doit-on juger tres-malades & dans un danger éminent ceux qui ramassent leurs couvertures ou qui remuent les mains, comme s'ils vouloient recueillir quelque chose à la muraille ou sur leur lit, car c'est une grande marque d'un esprit qui s'égare.

Ceux qui ne peuvent se coucher sur le côté droit en sont tres-souvent empêchez par la pleurésie , ou par la péripneumonie du même côté , par une hydropisie , ou parce que le poumon est attaché à la plèvre dans le côté gauche : car lorsque dans les maladies chroniques , les malades ne peuvent pas se tenir sur le côté opposé à la partie qui est malade, cela se fait ou parce

que le poumon par son poids tire les fibres qui l'attachent à la plèvre ; & en ce cas le malade ressent une douleur piquante dans la partie supérieure ; ou parce que le poumon ayant quelque abcès, ou un des côtez de la poitrine étant plein d'eau ou de pus , il faut que le poids des matieres comprime le côté sain : au contraire dans la pleurésie, dans la péripleurésie & dans les autres inflammations qui commencent, ou qui sont dans la vigueur, l'on ne peut pas se coucher sur le côté malade , à cause du sentiment de douleur qui arrive par la compression de la partie enflammée : ce qui ne se rencontre pas dans les maladies dont les matieres ayant eu le tems de se changer en pus font que le sentiment n'est point si vif.

Conclusion.

Par tout ce que je viens de rapporter, il est clair que la maniere dont un malade se couche nous sert à découvrir le mouvement des esprits, les inflammations & le tiraillement des parties, la mobilité ou la tenacité des humeurs, & leurs fermentations. Il faut passer presentement aux signes que nous pouvons avoir en observant le visage. Premièrement quand le visage d'un

malade n'est point changé de l'état où il étoit dans la santé, c'est une bonne marque : au contraire quand il est fort différent de l'état naturel, c'est toujours une mauvaise marque.

Entre tous les états de la face qui sont hors du naturel, Hippocrate en décrit un qui en est tres-éloigné : Le nez est pointu, les yeux enfoncés, les temples & les joues écoulées ou creusées, les oreilles froides & retirées, les bords des oreilles tournés, la peau du front dure, aride & tendue, la couleur de la face pâle, noire ou livide. Si tout cela paroît dans le commencement d'une maladie, sans avoir veillé longtemps, sans avoir jeuné, ni avoir eu de cours de ventre, le peril est fort grand : mais si le malade avoué quelque-une de ces causes, sa vie est moins en danger. Cependant quand cet aspect hideux s'observe dans les maladies chroniques, principalement dans la phtisie, bien loin qu'on doive croire que la maladie soit de moindre considération, lorsqu'on voit le cours de ventre, l'on doit croire au contraire que le mal est encore plus grand : mais dans les maladies aiguës un visage cadavereux tel que celui que nous ve-

*Remar-
ques sur
la face.*

nous de décrire qui vient sans cause manifeste dès le commencement de la maladie, où les forces ne doivent point être abatuës, ne peuvent être produit que par le vice, & le manque des esprits & des parties actives du sang, ce qui doit empêcher les fermentations & les dépurations de cette humeur.

*Sur les
yeux.*

C'est encore quelque chose de fort attristant, dans les maladies aiguës, lorsque les yeux ne peuvent soutenir la lumière, qu'ils pleurent malgré le malade, qu'ils se contournent, ou que l'un devient plus petit que l'autre; car tous ces accidens venant de mouvemens convulsifs, ou de la contraction des parties nerveuses, l'on en doit faire un mauvais présage, parce que cela montre que la matiere morbifique s'ouvre le chemin dans le cerveau & dans les nerfs.

Si dans une maladie aiguë, le blanc de l'œil paroît rouge, ou que ses veines soient livides & noirâtres, c'est un signe mortel, suivant Hippocrate, comme étant une preuve que les humeurs se portent en abondance dans les parties supérieures, ou qu'il se fait quelque obstruction dans leurs vaisseaux sanguins.

On doit croire en un tres-grand ^{Yeux en} peril ceux qui dorment , contre leur ^{et ou-} coutume, les yeux à demi-ouverts, de ^{verts.} sorte que le blanc de l'œil paroît, quand cela vient par la force de la maladie , sans que le malade ait pris de purgatif, ou qu'il ait eu de cours de ventre : car c'est marque ou d'une resolution causée par un manque d'esprits dans le muscle qui ferme la paupiere, ou d'une contraction convulsive de celui qui sert à l'ouvrir , ce qui n'est que trop sinistre, particulièrement dans les maladies aiguës qui attaquent le cerveau.

Quand les yeux ont des mouvemens ^{Yeux es-} extraordinaires sans être stables , c'est ^{fairez.} un mauvais signe , principalement si les paupieres , le nez ou les lèvres se contractent & se racourcissent ; parce que ce sont des mouvemens convulsifs qui sont tous dangereux dans les fièvres aiguës , comme nous avons déjà dit , en ce qu'ils sont produits par des mouvemens dereglez des esprits ; ou par les irritations d'un sang chargé d'acides , & qui en fermentant commence à pousser dans les nerfs les parties étrangères qu'il contient.

Par la même raison le grincement de ^{Grince-} dents , sur tout quand il se fait avec ^{ment de} dents.

bruit, donne à craindre; car outre qu'il marque un délir futur, c'est un mouvement convulsif de la machoire d'en bas dont les muscles ont de grandes liaisons avec le reste des parties de la tête; c'est pourquoy lors qu'il arrive dans une fièvre maligne, le malade a coûtume de mourir bien-tôt.

Yeux

mourans.

Les yeux qui paroissent ternes & sans lumiere, sont mauvais dans les maladies aiguës; parce que quand les membranes de l'œil sont tenduës par des humeurs qui fermentent, elles doivent paroître luisantes: s'il arrive donc qu'elles ne le paroissent pas, cela arrive par l'extinction, ou par le défaut de la fermentation ordinaire.

Si les

narines.

Si les narines sont fort dilatées, & que le malade ouvre la bouche pour respirer, soit en dormant, soit en veillant, cela est toujours chagrinant, puisqu'on connoit par là que la respiration est difficile & contrainte.

Sur la

couleur

de la fa

ce.

Quand dans une maladie aiguë, la face est rouge, avec une sueur & des marques de tristesse, il y a beaucoup à craindre parce qu'infailiblement la tête commence à s'engager.

CHAPITRE VII.

De la langue , & de la peau.

LOrs qu'on examine la langue d'un malade par la vûë & par le toucher , l'on en peut tirer bien des connoissances. La langue qui paroît semblable à celle d'un homme sain est une bonne marque , en quelque maladie que ce soit : Celle qui est tremblante dans une maladie aiguë, est mauvaise; car cela venant ou de ce qu'elle a des mouvemens convulsifs , ou de la foiblesse de ces muscles suivant Hippocrate , elle montre que l'esprit n'est pas stable , & que le malade a du penchant au délire; & dans ses Coaques il dit qu'en quelques-uns c'est une marque qu'il viendra un cours de ventre , ce qui n'est pourtant pas ordinairement confirmé par l'expérience.

La langue qui est noire , rude , inégale & seiche , est un méchant signe ; car elle n'est rendue dans cet état que par les parties corrosives qui ont été mêlées à la salive par une tres-grande fermentation du sang ; ainsi dans les fièvres ardentes, & dans les inflamma-

tions internes , elle est souvent telle : quand elle est noire , & qu'elle tire sur le verd , elle est encore d'un plus triste augure , vû que ce n'est pas tant par la grandeur de la fermentation , que par l'abondance de sels acres & vitrioliques qui sont dans le sang , que la salive se trouve empreinte de particules rongeantes & caustiques qui colorent ainsi la langue.

*Langue
blanche
dans son
milieu.*

Lors qu'on voit vers le milieu de la langue , une petite ligne blanchâtre , comme si cet organe avoit été frotté d'ecume en cet endroit , c'est un signe que la fièvre diminuë ; car cela montre que l'acreté de la salive est plus tempérée.

*Langue
froide.*

Quand la langue est froide au toucher , & qu'on la trouve de même plusieurs jours de suite, c'est un signe mortel , quoique le malade n'ait pas de symptomes fort considerables ; parce que c'est une marque d'extinction des esprits & d'une tres-grande diminution dans la fermentation que doivent naturellement avoir les liqueurs.

*Langue
inégale.*

Si la langue est parsemée de petites tumeurs semblables à des poireaux , c'est un effet de l'acreté & de la grossiereté du sang ; & l'on la voit de

même dans les ladres, dans les verolez, & dans les scorbutiques ; les lepreux ont d'ordinaire ces petits grains au dessous de la langue entre les ranules ; les verolez au bord de la langue vers sa racine, & les scorbutiques vers le milieu, & sur le bout. Premièrement dans la lépre, ils sont au dessous de la langue, parce qu'il y a beaucoup de petites glandes miliaires dans cet endroit, & que les glandes sont fort attaquées par cette maladie, principalement les plus menues qui se bouchent & se gonflent aisément lorsque des humeurs grossieres y abordent pour les traverser : Dans la verole, les parties charnuës qui aboutissent en tendons, & les sources de la salive sont fréquemment attaquées d'ulceres ou de tumeurs : c'est pourquoy les bords de la langue, vers sa racine, ont coutûme d'être couverts de ces petits poireaux, principalement lors qu'il y a des ulceres au fond du palais, d'où le pus en tombant, se répand sur les côtés de la racine de la langue. Enfin dans le scorbut ils se trouvent plus ordinairement à la pointe de la langue, à cause du voisinage des gencives contre lesquelles cette pointe appuye.

Outre ces poireaux , l'on peut remarquer sur la langue des chancres , des ulceres , de scissures , en ceux qui ont quelque maladie venerienne , ou scorbutique, & même en ceux qui ont la salive un peu acre , comme il arrive aux enfans à la mamelle , par le seul defect du lait que corrompent leurs propres humeurs , ou qu'ils reçoivent tout alteré de leur nourrice même.

*Obser-
vations
sur la
peau.*

La peau nous peut donner diverses lumieres sur l'événement, d'une maladie par sa couleur , par ses pustules , par ses taches, par sa mollesse, ou par son apreté, par sa chaleur, par sa froideur, par sa sécheresse , ou par son humidité. Nous en reviendrons toujours à notre regle generale , & nous dirons que la peau qui est semblable à celle des personnes qui se portent bien , n'ayant rien qui ne lui soit naturel , montre une bonne constitution du corps : Lors qu'on voit des taches de pourpre , de rougeolle , ou de petite verole , dans une maladie aiguë , l'on doit toujours soupçonner de la malignité , comme nous dirons dans la suite; mais lors qu'on voit des taches pourprées dans une maladie cronique, c'est une marque de mélancolie hypochondriaque

condriaque, ou de scorbut : & c'est là où un Medecin doit bien se tenir sur ses gardes pour ne se pas méprendre ; car il y a des fièvres malignes qui paroissent si peu , il y a des affections hypochondriaques accompagnées de symptomes si fâcheux, qu'un Medecin y est souvent trompé, ce qui fait cependant une difference notable dans le pronostic , & dans la cure.

Lors que la peau des jouës est fort rouge sur l'os de la pomette, c'est une raison de soupçonner un ulcere aux poumon dans une longue maladie , & une inflammation à ces mêmes organes dans une maladie aiguë ; ou que le poumon étant enflammé l'air n'y entre pas facilement , la circulation est interrompuë , & le sang demeurant plus long-tems dans la tête & dans la face, il doit donner une couleur rouge à la peau des jouës , parce qu'étant tres-tenduë & transparente sur l'os , elle y peut plutôt faire paroître la couleur du sang. Et dans l'ulcere du poumon , la rougeur ne vient aussi que d'une fermentation continuelle du sang par le mélange du pus ; parce que le malade devenant fort maigre , la peau est encore plus tendue & plus

mince sur les os.

Sa chaleur.

La peau qui est fort brûlante dans les fièvres, montre l'ardeur de la maladie; lors qu'au contraire elle est froide vers les extremittez dans une maladie aiguë, c'est une marque que les forces manquent, ou que le chemin n'est pas libre dans les artères pour le cours du sang, ou que les esprits se sont trop dissipés, ou que les parties internes sont enflammées; car cette inflammation ne vient que de l'obstruction de leurs vaisseaux, qui empêchant le mouvement circulaire dans ces parties, fait que les extremittez ne reçoivent pas la quantité de sang qu'elles avoient accoutumé de recevoir, ce qui le refroidit. La face rouge avec sueur est une preuve que la tête souffre, non pas parce que la sueur particulière se trouve toujours à la partie malade, comme a dit Hippocrate; mais parce qu'au moins c'est un signe du cours & de l'impulsion de l'humeur vers la tête.

Ceux qui sont échauffés & refroidis successivement; sont en peril, ce symptôme étant produit par des fermentations interrompues qui marquent beaucoup d'inégalité entre les parties

de la masse du sang , & par de petits frissonnemens qui approchent de la nature des mouvemens convulsifs.

La peau dure, sèche, inégale, remplie de crasse , est toujours mauvaise : *Sa sèche-
resse.*

Elle devient de même dans les phtisiques par le défaut de nourriture ; dans les fièvres ardentes , elle se dessèche par la consommation de l'humidité , & par la fermentation des parties acres corrosives ; & dans les lepreux elle est sale , inégale, raboteuse , remplie d'écailles , parce qu'elle est toute abreuvée des parties grossières & salines du sang.

La grande roideur , la grande mollesse de la peau sont mauvaise. La première est un signe d'une grande fermentation ; & la seconde, d'une grande diminution du ressort de la peau, & des parties qui la soutiennent.

Les changemens des couleurs de la peau sont mauvais, principalement si *Chan-
gemens
de cou-
leurs.* la peau devient pâle ou plombée ; & encore davantage , si ces couleurs paroissent vers les extrémités & aux ongles , car ce sont des signes mortels , qui dépendent de la coagulation du sang : Quand le visage change de moment en moment de couleur , cela

provient de mouvemens convulsifs qui suspendent par intervalles des fermentations qui doivent être continuelles ; comme l'on voit assez souvent aux femmes qui sont sujettes aux vapeurs : quoyque cela ne soit point dangereux pour l'ordinaire, ces sortes de mouvemens néanmoins deviennent fort à craindre dans les maladies aiguës.

*Couleur
jaune.*

La couleur jaune de la peau est très-souvent la marque d'une longue maladie ; par-là il est aisé de s'appercevoir que les Anciens se sont trompez , en disant que les maladies qui venoient de la bile, étoient courtes , & que l'Ictericie en procedoit. La jaunisse qui survient au milieu ou sur la fin des maladies aiguës , & qui n'est point accompagnée de dureté de foye , a coutume d'emporter la fièvre : mais quand elle vient dès le commencement de la maladie, elle marque une abondance extraordinaire de levains corrompus dans la masse des humeurs , sans qu'il s'en fasse de separation. La jaunisse vient aussi quelquefois tout d'un coup dans les coliques violentes , & cela marque seulement que la masse du sang est remplie de parties bilieuses, par le regorgement de la bile dans les

vaisseaux sanguins ; car le colon étant fort étendu par les vents, ou par quelque autre matière , comprime les vaisseaux biliaires , & par cette compression empêche qu'ils ne puissent recevoir du foye la bile qui y est incessamment séparée , de sorte qu'elle est obligée de regorger dans le sang en y retournant par les veines.

CHAPITRE VIII.

Du ventre & des hypocondres.

L'On connoit beaucoup de choses en touchant le ventre d'un malade ; car s'il est sans douleur , qu'il n'y ait ni élévation, ni tension, ni affaissement, ni dureté, l'on en doit bien augurer ; parce que celui des personnes qui se portent bien , est de même.

Au contraire , quand on voit les costes inferieures élevées , & que cependant les malades vont avec peine à la selle , rendant des matières dures , c'est un mauvais signe , principalement dans les maladies longues ; car cela vient ordinairement de ce que la bile, le suc pancréatique, & les autres

*Examen
des Hi-
pocon-
dres.*

liqueurs ne coulent pas assez abondamment dans les intestins ; soit parce que ces humeurs sont trop épaissies , soit parce qu'elles sont arrêtées dans les glandes qui les filtrent & qui se trouveront peut-être trop relâchées pour les exprimer à mesure ; ainsi les hypocondres s'élèvent par le gonflement des parties qui y sont contenues ; c'est pour cette raison qu'on observe souvent des tumeurs schirreuses au foye, ou au pancreas , quand le ventre est tel que je viens de le dire.

Quand un malade a quelqu'un des hypocondres brûlant , tendu , élevé , douloureux , l'on doit croire que la maladie est tres-dangereuse ; car tous ces signes témoignent qu'il y a des parties enflammées dans cet hypocondre , & ces sortes d'inflammations se rencontrent assez souvent dans les maladies aiguës ; & quand elles ne tuent pas le malade, elles laissent après elles des absces , des ulceres , ou d'autres maladies de longue durée.

Lors qu'un malade a les hypocondres élevez , avec une voix aiguë, sans saignement de nez , cela est fort mauvais ; car on en doit accuser une contraction convulsive des muscles qui

& des hypocondres. Ch: VIII. 103
tirent les costes , ou une grande inflammation.

Si tout le ventre est douloureux & *Du ventre.*
tendu, c'est l'effet d'une inflammation *re.*
ou d'une disposition inflammatoire des
parties de l'*abdomen* , & entr'autres
du peritoine & des intestins: toutefois
lorsque la tension & la dureté sont
plus grandes que la douleur , & qu'il
s'excite de temps en temps quelque
bruit , cela vient de l'abondance des
vents ; lors au contraire que le ventre
est fort solide , fort augmenté de volume , sans douleur , sans bruit, mais
avec une fluctuation sourde, l'on doit
croire qu'il est rempli de matiere ; &
si la fluctuation est comme d'eaux qui
forment des ondulations d'un côté à
l'autre par le mouvement qu'on donne
au malade , c'est un signe certain
d'hydropisie.

Les douleurs de l'hypogastre au bas *De l'hy-*
ventre, soit qu'elles soient avec tension *pogastre.*
& élévation, ou sans aucune des deux,
soit des accidens qui ont coutume d'accompagner les maladies de la vessie , & de la matrice ; ainsi l'on voit
souvent des tensions , des élévations
& des douleurs dans le bas ventre à
ceux qui ont la pierre ou des suppres-

sions d'urine, ou des inflammations de la vessie, ou des sacs, des schirres, des duretez, des ulceres carcinomateux à la vessie ou à la matrice; quelquefois aussi ces sortes d'accidens ont des causes beaucoup plus legeres; ainsi lors que les matieres stercorales sont retenues & endurcies dans le rectum, l'on trouve la même tension, la même élévation & la même douleur; cela peut venir encore de la chute de l'épiploon qui sera extraordinairement grossi, ou de ce que les vaisseaux seminaux viennent à s'enfler, soit que la semence trop abondante y soit retenue, soit que celle qui y passe étant trop acre attire dans ces organes une inflammation qu'on appelle fluxion des bourses.

Des lombes.

Quelques auteurs croient que les douleurs des lombes & du dos sont toujours dangereuses; l'on sent néanmoins fort souvent des douleurs tres-cruelles dans les reins lors qu'on a la gravelle, sans aucun peril; & l'on en éprouve de telles au dos & le long des lombes, dans le froid des intermittentes, dans les rhumatisme &c. sans cependant que ces maladies aient des suites fâcheuses.

J'avouë que ces mêmes douleurs sont quelquefois produites par des causes

fort mauvaises, comme par l'inflammation & la gangrene des reins, par les abcès des reins & du pancreas, par des hydropisies de poitrine ; mais cela se doit reconnoître par d'autres signes.

Lors qu'un malade a les hyponcondres étendus, avec un assoupissement inquiet, un mal de tête & un flux de ventre fœtide, l'on doit s'attendre, suivant Hippocrate, qu'il viendra au malade proche l'oreille une tumeur qui souvent est mortelle ; car c'est une parotide qui suit une fièvre tres-maligne, & nous dirons nôtre pensée plus au long sur cette tumeur, en parlant des fièvres malignes.

Les douleurs qui s'excitent aux environs du nombril, avec des especes de palpitations dans les hypocondres, sont des marques d'aliénation d'esprit, parce que ces deux symptômes arrivent d'ordinaire aux mélancoliques hypocondriaques, qui n'ont pas toujours l'esprit sain, & que d'ailleurs ces agitations qui surviennent aux fibres musculuses du foye & de la ratte, ou des parties voisines, brouillant les humeurs de ces deux visceres, & en ébranlant rudement les nerfs, causent du trouble dans le reste de l'habitude.

CHAPITRE IX.

De la respiration , & de la voix.

IL n'y a rien qui nous puisse mieux faire connoître l'événement d'une maladie, que l'état où se trouve la respiration, parce qu'elle est d'une nécessité absolue pour la conservation de la vie.

Lors qu'un malade respire comme dans la santé, c'est un tres bon signe; cependant il y a quelques fièvres malignes où l'on ne doit pas avoir une si grande confiance au bon état où l'on voit la respiration.

Difficulté de respirer.

Dans les fièvres continuës, la difficulté de respirer est mauvaise : mais elle l'est encore davantage quand elle est jointe au délire ; car la respiration est d'autant plus nécessaire que les fermentations du sang sont grandes, comme lorsqu'elles vont jusqu'à troubler le cerveau. Ce signe n'est pas également mauvais en toutes les personnes ; on le doit fort craindre dans les rousseaux, car les inflammations de poitrine qui leur arrivent sont mortelles, si l'on en croit Baillou dans ses Epidemies, &

cause de l'acreté corrosive qui est dans la serosité de leur sang.

La respiration qui est rare & grande dans les maladies aiguës est un mauvais signe ; car comme elle est ordinaire à ceux qui ont l'esprit occupé d'amour ou de chagrin, elle est une marque d'un esprit appliqué & rêveur par la représentation de differens objets ; ce qui est une espèce de délire dans une maladie aiguë.

Respiration rare & grande.

Celle qui est grande & fréquente, montrant la chaleur & la grandeur des fermentations, n'est pas exempte de peril.

Celle qui est fréquente & petite est ordinaire quand le malade sent de la douleur en quelqu'une des parties qui servent à la respiration, parce que la douleur d'un organe augmentant à proportion qu'il agit, un malade souffre bien moins à la faire contracter souvent & legerement, qu'à luy faire produire des contractions fortes, & de longue durée.

Frequente & petite.

La respiration entre-coupée, avec des soupirs ou des sanglots est ordinairement convulsive, & par consequent de triste augure dans les maladies aiguës.

L'entre-coupée.

La froide.

La respiration froide dans les maladies aiguës , est un signe mortel , parce qu'elle montre une extinction de toutes les fermentations naturelles, ou bien une contraction subite de la poitrine , telle qu'on la voit dans ceux qui expirent.

Accompagnée de ralentement.

La respiration qui se fait avec ralentement dans les maladies aiguës est mortelle, parce qu'en ceux qui doivent succomber on la remarque souvent telle un jour ou deux avant leur mort: mais elle n'est pas tout à fait si dangereuse quand elle paroît dès le commencement de la maladie ; & la crainte s'évanouit bien-tôt si elle diminue pendant que la maladie croît ; car les humeurs étant subtilisées par la fermentation , sont rendues plus propres à passer par le poumon sans y causer aucun embarras. Enfin celle où l'on voit que les aîles du nez sont fort agitées , est tres dangereuse , soit que ces mouvemens soient convulsifs, soit qu'ils soient produits par la grande nécessité de la respiration , & par l'impuissance des muscles qui y servent.

Respiration dans les maladies longues.

Toutefois les respirations qui sont contre l'état naturel, ne montrent pas des perils ni si évidens ni si prochains,

quand elles se trouvent dans des maladies longues ; ainsi l'on remarque souvent des respirations tres-difficiles qui ne dépendent que de quelques legeres obstructions des nerfs qui vont au diaphragme, comme Louver l'a prouvé par des experiences ; quelquefois aussi elles viennent par des causes qui sont incurables, comme par un polype au cœur, qui empêche que le sang ne retourne facilement du poumon dans le ventricule gauche , ou qu'il ne soit renvoyé du ventricule droit dans le poumon ; d'autrefois la respiration est embarassée par une hydropisie de poitrine, par un abcès, une vomique du poumon, par une augmentation de l'eau du péricarde , par des attaches du poumon à la plèvre , & par plusieurs autres causes entre lesquelles la plus ordinaire est l'épaississement des liqueurs qui circulent au travers du poumon, comme il arrive communément dans le froid des intermittentes , dans les scorbutiques , dans les hipocondriaques, dans les pâles couleurs, & dans les cachectiques. L'experience ayant donc fait voir que les malades vivoient longtemps avec les plus terribles de ces causes , l'on peut toujours dire que la

respiration qui ne s'exécute qu'avec de grandes difficultez dans les maladies longues , ne montre pas un peril qui soit prochain & inévitable.

*De la
parole.*

L'on peut aussi tirer quelques conjectures de la maniere dont parle un malade ; car lorsque sa voix est aigre & tremblante , elle signifie , suivant Hippocrate , un commencement de délire dépendant d'un trouble d'esprit, ou d'une irritation de nerfs qui produit des contractions aux muscles du larynx , ou quelque autre défaut dans les organes de la voix. Quand un homme qui a toujours paru modéré dans ses actions , fait une reponse emportée & brutale , cela témoigne beaucoup d'aliénation d'esprit.

*De la
voix.
La glapissante.*

Quand la voix est glapissante, & que les hypocondres sont resserrez, c'est une marque de convulsion; mais la convulsion paroît mieux , lors qu'avec des yeux obscurcis & sans aucun sujet de deuil le ton de la voix est triste & plaintif ; on la doit juger encore plus convulsive quand elle est entremêlée de hoquets & de soupirs. Toutes ces sortes de voix sont mauvaises, principalement dans les maladies aiguës ; car dans les maladies histeriques, la crainte

s'évanoüit bien-tôt par le prompt changement d'état des malades.

Lors que la voix est entrecoupée, *L'entrecoupée.*
sans soupirs ni sanglots : mais par foiblesse, ou par le relâchement des parties, c'est souvent un signe mortel dans une maladie aiguë, parce que cela montre que les muscles ne sont point animez par les esprits pour agir; cependant quand cela arrive avec une grande sueur, il n'y a pas tant de danger, à cause que les muscles peuvent avoir été relâchez par une humidité abondante, sans qu'il y ait aucun desordre dans le cerveau ou dans les nerfs; mais pour lors on doit predire que la maladie durera beaucoup.

La voix qui devient tremblante dans *La tremblante.*
une longue maladie, avec un long cours de ventre qui ne paroît point entretenu par l'abondance des humeurs, est tres-dangereuse, principalement dans les vieillards, parce qu'elle marque un abattement général des forces.

Quand la voix manque absolument *La défaillante avec fièvre.*
avec douleur dans le fond de la gorge, & difficulté de respirer & d'avaller, dans une fièvre aiguë, sans qu'il paroisse aucune tumeur, ni au dedans du gosier ni aux autres parties internes, c'est

un tres-mauvais signe ; car ce sont des symptômes tres-fâcheux d'une grande esquinancie.

Sans fièvre.

Lors que la voix manque sans fièvre, avec difficulté d'avaller, & de respirer, & cela pendant un long-temps, l'on doit soupçonner quelque tumeur vers le commencement de l'œsophage, ou de la trachée artère. J'ay vû une extinction de voix qui duroit depuis huit ans, avec une impossibilité d'avaller de la boisson. Les liqueurs n'ayant pas assez de force pour ouvrir le passage, sans cependant qu'il parût tumeur ou ulcere dans le palais, ou dans la gorge du malade ; l'on remarqua après la mort, qu'il avoit une tumeur schirreuse au commencement de l'œsophage, proche le larynx.

CHAPITRE X.

Des excréments, & premierement des urines.

QUoi qu'il y ait plusieurs différentes sortes d'excremens, dont le Medecin tire son prognostic, il doit néanmoins s'attacher particulièrement

aux sueurs , aux urines , aux crachats , & aux matieres qu'on rend en vomissant , ou en allant à la selle ; parce que toutes ces excrétions sont en partie exprimées de toute la masse des humeurs dont on connoît par conséquent les dispositions par l'inspection de ce qui en sort au dehors.

L'on peut dire en général, que toutes les évacuations qui soulagent le malade , lui sont profitables , & que presque toutes les autres lui sont nuisibles, parce que ce sont des effets d'un manquement de forces, ou d'une grande irritation. Nous devons penser la même chose de toutes sortes d'hémorragies ; c'est pour cette raison que toutes les évacuations qui se font dans les commencemens des maladies , sont appelées symptomatiques ; c'est-à-dire , produites par la force de la maladie même ; aussi voit-on que le malade ne s'en porte pas mieux , principalement quand elle sont venues d'elles-mêmes sans que le malade ait pris aucun médicament , ou fait quelque mouvement qui les ait provoquées : mais l'on conclut mal de là qu'il ne faut jamais purger lors que la maladie se forme ; car il s'ensuivroit aussi contre

*Regles
générales
sur
les évacua-
tions.*

la bonne pratique, qu'on ne devroit pas saigner , puisque l'experience nous montre que les hémorragies qui arrivent vers la naissance des maladies , ne sont jamais profitables , & qu'au contraire , quand elles sont grandes , elles sont tres dangereuses, parce qu'elles affoiblissent beaucoup ; c'est pourquoi Hippocrate nous apprend que l'éruption de sang qui vient au quatrième jour , est rarement critique ; & en un autre endroit il dit que la perte de cette humeur apporte des maladies soporeuses & convulsives , sur tout quand les urines ne sont pas cuites ; & encore ailleurs il assure que l'écoulement du sang dans le quatrième jour, signifie une longueur de maladie ; ce qu'il prouve par plusieurs exemples dans les descriptions qu'il nous a données des maladies populaires : Et quoi que le cinquième jour ne soit nullement estimé critique ; cependant parce qu'il arrive après le quatrième , Hippocrate pense que les hémorragies qui surviennent en ce jour-là sont moins dangereuses. Mais je ne croy pas me devoir arrêter davantage sur cette matiere ; car quoi que les évacuations qui se font dans les premiers tems des

maladies soient de fâcheux signes en ce qu'ils montrent la grandeur du mal, l'opposition de la Nature, & l'abondance de l'humeur; toutesfois ils peuvent être de tres bons effets d'une tres-méchante cause; & peut-être sans ces hemoragies ou ces évacuations, le malade se trouveroit-il encore plus mal. Ainsi quoiqu'un Medecin n'en puisse rien assurer de bon, il ne faut pas pour cela qu'il se fasse scrupule d'ordonner ce qui les peut procurer, si elles sont propres à la maladie, & qu'il n'y ait point de contr'indication.

La connoissance des urines est ne- *Des uri-*
cessaire à un Medecin; mais elle doit *nes.*
être jointe aux autres signes, sans quoy elle laisse dans l'incertitude, & donne occasion de former des jugemens temeraires. L'urine qui répond en quantité à la boisson qu'on a avallée, qui a une couleur d'ambre jaune, un sédiment blanc, léger, & égal qu'on voit au milieu du fond de l'urinal se terminer en pyramide, est toujours tres-bonne; car elle est ordinairement de même dans les personnes qui se portent bien. De plus, c'est une marque que les alimens ont été convertis en un chyle louable, & que les parties excré-

menteuses du sang & du chyle , ont été précipitées avec les serositez ; & même que quelques parties salées & huileuses ont été dissoutes & séparées de la masse du sang pour communiquer cette teinture à l'urine : ainsi quand on jette dans ces urines quelques sels salins, & même tant soit peu acides, elles ne changent point de couleur pour cela.

*Elles
trompent
dans les
fièvres
malig-
nes.*

Toutefois dans les fièvres malignes l'on voit souvent mourir des malades qui ont des urines semblables à celles que nous venons de décrire; car quoique le sang dans ces sortes de maladies, fermente fort lentement , il se peut faire une coagulation de la partie fibreuse , sans que les serositez d'où l'urine est extraite, reçoivent d'altération; ou bien la serosité qui fermente se dépoüille de ses parties étrangères dans le cerveau & dans les nerfs , ce qui fait qu'il passe fort peu de ces matières morbifiques avec les urines. Au reste nous ne devons pas croire que la Nature tende à la purification du sang, quand elle n'en sépare pas ce qui y est étranger , & ce qui cause la maladie : c'est pourquoy en toutes sortes de maladies on croit que les urines aqueuses,

tenuës, peu chargées & sans couleur, sont mauvaises : cependant si cela venoit de ce que le malade auroit beaucoup bû, l'on n'en pourroit rien conjecturer de mal : mais hors ce cas, c'est un signe que le ferment du ventricule n'a pas d'action : car ce levain ne se mêlant pas à la boisson, ou ne la chargeant pas des parties âcres & salines, elle ne peut point s'unir aux parties huileuses extrémenticielles du sang, & de la bile, ni être filtrée avec elles dans les reins pour s'écouler ensemble par la vessie : c'est pourquoy dans toutes les maladies, où le levain de l'estomac est fort affoibli, les malades rendent des urines pâles & sans couleur.

L'urine safranée & qui teint en jaune *Jaune.* les linges qu'on y fait tremper est à ce qu'on dit une marque de jaunisse, parce qu'elle n'est produite que par un mélange plus abondant de la bile avec la ferosité : cependant l'urine devient beaucoup plus jaune qu'à l'ordinaire, sans qu'on soit attaqué de cette maladie lorsqu'on a pris de la rhubarbe, du saffran ou d'autres choses qui peuvent colorer les urines.

L'urine noire est tres-mauvaise, *La noire & verte.*

suivant *Hippocrate & Galien* : de sorte que ce dernier assure qu'il n'a vû presque personne guérir après avoir rendu des urines noires; mais l'on doit croire qu'il entend parler des urines qu'on vuide dans les maladies aiguës : car en un autre endroit , il assure que les hypocondriaques en rendent quelquefois de noires d'une maniere critique , & avec un soulagement considerable ; & si l'on en croit *Vvillis*, on en évacue plusieurs fois de telles, après avoir pris de la Casse. Pour moy je croy que la pluspart des urines noires ou vertes viennent du mélange d'une serosité un peu acide avec la bile : ce qu'on peut prouver par une experience que cite *Etmuler* : il prit de l'urine jaune d'un icterique , & il y mêla differens acides qui imprimerent des couleurs tantôt noires, & tantôt vertes.

La rouge.

L'Urine rouge dénote une abondance d'acide dans la masse du sang , & une exaltation des parties sulphureuses : ainsi lorsqu'on mêle des acides un peu forts à l'urine, elle ne produit plus de sédiment , & elle devient tres-rouge & en même tems claire & nette ; c'est pourquoy l'on doit croire que dans l'augmentation, & dans la vigueur

d'une maladie où le sang est mis dans une grande fermentation par un acide volatil, l'urine doit paroître de même; aussi-bien que dans le Scorbut & dans quelques autres maladies qui viennent des acides : toutefois ces mêmes urines se remarquent souvent dans les personnes qui ont beaucoup de santé après qu'ils ont pris des bouillons ou des potages de poix chiches, ou des tisanes préparées avec la garance.

Les urines teintes d'une couleur *L'ambre* jaune ou d'ambre sont bonnes, parce *brée.* qu'elles montrent que les parties salines & sulphureuses se mêlent aux serofitez, & qu'il n'y a pas une fort grande abondances d'acides; & qu'ainsi la precipitation des parties hétérogenes n'est point empêchée: c'est pourquoy quand il se trouve de ces sortes d'urines dans les maladies aiguës, la fermentation separe bientôt les parties hétérogenes, & l'on voit un peu après dans les urines un grand sédiment, que les Medecins appellent signe de coction.

Au contraire les urines pâles & aqueuses dans les maladies aiguës, témoignent que les particules morbifiques qui ont été séparées, se répandent dans le cerveau, & dans les nerfs: c'est

pourquoy l'on voit qu'elles precedent des phrenesies & des délires perilleux; & dans les maladies chroniques, de telles urines viennent du défaut des fermentations; ainsi elles sont fort ordinaires dans la cachexie, dans les cruditez, &c.

La clarifiée.

L'urine trouble qui devient claire est fort bonne, si elle devient claire en peu de tems; mais si elle ne s'éclaircit que pendant un long tems, on n'en doit pas tant esperer. Dans le premier cas il n'y a pas une fort grande abondance d'acides; & il y a beaucoup plus de parties alkalines qui donnent lieu à precipitation: car l'on est assuré par experience que les alkalis tant volatils que fixes produisent dans les urines des sédimens blancs & legers; ou si la matiere de ses sédimens s'y rencontre déjà avant qu'on y mêle des substances alkalines, les urines les conserveront; c'est pourquoy dans le déclin des fièvres, qui est un tems où la plûpart des acides ont été chassés du sang, l'urine s'éclaircit fort promptement: au contraire les urines qu'on rend dans la vigueur des maladies, & celles qui precedent les mauvaises crises ou les crises imparfaites ne s'éclaircissent que deux

ou

ou trois jours, après qu'elles ont été rendues.

Celle qu'on rend claire , & qui se trouble au froid est bonne : car cela vient seulement parce que les pores de la liqueur sont bouchés par les parties nitreuses de l'air froid , & de ce qu'il se fait une espèce de fermentation entre ces nitres & les alkalis de l'urine; il me semble de plus que cela montre que l'acide est en petite quantité dans cet excrément, & que par conséquent il y a une disposition prochaine à la séparation des parties hétérogènes.

Au contraire, l'urine trouble qui le *La trouble.*
demeure toujours , & qui même ne s'éclaircit pas quand on l'approche du feu est tres-mauvaise , parce que c'est une marque d'une abondance d'acides mêlez avec des parties terrestres , des sels, & des souphres grossiers : ainsi la filtration des parties hétérogènes ne se peut faire que tres-difficilement.

L'on dit que la puanteur de l'urine est la marque d'un ulcere , ou d'une gangrene des reins , ou de la vessie , principalement quand l'urine est trouble : cependant après avoir mangé de l'ail ou des asperges, les urines sentent fort mauvais quoy qu'on se porte bien:

il faut donc avoir égard à ce que la personne aura pris qui pourroit avoir causé cette forte odeur.

*Cel'equi
est rem-
plie de
farine
volti-
geante.*

Quand on voit voltiger dans les urines de petites parties qui ressemblent au son ou à la farine , ou bien à de petites peaux , cela est mauvais , non pas comme dit Galien, parce que cela vient d'une tres grande chaleur qui dissout la substance des parties , mais parce que c'est un signe de pierre: car cette urine est ordinaire à ceux qui sont travaillez de la pierre : à cause que par le calcul du rein ou de la vessie , il se peut rompre quelque fibres, par lesquelles les sucs nourriciers s'échappent, & ne se confondant pas avec l'urine , ils y font voir ces particules voltigeantes. C'est peut-être pourquoy Hippocrate dit dans ses Aphorismes , que ce sont des marques de la galle de la vessie. On voit encore quelquefois ces sortes d'atomes errans au milieu de l'urine de ceux qui ont quelque carnosité dans ses conduits , comme observe Fabrice Hilden.

*L'hui-
leuse.*

L'urine qui semble huileuse, & sur laquelle on voit une pellicule pareille à de la toile d'araignée est un mauvais signe, non pas parce qu'elle est produite

par une graisse fonduë , comme veulent quelques Medecins , car si vous l'aprochez du feu elle ne se liquifiera point ; mais parce qu'elle vient de la concretion & de la fixation des parties tartareuses ; ou comme dit Mœbius , parce qu'elle montre qu'il y a une abondance de sels acides & alkalis dans la masse du sang ; & que par consequent le sang étant trop salin & trop ardent à raison de ces principes fermentatifs , ne peut pas avoir de parties douces & balsamiques pour nourrir le corps ; c'est pourquoy l'on trouve ces sortes d'urines dans les phtisiques , dans les hypocondriaques , & dans les atrophiez.

Les urines purulentes & blanchâ- *La pu-*
 tres peuvent s'écouler d'un absces ou *ruiente.*
 d'un ulcere des reins , d'une excoriation de la vessie faite par du gravier un peu gros & de figure pointue , ou par une pierre raboteuse : ce qu'on pourroit prouver par plusieurs exemples. *Lælius de la Fontaine* rapporte qu'il a remarqué des hypostases laiteuses qui venoient d'un absces du rein gauche ; j'ay vû aussi dans une Religieuse de soixante ans un absces au rein droit , lequel étoit assez considerable pour

se faire sentir par dehors au droit des lombes , & cette malade avoit ses urines toutes laiteuses. Après les remèdes généraux on luy donna quelques gouttes d'esprit de térébentine , & elle jetta une prodigieuse quantité de gravaux avec beaucoup d'urine & de pus qui y étoit mêlé: la tumeur defenfla à l'exterieur , & l'on ne vit plus rien paroître dans ses urines que longtemps après. Du Laurent , Diemerbroec & quelques autres Medecins disent qu'ils ont observé après l'empie-me , ou quelque autre absces situé en d'autres parties , des urines purulentes ; & il ne me semble pas fort difficile de croire qu'un pus liquide passant des lieux où il étoit retenu dans la masse du sang, trouve des tamis où il se puisse separer , car nous sçavons par des faits constans qu'il coule au dedans des vaisseaux sanguins, & se porte par tout le corps suivant les loix de la circulation. Cependant l'on peut dire que les urines laiteuses sont plus ordinaires aux personnes qui ont la pierre, soit qu'elle fasse quelquefois un ulcere dans le rein, comme l'a remarqué *Silvaticus* , ou qu'elle rompe seulement quelques fibres dans cet organe , dans

les ureteres , ou dans la vessie , par l'extrémité desquelles il s'échape continuellement un suc nourricier & chileux qu'y aura apporté le sang, & qui se mêle à l'urine sans une insigne solution de continuité : car si ce qu'ils rendoient étoit un véritable pus , il faudroit qu'ils eussent un ulcere considerable pour répondre à la grande quantité de matiere corrompue qui sortiroit ; ce qui ne pourroit point arriver sans que la vie du malade fût fort en danger.

Les urines sanguinolentes marquent *La sang-*
une ulceration de la vessie ou des reins, *guino-*
ou la rupture de quelques vaisseaux *lente.*
sanguins:elles arrivent souvent à ceux qui ont la pierre , ou la gravelle , par les mêmes raisons que les urines purulentes. Pour distinguer une urine qui est rouge par le sang qui y est mêlé , d'avec celle qui est rouge par les souchres & par les sels , l'on n'a qu'à y ajouter de l'eau commune : car celle qui l'est par les souchres & les sels devient d'un beau jaune, ce qui n'arrive pas à l'autre, où l'on voit même tomber quelque petit grumeau de sang au fond du vaisseau qui la retient.

L'urine visqueuse & tenace se remar- *La vis-*
queuse.

que assez souvent à ceux qui ont la pierre , ayant été renduë telle par le mélange de quelques suc's nourriciers qui sortent du bout des fibres rompues, ou par quelque acide coagulant. Néanmoins plusieurs Praticiens, entre autres Riviere & Silvaticus rapportent qu'ils ont souvent vû de pareilles urines sans pierre , ce qui peut être arrivé parce qu'avec les serositez il se filtroit par les reins des matieres ductile comme des huiles qui ne sont pas de nature à se petrifier.

Enfin ce que nous avons dit du sédiment doit être pareillement entendu des nuages qui vont au dessus, ou qui sont suspendus au milieu de l'urine : S'ils sont blancs & égaux, ils montrent un commencement de coction. J'ajouteray que quand le sédiment est pesant, qu'il s'affaise dans le fond de l'urine; ou qu'il est inégal, il ne marque rien de bon , puisqu'il signifie seulement que la matiere est fort grossiere , & qu'elle n'est pas tombée dans le fond par la precipitation que quelques sels en auront faite : mais par son propre poids : ainsi quand il vient à paroître tel que je le décris , il ne marque en aucune façon la coction , principale-

ment si c'est au commencement d'une maladie.

La suppression d'urine dans les ma- *La sup-*
ladies aiguës est mauvaise , à moins *pression*
qu'il n'y ait une sueur fort abondante *d'urine.*
qui supplée à cette excretion ; autrement l'inflammation de la vessie est à craindre, & la rétention de ce qui doit être évacué peut causer de grands désordres. Par la même raison quand un malade urine peu , & boit beaucoup, cela est dangereux , principalement si le malade ressent quelques petits frissonnemens qui sont des especes de mouvemens convulsifs.

Quand les malades rendent leur urine sans s'en appercevoir, c'est un mau- *Inconti-*
vais signe; car ou ils sont en délire, ou *nence*
bien leurs forces sont affoiblies, & la *d'urine.*
faculté de sentir est éteinte en eux.

CHAPITRE XI.

Des Sueurs.

Comme les personnes qui se portent bien suent rarement, & que l'insensible transpiration suffit avec les évacuations des excréments grossiers

pour faire dissiper les choses qui ne conviennent point à la nourriture des parties , ou au mouvement des organes, & des viscères, il faut nous regler sur les sueurs qui arrivent après de grands mouvemens dans des personnes vigoureuses ; & appeller mauvaises sueurs toutes celles qui ne leur ressembleront pas, soit dans leur qualité, soit dans leur quantité, ou dans la maniere dont elles s'excitent.

*La sueur
fœtide.*

La sueur puante & fœtide est un mauvais signe , parce qu'elle marque une tres-grande dissolution des parties sulphureuses, ce qu'on appelle vulgairement pourriture : mais quoiqu'elle signifie aussi que la cause qui la produit est tres-mauvaise ; cependant comme elle montre encore que les parties sulphureuses qui ont été trop dissoutes & qui fomentoient une chaleur contre nature dans le sang , s'échappent , & par consequent que la masse du sang se purifie, on peut dire que c'est un signe fort équivoque quand il est seul , & que souvent après ces sortes d'évacuations les malades se trouvent soulagés dans les maladies aiguës.

*La sueur
sympto-
matique.*

La sueur qui vient au commencement de la maladie n'a pas coutume de

soulager beaucoup : car comme toutes les humeurs sont pour lors en fermentation , elles n'évacuent pas notablement de l'humeur qui fait le dereglement, parce qu'il se mêle peu de cette humeur à la serosité avant la précipitation des parties heterogenes.

Par la même raison on demande que la sueur vienne lorsque les signes de coction paroissent dans les urines , parce qu'alors la matiere morbifique qui est déjà dissoute , & qui s'est mêlée avec la serosité, est plus facilement évacuée par les pores de la peau vers où elle est poussée ; & d'où le retour dans le sang n'est guere permis qu'aux parties qui peuvent aisément se lier avec luy.

C'est encore par une raison semblable qu'on souhaite que les sueurs viennent dans les jours impairs sur la fin des accès ou des redoublemens : car comme nous avons déjà dit, toutes les fièvres aiguës ont coutume de redoubler dans les jours impairs: ainsi quand il vient une sueur sur la fin d'un redoublement , elle doit faire sortir davantage de ces humeurs dépravées qu'en un autre tems où elles sont encore trop embarrassées avec les saines.

*La fièvre.
elodes.*

Au contraire quand la sueur sort dans les fièvres, sans qu'il y ait de remission ou de relâche, c'est un mal, parce qu'elle ne tire rien de ce qui fait la maladie, ou qu'elle montre qu'il y a beaucoup d'humidité; & par conséquent que la maladie sera longue. C'est pour cela qu'Hippocrate dit en plusieurs endroits que les sueurs qui arrivent au trois, au cinq, au sept, &c. sont fort bonnes: car arrivant sur la fin des accès elles sont toujours avec remission, & dans des momens que le pur & l'impur commencent à se dégager l'un de l'autre; & Galien avouë que les sueurs qui viennent au quatrième jour ne soulagent point, quoi qu'il ait mis ce jour là avec beaucoup de distinction entre les jours critiques.

Les sueurs sont profitables quand elles sont précédées par un frisson; & elles montrent que la maladie est médiocre: car le frisson qui se trouve dans le commencement d'un redoublement prouve que la fièvre approche de la nature des intermittentes, principalement si l'on voit sur la fin de ce frisson une sueur.

Frisson

Au contraire si le frisson suit la sueur,

c'est un mauvais signe : car le malade ^{avec} n'en est point soulagé , & la matiere ^{sueur.} qui fait la maladie n'est pas évacuée ; mais restant dans les pores des membranes & de la peau , à cause du refroidissement qui ralentit cette matiere ou qui l'épaissit, elle s'y aigrit davantage , & picotant les fibres , elle fait des especes de mouvemens convulsifs. C'est pour cela qu'Hippocrate dit que le frisson est tres-mauvais quand il suit la sueur , quoi-qu'il assure en un autre lieu que les frissonnemens qui surviennent dans les fièvres ardentes, ont coutûme de finir la fièvre , parce qu'ils montrent que la maladie se change en une espece de fièvre intermittente. Ce signe est pourtant fort équivoque : car s'il y a quelque chose de malin même à la fièvre ardente , tres-souvent il survient des frissons , des tressaillemens , & des tremblemens qui ne sont point des signes du changement de la maladie ; mais plutôt de sa malignité.

Quand la sueur est universelle & qu'elle sort de tout le corps, toute la masse ^{Sueur universelle.} du sang a plus lieu de se purifier par les filtrations qui separent la matiere de cette sueur , & qui font juger qu'il

n'y a nul embarras dans aucune partie, le malade la souffre aussi aisément : c'est pourquoy la sueur qui vient de tout le corps est estimée tres-bonne.

Au contraire les sueurs qui ne sortent que d'une seule partie montrent qu'il y a ou une chaleur ou une rarefaction extraordinaire dans cette partie, ou quelque obstruction ailleurs qui fait que la serosité se dégage des autres humeurs en ce seul endroit, & que la masse du sang ne tend point à une dépuración generale.

*Sueur
chaude
& Sueur
froide.*

La sueur qui paroist chaude vient d'une douce agitation des parties du sang ; car les parties d'une liqueur qui a été agitée conservent quelque tems leur mouvement : ainsi les parties de sueur qui s'exhalent d'un sang ému peuvent encore exciter au dehors dans nos mains, un sentiment de chaleur ; si au contraire il n'y a point de mouvement dans le sang au tems qu'on sue, soit à cause de sa coagulation, ou par un empêchement de la circulation, par quelque polipe, ou par une diminution extraordinaire de la fermentation du sang même, la sueur est froide, comme il arrive à tous ceux qui tombent en foiblesse. L'on n'a que faire

d'avertir que la vie est dans un tres-grand danger , quand ce symptôme paroît dans une maladie aiguë , puisqu'il est toujours produit soit par l'affoiblissement du ressort des parties , soit par une diminution de la fermentation naturelle , ou par une obstruction des vaisseaux qui servent à la circulation , ce qui fait que la serosité s'échappe par les pores des parties où le sang tarde à circuler , & qu'elle est évacuée par ceux de la peau ; soit enfin par une coagulation causée dans le sang par un acide vitriolique : c'est pourquoy Hippocrate dit que ceux qui rendent les excréments du ventre noirs , ont des sueurs froides. De tout cecy l'on a droit de conclure que les sueurs froides dans les maladies aiguës sont des signes mortels ; & dans des maladies qui ne sont pas si violentes , des marques de durée ; car cela ne peut venir pour lors que d'une abondance de serositez , qui sont comme nous l'avons déjà dit , les causes les plus ordinaires des maladies chroniques.

Les sueurs qui sortent abondamment avec vapeurs , & qui ne durent pas *Sueur* *abon-* long-tems sont tres-bonnes , car cela *dante.* marque de la chaleur dans la sueur , &

de la force dans le corps.

*Sueur
syncopa-
le.*

Au contraire celles dont les goutte-
lettes s'arrêtant sur la peau prennent
la figure de grains de millet, ce qu'on
remarque sur tout proche le cou & la
tête, ne sont pas bonnes; elles ont
coutume de paroître de même dans
les syncopes & dans les défaillances.
Quant à celles qui coulent en grande
quantité, & long-tems dans les mala-
dies aiguës pendant la fièvre, elles sont
encore plus mauvaises; car elles pro-
cedent d'une fièvre qu'on appelle *Elo-*
des, qui s'excite de ce que la ferosité
du sang fermenté: ainsi soit qu'on les
considere comme causes de la maladie,
ou comme symptomes, elles sont tou-
jours fort à craindre: car les ferositez
trop abondantes affoiblissent le ressort
des parties, & dissolvent trop les fer-
mens; c'est peut-être pour cette rai-
son qu'*Hippocrate* a dit que les sueurs
qui étoient copieuses & qui couloient
long-tems étoient des signes qui dé-
notoient des maladies; que si les sueurs
étoient froides, elles marquoient une
grande maladie; & que si elles étoient
chaudes elles témoignoient que la ma-
ladie seroit petite; & comme il n'y a
rien qui puisse davantage évacuer les

férositez que la purgation, il l'ordonne par en haut aux personnes robustes, & par en bas, aux foibles, quand ils ont des sueurs qui ne paroissent accompagnées d'aucunes mauvaises affections.

La sueur profitable est presque toujours séreuse ou jaunâtre sans viscosité : car les sueurs sanguinolentes montrent une tres-grande dissolution du sang, comme on l'observe en quelques fièvres malignes : toutefois *Ab. Hildanus* en a remarqué sans malignité. Pour ce qui concerne la sueur visqueuse, elle marque ou un épaisissement de la sérosité, ou une sortie de la lymphe ; ce qui arrive quelquefois par le relâchement des filtres qui laissent échapper des suc lymphatiques qui se coagulent à l'air : l'on remarque cette sueur assez ordinairement en ceux qui vont mourir. Quant à la sueur jaune, elle guerit souvent les maladies qui viennent de la bile, comme on peut voir en *F. Hilden*.

Sueur teinte de sang.

Obs. 76. Cent. 8.

Cent. 6.

Pour savoir si une sueur est bonne, il faut examiner ce que l'on considère en chaque évacuation lorsqu'on la juge avantageuse ; par exemple si le malade est soulagé, & que la maladie

Obs. 77.

diminue , parce que pour lors c'est un signe certain qu'une partie de l'humeur qui faisoit le desordre sort avec cet excrement , ainsi qu'on l'observe dans la sueur qui vient sur la fin des accès : car en ce tems-là la matiere qui caufoit le paroxisme , ayant été mêlée à la serosité est évacuée plus aisément.

*Sueur
après le
manger.*

Les sueurs qui viennent après le repas , ou après le sommeil sans cause manifeste , montrent une abondance de serositez , qui doit être guerie par une diete exacte , ou par des purgations fréquentes : ces sueurs font pronostiquer dans les personnes qui ne ressentent aucun autre incommodité quelques maladies à venir qui seront d'autant plus grandes, que le tems où de telles sueurs paroissent est plus proche de l'hyver , parce que c'est un signe que la premiere coction est tres-diminuée ; puisque si la digestion des alimens s'accomplissoit comme il faut, les humeurs seroient bien-tôt rafraichies par l'introduction du chyle dans les vaisseaux, loin d'être si-tôt échauffées pour s'exhaler sensiblement à travers la peau. Et comme cette digestion se fait mieux en hyver qu'en été, si cet accident-là arrive dans l'hyver ,

il faut que les levains soient extrêmement alterez , & hors de leur état naturel ; & de plus en été l'on sue fort souvent, parce que les pores sont plus ouverts , & les humeurs plus faciles à s'émouvoir : ainsi les sueurs n'y sont pas des marques si certaines de maladie qu'en une autre saison.

CHAPITRE XII.

Des Crachats.

L'On doit considérer avec attention les crachats dans les maladies de la poitrine : on en peut aussi tirer quelques conjectures générales touchant la constitution du sujet en toutes sortes d'états, parce qu'ils viennent du sang, & qu'ainsi ils en doivent marquer les qualitez. Ceux qui sont blancs, legers, sans être trop gluans, ni trop aqueux, déliés , ou sereux, & que l'on rejette facilement sans toux & sans douleur , sont des signes d'une bonne constitution , étant separez d'un sang qui ne fermente point trop ; car dans les grandes fermentations du sang , les crachats sont ou tellement fondus qu'ils

ressemblerent à de l'eau pure ; ou bien ils sont tellement tenaces, qu'on croiroit que tout ce qui se separe de la masse du sang par-là seroit de la glu.

*Crachats
secs dans
les pleu-
resies.*

Les pleuresies & les peripneumonies qui sont sèches, c'est-à-dire dans lesquelles on ne crache point, ou bien où l'on crache peu, sont tres-perilleuses, parce qu'elles démontrent une chaleur excessive, une tres-grande inflammation, ou un épaisissement extraordinaire de la matiere. C'est par les mêmes raisons que la suppression des crachats avec la continuation de la douleur est un tres-mauvais signe ; & lorsque le râlement survient au malade, l'on n'en doit presque plus rien esperer, parce qu'il ne rejette point ce qu'il doit rejeter, & qu'il y a une augmentation considerable d'inflammation dans les parties, & de coagulation dans l'humeur dont les crachats doivent être exprimés ; ce qui seul seroit à craindre, puisque l'on croit que les crachats quoique blancs, sont mauvais dans ces sortes de maladies s'ils sont épais & pituiteux. Les crachats sanguinolens sont même moins mauvais, pourveu qu'il y ait quelque chose de blanc, ou de jaune mêlé avec

*Crachats
sanguinolens.*

le sang ; parce que la matiere qu'on rend est plus tenue & plus subtile ; mais quand ils sont de sang pur & en grande quantité , comme ils peuvent venir d'une rupture de quelque gros rameau de l'artere du poumon, le malade est toujours en grand danger.

Les crachats qui n'appaisent point les douleurs sont fatiguans , parce qu'ils viennent d'inflammation , & d'irritation : cependant quand ils ont accompagné la maladie dès le commencement , ils marquent qu'elle ne fera pas longue , parce que pour lors le sang est plus fluide.

Mais si les crachats changent à tous momens de couleur & de consistance dès le commencement de la maladie , avec des douleurs tres-aiguës, souvent les malades perissent dans le troisiéme jour : car tout cela montre un tres-grand mouvement, & une tres-grande acrimonie dans le sang ; d'où on peut juger de la vitesse avec laquelle l'humour morbifique doit avoir fait son impression. C'est pourquoy d'ordinaire quand les malades passent ce jour-là , ils ont de coutume d'en revenir, parce que le second redoublement des jours impairs étant fini , la matiere qui est

Crachats

*symptomati-
ques.*

Crachats

changeans.

subtile s'est pû faire des routes pour son évacuation.

Crachement de pus.

Après le crachement de sang, très-souvent il vient un crachement de pus qui est suivi d'une phtisie ; pour lors si les crachats viennent à être tout d'un coup supprimez, les malades ont accoutumé de mourir : la raison de tous ces effets est que le sang en se fermentant & sejourant en quelque lieu y devient pus : or les matieres purulentes qui croupissent, produisent des ulceres, le poumon en s'ulcerant fait amaigrir tout le corps, parce qu'il mêle continuellement du pus au sang. Si donc dans ce tems-là par la perte des forces, ou par une diminution considerable de la vertu élastique des poumons l'évacuation vient à cesser, le pus se mêle plus abondamment au sang, & il le corrompt tout à fait.

Si ceux qui ont la pleurésie ont le poumon libre sans aucune attache à la plèvre, d'ordinaire il se fait un empième qui ne se vuide presque jamais par un crachement de pus; mais qu'on est obligé d'évacuer par une ouverture faite entre les côtes : Au contraire ceux qui ont le poumon attaché à cette membrane, ont après le crachement

de sang , des crachemens purulens , & n'ont presque jamais d'empîème. La raison de ce phœnomène est facile , puisque l'abcès de la plèvre ne se peut vuider par le poumon dans les premiers où la matiere sera tombée au fond de la poitrine, & qu'il le peut fort aisément dans les derniers : mais d'un autre côté , ceux qui ont le poumon attaché à la plèvre , sont plus sujets à la pleurésie, parce que comme le poumon & cette membrane sont, pour ainsi parler , bridez & colez contre les côtes, les cellules pulmonaires n'ayant pas assez de facilité pour se resserrer par la propre contraction de leurs fibres , au moindre mouvement extraordinaire du sang , il peut s'y faire quelque embarras , & des dépôts.

Pour avoir une idée juste des crachemens de sang , il faut bien remarquer la maniere dont ils sont produits, & les symptômes qui les accompagnent : car ceux qui viennent du poumon sont accompagnez de toux , & d'une expectoration assez violente , d'une douleur dans quelque partie de la poitrine au moment que la poitrine s'agite & se resserre , & ils paroissent le plus souvent un peu écumeux ; au

*Crache-
mens de
sang.*

contraire ceux qu'on tire sans expectoration , viennent des glandes du fond de la gorge , ou des sinus du nez dans lesquels ils sont exprimés de la membrane pituitaire.

*Cra-
chats
poracez.*

Les crachats verts de couleurs de poireaux , noirs , livides , puants , ou amers sont tous tres-mauvais ; parce qu'ils montrent qu'il y a quelques sels âcres ou âcides qui y sont mêlez. Par la même raison ceux qui sont fort salez & qui durent long-tems sans rhume , annoncent souvent la phtisie , parce qu'ils procedent de quantité de corpuscules acres qui sont mêlez ensemble , & qui viennent pour lors du poumon.

*Cra-
chats fi-
nissant
les dou-
leurs de
tête.*

Les douleurs de tête finissent fréquemment par des crachats épais , & qui ne sentent point mauvais , parce qu'ils viennent d'une pituite gluante qui bouchoit les pores de la membrane pituitaire, qui s'étend dans tous les sinus de la baze du crane. Si les crachats ne sentent donc point mauvais , & qu'ils ne sortent point en façon de pus , les obstructions de cette membrane qui donnoient occasion à des irritations de nerfs & à des embarras de vaisseaux d'autour du cerveau s'évanouissent.

J'ay observé que des douleurs de tête accompagnées d'un empêchement de respiration finissoient, lorsque par quelque médicament, ou par quelques injections dans le nez, les malades avoient vuïdé par cet organe des matieres dures & quasi pétrifiées. Observation.

Les crachats sanguins, ou purulens qui viennent des poumons, montrent qu'il y a quelques vaisseaux rompus, ou quelques ulceres dans ces parties : Les crachats sanguins ou purulens.
C'est pourquoy ils sont tres-perilleux; ainsi un long & frequent crachement de sang a coûtume de précéder la rupture du vomica ou absces qui suffoque plusieurs personnes, si l'on en croit *Fernel* : toutefois si les crachemens sanguins, ou purulens s'excitent sans toux, ou sans douleur, ils sont d'une moindre consequence. *Bartolin* dit qu'il a vû un crachement de pus & de sang sans ulcere de poumon; parce qu'aparamment il ne provenoit point de ce viscere, ou qu'il étoit causé par la rupture de quelques fibrilles imperceptibles, & de quelques tuyaux capillaires des plus menus qui se reparent promptement. Et *Celse* dit que le crachement de sang vient souvent sans aucun danger aux femmes dont les

mois manquent à couler ; ce crachement ne dépendant que de la dilatation des pores des vaisseaux sanguins du poumon ou de l'estomac, ou des conduits supérieurs , lesquels pores se referment facilement, quand ces vaisseaux sont desemplis.

CHAPITRE XIII.

Des vomissemens , & des excréments du ventre.

DAns les vomissemens qui viennent sans être excités par aucun médicament , s'il se fait une évacuation des choses qui sont nuisibles , les malades se trouvent peu fatiguez , & ils s'en portent mieux bientôt après : ainsi parce que la pituite & la bile qui sont deux humeurs tres-oppoſées par leurs qualitez épaississantes & froides dans l'une , dissolvantes & chaudes dans l'autre , ont coutume d'être les causes les plus frequentes des maladies: *Hippocrate* nous apprend que les vomissemens mêlez de pituite & de bile qui ne sont pas fort épais , ny en trop grande quantité, sont tres aisés à supporter,

porter , & tres-profitables ; au contraire il a observé que les vomissements sinceres sont mauvais , (il appelle vomissements sinceres , au rapport de Galien , ceux dont les humeurs ne sont pas dissoutes par les serositez ,) parce que c'est un signe d'une grande ardeur de la fièvre , & d'une grande acreté , causées dans les humeurs par l'absence des serositez ; & la ferme consistance de la matiere du vomissement , montre que les sels ne sont ni écartez , ni attenués , & qu'ainsi ils peuvent agir plus puissamment : c'est pourquoy dans ce cas là , afin d'empêcher les sels de s'attacher aux membranes du ventricule , ou d'y appliquer leurs pointes, ce qui pourroit exciter des sanglots, & des convulsions, *Hippocrate* ordonne de boire de l'eau ; car dit-il , Si l'on donne à un homme qui vomit , beaucoup d'eau à boire , l'on détachera la cause de son vomissement avec les choses qu'il vomit. Et ainsi le vomissement se guerit par le vomissement.

Toutes ces observations d'*Hippocrate* quoique tres vraies, prises d'une maniere generale, peuvent se trouver fausses dans quelques cas particuliers ;

*Vomisse-
ment de
bile &
de pitui-
te.*

par exemple, quoyque le vomissement de bile & de pituite soit tres-bon, suivant *Hippocrate*, cependant s'il dure long-tems, il détermine d'autres suc's à prendre cette voye pour sortir, ce qui peut beaucoup affoiblir, & ne soulage point le malade: Ainsi *Hildanus* a remarqué un vomissement semblable qui a duré plus de trente ans, & qui venoit presque tous les jours; ce qui ne pouvoit sans doute qu'incommoder sa malade.

*Vomisse-
ment de
matieres
acres.*

Les vomissemens causez par l'acrimonie des humeurs sont penibles, laborieux, & quelquefois accompagnez de hoquets; tous ces symptômes sont mauvais, principalement s'ils sont joints à des inquiétudes, à une voix aigre & sonore, à des yeux chargez & remplis d'une espèce de mousse, à des délires ou bien à des convulsions; car lorsque de tels accidens suivent le vomissement, c'est une marque que tous les esprits sont dans une agitation fort tumultueuse, & qu'il y a dans les fibres du ventricule une irritation convulsive faite par la presence d'une humeur tres-corrosive.

Toutefois quand le hoquet est excité par le vomissement, s'il ne dure pas

long-tems , & qu'il s'évanouisse au moindre narcotique , l'on ne doit pas s'alarmer pourveu que la fièvre ne soit pas trop violente ; mais quand la fièvre est forte , que le vomissement continue avec sanglots , souvent le foye est attaqué d'une inflammation , qui échauffant & agitant l'estomac le fait entrer en des contractions tres-frequentes.

*Hoquet
dans le
vomisse-
ment.*

Par ces mêmes raisons quand la soif est grande dans le vomissement , c'est un mauvais signe, parce qu'elle montre une abondance de sels acres ; & quand le malade n'est nullement altéré, quoique la fièvre soit grande, c'est encore le fondement d'un triste prognostic , parce que c'est une marque de délire.

*Fièvre
dans le
vomisse-
ment.*

Ceux qui sont yvres, ou qui ont été travaillez d'un long cours de ventre , sont soulagez par le vomissement, parce que la cause de la maladie est évacuée par là , & qu'il détourne le cours de l'humeur de dessus les parties affligées ; mais quand le vomissement survient dans un *volvulus*, espèce de colique, il faut que l'inflammation & l'irritation soient notablement augmentées , d'où il s'ensuit que le mouvement peristalti-

*Vomisse-
ment sa-
lulaire.*

que des intestins se pervertit , & devient antiperistaltique.

*Miserere
passion
iliaque.*

*Vomiss-
mens
mortels.*

Lorsque les vomissemens de matieres stercorales sont passez , si la fièvre ou le cours de ventre arrive au malade , c'est un signe mortel , parce que cela montre que l'irritation n'est pas passée , mais que les forces manquent pour causer la contraction aux fibres du diafragme , du bas ventre , & de l'estomac.

*Vomisse-
mens de
couleurs
différen-
tes.*

*Vomisse-
mens
fœtides.*

Les vomissemens de couleurs différentes , de couleur de poireaux ou de verdet , de couleur noire ou noirâtre ; aussi bien que ceux qui ont mauvaise odeur , sont tous fort à craindre ; car ils viennent d'une acidité vitriolique , & terrestre , ou d'une dissolution des parties sulphureuses de la masse du sang ; mais les vomissemens puans & fœtides sont une marque d'une passion iliaque ou d'une gangrene dans le ventricule , laquelle communique cette infection aux matieres qui sont contenues dans ce viscere. Toutefois *Bail-
lon* a remarqué un vomissement de quarante jours , sans fièvre , & sans matieres noires ni fœtides , lequel venoit d'une gangrene du ventricule. Il faut encore sçavoir qu'après avoir pris

certaines alimens , ou certains medicamens , l'on vomit souvent des humeurs noires , vertes &c. sans aucun danger , parce que ces sortes d'accidens ne sont survenus que par les teintures que les alimens , ou les medicamens ont communiquées aux matieres.

Dans les longs cours de ventre, & dans les dysenteries , les vomissemens qui y arrivent sont profitables , lors que la matiere qu'on rend n'est ni trop acre , ni noirâtre ; car , selon que l'a remarqué *Hippocrate* , comme le vomissement lâche le ventre qui est trop serré , de même il resserre celui qui est trop lâche , en donnant aux intestins des secousses qui les ôtent de la contraction où ils sont, ou qui les déterminent à se reserrer, principalement de bas en haut. Cependant s'il com-

Vomissemens
noirâtres.
mençoit par des matieres noires , ou par des serositez piquantes, & copieuses qui continuassent long-tems, il seroit à craindre que la tunique interieure de l'estomac ne s'ulcerast.

Les vomissemens de sang qui sont accompagnés d'une grande fièvre , & d'une grande douleur dans la poitrine, ou vers le dos, sont des signes mortels, parce que ce sont des marques d'une

rupture considerable des vaisseaux du poumon, & d'une distraction des parties nerveuses & membraneuses, ce que plusieurs Medecins ont observé. Si au contraire le vomissement de sang n'est que médiocre, & qu'on sente quelque douleur vers le côté gauche, le peril est beaucoup moindre; car cela vient seulement de quelque legere divulsion de nerfs, & de l'obstruction des vaisseaux courts & des autres veines du ventricule; car quand elles sont bouchées, leurs petites extremitez qui répondent aux artères, s'ouvrent, & les pores du reste de leur canal se dilatant laissent couler le sang dans la cavité du ventricule; vû que les artères poussant toujours de nouveau sang, & les veines ne pouvant pas le contenir tout entier, c'est une necessité qu'il se fasse un chemin par un autre endroit en rompant, ou écartant extraordinairement les parties les plus foibles. C'est pourquoy *Riolan* & *Columbus* ont remarqué plusieurs vomissemens de sang où les veines du ventricule étoient fort dilatées; & ces obstructions sont plus ordinaires dans les veines, qui du ventricule vont à la rate, parce qu'il y a plusieurs personnes

qui ont la rate remplie d'un sang qui circule tres-lentement.

Les vomissemens de pus sont tou-^{Vomisse-}
jours tres-suspects , parce qu'ils sont ^{mens pu-}
des marques d'abscés dans les parties ^{rulens.}
internes. *Sylvius Deleboë* prétend qu'ils
tirent souvent leur origine d'un abs-
cés de pancreas. *Bauhin* en a re-
marqué qui venoient d'un abscés du
foye ; & cela n'est pas étonnant, puis-
que ces glandes conglomérées ont des
conduits propres qui peuvent porter
la matiere purulente par le duodenum
dans le ventricule. Il y a d'autres vo-
missemens purulens qui procedent
d'un abscés , ou d'une vomique qui
se rompt dans le poumon ; presque tou-
tes ces maladies laissant des ulcères
dans les parties internes , sont suivies
de phtisie, de fièvres lentes, & d'atro-
phies , quand les malades ne meurent
pas peu de tems après : car outre le
flettrissement , & le dérangement que
ces ulceres causent aux organes où ils
se forment, une partie des suc nourri-
ciers se dissipe avec le pus qui les cor-
rompt d'ailleurs par son mélange.

Le vomissement qui vient dans le ^{Vomisse-}
commencement des pleurésies, est d'or-^{ment bon}
dinaire une marque du rétablissement ^{dans les}
^{pleureti-}
^{ques.}

de la santé ; ce qui prouve bien que les Medecins qui l'excitent par des medicamens , ne s'éloignent pas du chemin que la nature leur indique.

Vomissemens extraordinaires.

Outre tous ces vomissemens, quelques Auteurs en rapportent de fort extraordinaires ; comme de cloux , d'aiguilles , de pointes de couteaux. *Hildanus* en cite un semblable *Observ.* 43. cen. 2. mais l'on doit dans ces fortes de rencontres , avoir un peu pour suspecte la bonne foy d'un malade, ou supposer qu'il a avallé ces sortes de ferremens, sans s'en être appercû , comme cela peut arriver durant le sommeil , ou dans un égarement d'esprit , étant impossible qu'ils se soient formez dans le ventricule. *Quorcetan* en raconte encore un fort remarquable d'une malade de Poitou , qui jettoit de tems en tems quelques petits poils dans les matieres qu'elle vomissoit : Il dit qu'il luy donna un peu de poudre algarot , & qu'elle jetta une quantité prodigieuse de cheveux, avec un ver d'une grandeur considerable , & qu'en suite elle se porta bien. Les vomissemens extraordinaires qui arrivent dans les maladies longues, préfont aux malades une santé future ,

parce qu'ils rejettent par ce moyen la cause de leur maladie. Je ne parle point d'un vomissement de pierres dont un exemple a été cité par M. Greu, parce qu'il avouë que la malade avalloit des pierres, des pipes à Tabac, & d'autres matieres qui contribuoient à la génération des pierres qu'elle vomissoit.

Le Medecin peut tirer diverses conjectures des excréments du ventre inférieur; car premierement, il y a plusieurs maladies qui ont coutume de cesser par les flux de ventre : ainsi l'hydropisie commençante, & la leucophlegmacie se terminent heureusement par les flux de ventre aqueux, la surdité par les bilieux, & les inflammations de l'œil, par toutes sortes de diarrhées, parce que la cause de la maladie est détournée de dessus les parties qu'elle incommodoit, & qu'elle prend une autre route plus facile pour sortir. Il y a beaucoup d'autres maladies au contraire où le cours de ventre est fort nuisible, comme dans la phtisie, principalement après la chute des cheveux, parce qu'il est pour lors une preuve de la foiblesse de la nature, & de l'acreté de l'humeur.

Des excréments du bas ventre.

L'on remarque encore que d'ordinaire quand le ventre est paresseux & dur,

l'on est sujet à des chaleurs d'entrailles, à des convulsions, &c. parce que les parties hétérogènes de la masse du sang ne se déchargeant point par les selles se remêlent aux humeurs qui les répandent plutôt dans le genre nerveux.

Il ne faut pas penser avec *Hippocrate* que les *diarrhées* sont toujours mauvaises dans les peripneumonies & dans les pleurésies ; car dans nos Regions qui sont un peu plus froides que celle d'*Hippocrate*, l'on voit que ceux qui sont attaquez de ces maladies, sont souvent délivrez par-là ; principalement quand ces cours de ventre viennent de la force de la nature, ou de quelque purgatif ; vû que ces évacuations rendant tous les vaisseaux du corps plus libres, elles font que le sang y coule avec moins de danger de s'extravafer, & de causer des obstructions ; c'est pour cela que dans ces sortes de maladies, quand les habiles Medecins trouvent qu'il y a un amas dans les premieres voyes, ils donnent avec hardiesse un purgatif, ou un émetique. Il ne faut donc pas croire ce prognostic d'*Hippocrate*, parce qu'il est douteux ; car si le cours de ventre est accompagné

de signes salutaires , il guerit presque toujours le malade; au contraire quand l'inflammation de poitrine se communique à l'abdomen , que le ventre devient plus tendu, & plus douloureux à mesure qu'il se vuide, ou qu'il y a d'autres mauvais signes , souvent les malades meurent.

Les excréments du ventre servent encore au prognostic, par leurs qualitez particulieres; ainsi ceux qui sont mous, liés , de couleur de feuille-morte , qui n'ont pas une odeur tres-mauvaise , qui sortent à l'heure accoutumée en une quantité proportionnée à celle des alimens , témoignent que la coccion des alimens & la separation des parties inutiles s'exécutent tres-bien , parce que de tels excréments sont semblables à ceux que rendent les personnes qui sont en santé ; de sorte que lors qu'on les voit de même dans une maladie pendant plusieurs jours , on doit croire que le malade sortira aisément d'affaire.

*Excre-
mens de
bonne
consisten-
ce.*

Au contraire les déjections de couleur de jaune-d'œuf , ou verdâtres, ou noires , ou fœtides , ou purulentes , sont toutes mauvaises , par la même raison que les vomissemens qui ont les

mêmes qualitez sont de triste présage, pourveu toutefois que cela ne dépende point des alimens, ou des medicamens; car souvent la bile contracte des teintures extraordinaires, lors qu'on a pris quelques preparations de vitriol, & le levain de l'estomac rend de tres mauvaises odeurs quand il se mêle à des preparations de Mars, ou de souphre.

*Sortie
des ex-
cremens
qui sou-
lage.*

Il ne faut pas seulement faire attention à la quantité des excréments qui sortent, mais il faut particulièrement prendre garde si l'humeur qui sort est celle qui doit être évacuée, & si la malade se trouve soulagé; car quelque fois l'évacuation paroisse trop grande, cependant quand cela n'affoiblit point trop, & que le malade sent quelque soulagement, c'est une bonne marque.

*Déjec-
tions sin-
ceres.*

Les déjections sincères, c'est-à-dire, qui ne sont point du tout mêlées à des serositez, sont mauvaises, lorsqu'elles viennent dans les maladies qui commencent, principalement dans les dysenteries, parce que les sels étant moins rompus ou dissouts, ont plus de masse en pareil volume; ainsi ils agissent, & corrodent plus puissamment.

*Liente-
rie.*

Pour ce qui regarde la lenterie, ou

l'on rejette par en bas les alimens presque cruds , c'est toujours un tres mechant symptôme, en quelque maladie que ce soit, parce qu'elle montre que l'action du levain de l'estomac est tout-à fait perdue, ou que les organes de la premiere coction n'ont plus la force de se contracter , & de retenir la matiere de la nourriture.

Les déjections grasses & visqueuses, *Déjections visqueuses.* font à craindre , sur tout dans les dysenteries , parce qu'elles signifient la force de l'humeur qui ronge & qui coagule.

Celles qui sont pleines de mousses *Bilieuses.* écumeuses , & bilieuses , ne sont point sans danger dans les maladies aiguës suivant les observations d'Hippocrate ; cependant parce que nous voyons souvent qu'elles emportent la cause des maladies , & qu'elles sont profitables , nous croyons ce signe-là fort équivoque. Toutefois lorsqu'elles paroissent avec des forces abatuës, un ventre dur, & enflé, on n'en peut rien prédire de bon , parce qu'elles déclarent qu'il y a une grande fermentation dans les humeurs, & qu'il s'engendre beaucoup de vents , ou qu'il y a une disposition inflammatoire dans le bas ventre.

Les petites évacuations.

Les petites évacuations qui ne répondent point à la grandeur de la maladie font apprehender qu'il ne se fasse dans ce tems-là un effort inutile pour l'expulsion de l'humeur visqueuse qui restant mêlée avec les autres, ou croupissant en quelque endroit, ne peut être que fort nuisible.

Déjections aqueuses.

Les déjections aqueuses ou liquides sont plus mauvaises dans les maladies soit aiguës soit longues, que celles qui s'épaississent peu à peu, non seulement parce qu'elles n'entraînent pas avec elles la matière morbifique, mais aussi parce que dans le commencement des maladies aiguës, cela marque une relaxation des fibres, & une abondance d'une serosité acre qui fermente; & dans les maladies longues, les flux de ventre aqueux ont coutume de venir par quelque embarras qui se fait dans la veine porte; puisque si le sang des intestins ne peut pas facilement arroser ces organes, la serosité se doit filtrer plus abondamment par leurs petites glandes; & quand les pores de ces glandes viennent à être ouverts plus que de coutume, en sorte qu'il y puisse passer quelque partie de la substance rouge du sang, la serosité qui coule en

sera teinte , c'est à raison de cette obstruction des rameaux de la veine porte , qu'on voit souvent des flux de ventre fereux à ceux qui ont des schi- res au foye , & à ceux qui ont le mé- sentere farcy de tumeurs glanduleuses.

Les déjections sanglantes sont ordi- nairement dangereuses , soit qu'elles soient accompagnées de douleur , ou qu'elles ne le soient pas ; cependant le flux hemorroïdal est quelquefois tres- salutaire en plusieurs maladies tant aiguës que chroniques.

Les déjections rougeâtres sont de *Sanglan- es.* méchant augure , parce qu'elles sont produites par une grande quantité de parties salines qui sont fort en action, & qui atténuent excessivement le sang. Enfin ce qui sort du ventre sans que le malade s'en apperçoive , est un mauvais signe, parce qu'il montre que l'esprit du malade est aliéné ; toutefois l'on a souvent vû dans les dernières fièvres malignes, où tout sembloit de- sespéré , que les malades se tiroient d'affaires par cette voye.

S'il sort des vers dans le commence- *Vermi- nes.* ment de la maladie , principalement sans aucun excrémens , c'est un triste signe, parce que cela vient de l'acreté

de la matiere morbifique, & de la grande disposition à la pourriture : au contraire dans l'état & sur la fin , l'on en doit peu apprehender , parce que cela dépend d'une fermentation precedente qui a fait un dépôt d'excrémens qui ont donné naissance à ces insectes.

L'on peut encore juger du peril des cours de ventre , par les symptomes ; ainsi lorsqu'ils sont accompagnez de l'hémorragie des gencives, ils sont dangereux à cause de la constitution acre & scorbutique du sang ; quand des sueurs froides sont de la partie, ils signifient une dissipation des esprits.

CHAPITRE XIV.

De quelques Remarques touchant le pronostic.

*Nature,
Âge, Sa-
ison, Re-
gion.*

CEux dont la maladie est plus conforme à leur nature , à leur âge, à leur habitude, à la saison, au païs où ils vivent , sont beaucoup moins en danger que ceux dont l'infirmité n'a aucun rapport avec ces choses, suivant l'observation d'*Hippocrate* , qui nous marque par là l'utilité qu'on peut tirer pour le pronostic, en examinant toutes

ces différentes particularitez. Ainsi , par exemple , une fièvre ardente est plus dangereuse dans un vieillard, que dans un jeune homme, parce que dans celui-là les vaisseaux étant plus durs & plus cassans , ou plus usez ils peuvent moins prêter à l'effort que font les liqueurs qui fermentent , & se rompre plus aisément. De plus la masse de leur sang est moins propre à fermenter; car elle est dépoüillée d'une grande partie de ses principes sulphureux, actifs & balsamiques: ainsi elle ne peut pas si exactement se purifier , puisque la purification ne s'accomplit que par le moyen de la fermentation. Ceux qui ont la plèvre attachée aux poumons , sont plus sujets aux pleurésies que les autres , & elles sont chez eux plus legeres, parce que la matiere qui fait la maladie, peut s'évacuer par les vaisseaux excrétoires du poumon; ainsi l'empième ne suit jamais ces fortes de pleurésies. D'ailleurs ils tombent souvent en cette maladie, ou par l'agitation & le tiraillement du poumon, ou par l'interception que causent au mouvement des liqueurs , les brides qui lient ce viscere contre les côtes. Et comme tout cela peut venir quoique

le sang soit peu coagulé, & qu'il y ait peu de changement dans ses principes, le malade se guerit plus aisément, parce qu'elle a des causes plus legeres.

*Excep-
tion.*

Cependant la regle générale proposée au commencement de ce chapitre a plusieurs exceptions ; ainsi bien que les fièvres quartes soient plus ordinaires en Automne, elles y sont néanmoins plus dangereuses. Ceux qui viennent de parens épiléptiques, de gouteux, &c. sont plus souvent affligés d'épilepsie, de gouttes, &c. c'est pourquoy ils guerissent beaucoup plus difficilement que ceux qui n'ont point de tels maux par droit d'héritage. Comme il seroit tres-long de rapporter toutes les exceptions que peut avoir cette regle, nous n'en parlerons pas icy davantage, parce que nous reservons cela pour le prognostic particulier des maladies.

*Excep-
tion.*

Entre les choses que souffre le malade, l'on doit principalement observer ses douleurs, & les manieres dont ses actions sont empêchées ; mais parce qu'il y a diverses actions blessées qui peuvent ne point venir à la connoissance du malade, & plusieurs autres dont le Medecin peut s'appercevoir sans les luy demander ; & enfin

quelques autres dont nous avons déjà traité , celles qui restent se reduiront à la faim, à la soif & à toutes les sensations , à toutes les dépravations de l'imagination & de la memoire , aux déréglemens du sommeil & de la veille, aux mouvemens desordonnez, aux convulsions , & aux frissons , &c.

CHAPITRE XV.

Des Lésions des actions animales.

IL est bon en toutes les maladies, d'avoir l'esprit sain & de trouver les alimens dont on se nourrit dans leur goust naturel , & de les manger avec assez d'appétit ; car le délire , & le dégoût sont deux symptômes qui ne peuvent avoir que de fâcheuses suites.

Premierement le dégoût , & le défaut d'appétit dans toutes les maladies longues, sont des marques d'une grande alteration du levain de l'estomac , principalement quand ils sont joints à de longs cours de ventre ; car comme ce ferment sert à faire le chyle , & le chyle à reparer la perte de toutes nos humeurs, toute la masse des humeurs

De l'appétit.

contribue à son tour à former un tel levain : s'il n'est donc point altéré , elles ne seront pas éloignées de leur état naturel. De plus , quand il se fait un bon chyle , l'on a sujet d'espérer que les autres liqueurs qui s'en engendreront seront dans un meilleur état : mais l'excès d'appetit est une marque de l'activité excessive des levains , & des dissolvans qui font dissiper promptement ce que l'on mange : ou bien c'est au contraire un signe de leur foiblesse qui laisse écouler la matière de la nourriture sans en tirer autant de sucs qu'il est nécessaire ; & comme dit Hippocrate , il est mauvais d'être trop remply , ou trop affamé , ou d'être en quelque autre situation qui passe les bornes de la nature.

*De la
soif.*

A l'égard de la soif, nous avons déjà dit que quand il n'y en avoit point dans les maladies aiguës , cela étoit mauvais , parce que c'étoit une marque de délire, ou de distillation. Quand la langue est comme rôtie , sans que le malade ressente la soif , il faut que l'esprit occupé ailleurs ne fasse pas reflexion sur ce qu'il doit sentir , & pour lors c'est une marque de délire. Si au contraire l'on a une petite toux

sèche & irritante , avec une langue humide , on est menacé de distillation ou de catarre, vû que par l'abondance des serositez qui coulent des glandes , les parties acres qui sont attachées à l'œsophage seront détrempées, & tomberont dans l'estomac pour être remêlées aux humeurs qu'elles tiendront en dissolution.

Si bien loin de sentir de la soif , le malade avoit une espece d'averfion pour l'eau , & pour les liquides , avec un délire obscur , le Medecin auroit à faire un prognostic des plus des-avantageux, parce que ce pourroit être une hydrophobie qui est toujours tres-dangereuse: Souvent dans cette maladie , les malades ne boivent que dans un vaisseau couvert , & meurent quelque tems après.

Toutefois la soif qui est tres-grande, & qui ne s'éteint pas par la boisson, est mauvaise , parce qu'elle montre la grandeur de la maladie, & la violence de la fermentation, ou l'acreté des sels qui sont mêlez à nos liqueurs.

Les gouts dépravez , & les appetits extravagans qui viennent quelquefois dans les maladies chroniques , dépendent du dérangement des principes ,

& témoignent que les humeurs , & particulièrement le levain de l'estomac sont hors de leur état naturel ; il est cependant vray que ces appetits, quelque déreglez qu'ils paroissent, sont des mouvemens de la nature, qui cherche quelque remede, & qui l'indique, parce que ces sortes de desirs procedent ordinairement des irritations qui sont faites à l'estomac par des matieres qui étant à peu près homogènes avec les objets dont elles réveillent l'idée , & excitent l'appetit , se mêlent avec eux pour sortir plus aisément ensemble hors du corps : Et Fernel remarque qu'un homme travaillé de cette maladie , avala une grande quantité de chaux vive dont il fut fort soulagé , parce que les humeurs étrangères qui étoient dans l'estomac empêcherent la causticité de la chaux ; & que la chaux de son côté , corrigea les ferments étrangers : c'est peut-être par cette raison qu'Hippocrate consideroit beaucoup le gout de ses malades , lorsqu'il preferoit des alimens qui leur étoient plus agréables , quoique plus mauvais en eux-mêmes , à ceux , qui quoique meilleurs, étoient plus desagréables.

Les délires sont mauvais en toutes *Du délire.*
 fortes de maladies , parce qu'ils mon-
 trent un mouvement rapide des hu-
 meurs vers la tête , ou un déränge-
 ment des fibres du cerveau. Il y en a
 cependant qui sont moins dangereux
 que d'autres ; tels sont ceux qui sont
 doux , paisibles , legers , & interrom-
 pus , dans lesquels le malade a encore
 beaucoup de force , ou qui succedent
 à des affections soporeuses , qui sont
 calmez par un sommeil tranquile , ou
 accompagnez de joye , & de plaïsan-
 terie ; car dans tous ces délires, les ma-
 lades sont moins éloignez de l'état
 naturel : au contraire les délires ou les
 malades sont chagrins , pensifs , &
 semblent étudier leurs folies , où l'es-
 prit est aliéné sur les choses mêmes les
 plus nécessaires, ceux qui sont accom-
 pagnez de foiblesse, d'oubli & de tris-
 tesse , ou de silence , ou enfin d'un
 sommeil inquiet , ou de craquement
 de dents , ou de mouvemens convul-
 sifs sont tres perilleux ; car tout cela
 marque un grand trouble dans l'œco-
 nomie animale.

Si le délire cesse tout d'un coup *Délire*
 quoique la fièvre demeure , s'il n'y a *qui cesse.*
 point eu d'évacuation considerable ,

& que les forces soient tres diminuées, c'est la marque d'une mort prochaine; car dans ce tems-là la force du cœur étant presqu'abatuë, ne pousse pas le sang avec autant de vitesse que de coutume vers le cerveau, ce qui fait que les fibres nerveuses étant moins comprimées, ou moins agitées donnent pour un moment une sortie plus libre aux esprits; de maniere qu'ils coulent d'une façon plus irreguliere dans les organes des sensations, & des autres fonctions; c'est une observation des plus seures.

*Délire
avec as-
soupisse-
mens.*

Les délires qui sont accompagnez d'assoupissemens convulsifs, ou de convulsions, de tremblemens, ou de sanglots, sont tres-chagrinans, parce qu'ils montrent que la matiere morbifique est remplie de particules piquantes, & qu'au lieu de s'évacuer elle pénètre dans le genre nerveux; par la même raison les déjections blanchâtres, & les urines aqueuses sont mauvaises dans les délires, parce que ces évacuations ne tirent rien de la matiere qui cause la maladie; & qu'ainsi elle se porte dans le cerveau & dans les nerfs.

*Délire
dans les*

Les délires qui arrivent aux personnes
qui

qui sont fort affoiblies , & où le sang ^{personnes} n'est pas en un grand mouvement, ^{foibles.} sont aussi d'un triste prognostic; car ils ne surviennent d'ordinaire qu'à cause qu'il y a trop peu d'esprits , comme l'on voit arriver souvent sur la fin des maladies les plus longues; & ces sortes de délires sont d'autant plus mauvais qu'ils sont tres-cachés , & qu'ils ne s'apperçoivent qu'en interrogeant le malade ; & s'ils ont été précédés par d'autres plus sensibles qui ayent rendu le malade furieux , ils sont encore plus déplorables.

L'on croyoit autrefois que la phrénésie ^{Phrénésie.} venoit de l'inflammation des meninges ou membranes interieures de la tête , la paraphrénésie d'une inflammation du diaphragme, & les délires hypochondriaques des mauvaises dispositions de la rate ou du foy ; mais l'ouverture des corps morts de ces espèces de maladies nous a montré le contraire : car ceux où l'on a trouvé quelques vestiges d'inflammation ou d'abcès dans les envelopes du cerveau, étoient presque tous peris par des affections soporeuses ; & il est rare d'en trouver qui soient morts de phrénésie , lesquels ayent le meninges enflammées : Et on

voit-on pas tous les jours des délires qui suivent les inflammations de la plèvre, du poumon, du foye, &c. sans qu'on puisse s'appercevoir après la mort d'aucun dérangement ni dans le cerveau, ni dans ses membranes.

*Délires
hypocondria-
ques.*

Quant aux délires hypocondriaques, ils arrivent souvent à des personnes qui ont la rate bien saine; & il ne paroît pas que la rate se rencontre plus maléficiée que les autres viscères, en aucun de ceux qui sont morts dans ces délires : Il est vrai que quelquefois le sang étant trop épais, & ayant beaucoup de parties caustiques & rongeantes, s'arrête dans le foye, dans l'épiploon, dans le mésentère, & dans la rate, parce que tous ces organes ayant leurs fibres très-déliçates, & très-extensibles, peuvent aisément par la rupture, ou par l'extension de ces filamens augmenter de volume, & s'endurcir par l'amas d'un sang grossier, & aduste.

Paraphrénésies.

L'inflammation du diaphragme ne produit pas toujours la paraphrénésie, puisqu'il s'y fait souvent des ulcères & des abcès sans qu'on se soit apperçu d'aucun vestige de délire; & l'on sçait assez que les abcès & les ulcères ne peuvent point venir sans inflammation

Quand les Medecins voyent donc une grande difficulté de respirer avec une fièvre ardente & un délire, ils doivent plutôt attribuer ces symptomes au dérèglement causé dans le cours des esprits par l'irritation que la matiere fait aux nerfs, qu'à l'inflammation du diaphragme.

Si le sommeil, ou la veille passent leurs bornes ordinaires, c'est un mauvais signe : au contraire s'ils ne s'éloignent point de l'état naturel, c'est une bonne marque, parce qu'il est très rare qu'un malade meure d'une maladie de quelque durée sans aucun changement dans son sommeil & dans sa veille.

Le sommeil profond, & avec syncope *Du sommeil.* qui vient dans les fièvres aiguës ne présume rien de bon, parce qu'il montre que la matiere hétérogène passe dans les pores du cerveau, & dans les nerfs.

Le sommeil qui suit le délire, & qui l'appaise apporte d'ordinaire du soulagement au malade, parce que le trouble qui venoit de la grande impétuosité des esprits diminue par le relâchement que l'effusion des serositez cause dans les parties nerveuses pendant un doux sommeil.

Quand le sommeil est laborieux, il est excité par la force de la maladie ; car dans le sommeil naturel toutes les parties doivent demeurer en repos, & tranquilles, & acquérir de nouvelles forces : quand donc un malade se réveille avec peur, ou avec inquiétude il n'est pas hors de danger, car cette fonction du sommeil qui doit calmer les mouvemens du corps & de l'esprit ne le fait pas alors selon l'ordre naturel.

*De la
veille.*

Les veilles qui viennent vers l'état de la maladie, ne doivent pas donner beaucoup d'appréhension, quand même elles seroient jointes à un petit délire, parce qu'elles ne dépendent que de la fermentation du sang & du mouvement des esprits un peu plus fort que l'ordinaire ; mais dans ce tems-là les affections soporeuses sont tres-mauvaises, à moins qu'elles ne suivent le délire ; car comme tous les accidens sont plus violens vers l'état de la maladie, lorsqu'on y voit un sommeil profond & plus grand que de coutume, c'est un signe que l'humeur qui cause la maladie se répand dans le cerveau, & dans les parties nerveuses des organes des sens qu'elle embarrasse & relâche.

Les veilles sont plus nuisibles aux jeunes gens qu'aux vieillards , parce que dans la jeunesse on abonde en humeurs douces qui s'insinuent aisément entre les fibres , & les ôtent de cette tension requise pour être frappées vivement des objets : aussi les jeunes dorment plus long-tems que les vieux ; mais sur cela l'on doit avoir beaucoup d'égard à la coutume du monde.

Enfin les sommeils qui appaisent la soif de la nuit, qui sont calmes & tranquilles , qui ne sont ni trop longs , ni trop profonds , sans aucun râlement ; & en un mot qui soulagent le malade, sont tres-bons : ceux qui leur sont opposés sont mauvais.

L'on doit tirer peu de présages des rêves , cependant on peut dire, que si ^{Des rêves.} les choses qu'on pense en rêvant sont ordinaires , qu'elles conviennent à la condition, & au temperament de celui qui rêve , & qu'elles ayent du rapport à ce qu'il a fait le jour precedent , ou à ce qu'il a eu envie de faire , c'est une marque d'une bonne santé, parce que, comme dit Hippocrate , l'ame persevere dans les pensées qu'elle a eues durant la journée; & qu'ainsi il faut qu'il n'y ait aucun trouble dans l'œconomie

du corps. Les songes qu'on a en dormant , qui sont opposés à ceux que nous venons de dire, sont mauvais par des raisons opposées; tout le reste qu'on nous debite sur la nature des songes , & toutes les inductions qu'on en tire, sentent fort la superstition.

Toutes les dépravations des mouvemens tant volontaires, qu'involontaires sont de grande consequence.

Des convulsions, & des mouvemens convulsifs.

Les convulsions , les tremblemens, les senglots &c. sont mauvais dans les fièvres ; ils sont encore extrêmement périlleux lorsqu'ils suivent les veilles, les hémorragies , les superpurgations , & les playes : car ce ne sont pas seulement des marques du cours turbulent des esprits, ou de l'irritation des nerfs, mais aussi du manque des forces : ainsi lorsqu'il vient des tremblement à ceux qui sont affligé d'une grande maladie, c'est un signe funeste : mais on doit moins craindre ces desordres dans les femmes hysteriques, ou dans les hommes qui sont sujets aux vapeurs, parce qu'une légère irritation peut les exciter chez ces personnes.

Les mouvemens convulsifs , & les convulsions qui suivent les délires ou les affections soporeuses , montrent

encore un plus grand péril, parce que la matiere acre & morbifique est déjà entrée du cerveau dans les tuyaux des nerfs ; par conséquent la guérison est plus difficile : car lorsque les maladies convulsives attaquent les nerfs sans s'être communiquées au cerveau, elles ont coutume d'être plus faciles à guérir, comme il arrive dans toutes les irritations douloureuses, qui cessant aussitôt que l'humeur piquante abandonne les parties nerveuses, rendent le malade dans sa premiere santé.

La pesanteur de tout le corps avec la foiblesse des pieds & des mains qui paroît dès le commencement de la maladie, témoigne beaucoup de malignité qui empêche que les particules spiritueuses des humeurs ne se distribuent dans les muscles, & ne donnent à tous les membres leur agilité ordinaire ; cet affoiblissement paroît de même dans les fièvres malignes. Les frissons qui viennent dans les maladies longues, ont coutume d'accompagner les suppurations, & les absces des parties internes ; car par la corrosion du pus, il se fait dans les fibres nerveuses un picotement qui peut exciter de légers mouvemens convulsifs par tout le corps.

*De la
foiblesse.*

Des frissons.

Si dans une fièvre qui n'est pas intermittente, l'on voit que les frissons ne soient point suivis d'une chaleur, que le malade soit déjà tres-foible, & qu'enfin plusieurs frissons se suivent les uns les autres, cela est mortel; car si ces sortes de symptomes arrivent dans les fièvres malignes, ils seront produits par l'acreté de la matiere qui picote sans aucune regle les fibres nerveuses; & parce que la fermentation du sang n'aura pas assez de vigueur pour le débarrasser de cette matiere: si les malades ressentoient dans des tems réglez ce picotement de nerfs, il y auroit moins de danger, puisqu'on pourroit croire que la nature de la fièvre approcheroit de celle des intermittentes.

De l'éternuement.

Après avoir traité de tous ces differens mouvemens, il est juste de parler de l'éternuement, & de la toux qui peuvent y être raportés.

L'éternuement est presque toujours un bon signe dans les maladies même mortelles, excepté dans les maladies du poulmon: car dans les fièvres malignes Riviere dit qu'il a observé que c'est un signe assuré de la guérison. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'éter-

nuëment est une marque d'une sensation tres-fine dans la membrane du nez , d'une grande force de la nature, du dégagement qui se doit faire de quelques corpuscules qui irritoient des parties membraneuses , & par consequent d'une convalescence future du malade.

Au contraire dans les maladies de la poitrine, l'éternuëment marque l'acreté soit de l'air qui sort du poumon , soit des humeurs qui abreuvent ce viscere, ce qui n'est pas un bon signe: de plus les parties affectées qui sont tres-foibles se trouvent extrêmement agitées par les secousses violentes , & subites qui arrivent dans l'éternuëment.

La toux est très-mauvaise , sur tout *De la* lorsqu'elle est accompagnée de crache-*toux.* ment de sang , parce qu'elle dilate encore davantage les vaisseaux qui sont déjà ouverts: elle n'est pas moins dangereuse lorsqu'elle est jointe à l'hydropisie , & sur tout lorsqu'elle procede des serositez qui pénètrent dans la poitrine, ou qui pressent assez le diaphragme pour empêcher son mouvement ; enfin lorsque la toux vient d'un vice de conformation , elle se guérit difficile-

ment ; elle est encore d'une cure peut aisée quand elle est convulsive.

De la douleur. La douleur est le symptôme le plus ordinaire dans les sensations. Quand les parties intérieures sont douloureuses dans les fièvres aiguës , c'est un signe d'inflammation présente , ou future. Ce n'est pas non plus une bonne marque lorsque les douleurs des parties externes s'évanouissent dans le commencement des fièvres, sans qu'il en paroisse de cause, car l'humeur qui occupoit les parties externes rentrant alors dans les vaisseaux, peut s'arrêter dans les parties internes. C'est pour cela que la douleur qui semble aller des parties externes vers les viscères , est encore une très-mauvaise marque : car si l'on sent de la douleur en un viscère , l'on peut soupçonner qu'il y a quelque disposition inflammatoire, ou quelque inflammation actuelle. Par des raisons semblables on doit extrêmement craindre les douleurs de poitrine dont toutes les parties sont si délicates , & d'un usage si nécessaire ; & ne porter son jugement qu'avec beaucoup de circonspection sur celles du dos , & sur les maux de gorge, quand particulièrement, elles sont accompa-

gnées de fièvre aiguës , sans fluxion , ni rhume.

Lorsqu'il n'est pas dans le pouvoit d'un malade de moderer ses cris à cause de la violence de sa douleur , & qu'il semble crier malgré lui, c'est un signe qui d'ordinaire est mortel dans une maladie aiguë.

Les grandes douleurs de tête qui n'ont point de relâche , & qui sont accompagnées de fièvres aiguës menacent beaucoup , principalement quand il y a des évacuations suffisantes , & que la maladie est dans sa vigueur, parce qu'elle montre que tout se porte à la tête , & que cette partie est en danger de s'embarasser , & de s'enflamer. *Cephalalgie.*

Les douleurs qui passent des parties intérieures aux extérieures , ou des parties supérieures aux inférieures ne sont pas fort à craindre, parce que cela nous fait connoître que les humeurs se déchargent sur des parties qui sont moins utiles à la vie. *Mutation de douleurs.*

Il n'est pas bon néanmoins qu'un malade ne sente pas ce qu'il doit sentir, qu'il ait par exemple une inflammation, un érysipele, &c. en quelque partie , & qu'il n'y sente aucune douleur: *Privation des douleurs.*

car pour lors il faut que son esprit soit malade , ou occupé d'imaginatio-
 confuses qui sont toujours des dispo-
 sitions prochaines d'une aliénation
 d'esprit.

*Remar-
 que.*

Souvent les maladies sont où l'on
 sent la douleur; mais ce signe n'est pas
 toujours vrai , car l'on a trouvé dans
 plusieurs cadavres que les parties où
 les malades ressentoient de la douleur
 étoient fort saines; ce qui pouvoit ve-
 nir de ce que , par exemple , le dépôt,
 ou la tumeur qui se faisoit dans une
 partie très-peu sensible , tirailloit des
 fibres qui tenoient par quelqu'une de
 leurs extrémités à d'autres parties d'un
 sentimens exquis.

*Des au-
 tres sen-
 sations.*

Quant aux autres accidens qui arri-
 vent aux sensations , si un malade ne
 void point , & n'entend point dans
 une fièvre aiguë , & dans un grand
 abattement , la mort est fort proche ;
 particulièrement lorsque cela arrive
 dans la vigueur de la maladie : car ces
 défauts de sensation ne proviennent
 que du manque de forces , & de la
 perte des esprits.

*Surdité,
 & tinte-
 ment.*

Quand la surdité , & le tintement
 d'oreilles se trouvent dès la naissance
 d'une maladie, c'est un fâcheux signe ;

mais quand ils arrivent pendant la vigueur du mal , sur tout après le délire , ou dans une fièvre maligne , c'est une bonne marque : & si l'on en croit Rivière , c'est un signe si favorable qu'il dit avoir vû mille fois dans les fièvres malignes , toutes choses paroissant désespérées , les malades réchapper , lorsqu'il leur survenoit une telle incommodité.

Pour expliquer ce phénomène , je *Explique* dis que quand le sang est grossier dans *tion.* le commencement des maladies , il ne circule pas aisément dans l'organe de l'ouïe , ce qui rend les membranes de l'oreille interne plus épaisses , & le mouvement de l'artere plus violent , d'où sont produits les tintemens , les bourdonnemens , ou la surdité même à cause de l'obstruction ; or cela ne peut être que mauvais : au contraire quand le sang passe librement dans les vaisseaux qui arrosent les pellicules nerveuses de cet organe , les fibres doivent être plus tendues par la fermentation de la liqueur , & le son doit plus facilement s'appercevoir , à cause que les parties organiques de l'ouye sont ainsi plus mobiles aux vibrations de l'air agité.

*De la
surdité
dans l' 
tat de la
mala-
die.*

Lorsque la surdité vient vers le tems de la vigueur de la maladie, on en doit tirer la cause, ou du relâchement des fibres, ou de ce que les glandes du conduit extérieur de l'oreille ont filtré quantité d'excrémens qui l'ont bouché : mais cette filtration montre que la masse du sang commence déjà à se purifier. De plus dans la *phr nesie*, dans la *léthargie*, & sur tout dans les fièvres maglignes, l'on voit souvent vers la fin qu'il arrive des parotides critiques, qui sont des marques de guerison, & qui en comprimant le conduit extérieur de l'oreille, rendent le malade sourd par l'expulsion de la matière morbifique vers ce sens.

*Du goût
& de
l'odo-
rat.*

Les symptomes du goût, & de l'odorat dépravés sont de méchantes marques dans les maladies : quelquefois tout ce qu'on donne au malade lui paroît pourri, & corrompu ; d'autrefois en le go tant il luy semble amer ; ce qui vient des humeurs qui peuvent exciter ces sensations, & qui étant séparées de la masse du sang sont infiltrées dans les organes de la perception des saveurs & des odeurs ; par la même raison qu'on voit les objets jaunes quand la bile est répandue dans les

tuniques de l'œil : car comme les impressions des rayons de lumieres étant corrompuës par les parties de la bile qui sont infiltrées dans la cornée, elles excitent en les traversant, dans les fibres du nerf optique, un autre mouvement que si la cornée & toutes les humeurs de l'œil étoient transparentes & sans couleur, ainsi qu'elles le sont naturellement; & comme à l'occasion de ce mouvement nôtre ame se représente toujours un objet de couleur jaune, parce que ces rayons ont reçu par la bile un ébranlement semblable à celui qu'ils auroient reçu en reflechissant de la superficie d'un corps de cette couleur; de même lorsqu'il se sépare dans l'organe de l'odorat des choses qui en le remuant suivent qu'elles sont modifiées feroient sentir la pourriture, les petites parties qui s'échappent des alimens qu'on apporte devant le malade, communiquant de leur mouvement à cette matiere déjà engagé dans l'organe, excitent un sentiment de mauvaise odeur: ce qui montre une grande dissolution dans les principes du sang, & de la putréfaction dans l'humeur morbifique, d'où on ne peut rien conjecturer de bon.

L'amertume de bouche est un signe d'une bile qui regorge dans le ventricule, ou qui est dissoute dans la masse du sang : mais pour distinguer l'une & l'autre de ces deux causes, il faut avoir d'autre signes.

*Du froid
& du
chaud.*

Les sensations de froideur, ou de chaleur, montrent qu'il y a peu, ou beaucoup de fermentation & de mouvement dans les liqueurs de notre corps : lorsqu'on s'apperçoit que quelque partie devient engourdie, on a raison de soupçonner une préparation à la paralysie, pourvu que l'engourdissement continuë ; car alors il ne pourra venir que d'un embarras qui se trouve dans les nerfs & qui interceptera le cours des esprits. La chaleur d'entrailles dans les maladies aiguës, est un signe de la grandeur de la fièvre, ou de l'inflammation de quelque partie interne ; & dans les maladies chroniques, c'est une marque d'un sang qui ne circule pas librement : mais comme nous expliquerons plus au long les causes de tous ces differens accidens en parlant des maladies en détail, ceci suffira. J'ajouterais seulement que les frissons, comme nous avons déjà dit ailleurs, qui succèdent à une fièvre

continuë sans être suivis d'évacuation sont tres-dangereux ; parce qu'ils témoignent que la nature fait de vains efforts pour se dégager de ce qui l'accable : mais l'on ne doit pas juger de la grandeur, & du peril d'une maladie par la grandeur & la durée du frisson, par la petitesse du pouls, ni par les syncopes qui arrivent dans le tems qu'une maladie prend racine, comme fait Morton, puisqu'il l'expérience nous apprend que tous ces symptômes sont fréquens dans des intermittentes qui ne sont point perilleuses ; & que très-souvent l'on n'en voit aucun dans le commencement des fièvres malignes ; mais cet Auteur compte souvent sur des expériences peu sûres qu'il tâche d'ajuster à son système.

Les causes des maladies, & de leurs accidens ne servent pas peu à faire connoître la destinée de malade ; ainsi toutes les maladies convulsives qui prennent naissance par des ulceres, ou par des playes, par des hémorragies, ou par des superpurgations ont coutume d'être plus dangereuses que celles qui n'ont point été produites par toutes ces choses. Les inflammations qui viennent dans un air froid, après l'usage

*Causes
des ma-
ladies.*

des rafraîchissans, ou par un empêchement de la transpiration sont plus difficiles à guerir. Nous donnerons les raisons de tous ces differens phénomènes en un autre endroit. Il suffit présentement d'observer que les maladies qui en précédent, & en causent d'autres, peuvent les rendre plus ou moins perilleuses ; ainsi il est beaucoup mieux que la fièvre succede à une convulsion, que la convulsion survienne dans une fièvre. Quand on voit que la poitrine s'engage dans une esquinancie, on doit tout craindre : car ou les malades perissent avant le septième jour, ou bien ils tombent par la continuation de la maladie dans un empième, si l'on en croit Hippocrate. Quand dans une passion aliaque il s'excite un vomissement, un hoquet, un délire, ou une convulsion, le malade est fort en danger : de même l'expérience nous enseigne que quand la peripneumonie succede à la pleuresie, ou le délire à la peripneumonie, ce sont de tres mauvais changemens d'affections. Nous expliquerons tout cela plus au long en parlant de ces differens symptomes. L'on peut dire cependant en general, que les causes qui ont quel-

que chose de caché & de malin , ont
 coutume de produire des desordres
 beaucoup plus fâcheux, comme on
 pent voir par les accidens funestes que
 les airs contagieux & empestés , les
 morsures des animaux venimeux , &
 toutes les especes de poisons occasio-
 nent : tant parce que ne connois-
 sant pas la nature de ces causes , l'on
 ne peut que difficilement y apporter
 du remede , que parce qu'à raison de
 la subtilité de leurs parties , ils péné-
 trent d'abord l'interieur des vaisseaux,
 & attaquent la source de la vie.

Le prognostic dépend encore beau-
 coup de la connoissance du tems que
 doit durer la maladie , comme nous
 l'avons déjà prouvé : toutefois cette
 connoissance regarde moins le genre
 de la maladie , que l'espece : car il est
 quelquefois assez difficile de détermi-
 ner si une maladie est aiguë, per-
 aiguë, &c. à moins que de considerer tous les
 symptômes propres à l'espece de la ma-
 ladie qu'on traite pour la rapporter à
 tel ou à tel genre , & juger par là de
 sa durée. Si l'on en croit Hippocrate,
 le *tetanus* ou l'extension se termine en
 quatre jours ; la fièvre tierce exquise
 en sept accès qui comprennent treize

Temps
 de la
 mala-
 die.

jours au plus. La fièvre quarte dure souvent six mois , ou un an ; mais comme tout cela suppose un détail des maladies particulières , il est inutile de s'étendre davantage sur cette matière.

Quant à la manière dont le malade s'est gouverné pour son boire, & pour son manger , ce ne doit pas être une des moindres attentions du Medecin , parce qu'il tire de là de grandes indications pour la guérison , en observant ce qui a fait du bien , ou ce qui a fait du mal. De plus cela lui peut faire connoître la grandeur de la maladie , parce qu'il voit si l'on a pris des choses qui peuvent avoir augmenté le dérèglement, ou qui doivent l'avoir diminué. Par la même raison le Medecin doit s'enquerir soigneusement des remèdes que le malade a déjà faits , & de la réussite qu'ils ont eue.

Enfin nous avons parlé de la quantité des évacuations du ventre en un autre lieu ; c'est pourquoy nous finirons icy les signes généraux des maladies , pour entrer dans une discussion plus exacte de chacune.

CHAPITRE XVI.

De la nature des fièvres.

IL n'y a point de maladie plus ordinaire que la fièvre, ou pour mieux dire, l'on donne ce nom à la plupart des maladies, parce qu'elles se confondent souvent avec la fièvre en général que l'on fait consister en des mouvemens contre nature, qui perseverent dans les humeurs & dans les parties membraneuses, sans sçavoir plus précisément & avec certitude ce que ce terme doit signifier; car les Medecins sont differens les uns des autres, lorsqu'il s'agit de l'expliquer.

Quelques-uns ont cru que la fièvre estoit une chaleur étrangere répandue par tout le corps avec le sang, ou bien une augmentation de la fermentation naturelle qui se fait continuellement dans nos humeurs. D'autres ont prétendu qu'il suffisoit que la circulation du sang fût plus vîte qu'à l'ordinaire pour faire la fièvre. Il y en a qui pensent que la fièvre n'est que la fermentation des humeurs hors de son état naturel, soit par l'augmentation, soit par la

Diverses définitions.

diminution , ou par l'inégalité de la force en divers momens : Mais quelques Modernes n'étant pas contents de toutes ces descriptions , nous l'ont voulu peindre avec d'autres douleurs ; & enfin après de longues méditations, ils se sont persuadez qu'elle étoit un effort de la nature , par lequel elle tâchoit de se délivrer de la matiere qui faisoit la maladie : mais il est aisé de reconnoître qu'ils se sont tous trompez en cherchant une cause unique & générale d'effets entierement differens.

Erreur.

Et l'on ne doutera point de cette verité, si l'on fait réflexion que la fièvre intermittente est aussi differente d'une synoque, ou de celle qu'on appelle causus , que l'une & l'autre le sont de la peste : ainsi il est bien difficile de pouvoir se persuader que toutes les fièvres viennent d'une seule sorte de dérangement des parties : elles n'ont même aucun accident qui leur soit commun d'une manière inseparable, par lequel elles puissent être distinguées des autres maladies: les frissons, les tremblemens , les chaleurs, la soif, le pouls vîte & élevé , le délire , les lassitudes , le dégoût , les maux de tête , la rougeur de la face , les yeux

Exemples.

étincellans , les urines rougeâtres , & tous les autres accidens que l'on remarque ordinairement dans les fièvres ne s'y rencontrent pas toujours , & ils se manifestent quelquefois sans qu'il y ait de fièvres.

Peut être que quelque sectateur de *Sylvius* s'étonnera de ce que nous re-
jettons le pouls vite & fréquent pour
marque certaine de la fièvre , parce
qu'il semble être produit par l'aug-
mentation de la fermentation, ou par
la vitesse de la circulation du sang :
mais il cessera de s'étonner, s'il écoute
de fameux Praticiens qui disent que ce
signe est tout-à-fait trompeur , non
seulement parce que l'artere d'une
main bat quelquefois fort différem-
ment de celle de l'autre ; & que par la
pression différente des doigts du Mede-
cin, ou par le changement de situation
des mains du malade , ce battement
peut changer : Mais aussi parce que
dans les grandes & diverses agitations
du corps & de l'esprit ; dans les chan-
gemens qui arrivent pendant le som-
meil , ou pendant la veille , le pouls
paroît souvent prompt & élevé , sans
aucune fièvre. De plus on n'y trouve pas
d'alteration dans tous les tems où l'on

*Opinion
de Syl-
vius.*

*Cōtraire
à l'expe-
rience.*

est contraint d'avouer que les malades ont la fièvre , & quelquefois l'on a peine à le sentir & à l'observer ; ainsi *Fernel* dit , que dans les fièvres malignes le pouls est languissant , petit , rare , tardif , mais avec tant d'inégalité & d'inconstance , qu'il passe tout d'un coup d'une extrémité à l'autre en devenant ou fort ou grand ou & vite & fréquent , ou bien en prenant subitement d'autres modifications. Et si nous en croyons *Baillon* , le pouls varie de telle sorte dans les femmes grosses, que les Medecins qui observent le plus exactement les malades y sont souvent trompés en les croyant sans fièvre , quoiqu'elle en aient véritablement. Si le pouls fréquent n'est pas une marque propre & essentielle à la fièvre à plus forte raison peut-on dire que le pouls inégal ne l'est pas non plus: puisque les battemens d'artère sont assez égaux dans les fièvres éphémères, synocales & hectique. Si du pouls nous passons aux autres symptômes des fièvres, nous serons encore plus convaincus qu'il n'y en a aucun qui seul & séparément pris , puisse la marquer avec assurance : mais par l'assemblage de plusieurs, on discerne qu'un malade

a la fièvre & de quelle espece elle est.

Entre tous les accidens que nous prétendons ne pouvoir pas , sans être accompagnés de plusieurs autres , caractériser la fièvre , quelqu'un dira peut-être que la chaleur devoit être exceptée ; mais *Sylvius* a fort bien montré qu'elle ne se trouve point dans toutes les fièvres, & qu'elle se rencontre souvent sans qu'on ait la fièvre. Enfin cette qualité ne persiste pas toujours , quoique la fièvre continue ; ainsi dans quelques fièvres, qu'on peut appeller *algides* ou gelantes , il n'y a aucun sentiment de chaleur. Cela est prouvé par diverses observations de sçavans Medecins : par exemple, *Etmuller*, dit que dans une tierce intermittente , il a vû au lieu du chaud qui a coutume de suivre le froid , que le malade se plaignoit seulement de douleurs vagues par tout le corps sans ressentir aucune ardeur : mais pour ne point recourir à des faits si inouis, ne voyons-nous pas tous les jours dans les fièvres malignes que la chaleur, s'il y en a , est si cachée que le malade y est insensible, & que le Medecin ne l'aperçoit pas , tout prévenu qu'il soit qu'elle y doit être. Comme de tous

Refutation des Anciens.

Observation rare.

les accidens qui se rencontrent d'ordinaire dans les fièvres, il n'y a eu que le pouls fréquent & la chaleur qui ayent été regardés par de celebres Auteurs comme des caracteres essentiels de la fièvre, il seroit long & fort inutile de parler des autres symptômes à cette occasion, parce que tout le monde sçait, qu'il n'y a presque aucune fièvre où il ne manque quelqu'un de ceux-cy.

Si l'on ne peut point faire une définition exacte de la fièvre, ni apporter les signes propres qui la spécifient, on peut bien moins lui donner une cause générale. En effet chaque fièvre a un principe différent de celui des autres : le sang bouilt dans les fièvres ardentes, & dans le *causus*, & presque toutes les fièvres malignes remplies de frissons viennent au contraire de ce que le sang fermente moins que de coutume.

Sur quoy
l'on doit
fonder
les di-
verses
indica-
tions.

Par une raison semblable, on doit conclure que le prognostic, & la maniere de guérir les fièvres se doivent principalement tirer de leurs différentes especes : ainsi nous en voyons qui sont très-legeres, d'autres qui sont très-fortes ; & enfin des troisièmes,

qui par rapport aux deux premières , peuvent s'appeller maglignes. Il y en a quelques-unes qui cèdent aisément aux absorbans & aux précipitans ; d'autres s'aigrissent, si l'on n'a recours promptement à la saignée ; & il y en a un tres-grand nombre qui ne sçauroient être gueris sans les purgatifs.

Afin donc que nous puissions établir quelque chose de constant & de clair dans la suite de ce traité , il faut premièrement parler des différentes fièvres ; ce qui nous donnera lieu de parcourir chaque espece avec plus de méthode.

Il y a des fièvres qui dépendent de quelques maladies , telles sont les fièvres qui suivent les grandes blessures les fractures, les luxations &c. à cause des ébranlemens extraordinaires que toutes les parties du corps en reçoivent. On en voit qui sont produites par des ulceres , & par des absces internes dont les matieres font des irritations & des distractions aux fibres membraneuses & nerveuses des environs. Ces fièvres sont , à proprement parler , des accidens ou des symptômes des maladies qui attaquent les parties solides. Il y en a d'autres au

Difference des fièvres.

contraire qui viennent seulement du mouvement déréglé des humeurs , & des levains étrangers qui s'y mêlent ; & quoique dans le commencement de ces dernières , les parties solides de nôtre corps soient dans une bonne disposition , cependant leur tissu peut être tellement dérangé par le vice des liqueurs , qu'on y remarquera des desordres à peu près semblables aux maladies qui peuvent causer ou entretenir les fièvres accidentelles ; ainsi après de longues intermittentes , l'on trouve souvent le pancréas , le foye , ou le mésentere schirreux. Les absces & les ulceres qui causent de la fièvre , sont d'ordinaire dans le poumon ou dans le foye , ou dans d'autres viscères : nous pouvons donc dire en général qu'il y a deux sortes de fièvres : que les unes sont symptomatiques, parce qu'elles naissent du desordre des parties solides ; & que les autres au contraire sont essentielles , parce que leur cause est seulement dans l'alteration des liqueurs , d'où procede immédiatement le trouble de toute l'économie , lorsqu'elles se répandent par tout le corps.

*Fièvres
sympto-
mati-
ques.*

Les unes & les autres sont inter-

mittentes , ou continuës. Les inter-^{Inter-}
mittentes ont leurs accès à certaines^{mitten-}
heures tous les jours , ou de deux^{tes.}
jours l'un , ou seulement le troisiême,
ou bien enfin le quatriême jour, reve-
nant de trois ou de quatre jours l'un.
Celles qui viennent tous les jours sont
doubles tierces , ou quotidiennes :
Celles qui ont un bon jour & un mau-
vais de suite , sont appelées tierces :
Celles qui ont deux jours entiers de
bon , sont nommées quartes ; comme
celles qui en ont trois s'appellent quin-
tes. Si ces fièvres ne gardent pas des
tems précis dans leurs accès , enforte
que les retours ne s'en fassent pas à de
pareilles heures dans les jours mau-
vais , ou si les symptomes paroissent
moindres qu'ils ne doivent être , ou
mêlés avec d'autres qu'ils n'ont
pas coutume d'accompagner, l'on dit
que ces fièvres sont bâtarde, ou con-
fuses. Mais si l'on voit qu'outre les accès
qui doivent survenir dans une fièvre
simple, il y en ait encore quelqu'autre
qui appartienne à un autre fièvre ,
pour lors l'on dit que la fièvre est
composée ; ainsi quand les fièvres in-
termittentes sont mêlées entr'elles ,
l'on voit des doubles quartes , où un

homme a deux jours de suite la fièvre, & un bon jour; des doubles tierces, où il a tous les jours des accès, mais toujours l'un plus fort que l'autre; des triples quarts, où le malade a la fièvre tous les jours, mais de sorte qu'après deux petits accès, il a le troisième plus violent, &c.

*Conti-
nuës.*

Les fièvres continuës sont avec redoublement, ou sans redoublement: Celles qui vont toujours d'un pas égal sans redoublemens sensibles s'appellent synoques; Celles au contraire, qui ont des redoublemens de tems en tems sont ou quotidiennes ou tierces, &c. Il faut encore remarquer que les fièvres continuës se trouvent quelquefois mêlées avec les intermittentes, comme dans l'hémitrite, où suivant nos observateurs l'on voit un mélange de la quotidienne continuë, & de la tierce intermittente.

Enfin, soit que les fièvres soient intermittentes, ou qu'elles n'aient aucune interruption, elles peuvent être benignes, ou malignes, avec frissons, ou sans frissons, avec soif ou sans soif, avec déjections, ou sans déjections &c. ce qui leur fait recevoir differens noms suivant leurs differens symptomes principaux.

Vû que la fermentation du sang & des humeurs se trouve presque toujours augmentée ou diminuée de son état naturel dans les especes de fièvres que nous venons de rapporter, il m'a semblé à propos de parler de la fermentation en général, comme j'ay fait, avant que de traiter des fièvres; puisque quand même la fermentation ne seroit point troublée au commencement en certaines fièvres, il seroit difficile qu'elle ne le fust bien-tôt après; car de même que la fermentation du sang étant desordonnée, les fonctions du corps ne s'exécutent pas bien, l'on peut pareillement dire que quand il arrive quelque changement dans les organes, la fermentation naturelle des liqueurs ne demeure pas dans le degré que la santé demande.

CHAPITRE XVII.

Des Fièvres intermittentes en général.

LEs fièvres intermittentes sont celles où les malades, en tout autres Defini-
tion. tems qu'en celuy des accès, paroissent en santé, & sans aucun des accidens

qui ont coutume d'accompagner ces fièvres.

*Divi-
sion.*

Il y a plusieurs de ces fièvres, qui sont réglées, & d'autres qui ne le sont point : Quelques unes commencent par des frissons suivis de chaleur, à quoy succede la sueur ; quelques autres n'ont point de frissons, mais se font seulement connoître par une grande chaleur. Enfin il y en a de plus rares, où l'on ne sent que du frisson sans aucune chaleur. Ainsi quoi qu'on sache de quelle façon ces sortes de fièvres prennent naissance, l'on en juge moins par la maniere dont elles assaillent le malade, que par leurs retours, lorsqu'on les veut réduire à des especes différentes : il est aisé de voir par là que les fièvres intermittentes ne sont nommées telles que parce qu'on voit le malade entre les accès, sain & dégagé de tous les accidens qui l'accabloient pendant que la maladie le tenoit.

*Fièvres
régliées.*

L'on appelle fièvres réglées celles dont les accès laissent des tems semblables, ou égaux entr'eux : Ce retour des accès est sans doute quelque chose de surprenant dans ces fièvres. L'on voit qu'un malade est attaqué précisé-

ment à une même heure tous les jours qu'elles sont déterminées à revenir, & les pendules n'ont pas plus de justesse: C'est ce phénomène dont tant de Philosophes & tant de Medecins ont jusqu'à present cherché inutilement l'explication ; car pour les fièvres désor-
données & qui changent à tous mo-
mens , l'on conçoit assez que différentes causes les peuvent produire avec toutes leurs inconstantes variétez.

Entre les fièvres qui sont tres-réglées , & qui paroissent sans mélange d'aucune autre fièvre, l'on ne compte que la tierce & la quarte exquises, parce que la fièvre quotidienne se voit rarement ; & quand on l'observe on la trouve peu differente de certaines especes de fièvres malignes , qui dépendent d'une si grande corruption d'humeur que les fermentations qui s'y excitent sans cesse , ne les pouvant jamais purifier , elles affligent continuellement toutes les parties du corps dans lesquelles ces sucx dépravés se répandent.

La fièvre tierce exquisse , est celle dont l'accès dure au plus douze heures, & l'intermission au moins trente six.

La fièvre quarte exquisse , a des

accès qui durent au plus dix-huit heures , au moins quatre ou cinq heures ; & son intermission est au moins de cinquante quatre heures , & au plus de 68. heures. Ces phénomènes doivent être principalement expliqués par les différentes causes de ces fièvres.

*Leurs
différen-
ces.*

Je remarquerai seulement ici en passant, que le froid de la fièvre quarte est plus profond , plus *contondant* , & dure plus long-tems , que celui de la tierce ; de sorte que ceux qui ont la fièvre quarte croient que le froid leur pénètre jusqu'aux os : au contraire , dans la fièvre tierce le froid est plus acré , plus piquant , & plus court.

Pour ce qui est de la chaleur, elle est fort grande & fort acré dans les fièvres tierces , mais elle se distribue d'une manière tres-égale dans tout le corps ; au contraire dans les fièvres quartes elle y est inégalement répandue , & elle n'a pas une semblable acreté.

*Phéno-
mènes à
expli-
quer.*

Avant que de déclarer mon hypothèse sur la solution du problème fameux du retour des intermittentes réglées , je vais résoudre quelques propositions moins considérables qui y ont du rapport. Premièrement, pourquoy plus l'intermission est longue , plus

l'accès est-il court en chaque espece de fièvre ;

Secondement , pourquoi en douze heures au plus, se dissipe-t'il dans une tierce , la matiere de l'accès qui s'est amassée pendant trente-six heures ; & que dans les fièvres quartes 6. 12. ou 18. heur. suffisent pour l'évacuation de l'humeur morbifique qui s'est reproduite & filtrée en 54. 60. ou 66. h.

Troisièmement, pourquoi le froid de la quarte est-il plus long & plus grand, & la chaleur plus foible que dans la tierce ?

Quatrièmement, pourquoi le pouls est-il égal dans la tierce, & inégal dans la quarte , la chaleur étant égale dans la premiere , & inconstante dans la seconde ;

Pour répondre à toutes ces questions l'on doit faire quelques suppositions que nous ne laisserons pas de prouver afin que quand on en connoîtra l'utilité, l'on n'ait aucun lieu de douter de leur certitude.

Premierement , la cause des fièvres intermittentes doit être quelque matiere qui se mêle seulement en certains tems au sang pour le faire fermenter durant quelques heures. Or quand le sang cesse de fermenter , il

Explication.

faut que les levains qui l'excitent à ce mouvement aient été adoucis , ou séparez du reste de la masse des humeurs ; de sorte que le sang ne fermenteroit point de nouveau , s'il n'y avoit quelque matiere qui rentrast dans la masse de cette humeur , pour l'émouvoir comme auparavant.

Secondement , le levain n'est rectifié , ou écarté des routes de la circulation du sang plutôt ou plus tard que selon la différente nature du sang, ou du levain même ; & par conséquent c'est delà que dépend la grandeur de l'accès , car l'on doit supposer qu'il finit lorsque le levain est adouci , ou chassé hors des voyes de cette circulation.

Troisièmement , l'on ne doit pas douter que ce qui est expulsé sur la fin de chaque accès , soit par les sueurs, soit par d'autres excretions , ne contienne beaucoup du levain qui faisoit fermenter le sang ; néanmoins tout ce ferment n'a pas été poussé fort loin des routes de la circulation , ou pour mieux dire une partie de ce qui en a été détourné y peut rentrer ; ainsi ce qui s'est séparé dans les glandes du foye , du pancréas & du ventricule

peut aisément se confondre de rechef dans le sang. L'on doit ajoûter à cela que cette matiere étrangere n'étant pas tout à fait corrigée, se trouve disposée à reprendre ses premieres qualitez par son mélange avec les alimens, ou avec d'autres substances hétérogènes.

Quatrièmement, les inquiétudes, les nauzées, les vomissemens, les douleurs du ventricule, les frissons dans le dos, sont autant de preuves que la matiere qui cause les accès, est d'abord contenuë dans les premieres voyes & que de là elle passe dans le sang. Ceci supposé.

L'on pourroit croire que les levains ^{Supposition.} qui produisent la fièvre tierce, ne sont que le chyle crud, ou moins cuit, qui n'ayant plus sa douceur ordinaire retient un peu de la nature des acides qu'il a contractée, parce que la masse du sang étant trop chargée de parties huileuses, & sulphureuses, ne fournit pas assez de sels volatils au levain de l'estomac; vû que si les sels volatils du sang sont extrêmement enveloppez dans des parties huileuses, ils ne s'en separeront pas aisément, ainsi le ferment stomachal sera languissant; & se trou-

vant privé de ces sels subtils, & spiritueux il ne pourra pas détruire les aigres qu'il rencontrera dans les alimens, de sorte que ces parties acides s'exaltant dans la fermentation, feront un chyle qui retient de leur nature.

Au contraire la matiere hétérogène qui passe dans le sang pour former la fièvre quarte, est un chyle plus grossier & plus salé qu'à l'ordinaire, qui se mêle continuellement à un sang aigre, & tartareux; car lorsque le sang a une fois acquis de telles qualitez, les alimens se digerent mal: toutefois comme le levain stomachal est fort aigre & salé, ainsi que les humeurs dont il provient, on mange beaucoup, & le chyle est rempli de toutes les parties salines du ferment, & des alimens.

L'on voit par là d'abord pourquoi le chyle qui devient aigre dans la fièvre tierce, fait plutôt fermenter le sang, car c'est à cause que l'un & l'autre sont de natures fort opposées: au contraire le chyle dans les fièvres quartes peut quelque tems circuler avec le sang, auquel il est plus homogène, sans y exciter une grande fermentation; mais le chyle venant à épais-

le sang, & à retarder la circulation, il arrive que les particules du sang qui séjournent dans les vaisseaux, rendent les parties organiques plus pesantes & plus engourdies, écartent les fibres membraneuses, sur tout les periostes, d'où sont produits les frissons qui font le commencement de l'accès. On observe encore icy que plus l'accès est court, plus l'intermission est longue; car si l'accès ne dure pas, c'est une marque que le sang se purifie promptement, & que la matiere se fait bien-tôt jour au travers des pores des parties, ce qui ne peut pas arriver à moins que le sang n'ait beaucoup de mouvement, ou que le chyle n'ait tres-peu de grossiereté; & dans l'un & l'autre cas, ce nouvel épaisissement du sang, qui fait naître le nouvel accès doit arriver plus tard, à raison de cette subtilité du chyle & du sang.

Le froid des fièvres tierces est d'ordinaire fort court, & celui des quartenes fort long; parce que le chyle qui est acide dans les tierces fermente presque d'abord avec le sang qui est fort huileux, à peu près de la même façon qu'on voit que les choses qui contien-

*Autre
explication.*

ment des souphres & des sels , s'enflamment , ou fermentent tres-vîte ; cependant à cause de l'acidité du chyle , le sang perd au commencement beaucoup de son mouvement, & de sa chaleur naturelle , mais il est aussi-tôt réchauffé & ranimé par l'abondance de ses parties huileuses & volatiles : au contraire dans les fièvres quartes , la longueur du froid dépend principalement de la grossiereté du chyle , & du sang , & du peu de parties volatiles qui se rencontrent dans l'un & dans l'autre.

*Le froid
de la
quarte
plus
grand.*

Dans la fièvre tierce , la chaleur est excessive, acre , & mordicante ; & elle persiste bien plus long-tems que dans la quarte , par rapport à la durée du froid ; parce que les fermentations qui se font par des sels huileux , ou dans des liqueurs huileuses , sont plus longues & plus fortes que celles qui se font par des sels simples , & dans des liqueurs qui sont dépoüillées de matieres onctueuses qui entretiennent davantage les émotions ; ainsi quand on a mêlé au lait l'huile de tartre par défaillance , elle fait une fermentation beaucoup plus constante , & même plus grande avec un acide , que si cette

huile avoit été mêlée simplement à l'eau avant le mélange de l'acide : Or nous avons montré que la masse du sang étoit remplie de parties huileuses dans la fièvre tierce , & qu'elle ne l'étoit pas dans la fièvre quarte. De plus , ce temperament huileux du sang , dans la fièvre tierce , empêche les obstructions en s'opposant aux coagulations des sels , & en assouplissant les parties solides ; & c'est peut-être par cette raison que le pouls est égal dans cette fièvre, & non dans la quarte. Nous expliquerons les autres phénomènes qui regardent ces fièvres , quand nous viendrons à parler d'elles dans le détail.

CHAPITRE XVIII.

De la fièvre tierce , exquise ou reguliere.

L'On appelle fièvre tierce, legitime ou exquise , celle qui vient de deux jours l'un , & dont les attaques durent au plus douze heures.

Au commencement de chaque accès le malade s'apperçoit d'un frisson assez violent qui se fait sentir davantage *Caractères.*

vers le bas du dos , & au haut des reins. Sur la fin du frisson , ou même dans le tems qu'il continuë, l'on a des envies de vomir , des douleurs d'estomac , & quelquefois l'on vomit de la bile , ou bien il vient un flux de ventre. Quand ces accidens cessent, le malade sent une chaleur acre & brulante également repandue dans toutes les parties de son corps , & quand cette ardeur commence à se ralentir, la peau devient humide par la relâchement des fibres , & tout le corps semble inondé par la sueur ; tout cela se passe en moins de douze heures : car l'on appelle tierces bâtarde , celles dont les accès durent plus de tems , & qui sont en récompense beaucoup moins violents. Enfin dans les veritables tierces , le pouls pendant le froid est lent, & petit ; & au contraire dans le chaud il est élevé & tres-vîte ; toute - fois dans l'un & dans l'autre état il conserve assez d'égalité ; l'urine est enflammée , & ne sent pas bon ; les frissons ne sont pas long , & le malade n'a coutume d'être travaillé d'une soif excessive , de la douleur de tête , & d'une difficulté de respirer , que dans le chaud qui est toujours accompagné

d'une ardeur consumante, & de beaucoup d'inquietude.

Les jeunes gens qui sont bilieux, prompts, vifs, sont plus sujets à la fièvre tierce régulière que les autres, lorsqu'ils ont usé long-tems d'épiceries & vins violens, qu'ils ont beaucoup travaillé & veillé, & qu'ils se sont fort inquiétez, principalement quand ils ont mené ces manières de vie durant des changemens considerables de saisons, comme entre l'hyver & le printems, ou entre l'été & l'automne. *Causes externes.*

D'où l'on peut conclurre que la masse du sang est chargée de souphres & de parties huileuses ; car les aromates & les liqueurs puissantes doivent communiquer au sang les corpuscules huileux & volatils qui abondent dans leur composition. Les travaux du corps & de l'esprit, ainsi que la colere, & les exercices, font dissiper quantité de parties de la masse des humeurs. Et comme les souphres, & les huiles se dissipent moins que le reste des principes du sang, il n'est pas étonnant que ce liquide en devienne plus huileux ; & même il se peut faire que par l'agitation & le mouvement, ces souphres & ces sels se volatilisent de plus en plus. *Explication.*

Quand une fois le sang a beaucoup de parties huileuses, il contient moins de sels volatils purs, ou ceux qu'il contient sont tellement embarrassés par ces sortes de parties, que difficilement ils s'en peuvent dégager. On doit donc conclure qu'en cette disposition le levain de l'estomac n'est pas fort propre pour dissoudre les alimens; parce que n'étant pas assez chargé de sels alkalis volatils, il ne peut détruire les aigres qui y sont: de sorte que le chyle se trouvant plus acide qu'à l'ordinaire il fermente avec la bile, ce qui excite un frottement, & un picotement dans les fibres du *Duodenum*, & du *Pilore*: de là vient qu'on sent d'abord un frisson sur la fin du dos où ces parties sont situées, qu'on a des envies de vomir, & quelquefois des vomissemens par la contraction du pilore; & ce chyle qui fermente entre dans les veines lactées d'où il passe dans le sang; mais comme il ne se subtilise gueres davantage, & qu'il retient encore beaucoup de son acidité, il ralentit pour un moment le mouvement du sang, ce qui rend les parties extérieures froides & le pouls petit; d'ailleurs ce sang ne circulant pas avec

facilité dans les vaisseaux capillaires du poumon, l'on éprouve quelquefois de la difficulté à respirer ; mais un instant après, ce chyle indigeste qui a été mêlé au sang , excite une tres-grande fermentation ; car comme il est plus épais que le sang , & que la figure de ses parties n'est pas propre au mouvement , il ralentit d'abord le cours de cette humeur ; ce qu'il ne peut cependant pas faire sans acquérir lui-même à proportion de sa résistance plus d'effort, ou un plus grand degré de mouvement ; & comme les petites parties qui le composent sont plus grosses que celles du sang , celles-là en acquièrent toujours davantage qu'elles n'en perdent, parce qu'elles ont moins de superficie, par rapport à leur masse ; de sorte qu'à la fin elles coulent avec une extrême impetuosité de tous côtez , & trouvant en mille endroits des pores trop étroits pour elles , parce qu'elles sont un peu plus grossieres que les parties ordinaires du sang , il s'ensuit qu'elles ne peuvent s'ouvrir le passage sans quelques rudes frottemens contre les fibres. C'est pourquoy il s'en excite une chaleur acre qui se disperse par tout le corps. Le pouls s'élève

par la même raison ; & ces mêmes particules étendant avec violence le péricrane & les meninges , doivent causer de cruelles douleurs de tête ; en passant par le poumon , elles élargiront les vaisseaux , & causeront des difficultez de respirer ; parce que quand les vaisseaux sanguins sont élargis , la trachée altere & toutes ses ramifications dans la substance pulmonaire sont comprimées , ce qui rend difficile l'entrée de l'air dans le poumon. Enfin le sang fermentant plus qu'à l'ordinaire, irritant ou échauffant avec excès les fibres du cœur , doit-on s'étonner de ce que le pouls est plus vite ? Pour la soif qui accompagne toujours le chaud de ces sortes de fièvres , elle vient de ce que la matière grossière qui fait fermenter le sang , se fourant dans les pores des glandes & des membranes de la gorge, empêche la séparation de la salive. De plus, quand le sang est dans un grand mouvement , il ne se sépare presque jamais rien par les filtres , vû que pour les filtrations il faut que l'humeur à filtrer se meuve lentement , afin de donner lieu à la desunion de ses differens principes ; il se peut faire même que les sels

du sang picotent la gorge. Quoi qu'il en soit, le suc salivaire ne se filtrant point, il est impossible que le malade ne ressentir de la soif, puisque c'est l'écoulement de ce suc dans la bouche & dans l'œsophage qui dissipe cette envie des choses liquides. La couleur rouge & enflammée de l'urine, vient de l'exaltation des souphres grossiers, & du mélange de la serosité du sang avec les parties acides contenues dans le chyle; c'est pour cela que presque tous les accidens que nous venons de décrire, finissent par la sueur, vû que les parties hétérogènes & salines qui se sont mêlés avec les sereuses dans le tems de la grande émotion des humeurs, peuvent fort bien se dégager de la masse du sang par les differens filtres, quand le sang n'est pas dans un mouvement si rapide; mais parce que divers tamis qui peuvent séparer la serosité du sang, ne sont pas tous tellement hors des voies de la circulation, que ce qu'ils ont filtré ne puisse rentrer dans le sang; il s'ensuit qu'il y a une partie de la matière qui y rentre, & que la maladie qui paroïssoit éteinte se réveille peu de tems après, & excite des desordres semblables aux préce-

dens ; car , comme nous avons dit , il se porte une tres-grande quantité de cette matiere étrangere dans les glandes de la bouche , de l'estomac & des intestins ; ce qui fait que la boisson , ou les alimens doivent en passant par toutes ces parties se charger de tous ces restes du levain qui avoit fait fermenter le sang , & qui doit être la cause d'un nouvel accès.

Enfin , l'accès continue 6. 8. 10. ou au plus 12. heures , suivant que le sang a plus , ou moins de parties huileuses & volatiles ; parce que domptant plus facilement, lorsqu'elles abondent davantage , les acides qui se rencontrent dans le chyle , il est nécessaire que d'autant plus qu'il y aura de ces particules volatiles dans le sang , les accès soient d'autant plus courts , quoiqu'ils puissent être plus violens.

*Refutation
de
Sylvius
Deleboé.*

J'admire que quelques Medecins se soient imaginez qu'il faut suposer des obstructions aux conduits lateraux du pancreas pour expliquer le retour des fièvres intermittentes ; ils tâchent de prouver leur *Système* par quelques experiences. Il me souvient entr'autres, d'avoir lû dans Graëf, & dans *Sylvius*, qu'ils avoient fait injection de quelque
liqueur

liqueur chargée de sels volatils teints d'une certaine couleur artificielle , & que l'ayant seringuée dans le conduit pancréatique d'un malade qui étoit mort d'une fièvre intermittente , ils y avoient observé quelques obstructions des conduits latéraux: mais il me semble qu'ils ne pouvoient rien conclurre en leur faveur de cette experience , puisque par une autre experience Graëf avouë en un autre endroit , qu'au moindre froid les vaisseaux pancréatiques se bouchent quoique l'animal soit vivant ; d'où l'on peut inferer que cela doit arriver encore plus aisément dans un cadavre. De plus, s'ils avoient rencontré des obstacles dans les conduits du pancréas, l'on pourroit croire avec raison que ce seroit des Symptômes de la maladie , puisqu'on remarque dans les mêmes fièvres des obstructions & des schires au foye & aux autres glandes ; ce qu'on ne voit pas seulement dans les corps de ceux qui sont morts de la fièvre quarte , mais même en ceux qui sont morts de la fièvre tierce. *Charles Pison* en rapporte plusieurs exemples dans la sect. 6. de *serosa illuvie*.

Enfin je trouve qu'il est aussi difficile

d'expliquer le retour de ces obstructions réglé en certains tems , que celui des accès mêmes , & l'on ne veut nous tirer d'un embarras que pour nous jeter dans un autre encore plus grand : car l'on doit compter , que quelquefois les retours des fièvres sont tellement limitez à certaines heures , que les horloges ne vont pas plus juste ; ainsi il semble ridicule d'attribuer de pareils effets à une cause variable , & qui n'a nul fondement de consistance.

Mais lorsqu'on est destitué des principes de la véritable Philosophie , l'on s'accoutume bien-tôt à supposer ce qu'on veut expliquer , ou bien à admettre des choses qu'on a autant de peine à comprendre qu'à résoudre le problème ; c'est ce qui est encore arrivé à *Morton* , qui ayant vu quelques maladies spasmodiques dont les accès étoient reglez , a conclu que le retour des fièvres intermittentes dépendoit des esprits , comme s'il étoit plus aisé d'expliquer ces retours par les esprits , que par d'autres sortes de liqueurs.

Preuves. Il paroît au contraire , que nôtre explication des périodes de la fièvre tierce , ne suppose rien qu'on puisse

nier ; toutefois , parce que la matiere hétérogène qui se separe d'avec le sang sur la fin des accès ne se separe pas toute , & que de celle qui s'est se-
parée une partie repasse incontinent dans le sang par les lymphatiques , l'on peut demander comment le residu de cette matiere morbifique, étant re-
mêlé au sang , pourra circuler à l'or-
dinaire sans causer aucun trouble ?
L'on dira même qu'il n'est pas proba-
ble que le levain de l'estomac , & la
lymphe intestinale demeurent, & s'ac-
cumulent dans leurs reservoirs jus-
qu'au commencement d'un autre ac-
cès. Mais il est aisé de répondre , que
la matiere hétérogène qui des lymphat-
iques , ou de l'estomac & des boyaux
repasse dans le sang , n'est pas en une
quantité suffisante pour exciter une
fermentation avec luy, ayant été adou-
cie dans l'accès precedent ; au lieu que
celle qui réside dans le ventricule , &
qui se mêle continuellement au levain
de l'estomac , & à la lymphe intesti-
nale acquiert promptement de nou-
velles forces par son mélange avec les
aigres des alimens ; & ces parties qui
avoient été tempérées par la substan-
ce huileuse & balsamique du sang ,

reprenant, en s'en dégageant, leur première acidité, elles en font développer dans les alimens de nouvelles qui ont la même qualité, de sorte qu'au bout de quelque tems elles deviennent en une quantité suffisante pour exciter une grande fermentation avec le sang ; & l'on ne doit pas s'étonner de ce qu'en douze heures au plus, il s'évacue davantage de ces parties hétérogènes, qu'il n'en entre dans le sang en trente six ; car la grandeur de la fermentation, la rapidité du cours du sang & la volatilité de ses parties, doivent fort contribuer aux différentes séparations, & à la dissipation de ces hétérogénéitez, qui d'ailleurs dans la tierce sortent presque toutes par les sueurs, & par les glandes cutanées ; ce qui fait qu'il en rentre tres-peu dans la masse du sang : ainsi lorsque les sueurs, & les transpirations sont moindres, comme il arrive dans la double tierce, & dans la tierce bâtarde, les accès sont plus longs & les intervalles plus courts ; parce qu'alors l'humour étrangère ne s'échappant plus par les pores de la peau, va presque toute avec la lymphe intestinale ; qui peut facilement l'insinuer de nouveau, par les

veines lactées , dans les humeurs qui circulent , & qu'elle mettra de rechef en fermentation. Il est inutile de dire que les sueurs dépendent dans la tierce des parties volatiles qui sont dans le sang , & du grand relâchement qui survient aux fibres après l'agitation fiévreuse , & en consequence duquel les pores de la peau se dilatent.

L'on peut facilement tirer les prog-^{Prognos-} nostics de la fièvre tierce , de ce que^{tic.} nous venons de dire.

Premierement , ceux qui meurent dans l'accès d'une fièvre tierce , ou d'une autre intermittente , expirent toujours dans le froid ; car lorsqu'ils peuvent atteindre le chaud de la fièvre, ils en sont quittes , du moins pour cette fois , non pas seulement comme dit *Sydenham* , parce que la matiere hétérogène est écartée ou dissipée ; mais parce que le sang reprend son mouvement, & sa liquidité qu'il avoit comme perduë dans le tems du frisson par le mélange de cette matiere. Ainsi *Harvée* assure que ceux qui sont morts au commencement de l'accès de la fièvre tierce avoient les poumons remplis d'un sang épaissi & comme coagulé , parce que l'humeur qui

faisoit la maladie ne pouvoit circuler avec le sang par des organes si obstrués.

Secondement , les tierces qui sont sans aucun vice des parties internes , & sans abbatement de forces , sont hors de peril , principalement quand elles arrivent à des jeunes gens , en été, ou au printems, & dans ce cas on les doit considerer comme des dépurations du sang , qui ne s'éloignent pas beaucoup des loix de la Nature ; outre que les pores qui sont fort ouverts par la chaleur de ces saisons , donnent une issue à la matiere fiévreuse. Par des raisons opposées , les fièvres tierces qui arrivent à des personnes avancées en âge , en hyver ou en automne , sont plus dangereuses ; & comme la transpiration est moindre pour lors , il semble qu'elles peuvent avoir des suites fâcheuses , par le long sejour que la matiere doit faire dans le sang , si l'on n'a souvent recours à la purgation.

Troisiémement , il y a des tierces intermittentes malignes, qui, comme dit *Rivière*, ne sont point sans danger, bien qu'elles aient des tems de relâche sensibles : & quoique cela soit

opposé à Hippocrate, l'expérience n'a pas laissé de le confirmer aux dépens de plusieurs malades dans l'année 1694. On distinguoit d'abord ces sortes de fièvres par la grande foiblesse du malade, par quelque saignement de nez, par des nauzées, & sur tout par des taches pourprées qui se découvroient dans la suite.

Quatrièmement, les véritables tierces ont coutume de finir en sept accès, pourvu qu'ils durent peu, que le malade se porte bien dans le tems de l'intermission, & qu'il ne sente point de grandes lassitudes après les attaques; car tout cela montre qu'il n'y a pas beaucoup de matiere étrangere, & qu'elle est chassée par la fermentation sur la fin de l'accès, ou après le frisson par le vomissement qui guerit quelquefois tout d'un coup le malade, soit en évacuant toute la matiere, soit en causant des ébranlemens assez violens pour faire sortir les parties musculeuses & membraneuses de cette tension qui favorise le retour de la fièvre. Mais il survient plus souvent des sueurs abondantes, & des transpirations copieuses qui emportent la matiere fébrile. Il arrive même

quelquefois une jaunisse après le quatrième accès, laquelle apporte la santé au malade, parce qu'elle ne vient que de la dépuracion de la masse du sang. On observe aussi que quand il s'éleve des galles, des croutes, ou des pustules autour des lèvres ou des narines, ce sont des marques qui montrent que la tierce est à sa fin, parce que ce sont des effets d'une transpiration plus forte, plus grande, & d'une humeur plus corrosive qui coupant plusieurs filets ou vaisseaux capillaires de la peau, tres-délicate en ces endroits, y cause l'épanchement d'une lymphe sanguinolente, qui se fige à l'air & reste attachée aux ouvertures des petits tuyaux qu'elle a percés. Mais cette maladie se termine plus ordinairement par le flux de ventre qui succede aux accès, parce que cette évacuation emporte une plus grande quantité de ce qui devoit se remêler de nouveau au sang pour produire les attaques suivantes.

Cinquièmement, quoique les fièvres tierces qui viennent l'été, & le printems, ou dont les accès sont brefs & les intermissions parfaites, ayent coutume de recevoir une prompte

guérison ; toutefois on remarque souvent que par la mauvaise manière de vivre , par une disposition vicieuse du tempérament , ou par des médicamens pris à contre-tems , cette maladie se change en d'autres , ou se rend plus opiniâtre. C'est dans ces sortes de rencontres qu'*Alexandre Tralian* assure qu'elle devient quelquefois incurable ; & c'est apparemment dans les mêmes occasions que quelques-uns de nos Observateurs nous disent , qu'ils ont vû des fièvres tierces qui duroient plusieurs années.

Sixièmement , le quatrième accès est d'ordinaire le plus fort dans les fièvres tierces : car dans ce tems-là , la maladie est en sa vigueur ; c'est-à-dire , que les accidens sont plus violens : mais plusieurs fois elles finissent avant le septième accès.

Septièmement , lorsque la fièvre tierce ou quelque autre intermittente cesse tout d'un coup sans évacuation , & sans signe de coction , elle menace de revenir peu de tems après : ce qui montre bien que cette maladie dépend de levains qui sont dans nos humeurs , & qui s'y augmentent peu à peu , & par intervalles jusqu'à ce

qu'ils se manifestent en excitant subitement des émotions qui en détruisent une partie, & non pas d'un venin mêlé aux esprits, comme le pense Morton.

Guérison. Pour guerir les fièvres tierces *exquisés*, l'on doit tâcher de vuidier le ferment étranger qui a passé dans les vaisseaux sanguins ou qui s'est cantonné dans quelques réduits, d'empêcher qu'il ne se mêle au sang de nouveau lorsqu'il en est chassé; & qu'il ne rompe quelques tuyaux en fermentant trop violemment avec cette humeur.

Indications.

On doit aussi conserver les forces du malade, adoucir ses symptômes; & en un mot corriger ou chasser la matière qui cause la maladie, & prévenir sa reproduction en donnant au sang une disposition capable de fournir un levain stomacal bien conditionné.

Régime.

On ne peut faire toutes ces choses que par les alimens ou par les remèdes. La raison dicte d'abord, que le malade ne doit user d'alimens ni solides ni liquides dans l'accès, ni même un peu auparavant; vû qu'on sçait assez que le ventricule étant rempli d'un suc étranger ne peut point digérer; de sorte que les alimens se corrompent.

& contractent le vice de la matiere qui fait naître dans le sang une fermentation contre nature, ce qui augmente considerablement l'accès. Cette regle peut cependant recevoir quelque exception : car il arrive assez de fois que le levain qui cause la fièvre picote avec tant de violence les fibres du ventricule , qu'on est obligé d'accorder quelque aliment au malade , pour émousser les pointes de ce levain dans le commencement de l'accès : sans cela il tomberoit en foiblesse par la corrosion des fibres nerveuses de ce viscere. C'est pourquoy *Septalius* après *Galien* dit en parlant des diètes des malades , que quand il s'épanche des humeurs mordicantes dans le ventricule , & qu'on sent des tiraillemens vers l'orifice supérieur , il arrive quelquefois des syncopes si violentes , que même dans de simples fièvres tierces intermittentes , elles causent la mort : ainsi pour empêcher ces desordres , il faut donner à manger au malade avant l'accès , ou dans le commencement : mais cela est rare dans les fièvres tierces , non dans les quartes où les humeurs , sont plus aigres, & moins adoucies par des parties huileuses.

Avant l'accès. On ne doit point prendre des choses liquides avant l'accès , quand même elles ne seroient pas chargées de parties nourricieres , ou propres à fermenter , parce qu'elles dissoudroient les matieres qui sont dans l'estomac , & serviroient de vehicule pour les porter dans la masse du sang : ce qui rendroit encore l'accès beaucoup plus fort. Il faut donc interdire toute boisson dans le commencement de l'accès , & pendant tout le frisson ; à moins dit Fernel , *qu'on ne veuille faciliter le vomissement avec de l'eau chaude ou quelque autre vomitif un peu plus vigoureux.* Car par là l'on empêche que la matiere contenue dans le ventricule , & qui doit causer l'ardeur de la fièvre , ne passe toute entiere avec le chyle dans la masse des humeurs.

Dans l'accès. Durant le chaud , ou sur la fin de l'accès , le malade peut boire , & même prendre quelques bouillons. Il est bon qu'il les avale chauds , principalement quand il les prend sur la fin de l'accès , afin de faciliter les sueurs qui arrivent dans ce tems-là. C'est pour cela qu'on peut même donner un peu de vin leger & trempé durant que le malade sue , tant afin qu'il se fortifie ,

qu'afin que cette évacuation par le moyen de laquelle les parties les plus subtiles & les plus actives de l'humeur corrompue sortent plus commodément, soit la plus abondante qu'il est possible ; mais dans la violence du chaud, lorsque la soif est extraordinaire, & qu'on a lieu de craindre les mauvaises suites de la trop grande fermentation des liqueurs, le malade peut non seulement boire de l'eau simple, mais il est encore permis de la charger de quelques gouttes d'esprits acides, ou d'autres medicamens qui peuvent moderer la fermentation du sang, comme ceux qu'on prepare avec le cristal mineral, le salpêtre, & le nitre antimonie.

Quand le malade est hors de son accès & dans les bons intervalles, on le doit nourrir avec de petites soupes, quelques bouillons, des œufs frais, &c. & il ne doit prendre aucune viande ; car le levain de l'estomac est toujours affoibli dans cette maladie, parce qu'il y est embarrassé de viscositez acres, & n'est pas capable de dissoudre des alimens plus solides, qui ne feroient que se convertir en une matiere propre à entretenir la fièvre.

On doit défendre le sommeil lorsque la fièvre saisit le malade, de crainte que la matiere étrangere qui commence à entrer dans le sang étant portée au cerveau , ne bouche les conduits des nerfs qui s'y relâchent alors , on ne s'engage en trop grande abondance dans les vaisseaux des meninges qui sont détendus : ce qui augmente dans le réveil les douleurs de tête. De plus les mouvemens du corps durant la veille tenant les fibres de toutes les parties plus tendues , les rendent plus propres à résister à l'impulsion des liqueurs qui fermentent ; de sorte que quand elles sont plus ramolies dans le sommeil , le sang qui fermente peut plus aisément séjourner en quelqu'une des parties solides. C'est encore par la même raison , que dans le froid de toutes les fièvres intermittentes l'on doit se mouvoir & s'exercer , si les forces , & la saison le permettent , ou se tenir bien couvert auprès d'un bon feu clair , afin de rarefier toutes les humeurs : car pour lors les vaisseaux étant fort pleins ils ne reçoivent que bien peu des levains étrangers qui sont dans les premieres voyes , & dont les mauvaises impres-

sions peuvent être plus facilement surmontées par un sang mis en action ; il n'est pas besoin de recourir, comme fait Morton , à un venin dont les esprits se délivrent , pour expliquer de quelle maniere une fièvre attaque , & est vaincue.

Il faut tâcher d'entretenir le malade *Après* dans un air gay , ouvert , frais , & *l'accès.* un peu humide , excepté dans le chaud de l'accès : car dans ce tems-là on fait tres-mal d'éventer , & même de découvrir un malade , parce que l'on intercepte la transpiration ; & dans le tems du frisson , il faut bien le couvrir , ou le frotter avec l'esprit de vin mêlé à quelques huiles aromatiques, si ses forces ne luy permettent pas d'agir. La raison de cette pratique , c'est que dans le frisson tous les remedes extérieurs qui sont capables de donner du mouvement au sang , & en quelque maniere , un peu de rarefaction , peuvent empêcher qu'il n'entre une aussi grande quantité de matiere heterogène dans cette liqueur qu'il n'y en seroit entré sans cela. De plus ces sortes de remedes en ouvrant les pores par l'effervescence qu'ils produisent dans toutes les humeurs du

corps facilitent la sortie de la matiere hétérogène qui a été mêlée avec le sang. On peut ajouter que ces remèdes relâchant les fibres des membranes , & des nerfs font qu'elles sont moins vivement ébranlées , & que le malade ne s'apperçoit pas de mouvemens si violens. L'on change sur la fin de chaque accès les draps , & la chemise du malade, à cause de la sueur corrompue.

*P'isann-
ne.*

Si l'on voit que l'humeur qui cause la fièvre tierce soit un peu épaisse , ou parce que cette fièvre succède à une fièvre quarte, ou par quelques autres signes, l'on pourra faire une ptisanne avec des aromates , en prenant par exemple *sur quatre pintes d'eau de fontaine chaude , une demi once de canelle en poudre , un gros de sel de tartre fixe , & un bâton de reguelisse , mêlant le tout ensemble & le battant jusqu'à ce qu'il soit refroidi pour le passer par la chauffe d'hipocras ; il ne faut ordonner de prendre de cette ptisanne que dans le frisson , ou un peu auparavant.*

Si d'un autre côté le froid est médiocre , que la chaleur soit fort incommode, & qu'on prevoye quelque

malheur de la grande fermentation des liqueurs , on mêlera dans l'eau commune les aigres de souphre , ou de vitriol , qui suivant le témoignage de Vanhelmont corrigent par une vertu souveraine la chaleur & la soif. Mais si l'on craint qu'ils ne fixent trop les parties volatiles du sang, & qu'ils ne suspendent entierement la fermentation, on pourra faire user au malade de nitre purifié ou de nitre antimonie, mettant de l'un ou de l'autre environ deux scrupules , ou un demi gros sur une pinte d'eau. On peut substituer à ces preparacions de nitre le sel végétal qui approche de leurs vertus. Il faut toujours entretenir la liberté du ventre au malade par quelques lavemens faits avec une décoction de mauve , *Clyster* où l'on ajoutera un peu de miel : Par *res.* exemple deux ou trois onces de miel commun , sur une chopine de décoction.

Après avoir ainsi ordonné au malade la maniere dont il se doit conduire , *Quand* on prendra garde s'il a quelques envies de vomir , & si la fièvre paroît de nature à devenir opiniâtre; car pour lors si l'on ne voit point de disposition inflammatoire dans le bas ventre , on *on doit faire vomir.*

doit luy faire avaler un vomitif deux ou trois heures avant l'accès , ou au plus tard dans le moment que le paroxysme commence , afin que la matiere qui doit causer ce symptôme , & qui se rencontre principalement dans l'estomac , soit rejetée hors du corps. Quand l'operation sera finie , & que le malade n'aura point été à la selle , on luy donnera quelques lavemens , afin de vuider les matieres contenuës dans les gros boyaux : ce qui fera que la matiere heterogène qui se separe de la masse du sang sur la fin de l'accès, trouvera les passages plus ouverts pour se filtrer dans les intestins , & être chassée par en bas.

*Emeti-
ques.*

On peut prescrire differens reme-
des pour faire vomir : par exemple, on
fera prendre *une décoction de feuilles
de cabaret avec l'oximel scillitique , ou
un gros de racine de cabaret reduite en
poudre dans un bouillon ; un scrupule de
gilla vitrioli dans un verre de ptisanne ,
ou six gros de vin émetique , avec trois
ou quatre onces d'eau de chardon beni ,
ou bien cinq ou six grains de tartre sti-
bié dans un peu de bouillon , ou de
ptisanne : ces derniers doivent être
preferez.*

Mais lorsqu'un malade n'a pas de la disposition au vomissement, soit par temperament, ou par vice de confirmation dans les organes, soit par quelque accident qui accompagne la maladie; ou lors que la fièvre ne paroît pas difficile à guerir à cause de la saison, ou de la courte durée des attaques; l'on doit se contenter de faire observer au malade un regime exact tel que nous l'avons décrit auparavant, & luy faire prendre quelque leger purgatif sur la fin de son accès, afin d'empêcher que la matiere qui a été séparée du sang & poussée dans les glandes qui environnent le canal intestinal, ne retourne dans la masse des humeurs. Pour cet effet on infusera deux gros de sené avec un scrupule Purgatif de sel fixe de tartre dans six onces d'eau commune, & on dissoudra dans l'infusion passée une once de manne.

Si l'on croit que le malade ne soit pas suffisamment purgé, on peut faire fondre dans une semblable infusion quelques grains de diagrè de rendu soluble avec l'huile de tartre par défaillance. Sydenham ordonne les purgatifs dans le jour d'intermission; mais je croy qu'en differant ainsi la

Quand on s'en doit servir.

medecine , on laisse le tems à une bonne partie des levains de repasser dans la masse du sang : il sera donc plus à propos de n'attendre que la fin du premier accès pour user de ces re-

Narco-medes. Il dit encore en un autre lieu,
tique. qu'il faut donner quelque narcotique avant l'accès : il paroît toutefois qu'on ne le doit point faire sans avoir auparavant beaucoup purgé le malade ; car quoique le narcotique soit capable d'embarasser les parties du levain , & même d'arrêter leur action, cependant quand elles sont restées en grande quantité , ce ferment reprend bientôt ses premieres forces , & agit avec plus de violence. Ainsi il en arrive de ce remede comme de tous les specifics qu'on donne sans avoir vuïdé assez ; c'est-à-dire , que la fièvre deviendra double tierce , ou continuë.

Erreur
de Syl-
vins.

Il ne faut pas aussi, quoi qu'en dise *Sylvius Deleboé* , faire prendre des purgatifs , ou des remedes qui incisent la pituite , immédiatement avant l'accès , à moins qu'on ne voye une grande disposition à un cours de ventre, ou que le malade n'ait été déjà bien purgé, parce que ces remedes agitant les matieres renfermées dans le canal

intestinal ou dans les glandes voisines, font qu'il en passe davantage dans le sang par les veines lactées, par les vaisseaux sanguins, ou par les lymphatiques; ce qui rend l'accès plus rude; & le purgatif ne pouvant pas agir autant qu'il faut pendant la violence du paroxysme, il cause encore des émotions inutiles au malade.

Quand on a évacué les premières *Précipitans.* voyes, l'on peut employer des absorbans & des précipitans, afin d'adoucir l'acidité du levain, mais lorsqu'on les ordonnera au commencement de l'accès, on les doit faire prendre dans une petite quantité de liqueur, c'est pourquoi l'on prescrit quelquefois dans ce tems-là *douze grains de sel de tartre & autant d'yeux d'écrevice dans une cuillerée de vin chaud*; & quand l'ardeur de la fièvre est fort grande, & qu'on veut diminuer la fermentation, sans empêcher la dépuration des liqueurs, on se sert d'yeux d'écrevice, d'antimoine diaphoretique, ou d'autres médicamens terrestres & absorbans, dans quelque ptisanne sans acides.

Si après avoir vuïdé le canal intestinal le froid ne laisse pas que d'être

Les re-
medes
dans le
frisson.

fort grand dans les accès suivans , on peut administrer durant le frisson , & auparavant , quelques remedes spiritueux , & ordonner , par exemple , à l'imitation de *Sylvius* , de prendre dans des eaux sudorifiques quelques sels volatils , des gouttes d'huiles distillées , & quelque sirop. Ainsi prenez

Potion
sudorifi-
que.

de l'eau de persil & de chardon beny , de chacune deux onces & demie ; demi - once d'eau theriacale , cinq grains de sel volatil de corne de cerf , deux gouttes d'huile de gérosfle , & six gros de sirop d'œillets : on en composera une potion pour faire avaler par cuillerées trois heures avant le frisson ; le malade en pourra même prendre la moitié ou toute entiere à l'entrée du frisson pourveu que ce symptome ait coutume de durer un tems considerable. S'il y avoit cependant une disposition inflammatoire dans le bas ventre , ce que l'on connoîtroit par la tension & par la douleur , il seroit mieux de donner , comme faisoit *Varandée* , deux scrupules de theriaque nouvelle , en faisant boire un peu d'eau

Potion
sudorifi-
que &
anodine.

de plantin par dessus , ou de mêler quelques narcotiques à la potion : par exemple , prenez cinq onces d'eau

de charbon beny , dissolvez dedans dix grains de sel volatil de succin , deux gouttes d'huile de romarin , & six gros de sirop de diacode : ou bien , au lieu de sirop quelques gouttes de *landanum* liquide , pour faire de tous ces ingrediens un breuvage qui doit être pris par cuillerées avant le frisson. Lors qu'on n'a pas sujet d'apprehender une inflammation dans le bas ventre , on peut mettre cinq à six gouttes d'huile de romarin , ou d'huile de thim , qui prises avant l'accès dans l'eau de char- *Specifi-*
don beny , tiennent lieu de grands *que.*
spécifiques.

Mais lors que les vaisseaux sont fort pleins , & qu'on voit , comme nous avons dit , une tension douloureuse à l'abdomen , il est beaucoup mieux de faire saigner le malade aux jours d'intermission ; ce qui rend l'operation des purgatifs qu'on donne dans la suite , beaucoup plus aisée , parce que la depuration des liqueurs se fait avec plus de facilité , quand elles ont un espace plus libre pour circuler , ou pour fermenter. Ajoutez que les fibres des intestins étant relâchées , les canaux des glandes qui se déchargent dans ces tuyaux en sont plus ouverts ;

*Indica-
tion pour
la sa-
ignée.*

de sorte que ce qui doit être chassé par le purgatif , ou être séparé dans la fermentation de la fièvre , trouve des passages fort commodes pour son évacuation: mais on ne doit pas pour cela assurer avec *Baillon* qu'il faut toujours saigner avant que d'en venir à la purgation en toute sorte de fièvres : car lorsqu'il n'y a ni abondance de sang dans les vaisseaux , ni disposition inflammatoire , si l'on saigne avant que d'avoir purgé , la matiere contenue dans les premieres voyes passe dans les routes de la circulation du sang & sert de levain pour augmenter ou pour entretenir la fièvre.

*En quel
tems.*

Il faut bien prendre garde de faire aucune saignée dans le tems du chaud de la fièvre, à moins, qu'on ne craigne la rupture de quelque vaisseau ; car cette operation rendant le sang plus fereux , elle en empêche la fermentation & la dépuration ; & par consequent les évacuations de l'humeur morbifique qui ont coutume d'arriver sur la fin de l'accès ne se font pas bien : cependant l'on est souvent obligé d'ouvrir la veine , principalement avant le quatrieme accès, pour rendre l'effet des purgatifs plus heureux ;
mais

mais l'on doit saigner autant qu'il est possible hors des accès. Si l'on manque de le faire, il arrive quelquefois, quand un malade abonde en sang, & qu'il a une forte fièvre, que des vaisseaux se rompent par la violence de la fermentation, comme on peut voir dans les Epid. de Baillou Livre 2. Si toutefois l'on étoit contraint de diminuer de la quantité du sang dans la plus grande vigueur du paroxysme, l'on pourroit faire boire au malade quelques ptisannes rafraichissantes chargées d'esprits acides; par exemple, *Ptisane ne rafraichissante.* prenez une pinte d'eau bouillante que vous jetterez sur une poignée de feuilles de coquelico : vous laisserez refroidir l'infusion, & vous y ajouterez un demi gros d'esprit de souphre : on y peut mettre aussi les fleurs de violettes, si l'on veut rafraichir davantage. Mais comme toutes ces choses sont des obstacles à la dépuracion du sang, si l'on s'en peut passer, l'on fera beaucoup mieux de se servir simplement d'absorbans, ou de precipitans, qui ont toujours lieu, & qui ne manquent pas de calmer les fermentations du sang en émoussant les pointes de l'humeur morbifique, ou en la

faisant entrer dans les émonctoires. C'est dans cet esprit qu'on peut ordonner les yeux d'écrevices , la terre figillée , ou de Lemnos , le corail , les perles , les écailles d'huitres calcinées , l'antimoine diaphoretique , le besoard mineral , une petite dose de sels volatils qui ne soient point huileux , ce qui se rencontre principalement quand ils sont mêlés aux eaux distillées de chicorées , de pourpier , de laitue , de sperme de grenouilles , &c. qui contiennent toutes quelques sels volatils dépouillés de toute sorte de parties huileuses ; & il n'est pas étonnant que les sels volatils qui ne sont mêlangez d'aucuns souphres , diminuent considérablement les fermentations dans le cas dont nous parlons , sur tout si on les prend au commencement de l'accès , parce qu'ils corrigent puissamment la matière aigre qui est dans le ventricule , ou qui a passé dans le sang ; & que d'un autre côté ils écartent les parties des souphres qui sont dans cette humeur , & qui entretiennent la véhémence de ces agitations.

*Volatils
dépouil-
lez de
souphre.*

*Indica-
tion des
purga-
tifs.*

On doit sur la fin des attaques donner des purgatifs qu'on préparera ,

comme nous avons déjà dit , avec le féné , le sel de tartre , & la manne. On y peut aussi mêler la casse , ou bien au lieu de ces deux médicamens, quelque électuaire purgatif ; autrement , si le malade n'aime pas à être purgé en potion , on prendra douze grains de diagrède, autant de mercure doux , & autant de sel de tartre , avec trois gouttes d'huile de succin , & quelque petite partie de conserve de roses : on fera du tout un bol que le malade avalera en prenant un bouillon par dessus.

Cependant si sur la fin de l'accès les sueurs étoient fort abondantes , il seroit mieux de s'en tenir aux sudorifiques qui se composeront , par exemple, en mêlant dans les eaux de persil, de fenouil ou de chardon beny, quelques gouttes d'huile de romarin , avec un peu d'eau thériacale , & de sirop d'œillets pour donner sur la fin de l'accès ; & lorsque la sueur seroit finie , on prescriroit le purgatif ; après quoy , dans les jours d'intermission , on continueroit les remèdes qui peuvent dissoudre les souchres , rendre le sang plus coulant , & fortifier les fibres de l'estomac : tels sont le vin ,

Des sudorifiques.

*Quin-
quina.*

*Teintu-
re, ou in-
fusion du
quinqui-
na.*

la décoction , & la teinture de quinquina que l'expérience a montré être un tres-grand spécifique ; mais qu'on ne doit absolument donner que dans les jours de relâche ; ainsi l'on pourra user de la recette suivante , prenez une demie-once de quinquina en poudre , & un gros de sel végétal : laissez-les pendant six heures infuser au bain-marie avec une pinte d'eau chaude dans un vaisseau bien bouché. On se sert aussi de vin d'absinte mêlé à l'eau , de sel lixiviel d'absinte , ou de petite centauree , des poudres ou des décoctions de dictame , de gentiane, ou de tormentille , &c.

*Emplâ-
tre.*

On fera quelque ptisanne , avec le sel végétal dissout dans l'eau commune où l'on aura jetté un bâton de reguelisse , pour la boisson ordinaire. On peut recommencer tous ces remèdes , si les symptômes continuënt , & si les forces sont suffisantes , c'est à la prudence du Medecin d'en juger.

*Cata-
plafme.*

Quand la douleur d'estomac est fort grande, il est bon dans le tems du froid d'appliquer sur cet organe un emplâtre fait avec la theriaquée, & l'huile de muscade, ou de disposer un cataplafme avec la menthe & l'absinte ,

un peu de muscade rapée, un peu de poivre, & de gingembre en poudre, le tout bouilli dans le vin, pour le mettre chaudement sur cette region : on couvrira le dos de plusieurs choses à peu près semblables, quand le froid sera excessif, ou bien on frottera l'épine du dos avec la theriaque, & l'eau de vie battues ensemble.

CHAPITRE XIX.

De la Fièvre tierce bâtarde.

LA fièvre tierce bâtarde vient de deux jours l'un comme celle que nous venons de décrire. Elle commence ses attaques ordinairement par un frisson qui n'est pas si insupportable *Carac* que celui de la legitime, mais qui est *tere.* plus long : la chaleur qui succede au frisson est plus douce, & n'est pas également repandue dans toutes les parties du corps : les accès ne reviennent pas dans les mêmes heures justes, & durent toujours plus de douze heures : la sueur qui suit les accès n'est pas pour l'ordinaire fort abondante : en un mot, tous les accidens que nous avons marqués dans la fièvre

tierce reguliere , se rencontrent dans celle-cy , avec cette difference qu'ils sont icy bien moins violens, & qu'ils persistent beaucoup plus long-tems.

*Causes
exte-
rieures.*

Cette fièvre est communément précédée par des tems pluvieux qui ont duré tout l'hyver , ou tout l'été : elle arrive souvent dans le printems ou dans l'automne qui suivent ces deux autres saisons ainsi constituées. Ceux qui y sont sujets ont une complexion fort humide , & sont remplis d'humours pituiteuses , & lymphatiques : elle peut dans ces sortes de personnes arriver par les mêmes causes qui produisent la tierce veritable ; mais dans d'autres temperamens , elle est rare à moins qu'on n'ait usé d'aigres mêlez aux aromates , de vivres grossiers , de quantité de salades & de fruits , principalement lorsqu'on a bû du vin pur par dessus , ou d'autres liqueurs spiritueuses comme *Ratafia* , Eau devie, *Rosfolis* , &c.

Explication.

On connoît assez par la disposition de toutes les causes externes de cette fièvre que la masse du sang est moins chargée de parties sulphureuses exaltées , & qu'elle contient beaucoup davantage de parties aqueuses &

terrestres , que dans la tierce véritable : car la constitution pluvieuse des saisons n'est capable que de fournir des humiditez par le moyen de l'air ; les acides & les fruits qui ne sont pas meurs ne peuvent que fixer les parties volatiles & oléagineuses ; les fruits aqueux ne communiquent au sang que du phlegme : tout cela diminuant la fermentation & le mouvement des suc , doit rendre les accidens moins violens , d'autant plus que les sels sont écartés & délayés par l'humeur phlegmatique : mais comme d'un autre côté il ne se fait gueres de séparation & de filtrations de la matiere hétérogène , quand le sang circule & fermentent lentement , on ne doit pas s'étonner si les accidens sont d'une durée plus longue , & si les sueurs sont beaucoup moins abondantes. Au reste puisque les mouvemens des fermentations extraordinaires qui arrivent dans le sang sont plus irreguliers , lorsque la cause de la maladie n'est pas tout-à-fait séparée de la masse des humeurs , il s'ensuit que les accès des tierces bâtardes ne peuvent pas garder la justesse des autres : ajoûtez à cela que les serositez qui se trouvent

dans cette sorte de fièvre peuvent dissoudre la matiere morbifique , & la porter à tous momens dans le sang , lorsqu'elles sont copieuses & tres-fluides : ainsi cette fièvre se tourne aisément en double tierce , ce qui peut être cause en partie de l'irregularité de ses attaques.

Prognostic.

La tierce bâtarde finit rarement en sept accès , elle en dure souvent plus de quatorze ; parce que le sang se purifiant moins , il doit rester davantage de mauvais levains dans les humeurs ; mais parce que le sang n'est pas si huileux , les fermentations qui se font d'une maniere plus douce , apportent moins de peril , & moins d'incommodité au malade : toutefois il est assez ordinaire que cette fièvre se change dans une quarte , ou dans une fièvre chronique ; ou qu'il se fasse des embarras dans quelque partie glanduleuse : mais elle a coutume de se terminer par le cours de ventre , & l'on ne doit rien appréhender de cette fièvre , non plus que des autres intermittentes , lorsque le malade n'est point abbatu , qu'il se porte bien hors de l'accès , & que le ventre est sans dureté. Il est inutile de repeter ici beaucoup de

prognostics qui luy sont communs , soit avec toutes les maladies, soit seulement avec les intermittentes ; cependant si on la voyoit accompagnée d'urines rouges & enflammées , de déjections bilieuses , d'une grande soif , d'une douleur acre par tout le corps , ce seroit un mauvais signe , parce qu'on devroit craindre que le corps ne fust pas capable de soutenir la violence de la fermentation , à cause de la longueur des accès. En général toutes les fièvres bâtardes sont plus longues , & plus perilleuses que les legitimes , parce qu'elles s'éloignent davantage de la nature qui a des regles constantes, & des periodes certains dans toutes ses operations.

Quant à la maniere dont on la doit ^{Gueri-}traiter , elle sera à peu près ^{son.}semblable à celle qu'on observe pour guerir la fièvre tierce exquise : car il s'agit toujours de détruire les levains étrangers & d'empêcher qu'ils ne retournent dans la masse du sang ; l'on peut néanmoins à cause de la durée des accès , donner plus librement des bouillons pendant la fièvre : il faut entièrement s'abstenir des choses qui participent de l'aigre, & l'on n'en doit

jamais user pour empêcher la violence de la fermentation ; au contraire il est à propos de faire prendre les volatils & les sulphureux en plus grande quantité que dans la véritable tierce.

Il est rare qu'on soit obligé de saigner dans la tierce bâtarde : il faudra mêler quelques aromates aux ptisan-

Regime. nes , en prenant par exemple , *Trois gros de canelle en poudre , avec un quarteron de sucre , & versant dessus une pinte d'eau bouillante.* Il me souvient d'avoir lû en *Forestus* la formule d'une ptisane qu'il recommande fort , & qui est à peu près semblable à celle-cy.

Medica-
mens au
commen-
cement
de l'ac-
cès.

Tout le monde voit bien que les émetiques doivent être d'un grand secours dans ces rencontres, lorsqu'on les employe au commencement des premières attaques de cette fièvre , par les mêmes raisons qu'on en use ainsi dans l'autre espece de tierce ; & c'est aussi sur un fondement pareil qu'on ordonne des purgatifs deux ou trois heures avant la fin de l'accès : l'on doit moins mettre en usage les sudorifiques , & purger plus souvent , parce que la matiere qui est plus grossiere dans cette maladie peut plus aisé-

ment se précipiter par les selles , que se filtrer par les glandes de la peau. Cela n'empêche pourtant pas qu'on ne puisse donner quelques précipitans, & même des atténuans dans le tems le plus chaud de l'accès; mais il faut s'y conduire suivant les indications qu'on tire du mouvement de l'humeur , & des efforts de la Nature : & c'est en cela que consiste l'habileté d'un Medecin: on observera sur tout de preparer pour les jours de relâche , du vin de quinquina, en metant infuser une once de la poudre de cette écorce dans une pinte de vin , dont on fait prendre à differens temps dans la journée, trois ou quatre verrées au malade.

Vin de quinquina.

CHAPITRE XX.

De la double tierce.

LA double tierce est celle qui vient tous les jours , mais à des heures differentes , & dont les accès qui répondent à la tierce , c'est-à-dire , qui paroissent dans les jours impairs, sont assez semblables à ceux des tierces bâ-*Carac- teres.*
tardes ; si ce n'est que souvent ils durent moins à cause que la matiere se dissipe plus fréquemment. Les pre-

miers accès perseverent quelquefois jusqu'à dix-huit heures , mais ceux qui suivent sont beaucoup plus courts.

*Causés
exte-
rieures.*

Les causes qui la produisent , sont les mêmes que celles de la tierce bâtarde , dans un temperament où les humeurs sont fort fluides ; car la gran-

*Explica-
tions.*

de abondance de serositez écartant & dissolvant en beaucoup de phlegme les parties salines du sang , & du ferment, elle affoiblit les fermentations ; mais les retours sont plus frequents , & viennent tous les jours , parce que l'affluence de ces humeurs sereuses qui se mêlent au levain de l'estomac , de même qu'aux liqueurs qui se filtrent dans le pancréas , & dans les glandes intestinales , rend le chyle plus coulant , & porte plutôt les matieres hétérogènes dans le sang : & si ces matieres abondent assez pour entretenir long-tems la fermentation morbifique ; il pourra arriver que les principes de la masse du sang n'ayant point de parties balsamiques pour les arrêter se separeront les uns des autres , & laisseront échapper par les glandes du ventricule & du pancreas , des serositez qui reporteront de nouveaux levains dans le sang , de sorte qu'un accès recom-

mence , quoique l'autre ne soit pas encore fini : c'est ce qu'on appelle fièvres *intrantes* ; il peut y en avoir de *Fièvres* deux sortes : car les deux accès peu-^{intrantes} vent venir dans le même jour, & lais-^{tes.} ser le jour suivant libre , ou bien la fièvre peut continuer davantage que la tierce bâtarde ; ce qui fait que l'un des accès se renouvelle , quand celui qui l'a devancé subsiste encore. Ces sortes de fièvres sont souvent des suites des autres fièvres qui les ont précédées , parce que quand celles-cy ont regné le sang a beaucoup perdu de ses parties subtiles & balsamiques.

L'on juge assez que le prognostic *Prognos-* de cette fièvre est à peu près sembla-^{tic.} ble à celui de la tierce bâtarde à raison de la convenance de ces deux maladies ; ainsi quand elle a des accès qui approchent en quelque façon de la violence de ceux de la véritable tierce, on doit avoir tout pour suspect, principalement quand ce sont des fièvres subintrantes qui montrent l'abondance de la matiere , & qui sont tres-opiniâtres lorsqu'elles viennent dans un tems froid , pluvieux & humide ; & il est à craindre que ces longues fermentations n'affoiblissent le *tonus* ou

la consistance & le ressort des parties, & ne laissent des embarras, des schirres, & d'autres desordres en differens endroits du corps : mais lors que les accès en sont courts, & que le malade se porte bien durant les bons intervalles, ces fortes de fièvres ont coutume de passer promptement, & souvent un malade en est quitte pour deux ou trois attaques, parce que le sang fermentant tous les jours, tend continuellement à sa dépuration ; & comme il n'y a pas abondance d'impuretez, il ne faut pas s'étonner si l'on voit bien-tôt cesser cette maladie.

*Gueri-
son.*

Pour ce qui regarde la guérison, elle differe peu de celle de la tierce bâtarde ; car l'on a les mêmes indications,

Regime.

excepté que les accès étant plus frequens, l'on doit faire observer aux malades une diète plus exacte ; & dans celles dont les accès se touchent ou rentrent les uns dans les autres, il est à propos d'ordonner au malade avant que le premier accès soit passé, non des émetiques simples, mais des émetiques & des purgatifs joints ensemble, afin d'évacuer une bonne partie de la matiere qui doit faire l'attaque prochaine, & de pousser ensuite au

*Medica-
mens.*

dehors l'humeur qui doit couler dans le canal intestinal au même temps que le premier accès finit ; & pour ne point empêcher la sueur , l'on mêlera à cet émetique purgatif , quelque sudorifique. Par exemple : *Prenez cinq onces d'eau de chardon beny , faites-y dissoudre une once de manne , un scrupule de sel végétal , & cinq grains de tartre stibié* : Composez-en une potion pour la faire prendre avant la fin du premier accès , & dans le commencement du second. La boisson pourra être permise dans le tems que l'attaque cessera ; mais l'on ne doit rien présenter de solide , à moins qu'on ne soit menacé de quelque syncope , ou qu'on ne craigne d'affoiblir trop le malade en le privant de ce soutien. L'on peut plus hardiment se servir icy d'aromates , que dans la tierce exquise : parce que dans la double tierce , il y a moins de danger de trop échauffer ; mais il faut être plus réservé à l'égard du quinquina , lorsque cette fièvre ne laisse point encore d'intervalles considérables : L'on peut dans les fièvres doubles tierces opiniâtres user de la décoction de Gayac avec quelques précipitans , ou quel-

ques absorbans, ou quelques sels mixtes , comme sont le tartre folié , le nitre folié , ou bien on en mettra un scrupule , ou un demi gros dans les bouillons. *Morton* décrit un febrifuge , qui peut avoir lieu dans le cas present , & qu'il donne lorsque le quinquina manque , ou qu'on a des raisons pour ne le point employer, ce qui est tres-rare suivant cet Auteur.

Potions. Prenez des fleurs de Camomille pulvérisées subtilement un scrupule , du diaphoretique d'antimoine & du sel d'absinte de chacun un demi scrupule , avec un peu de sirop d'œillets en bol , ou dissout dans quelque eau. L'on réiterera ce remede toutes les six heures pendant deux ou trois jours.

CHAPITRE XXI.

De la quotidienne.

IL y a encore d'autres fièvres intermittentes qui viennent tous les jours , & qui n'ont cependant aucun rapport avec la double tierce ; telle est la triple quarte , & la quotidienne.

Definition.

L'on appelle fièvre quotidienne, celle qui revient tous les jours , dont

les accès semblables entr'eux se renouvellent aux mêmes heures , & qui n'a été précédée, ni par une tierce, ni par une quarte: Ces fièvres sont si rares , que presque tous les observateurs doutent s'il y a d'autres fièvres quotidiennes que les doubles tierces que nous avons décrites , parce que celles qui s'excitent chaque jour , sont souvent suivies d'une tierce , ou d'une quarte, c'est-à-dire de fièvres qui ont de bons jours entre de mauvais : ce qui montre qu'elles n'étoient pas véritables quotidiennes , à ce qu'ils prétendent : Pour moi qui suis du sentiment que la nature de la quotidienne est très-différente de celle de la double tierce, je fais de l'une & de l'autre deux maladies séparées; car je ne croi pas qu'on puisse appeller une fièvre qui arrive tous les jours , double tierce , seulement à cause qu'elle survient à la tierce , pendant qu'on trouve cette fièvre quotidienne douée de caractères qui lui sont particuliers , savoir de revenir toutes les vingt-quatre heures , d'avoir des accès fort longs , &c. Voici donc ce qui arrive durant l'accès d'une véritable quotidienne.

D'abord le malade est saisi de froid

Caractères.

aux extremittez; cependant sans frisson ni tremblement : ce froid est suivi d'une chaleur fort douce , par rapport à celle des autres fièvres , & l'on sent même du chaud , & du froid d'une maniere confuse en chaque partie ; les urines au commencement sont blanches , & aqueuses , l'on a une envie de dormir qu'on ne peut vaincre ; le corps est pesant & sans force , l'on a quelquefois des défaillances, & l'esprit est toujours craintif ; le pouls est petit, languissant & comme oppressé , principalement à l'entrée du paroxysme & durant son augmentation : le visage paroît bouffi , le teint terni , l'appetit est abatu , il y a des maux de cœur , des dégouts, & l'on est sujet à vomir : les accès durent 20. ou 22. heures, & quelquefois davantage.

*Obser-
vation.*

En reflexissant sur la description que je viens de faire , il y a peu de gens qui ne s'apperçoivent que les quotidiennes intermittentes sont fort semblables à quelques-unes des fièvres épidémiques qui parurent en l'année 1694. car il y en eut beaucoup qui furent accompagnées de presque tous les accidens que je viens de marquer. A la verité il y avoit des Mede-

cins qui les prenoient pour des fièvres continuës , parce qu'ils ne se trouvoient pas pendant tout l'accès ; ou lorsqu'ils s'y trouvoient , ils y remarquoient si peu de difference , qu'ils n'y distinguoient pas la fin d'avec le commencement : néanmoins dans ces sortes de fièvres populaires , & pituiteuses , il se rencontroit souvent des quotidiennes : il n'importe qu'on les appelle quotidiennes ou doubles tierces malignes ; il s'agit de rechercher d'où ces sortes de fièvres peuvent provenir.

Suivant le rapport de ceux qui les *Causes* ont le mieux observées, elles arrivent *extérieures.* dans les années pluvieuses, après avoir pris de mauvaises nourritures , ou usé de fruits humides ; principalement aux personnes qui aiment le repos, qui ne font que peu d'exercice , & beaucoup plutôt aux vieux qu'aux jeunes , aux gras qu'aux maigres , aux femmes qu'aux hommes , en hyver qu'en été.

Par l'usage des fruits crus & indigestes, dans un air grossier , & rempli *Explication.* d'humiditez , les personnes grasses & humides ne transpirent presque point, le mouvement circulaire du sang est tardif , & le chyle crud continuant de

se mêler à cette humeur, elle se trouve enfin si dépourvûë des parties volatiles, que sa fermentation ordinaire en est éteinte, ou extrêmement diminuée : c'est pourquoy dès le commencement de l'accès l'on éprouve un froid vers les extrémités, où le défaut de fermentation doit être plus sensible par leur éloignement du centre de la chaleur, mais comme les fibres des parties sont fort relâchées, elles ne sont point beaucoup ébranlées par l'acidité, par le picotement, & par l'impulsion continuelle des humeurs embarrassées dans les vaisseaux. De là vient que les malades ne ressentent ordinairement ni tremblement, ni frisson ; cette matière grossière qui trouve très-peu de particules spiritueuses dans le sang, ne doit pas causer beaucoup d'ardeur, mais aussi elle ne peut se séparer du reste de la masse que dans un tems très-considérable ; ce qui produira la longueur de l'accès, & la crudité des urines. Comme la masse du sang n'a pas une quantité suffisante de parties volatiles, & que d'un autre côté elles sont embarrassées par des parties terrestres & grossières, l'on ne doit point s'étonner, que les malades

soient si fort portés au sommeil. Les nauzées , les dégouts , & même les vomissemens viennent de la dépravation du levain de l'estomac qui ne peut jamais être bien disposé , quand la fermentation du sang est hors de son état naturel : & lorsqu'il arrive que la matiere hétérogène fermente , & se separe , n'étant pas assez subtile pour passer par les voyes ordinaires , ni en un mouvement assez grand pour s'ouvrir de nouveaux chemins , elle remplit les vaisseaux des glandes , & les picottant elle occasionne un nouveau froid , qui est en peu de tems suivi de pareils accidens que le premier.

Cette fièvre est beaucoup plus dan- *Prognos-*
gereuse que les doubles tierces , & *tic.*
que les quartes communes ; elle fatigue extrêmement , laissant une grande foiblesse , & lorsque la malignité s'y joint elle jette le malade dans un grand peril. Quand Hippocrate dit que les fièvres tierces sont plus longues que les quotidiennes , l'on doit croire qu'il entend parler des doubles tierces , & non pas de celles que nous venons de dépeindre , & lesqu'elles durent ordinairement trente & quarante jours , ou dégénèrent dans des

maladies chroniques. Nous aurons lieu d'exposer plus au long ces sortes de fièvres , qui se mêlerent aux fièvres malignes des années 1694. & 1695. en rapportant quelques histoires de ces maladies.

*Gueri-
son.*

Lorsque les quotidiennes sont mêlées aux fièvres malignes, ou lorsqu'elles prennent naissance dans une année où la malignité regne , l'on doit à peu près les considérer comme des fièvres malignes , & les traiter de même. Nous parlerons de ces dernières dans la suite.

*Des ve-
ritables
quoti-
diennes.*

Mais lorsqu'elles sont exemptes de malignité, ou que les signes d'une pernicieuse qualité sont fort peu apparens , l'on doit faire boire des ptisanes chargées de parties aromatiques , & sur tout éviter tous les aigres que l'on a coutume de mêler aux boissons.

Régime.

Par exemple, l'on fera une ptisane avec la racine de bardane & d'esquine, où l'on ajoutera le gayac, & en sa place la falsépareille , &c. L'on défendra les alimens solides au malade. Si l'on connoît que le ventre soit rempli sans tension douloureuse , par l'amertume de bouche , par le dégoût , par les nauzées , & par une molle résistance

De la Quotidienne. Ch. XXI. 263
qu'il fait au toucher , il faut d'abord
purger par en haut , ou par en bas ,
même dans le tems du froid, au com-
mencement de l'accès , ou sur la fin.
Les vomitifs conviennent mieux à
l'entrée du paroxysme , à cause du
penchant que les malades ont à vomir;
pour cet effet , on prendra , par exem-
ple , quatre onces d'eau de chardon
beny , & huit grains de tartre stibié ,
qu'on rendra plus soluble avec un
scrupule de sel vegetal. Je suppose
toujours qu'on garde le regime que
nous avons donné pour toutes les in-
termittentes , en parlant de la tierce.

Dans le tems de l'accès , le malade *Dans
l'accès.*
prendra sa ptisanne , ou des eaux su-
dorifiques , avec les précipitans , par
exemple avec le diaphoretique mine-
ral , le stomachique de Potier , son an-
ti-hectique , le bezoard mineral , &c.

Sur la fin du paroxysme, l'on pourra *Sur la
fin.*
purger en prenant dix grains de sca-
monée renduë soluble par le sel de
tartre , & quinze grains de jalap en
poudre ; l'on incorporera le tout dans
un peu d'extrait de genièvre fort mol,
& l'on boira par dessus la prise une
verrée de ptisanne.

Comme il n'est pas facile d'exécuter

Remar-
que.

tout cela pendant un même accès , à cause de la foiblesse du malade : à la premiere attaque , l'on commencera par le vomitif , & tout le tems qu'elle durera l'on preparera les cardiaques , les volatils , ou les précipitans , suivant les differens degrez de chaleur qu'on observera dans la fièvre ; car il faut d'abord ôter les embarras qui se trouvent dans le ventricule , & dans les boyaux ; sans quoi les matieres passant continuellement par les veines lactées dans la masse du sang , y causeroient encore un épaisissement dangereux : mais après le vomitif, les cordiaux, ou les précipitans trouvant les voyes libres , peuvent plus aisément s'insinuer dans le sang , & le rendre plus liquide en le dissolvant , ou plus mobile en l'agitant ; ce qui fait que cette humeur laissera filtrer une plus grande quantité de matiere hétérogène dans les glandes dont les canaux aboutissent aux intestins. Mais si la diminution des forces du malade ne permet pas de donner une Medecine purgative après que le vomissement aura eu son effet , il faudra au moins preparer un lavement assez fort, en faisant bouillir dans une décoction émoliente,

De la Quotidienne. Ch. XXI. 265
émoliente , un peu de sené ou de ver-
re d'antimoine, ou bien on dissoudra,
au lieu de miel une once de quelque
electuaire purgatif , ou des prepara-
tions d'hier &c.

Dans l'accès suivant , l'on donnera
des précipitans , sans avoir aupara-
vant fait vomir , & sur la fin un pur-
gatif. Par exemple, Prenez demi gros de
turbit gommeux , un gros de mechoacam ,
& autant d'hermodactes ; coupez le tout
en petits morceaux , & faites le bouillir
dans dix onces d'eau où l'on aura mis dis-
soudre un scrupule de sel de tartre ; on
doit entretenir un feu lent jusqu'à la con-
somption d'environ la moitié , & passer
par un linge cette composition où l'on dissou-
dra trois gros d'electuaire de diacarta-
me , & une once de sirop de roses pâ-
les.

*Dans
l'accès
suivant*

Quand on voit que la fièvre ne fait
qu'augmenter malgré tous ces remedes
souvent réiterez , il sera bon d'ordon-
ner la décoction de *quinquina* dans
l'eau , avec un peu de sel de tartre :
ainsi sur une pinte d'eau bouillante ,
l'on jettera six gros de *quinquina* pul-
verisé , & deux scrupules de sel de
tartre ; on laissera bouillir deux bouil-
lons , & ensuite on retirera le vaisseau

*Quand
elle de-
vient
broni-
que.*

dedessus le feu , & la décoction étant refroidie le malade en avalera une verrée hors le tems de l'accès , de même qu'en son commencement , & sur la fin : mais il ne doit pas en prendre vers la vigueur du paroxysme , de crainte que le *quinquina* ne ferment trop violemment avec la matière morbifique qui s'est toute confondue dans la masse du sang & qui pourroit en devenir plus difficile à se séparer.

Lorsqu'il arrive quelque dureté.

Lorsqu'on apprehende qu'il ne se fasse des embarras en quelque partie , l'on doit mêler les fébrifuges aux aperitifs : Par exemple. Prenez de la gomme ammoniac , du sagapenum , de l'extrait de quinquina , du tartre martial soluble , de chacun parties égales , incorporez le tout en un peu de sirop des cinq racines aperitives. L'on fait prendre de tems en tems un gros de cette opiate.

C'est dans ces sortes d'occasions qu'on est encore obligé de se servir des pilules de tartre, des préparations de mars , du mars diaphoretique , du nitre folié, du tartre folié , & de plusieurs aperitifs , même du mercure doux , corrigé en le lavant une fois seulement dans l'huile de tartre.

Je ne parle point des doubles quotidiennes, qui prennent deux fois à un malade dans vingt quatre heures; car souvent ce sont des fièvres malignes, ou des fièvres lentes dont nous aurons occasion de discourir cy-après, & l'on en voit peu qui ayent leurs retours réglés & uniformes pendant un tems considerable; à moins que ce ne soit des fièvres catharalles dont nous réservons l'histoire pour la suite de ce traité. Il n'est pas nécessaire de rapporter icy les autres fièvres pituiteuses, parce qu'elles sont ou symptomatiques, ou desordonnées; de sorte que nous ne les devons examiner qu'après le reste des fièvres réglées.

*Double
quoti-
dienne.*

CHAPITRE XXII.

De la Fièvre quarte régulière.

LA fièvre quarte est celle qui a entre le jour du premier accès & celui du second, deux jours entiers de relâche; c'est-à-dire, qu'elle revient le quatrième jour, en comptant le jour du premier accès, & celui du second avec les jours d'intermission. Elle commence par des bâillemens qui

*Caractè-
re.*

sont accompagnez de contorsions de tout le corps, d'un frisson semblable à celui qui vient d'un grand froid ; ensuite tout le corps tremble , avec un claquement de dents , & une douleur contondante dans les articles. Quelquefois pendant le froid de la quarte l'on se sent beaucoup d'appetit , d'autrefois aussi le malade est affligé de douleurs d'estomac , & il n'est pas rare que les malades vomissent des matieres ameres ou aigres sur la fin du froid ; la chaleur qui y succede , est beaucoup plus douce que dans la fièvre tierce ; cependant elle est plus forte que celle qui s'excite ordinairement dans les doubles tierces ; elle semble inégalement répandue par tout le corps , de sorte que le malade croit qu'elle est mêlée à quelques restes du frisson. Le malade est toujours travaillé de la soif, d'une douleur de tête, d'une espece d'insomnie : mais tous ces accidens sont bien moindres que dans la veritable tierce , & un peu plus grands que dans les quotidiennes, & même que dans les double tierces ; les accès sont quelquefois plus longs que ceux des tierces , mais communément ils ne passent pas huit ou dix

heures ; quelquefois même ils n'en durent pas cinq ou six. Dans le tems du frisson , le pouls est lent , & tres-petit ; mais dans la chaleur il devient fréquent , grand , inégal, l'urine dans les premiers jours est aqueuse , sans couleur , & assez subtile.

La fièvre quarte a coûtume d'attaquer ceux qui ont des galles inveterées , un scorbut , ou une affection hipocondriaque , & plusieurs fois l'on a vû ces sortes de maux finir par cette fièvre. J'ai connu un homme qui avoit une fièvre quarte très-violente , pour s'être guéri de la gratelle en se frottant avec le souphre. La quarte arrive encore souvent après l'usage des alimens grossiers, acides , ou austeres, comme les fruits qui ne sont pas meurs ; après des chagrins , des tristesses , ou des fièvres erratiques, principalement sur la fin de l'Automne , à raison des fruits nouveaux qu'on aura mangés.

*Causes
exte-
rieures.*

Par toutes ces causes , le sang devient plus grossier , ou comme privé de ses parties volatiles , & rempli de parties aigres , & tartareuses ; ainsi le levain de l'estomac ne peut point être chargé de sels acres & volatils , tels

*Expli-
cation.*

que le demande l'état naturel : c'est pourquoy la digestion des alimens ne s'accomplit pas comme il faut , parce qu'ils n'ont pas bien fermenté ; en sorte que le chyle qui en est formé & qui se mêle au sang étant crud ; indigeste , grossier , & n'ayant pas été suffisamment atténué dans le ventricule , épaissira encore le sang qui est déjà fort dépoüillé de parties volatiles, & diminuera son mouvement ordinaire; c'est par cette raison que le malade commence à ressentir du froid : mais comme peu à peu ce chyle acquiert du mouvement , il se fait jour au travers des tuyaux capillaires & des fibres des parties , & c'est dans cet écartement que les malades se plaignent d'une pesanteur & d'une confusion ; l'irritation qui continuë dans toutes les fibres nerveuses & membraneuses causent un tremblement universel , & de legeres convulsions aux muscles de la machoire inferieure : d'où s'ensuit un frottement de dents. Les douleurs d'estomach & les vomissemens supposent toujours qu'il y a dans ce viscere une matiere qui irrite , & qui picotte , ce qui excite quelquefois la faim pendant le froid : ce chyle

ayant épaissi le sang comme nous avons dit , a dû rendre le pouls petit , & peu frequent ; mais quand les parties du chyle & du sang ont commencé de se briser , le pouls s'élève , il devient plus vîte ; & plus grand ; quoiqu'il demeure toujours inegal , parce que le sang étant composé de parties qui ne gardent entr'elles aucune proportion , de grosseur & de consistance , il n'est pas atténué d'une manière uniforme : c'est pourquoy les différentes parties de cette humeur ne pouvant couler d'une pareille vîtesse dans ses vaisseaux , doivent faire sentir une inégalité dans le pouls , & dans la chaleur qui se répand par tout le corps.

La soif , la douleur de tête , l'obstacle au sommeil , sont des suites de la fermentation & de l'acidité du sang ; & la longueur des accès est un effet presque nécessaire de sa grossièreté ; cependant quand cette humeur , à force de fermenter , devient plus subtile , ou pour mieux dire , lorsqu'après avoir fermenté , elle s'est délivrée d'une grande partie de ses levains dépravés , les accès deviennent assez courts. La sueur abondante qui se

remarque sur la fic du paroxysme , est en partie causée par l'atténuation du chyle & du sang , & en partie aussi de ce que les principes de ces deux liqueurs ne se liant pas bien ensemble donnent davantage lieu à la serosité de se separer , lorsque le mouvement du sang est ralenti : mais comme cette serosité n'emporte pas beaucoup de la matiere qui fait la maladie , & que le chyle & le sang n'ont pas été tout-à-fait subtilisés par l'ardeur ou la fermentation fébrile , il s'ensuit que le levain de l'estomac reste toujours dénué de parties volatiles , de là il s'engendre un nouveau chyle crud , & indigeste qui se remêlant au sang, reproduit deux jours après un accès semblable au premier : Et l'on ne s'étonnera pas de la longueur du tems qui est entre les deux accès si l'on prend garde que le chyle étant tres-grossier doit avoir un mouvement tres-lent , que la grosseur de ses parties fait qu'il n'en entre pas beaucoup dans le sang ; & que n'étant pas d'une nature fort opposée à la constitution de cette humeur , il ne doit fermenter avec elle, que lorsque par sa quantité il l'a assez épaisie , pour l'empêcher de circuler

librement, & en ce cas le paroxysme doit être assez long; car lorsque le sang par sa nature est opposé à un chyle grossier, les accès sont beaucoup plus courts, & la quarte devient souvent pour lors double ou triple, comme nous dirons dans la suite.

Le prognostic de la quarte se tirera de la nature au malade, de son temperament, de la region où il se trouve, de la saison de l'année où l'on est, & des accidens qui l'accompagnent. *Prognostic.*

On peut toujours assurer que cette maladie est tres-longue, à raison de la grossiereté de la matiere qui la forme, & du peu de parties volatiles qui sont dans le sang : ainsi elle dure souvent trois mois, quelquefois six ; & il n'est pas rare qu'elle se prolonge un an entier : on l'a même vû perséverer plusieurs années, sans néanmoins que le malade parût en peril, car les longs intervalles qui se trouvent entre les accès donnent le loisir aux parties de se rétablir dans leur vigueur naturelle pour soutenir des nouveaux assauts. Mais si la fièvre quarte n'est pas accompagnée d'obstructions & d'embarras dans les visceres, & qu'elle vienne l'été ou le printems, elle a coûtume

de n'être pas longue : au contraire celle qui vient en automne , principalement quand cette saison approche de l'hyver , dure beaucoup sur tout dans les vieillards , ayant ses accès égaux & réglés ; ou bien si elle est courte , elle dégénere dans d'autres maladies qui sont encore plus dangereuses , à cause de la grossiereté , & de l'accidité de la matiere morbifique & en hyver à cause de l'obstacle à la respiration.

La quarte qui vient aux scorbutiques , aux hypocondriaques , aux épileptiques , & à ceux qui ont des convulsions , les délivre quelquefois de leurs maladies , parce que la matiere hétérogène qui causoit ces desordres , se purifie ou se dissipe par une longue fermentation.

Si la quarte est inveterée , qu'elle ait ses accès bien réglés , elle ne finit souvent qu'au printems , ou aux équinoxes , parce qu'en ce tems-là il se fait de grands changemens dans l'air , lesquels doivent notablement changer nos corps , & particulièrement nos liqueurs.

Lorsqu'il se forme dans les viscères quelques tumeurs , ou que par la gros-

ficreté de la matière , & par la difficulté de la circulation il arrive une hydropisie , c'est un cas très-perilleux & mal-aisé à guerir , ce qui est commun à toutes les autres intermittentes ; toutefois les quartes sont plutôt suivies de tumeurs schiruses , que les tierces.

Le dégoût , & le manque d'appetit ne signifient rien de bon dans les fièvres quartes , parce que c'est une marque de l'entière destruction des parties volatiles du sang , & de l'affoiblissement , ou de la dépravation du suc salivaire, & des autres ferments naturels.

La quarte n'est pas si dangereuse que la double , ou la triple quarte , parce que les accès étant éloignés n'affoiblissent , & ne fatiguent pas tant le malade.

L'abattement des forces , principalement hors de l'accès , doit être regardé comme un très-mauvais signe , quand cet abattement continuë avec la maladie : mais si l'on ne le remarque qu'au commencement, cela vient seulement de la fatigue que le malade a soufferte dans les premiers accès ; au lieu que s'il persiste hors le tems du paroxysme & durant le paroxysme,

c'est un signe de malignité ; puisque si nous en croions plusieurs observateurs il y a des quartes malignes qui se manifestent , sur tout par des forces abatuës, & qui sont quelquefois suivies de taches pourprées.

Lorsque la quarte a des accès qui ne sont ni reglez , ni égaux , on doit en avoir bonne opinion , pourvu qu'elle ne soit pas jointe à quelque autre maladie , comme au scorbut , à la cachexie , &c.

Les urines noires qui sont tres-mauvaises en beaucoup de maladies semblent promettre la guérison dans la quarte, parce qu'elles témoignent que la matiere hétérogène qui la causoit commence à se mêler à la serosité , & peut plus aisément être évacuée par les differens pores des parties qui séparent les excréments séreux.

Au contraire lorsque ceux qui ont la fièvre quarte rendent des urines blanches, aqueuses , pâles, c'est un signe que l'humeur morbifique ne se mêle point aux serositez: ainsi la nature ne sépare point ce qui cause le mal , faute de parties balsamiques & spiritueuses.

Quelquefois la fièvre quarte se tour-

ne en continuë, ce qui est très-mauvais; mais cela n'arrive guères qu'en hyver, & aux vieillards, par une transpiration empêchée.

D'autrefois cette fièvre est emportée par un flux de ventre, ou même par une dysenterie : si la dysenterie est légère, on n'en doit rien craindre; mais si elle est accompagnée de quelques accidens fâcheux, il y a beaucoup de risque pour le malade.

Les fièvres quartes d'automne, & même les autres intermittentes de cette saison, sont quelquefois suivies d'hydropisie, de cachexie, de melancolies hypocondriaques, quand on n'a pas eu le soin de prévenir ces maladies par de fréquentes purgations ordonnées durant les fièvres. Le flux hémorroïdal soulage ceux qui ont la fièvre quarte : au contraire le saignement de nez leur fait du mal; ou que si le sang sort des narines, il faut qu'il soit plus chargé de sels qu'à l'ordinaire : ce qui fait voir une corrosion dans les pores des vaisseaux, & c'est une marque d'un sang vicié : au contraire le flux hémorroïdal décharge un sang arrêté qui croupissant dans les vaisseaux hémorroïdaux ne pouvoit se remêler avec

la masse; de sorte que le malade se trouve soulagé par cette évacuation.

La fièvre finit quelquefois par l'ictérie noire , & d'autrefois par la galle. Dans le premier cas le ferment acide qui causoit la fièvre s'adoucit , en se mêlant à la bile , & à la serosité : ce qui teint les serosités en noir , & fait que la matière morbifique peut plus aisément être filtrée par les différens tamis. Dans le second, cette humeur hétérogène se coagule dans la peau, & y produit des galles. Il me souvient que Rhodius rapporte avoir connu des personnes qui avoient toujours la galle, & qui ne la pouvoient faire en aller sans se rendre tous les ans sujettes à la fièvre quarte; & j'en sçai plusieurs qui ont été délivrés de cette fièvre par des galles assez opiniâtres.

Il faut avoir de grands égards au régime de vivre & à la façon dont le malade se doit comporter dans les longs intervalles de repos ou il paroît tout-à-fait sain : ce qu'il mangera doit être aisé à digérer , & faire peu d'excremens : on y peut mêler des choses qui atténuent les humeurs ; c'est par cette raison qu'on fait user des plantes aromatiques. L'on doit éviter tout ce qui

Regime.

est gluant , ou aigre au goût , & tour
ce qui se peut aigrir aisément, comme
les laitages , les sucreries , & toutes
sortes de fruits , à moins qu'ils n'a-
bondent en parties subtiles , & volati-
les: ainsi la volaille, les jaunes d'œufs,
les chairs des jeunes animaux , pour-
vû qu'elles ne soient point visqueuses,
sont fort bonnes dans les tems d'inter-
mission. Entre les plantes qui seront
employée dans la ptisanne , dans les
bouillons, ou dans les potages, on fera
choix sur tout de celles qui abondent
en sels volatils , & en souphres exaltez
dissouts dans quelque humidité : car
ces sortes de principes sont fort pro-
pres à corriger les sels acides , & à
subtiliser les parties grossieres du sang:
telles sont la bouroche, la pimprenelle
& le cerfeuil ; mais on loue entre tou-
tes les autres , les racines de rave cui-
tes dans le bouillon , parce qu'elles
poussent par les urines : sur ce même
fondement les racines de persil , de
feleri , ou de fenouil ne peuvent être
que tres salutaires. On ne doit pas in-
terdire le vin au malade , & il pourra
user d'une ptisanne faite avec quel-
ques sudorifiques mais ce ne doit être
qu'après qu'il aura été purgé aux pre-

Ptisan-
ne.

miers accès , pour ne pas faire passer dans la masse de sang une grande partie des matieres qui se trouvent dans les premieres voyes : par exemple , prenez de l'écorce de gayac & de la salsepareille mondée , de chacune demi-once , du sassafras six gros : vous ferez bouillir le tout bien concassé en six pintes d'eau qu'on reduira peu à peu à quatre ; puis l'on ajoutera deux gros de tartre martial soluble , & un de canelle en poudre , puis l'on fera encore bouillir jusqu'à la consommation d'un quart ; on laissera refroidir la composition après l'avoir tirée du feu , & ensuite on la passera pour en boire dans les jours de relâche.

On ne doit ni manger ni boire que pour se soutenir , parce que le levain stomacal est toujours tres-alteré dans cette maladie ; & il est à craindre que la boisson se mêlant difficilement avec le sang, & y portant un chyle grossier, n'augmente la matiere qui fait la fièvre , & ne rende les humeurs trop se-reuses , principalement lorsqu'on boit ou qu'on mange quatre ou cinq heures avant l'accès. Il ne faut pas non plus dormir quand les accès ne doivent pas tarder à paroître , ni même pendant

qu'ils subsistent , par la même raison que dans les fièvres tierces : & durant les autres symptômes le même régime sera observé , ou tout au moins il ne doit pas être fort différent: si toutefois la faim ou la soif étoient excessives pendant le froid ou pendant le chaud on pourroit permettre quelque aliment , ou de la boisson au malade.

Comme les premiers accès sont plus *Medica-
mens
dans les
premiers
accès.* longs , & plus violens que ceux qui suivent , les malades sont d'ordinaire plus accablés dans ceux-là: c'est pourquoy, Galien pretend qu'il faut les traiter d'une manière fort douce dans le commencement; ce qu'on doit pourtant entendre de l'usage des purgatifs, des sudorifiques, ou des spécifiques qui peuvent en entraînant la matiere luy donner du mouvement & assez de subtilité pour se glisser dans la masse du sang : car il est certain par raison & par experience : quoy qu'en disent quelques nouveaux , & particulièrement Morton , qu'on ne doit point présenter le quinquina sans avoir vidé les intestins , & que les émétiques même violens peuvent être donnés dans les accès d'une fièvre quarte , pourveu qu'on le fasse un peu avant

que l'accès commence, ou dans le tems du frisson, s'il n'y a point de contr'indication ; afin que le chyle crud , & la matiere febrifique puissent être chassée par la bouche , ce qui fera qu'il n'y aura point d'accès , ou qu'il sera beaucoup plus leger. Il seroit aussi inutile qu'ennuieux de rapporter toutes les observations qui prouvent cette verité : il suffit de dire que le meilleur vomitif après les antimoniaux , c'est la racine de cabaret jusqu'à un gros dans le vin blanc , ou dans l'eau de chardon beny, suivant le conseil de *Riviere*, & de *Rulandus*.

Il faudra aussi donner souvent des lavemens avant l'accès par les mêmes raisons qu'on les propose ainsi dans les autres fièvres dont nous avons parlé. De plus les lavemens empêchent les coliques , les douleurs d'estomac , & les autres accidens qui arrivent d'ordinaire aux mélancoliques , en faisant sortir les vents , ou les matieres qui les peuvent produire. Pour ce sujet on mêlera dans la décoction quelques carminatifs , comme des plantes aromatiques avec le diaphœnic ou la bédicte en dissolution. Nous avons des Praticiens qui se vantent d'avoir tiré

des malades hors d'affaire par cette seule voye. Prenez par exemple, une poignée de persil & autant d'ache avec une pincée de semence d'anis & deux de daucus : faites bouillir le tout en trois demi-septiers d'eau ; passez la décoction & en prenez chopine : dissolvez-y une once de diaphœnic, & demi-once de benédicte laxative, ou bien délayez-y du miel de romarin avec le diaphœnic ou la benédicte suivant le plus ou le moins d'indication que vous aurez pour purger.

Si le froid est fort grand, il faudra faire de rudes frictions à l'épine du dos avec l'eau de vie, où l'on aura dissout la thériaque & même on pourra laisser sur l'estomac des linges trempés dans cette eau.

Il sera pareillement à propos d'envelopper les bras & les poignets dans la composition d'Angelus Sala avec la corne de cerf brûlée en noirceur, la mumie & l'ail ; ou dans quelques autres médicamens chargez de parties volatiles, comme la rénoncule qu'on pilera & qu'on appliquera aux poignets, ou la therebenthine avec la poudre d'oliban, pour en faire une espece d'emplâtre sur du cuir, qui sera appli-

qué à chaque poignet ; on quelques autres volatils , qui peuvent communiquer au sang des parties âcres & volatiles capables de le dissoudre en détruisant les acides.

On ne doit pas ômettre les potions sudorifiques, particulièrement dans le tems de l'accès; vous pourrez composer ces remèdes avec deux onces d'eau de menthe , & autant d'eau de persil , deux gros d'yeux d'écrevice préparée, douze grains de sel volatil armoniac , deux gouttes d'huile de succin & autant d'huile de romarin : mais il faut bien observer de ne donner ces sortes de potions que dans le commencement du froid , & quand on a dans les accès précédens vuïdé le corps par quelque émétique assez puissant : sans cela ces fortes de remèdes subtiliseroient davantage la matiere qui doit causer l'accès ; ce qui feroit qu'elle passeroit plus aisément dans le sang : de sorte que la quarte en deviendroit double , ou tierce , peut-être même continuë par la faute du Medecin. Ainsi l'on a souvent vû que le quinquina , les yeux d'écrevice avec le sel de tartre , les sels lixivieux , les perles préparées , les écailles d'huitres calcinées , & quel-

ques autres spécifiques terrestres rendoient les fièvres quartes plus violentes par le nouveau degré de mouvement qu'ils imprimoient aux humeurs dans lesquelles ils se développoient, ou bien ils doubloient les fièvres quand ils étoient donné avant les émetiques.

Lorsque la chaleur est repandue par tout le corps, le malade doit avoir la liberté de boire, principalement sur la fin de l'accès. Il est tres-rare qu'on soit ici contraint d'ouvrir la veine à cause de la grandeur de la fermentation ou des autres symptômes; ainsi il semble que la précaution de Galien est fort inutile, qui dit que si le sang est noir & épais, comme il l'est d'ordinaire dans ceux qui ont quelques maladies mélancoliques, il en faut tirer beaucoup : & qu'au contraire s'il est d'un rouge jaune & éclattant, & par conséquent subtil, on doit d'abord s'arrêter: car quoique la plûpart des Praticiens soient de cet avis à cause qu'ils croient que c'est la marque d'un sang fort pur, il me semble toutefois que si le sang paroît rouge & subtil, cela dépend de la lenteur de son mouvement au sortir de la veine, & de la quantité de ses acides, ou parce qu'en tombant goutte à

si la saignée convient.

goutte , il prend une teinture rouge par le nitre de l'air qui le pénètre. Au contraire lorsqu'il a une couleur obscure & noirâtre, cela vient souvent de ce qu'il fermente, & qu'étant dans un grand mouvement , toutes les parties étant broüillées ensemble sortent en arcade de l'ouverture du vaisseau , & tombant d'un mouvement continu , il est moins exposé aux particules nitreuses de l'air , & par conséquent moins rarefié ; ce qui paroît tout-à-fait opposé aux raisons de ces Auteurs. Quoi qu'il en soit, la saignée dépoüille toujours la masse du sang de ses parties spiritueuses ; & par cet endroit elle est toujours contraire à la fièvre quarte , à moins qu'il n'y ait suppression des mois , ou d'un flux hémorroidal ; & pour lors même on ne la doit pas faire fort abondante.

*A qui
les Aci-
des sont
contraire-
res.*

Les acides , & toutes les choses aigres sont extrêmement pernicieuses à ceux qui ont la fièvre quarte: ainsi l'on ne peut pas même leur en donner dans le tems de la fermentation; mais il leur sera permis de se faire préparer quelques portions avec les précipitans, ou les absorbans, en prenant par exemple de l'eau debuglosée & de bouroche de

chacune deux onces , des yeux d'écrevice préparés & de l'antimoine diaphoretique de chacun demi-gros ; une once de sirop de papaver rheas , & dix gouttes de *laudanum* tartarifié: l'on donneroit cette potion dans le tems de la chaleur qui peut en être temperée.

On purgera sur la fin de l'accès avec une médecine faite de trois gros de *se-* *Tems des pur-*
né , sur lesquels on versera six onces *gatifs.*
d'une décoction de polipode & d'épithime ; on ajoutera un scrupule de sel fixe de tartre, & on entretiendra quelque tems la chaleur dans cette mixture , on dissoudra ensuite une demi-once de manne ; & on passera le tout. *Lors*

Si l'on voyoit qu'il y eût quelques *qu'il y a*
obstructions , on ordonneroit des pi- *des obs-*
lules de tartre de Quercetan , ou de *tructions*
Sagapeno Camilli , non seulement sur la fin de l'accès , mais aussi dans son commencement, pourveu que les premières voyes ayent été bien vuidées dant les attaques précédentes.

Mais comme il est impossible de faire ces remedes dans un seul accès , l'on se contentera de disposer le malade à recevoir un lavement quatre heures auparavant , & immédiatement après qu'il l'aura rendu , on fera vomir.

Durant les intervalles on pourra faire prendre quelque peu d'absorbans: mais avant l'accès suivant, ou dans le froid même l'on employera les diaphoretiques : par exemple quelques gouttes d'esprit volatil de sel ammoniac dans un peu d'eau de chardon beny ; ce qui diminuëra beaucoup les symptômes. Si l'on craint de trop échauffer , on fera avaler au malade les fleurs de sel ammoniac jusqu'à trente grains dans un peu d'eau de chardon beny : ces fortes de remèdes détruisant les aigres font un fort grand bien; & sur la fin du second accès, il lui faudra présenter un purgatif.

*Confor-
mité de
notre
pratique
avec
Hippo-
crate.*

Cette methode de traiter les fièvres quartes est tout-à-fait semblable à celle d'Hippocrate & de Galien : car Hippocrate commençoit la guerison des fièvres quartes en donnant un émetique dès la naissance du paroxysme , & ensuite il en venoit aux purgatifs , comme on peut voir dans son livre des Affections ; & Galien dans son traité de la Thériaque à Pison , dit qu'il a guéri plusieurs fièvres quartes en faisant vomir les malades après le souper, leur donnant ensuite le suc d'absinthe, & enfin la thériaque , deux heures
avant

avant l'accès. par de tels moyens, dit cet Auteur, ils se trouvoient exempts de l'accès dont ils étoient menacés. On connoît par là qu'il évacuoit par en haut, avant que d'en venir aux spécifiques ; & lorsque les malades prenoient la theriaque sans avoir vomî, la quarte devenoit double par l'atténuation de la matiere qui passoit plutôt dans le sang, comme on peut le remarquer en Galien, par l'exemple qu'il rapporte d'Eudême dans ces *Precognitions ad posth.*

De plus je soutiens qu'on ne peut pas purger dans le premier accès, ni même quelquefois dans le second ; mais lorsqu'on a fait vomir, il faut tâcher de rendre la matiere fort coulante : ce qui rend l'operation du purgatif beaucoup plus grande, & plus profitable.

Lorsque l'accès où l'on a purgé est passé, on doit en venir à l'usage du quinquina soit en poudre bouilli dans l'eau commune, à la quantité de demi-once sur une pinte, avec demi-gros de sel de tartre ; soit en opiate, dans le vin : mais on ne le doit donner que dans les jours d'intermission, parce qu'au tems de l'accès, il s'exciteroit une trop grande fermentation avec

l'humeur qui fait la maladie. Mais quand on a pris la précaution que je marque, cet excellent remède emporte souvent toutes ces sortes de fièvres intermittentes , & tous les autres fébrifuges ont perdu presque tout leur crédit , depuis que le Roy par sa bonté a rendu cette racine plus commune en faisant publier ses vertus , afin que chacun la pût employer dans le besoin, & mépriser les fables que quelques personnes inventoient pour la détruire , ou en abolir l'usage.

On pourra néanmoins se servir de plusieurs autres spécifiques , qui ont tous la propriété d'absorber les aigres, de dissoudre le sang, & de l'entretenir dans un état de liquidité. On mêle le sel fixe de tartre aux yeux d'écrevice , ou bien on se sert du fébrifuge de *Tymus* qui se fait en prenant , *demi gros d'antimoine diaphoretique avec des yeux d'écrevice préparez , de la corne de cerf préparée , & des perles préparées , de chacun un gros* : on pulvérisera toutes ces choses , & on les mêlera ensemble pour en composer une poudre , dont on prendra deux scrupules qu'on mettra infuser avec autant de sel de tamaris dans quatre ou cinq

onces d'eau de chardon beni. J. Rayus recommande le guy qui vient sur l'épine vinette, réduit en poudre, & infusé dans le vin, pour prendre deux heures avant l'accès : quelque'autres ordonnent le safran dans le vin ; d'autres la myrrhe ; il y en a qui versent des gouttes d'huile distillée de poivre & de myrrhe dans quelque eau distillée. Tous ces remedes se donnent pour operer les mêmes effets ; & ils réussissent souvent quand il n'y a point de duretés schirreuses dans le ventre, ou dans les hypocondres : ce que le Medecin doit bien examiner, parce que ces maux surviennent ordinairement à ceux qui ont la fièvre quarte pendant un tems considerable. En cas de squirre il faudra mêler au quinquina & aux sels lixivieux quelques aperitifs, principalement ceux qu'on tire du mars.

Par exemple, prenez deux gros de *Opiate* quinquina, du crocus de mars aperi- *de quinquina* tif, & du tartre folié, de chacun un *aperitive.* gros, & dix gouttes d'huile de myrrhe ; incorporez le tout avec le moins qu'il sera possible de conserve de roses & de sirop d'absinte pour donner la consistance requise, afin d'en faire une opiate qu'on divisera en six parties

pour prendre dans les jours tranquilles le matin à jeun, en buvant un peu de vin par dessus : ou bien on fera dissoudre l'extrait de genièvre , & celui de chardon beny , de chacun un gros, dans de l'eau de menthe en consistance de sirop ; on y ajoutera deux gros de quinquina, & un gros de mars diaphoretique, avec un peu de sirop d'absinte, & lorsque cela sera réduit en opiate , on le retirera du feu , & l'on y repandra dix gouttes d'huile de gérofle ; le malade prendra deux scrupules , ou un gros de cette opiate , par dessus quoy il avalera deux onces d'une ptilanne où l'on aura fait entrer le Mars rendu aperitif pour desobstruer.

Purgatifs proportionnés.

Lorsqu'on veut purger le malade , on le peut faire avec les pilules catholiques de *Poterius*, dans les jours d'intermission: on en donnera un scrupule à chaque prise. Mais s'il y avoit trop peu de matiere fébrile , & qu'une grande partie eût été évacuée par les émetiques , ou par de forts purgatifs, il faudroit pour lors prendre une petite pilule de *Sagapeno Camilli* au commencement de l'accès , & continuer cela dans les accès suivans , en faisant frotter le cou & le dos avec l'huile de

fauge & de laurier , l'eau de vie ; & la thériaque. Quercetan assure qu'il en a guéri plusieurs en suivant cette pratique ; ce qui paroît assez probable , parce que la gomme ammoniac & le *sagapenum* ont des parties capables d'atténuer : ainsi quand elles sont portées dans la masse du sang , elles échauffent , rarefient, & subtilisent les humeurs. Il se peut même faire que leurs parties grossières se liant dans le ventricule avec les parties de l'humeur morbifique , les retiennent & les disposent à sortir toutes ensemble en les empêchant de passer dans le sang: c'est pourquoy lorsque cette matiere sera en tres-petite quantité , on purgera dès que le malade se sentira attaqué. C'est par cette raison qu'Hippocrate commence par faire vomir pour diminuer la quantité de la matiere, & qu'il purge à l'entrée du paroxysme suivant: mais ce traitement ne réussiroit pas toujours , parce que la matiere qui cause les fièvres quartes en ce pais-icy, est d'ordinaire plus abondante que dans celui d'Hippocrate ; de sorte qu'il faut être certain par quelques signes qu'il y a peu de matiere , lorsqu'on prescrit des purgatifs dans les premiers

Lorsqu'il y a quelque partie où l'on sent une dureté , on peut y appliquer l'emplâtre de ciguë mêlé à l'emplâtre carminatif de *Silvius* , ou l'emplâtre fait avec le suc de tabac épaissi , & la cire. Quoique l'expérience nous apprenne que plusieurs personnes ont été guéries par la colere , par la peur , & par d'autres mouvemens violens de l'esprit & du corps , lesquels naissent tout à coup , & sans être prévus , cependant comme la fièvre quarte qui n'est point accompagnée d'accidens , n'a pas coûtume de devenir mortelle , je crois qu'il faut s'abstenir de tous ces changemens subits qui agitent les organes & les humeurs d'une manière extraordinaire , & qui ont souvent de tres-mauvaises suites. C'est pour cela qu'on se trompe fort lorsqu'on suit le conseil de Celse en changeant la maniere de vivre , en passant de l'eau au vin , du vin à l'eau , des vivres doux aux acres , des acres aux doux , sans aucune indication ; qu'on porte cet excès jusqu'à boire des verres entiers de vinaigre : car les malades en sont tres-souvent plus indisposés , & il est fort rare que des conduites

remetaires soient favorables à la Nature.

Il ne faut jamais par la même raison donner des remedes qui peuvent mettre la vie en danger , comme nous lisons que Willis a fait à une fille d'illustre famille à laquelle il donna le flux de bouche pour la guerir de la fièvre quarte , car le remede est pire que le mal , & n'a pas toujours son effet, puisque nous voyons dans Fernel , qu'un homme qui avoit la verole avec la fièvre quarte , fut guerir de la verole en passant par le flux de bouche que lui procurerent quelques onctions mercurielles ; mais que la fièvre quarte lui demeura.

On doit encore beaucoup moins se servir de préparations arsenicales qui ne sont employées par les sages Praticiens que sur des maux externes, comme des ulceres malins & chancreux ; car quoiqu'il soit vray que des charlatans ont guerir quelques-unes de ces fièvres des plus opiniâtres en mettant quelques grains de cet espece de poison dans une grande quantité d'eau qu'ils filtrent , toutefois comme ces sortes de medicamens ne peuvent convenir qu'aux personnes tres-robustes ,

& qu'ils laissent dans le corps des impressions terribles, l'on ne doit point s'étonner s'il en arrive souvent de si malheureuses catastrophes.

CHAPITRE XXIII.

De la Fièvre quarte bâtarde

LA fièvre quarte bâtarde est un espece d'intermittente qui revient le quatrième jour en comptant du jour ou le premier accès a pris & finissant au jour où le second paroxysme commence, comme la quarte que nous venons de décrire; mais quoiqu'elle ne se renouvelle jamais sans être précédée de frisson, elle ne laisse pas d'être fort différente dans tous les autres accidens de la quarte légitime: dans la fausse quarte les forces sont abatuës, la soif est plus grande, la chaleur est plus acre & plus brulante, les urines sont plus rouges, les accès ne reprennent point aux mêmes heures, & ils sont fort déreglés dans leur longueur; en un mot il semble que cette quarte approche de la fièvre tierce par la violence de ses symptômes: elle succede toujours à quelques autres fièvres,

*Carac-
tere.*

soit continuës , soit intermittentes.

Les fièvres qui sont suivies de la quarte bâtarde , doivent toujours être regardées comme les premières causes qui ont dérangé l'économie du corps. Le mauvais regime du malade , l'application inconsidérée des médicamens , ou enfin la propre constitution du sujet peuvent aussi avoir produit ce changement : car on conçoit assez que si la masse du sang devient dénuée de parties spiritueuses , & onctueuses par une fièvre violente , la digestion des alimens ne se faisant pas bien , il s'engendrera un chyle grossier , & un peu acide , qui doit ébranler d'autant plus aisément les fibres nerveuses & charnuës, que leur tissu a été fort relâché pendant la fièvre précédente : c'est de là que viennent la foiblesse de toute la personne , & l'acreté de la chaleur qui ont coûtume d'accompagner cette fièvre ; la soif , & les autres symptômes sont plus grands, parce que les parties solides y résistent moins à l'impulsion des liqueurs.

Ces fièvres sont difficiles à guerir ; & comme le tonus des parties solides est très-affoibli , ces maladies sont ordinairement jointes à des embarras,

ou à des tumeurs schirreuses dans les viscères ; ce qui fait qu'elles durent beaucoup plus longtems que les quartes veritables n'ont coutume de durer : ou bien elles se changent en d'autres maladies chroniques ; & il n'est pas rare de les voir persister deux ou trois ans.

*Gueri-
son.*

Il faut pour les guerir prendre une route moyenne entre celle que nous avons tracée pour la fièvre tierce , & celle que nous avons proposée pour la fièvre quarte veritable. Le malade observera une diète beaucoup plus exacte que dans cette derniere fièvre : sa pituitive doit être rafraichissante , on la fera , par exemple , en jettant un gros de sel végétal , & un bâton de regue-lisse dans une pinte d'eau chaude.

Regime.

*Purga-
tifs.*

L'on ne doit pas tant réiterer les émetiques, que dans la veritable quarte, vû que les parties y sont plus disposées au dérèglement , & moins fermes , & l'on évitera de les donner aussi violens , particulièrement si les forces sont notablement diminuées ; on les bannira même entièrement lorsqu'il y aura quelque dureté schirreuse : l'on doit toujours purger sur la fin de l'accès , & si l'on purge dans le com-

mencement , que ce ne soit qu'avec
 quelques pilules faites de gommes ape-
 ritives; l'on ne donnera jamais d'aigre
 non plus que dans la quarte ordinaire,
 & il est rare qu'on soit obligé d'ouvrir
 la veine. Après avoir bien purgé , l'on
 peut prescrire quelques gouttes d'hui-
 les distillées pour le commencement de
 l'accès , à cause que par leurs sels vo-
 latils huileux , elles détruisent ou em-
 barassent une partie de la matiere aci-
 de , qui est en tres-petite quantité.
 Par exemple : *Prenez trois onces d'eau
 de reine des prez , un scrupule d'ex-
 trait de genièvre , quatre gouttes d'huile
 de romarin & autant d'huile de thim , ou
 de sauge , avec demi-once de sirop d'œillet :*
 vous en composerez une potion pour
 prendre dans le tems du froid , ou
 avant l'accès. Il ne seroit pas non plus
 raisonnable de rejeter l'usage des sels
 volatils des plantes , ou des animaux,
 soit dans le tems du froid , soit avant
 l'arrivée du paroxysme : mais entre
 tous les sels volatils , s'il y a quelque
 choix à faire pour cette maladie , il
 semble que le sel volatil de sel ammo-
 niac doit être preferé , comme ayant
 acquis le plus de réputation.

S'il y avoit des duretés en quelque

*Aperi-
tifs.*

viscere, il faudroit recourir aux aperi-
tifs, entr'autres aux opiates que nous
avons décrites pour la fièvre quarte or-
dinaire; aux pilules de gomme ammo-
niac, à la teinture de mars, au tartre
martial soluble, & même au *Calome-
lanos* de Turquet, qui me paroît un
mercure qu'on a lavé dans l'huile de
tartre par défaillance. L'on pourroit
mêler douze grains de scamonée solu-
ble, avec quinze de ce mercure pour
en faire une medecine à prendre sur la
fin des accès ou dans les jours d'in-
termission.

*Specifi-
ques se
doivent
donner
avec
précau-
tion.*

Il est dangereux de trop donner dans
les spécifiques en cette sorte de fièvre;
car les absorbans, & les précipitans
rendent le sang trop dissout, & la cir-
culation trop prompte; d'où il arrive
quelquefois que lorsqu'une partie souf-
fre obstruction, ou qu'elle est emba-
raissée, il se fait à cause de la foiblesse
du ressort des fibres facile à s'étendre,
un dépôt considerable; & même l'on
ne doit donner le *quinquina*, la gen-
tiane, ou la petite centaurée, qu'a-
près quelques purgatifs, ou autre éva-
cuans, & quand la matiere a été un
peu dissipée par quelques accès; car si
on les prend dans le commencement

de cette maladie sans ces précautions, elle se convertit d'ordinaire en double ou triple quarte, ainsi que les Medecins de Rome en donnerent l'exemple dans la personne d'*Eudemes* Peripateticien. Il faut donc toujours, pour avoir droit d'ordonner les volatils ou les spécifiques, avoir bien vuïdé les premieres voies; sans cela la matiere hétérogène, qui en est renduë plus fluide, passe dans le sang; & comme elle n'est pas suffisamment corrigée, elle doit augmenter la cause de la fièvre, & faire que les accès en soient plus longs, ou plus fréquens. L'on doit avoir égard à cette évacuation des premieres voies, même lorsqu'on donne des choses purement embarrassantes, & huileuses qui pourroient insinuer cette matiere dans les vaisseaux: ce n'est donc qu'après avoir purgé, qu'il est permis de prescrire le benjoin, la mirrhe & le poivre par les parties égales, incorporées dans le suc d'absinte; pour en faire des pilules d'un demi scrupule, à prendre avant le froid: mais parce que tous ces febrifuges sont infiniment au dessous du quinquina, il est beaucoup mieux de se servir des opiates aperitives & febrifuges où il entre.

CHAPITRE XXIV.

*De la double , & de la triple
quarte.*

IL est aisé de connoître la double quarte , par la propre difference de ses accès : car elle prend deux jours de suite , & laisse le troisieme libre , & elle a toujours été précédée par la simple quarte.

Caractères & causes.

Elle vient, comme la quarte bâtarde, de quelque déreglement dans l'administration des remedes , ou dans le regime du malade , qui ayant communiqué beaucoup plus d'agitation à la cause de la maladie , a fait que les accès ont dû être plus fréquens.

Prognostic.

Elle est plus dangereuse & plus difficile à guerir , que la quarte simple ; parce qu'il est mieux que la matiere étrangere ne soit point si fréquemment mêlée au sang , que d'y être tant de fois remêlée ; cependant Hippocrate conseille en un endroit, de faire changer les fièvres quartes , lorsqu'on ne les peut guerir ; mais ce précepte ne doit être suivi que dans un pais chaud, où la matiere qui cause la maladie,

n'est pas en grande quantité , & où les habitans étant fort sobres n'ont pas le sang rempli d'humeurs grossieres & crues.

L'on doit garder un regime sembla- *Gueri-*
ble à celui qu'on a observé pour la *son.*
double tierce, prendre souvent des lavemens , se faire vomir , & se purger avec des médicamens doux , sans apprehender , lorsque les fermentations sont violentes, de se faire tirer du sang, pourveu que ce soit en petite quantité: Les sudorifiques seront ensuite prescrits, & les specifics qu'on donnera dans le jour d'intermission , pourront avoir beaucoup de succès.

Si cette fièvre succedoit à une tierce, ou que les attaques fussent rudes à soutenir , l'on pourroit mêler quelques acides aux sudorifiques : & user de ce remede : *Prenez deux onces d'eau de fenouil , autant d'eau d'ulmaria ou reine des prez , dissolvez-y un scrupule d'extrait de chardon-beny , vingt grains de poudre de vipere , une once de sirop d'œillets , & demi-once d'eau thériacale , où l'on aura ajouté quinze gouttes d'esprit de nitre dulcifié ; préparez-en une potion sudorifique pour donner sur la fin de l'accès.*

*Carac-
tere.*

La triple quarte a ses accès tous les jours comme la quotidienne , & la double tierce , avec cette difference , qu'elle a été précédée par une fièvre quarte , & que l'accès qui répond au véritable accès de la quarte , est toujours le plus violent , parce qu'il y a une habitude plus inveterée à le reproduire. Au reste elle prend differens caracteres ; quelquefois dans ses accidens elle approche de la quarte ; d'autre fois elle ressemble davantage à la tierce : il est rare qu'elle dure long-tems réglée de la sorte sans changer en continuë , ou revenir à son premier période. Lorsqu'elle devient continue, elle est tres-dangereuse à cause de la malignité & de la grossièreté de la matiere qui la produit : elle n'a rien de different aux autres fièvres que nous venons de décrire , pour son pronostic & pour sa guérison ; l'on doit seulement remarquer qu'elle est la fièvre dont les symptômes approchent le plus des siens pour en juger , & pour la guerir par une semblable méthode ; excepté qu'on doit faire observer une diète plus exacte à cause de la fréquence des accès.

*Prognos-
tic.**Gueri-
son.*

Il y a encore d'autres fièvres qui ne

reviennent que de cinq jours l'un , d'autres qui ne se r'excitent que de six jours en six jours; quelques-unes chaque semaine à pareil jour : Elles sont toutes de la nature de la quarte ; & quand les accès en sont longs, elles ont coutume de perséverer pendant des années entières. Galien qui reduisoit tout à son systême de quatre humeurs, n'en reconnoissoit point de telles, peut-être , comme dit Fernel , de crainte d'être obligé d'admettre une cinquième humeur , ou de désigner un foyer ailleurs que dans les veines: cependant Hippocrate les avoit déjà remarquées; & l'expérience fait voir qu'ils s'en trouve , mais elles sont rares , & ne meritent point de considération particulière. Elles ont les mêmes causes que les quartes ; l'on en doit faire le même prognostic & suivre les mêmes indications pour en procurer la guérison : Ainsi il seroit tres-utile d'en parler en particulier.

J'ay cru qu'il étoit à propos de prouver nôtre pratique par quelques observations de fièvres intermittentes qu'on a traitées conformément aux principes sur lesquels elle est fondée, ou suivant d'autres maximes.

A V E R T I S S E M E N T.

QUoique nous ayons , décrit assez amplement la methode par laquelle les maladies dont nous avons parlé , peuvent être gueries selon les indications que nous avons tirées de l'explication de leurs causes , & de leurs symptômes , cependant il est encore necessaire de rapporter des exemples de ces cures pour un plus parfait éclaircissement , parce qu'il arrive quelquefois dans la pratique des cas particuliers qui font varier les indications generales: on n'en a choisi qu'un petit nombre ; & on n'en cite point qui n'ait quelque chose de particulier, évitant sur tout d'en proposer plusieurs semblables, parce que cela ne sert qu'à fatiguer le Lecteur. On a aussi passé sous silence les cures des fièvres qu'on a trouvées sans accidens singuliers , & qui étoient tout-à-fait régulières. Il y a peu de Medecins qui ne pussent faire une longue liste des malades qu'ils ont gueries de ces sortes de maladies , par leurs remedes , ou par la force de la nature, parce qu'il y en a beaucoup de tres-legeres ; c'est pourquoy on s'est

particulièrement appliqué à celles , qui par la variété , ou par la grandeur de leurs accidens , peuvent montrer si la méthode qu'on a observée est juste. On expose d'abord la maladie comme elle étoit dans son commencement , on la suit pas à pas ; on marque le regime que le malade a gardé , & les médicamens qui lui ont été administrés : ensuite on dit quel a été l'évenement de la maladie ; on tâche de rendre raison de toutes ces choses , suivant les principes que nous avons posés ; & on en tire les inductions , & les conséquences qui ont semblé les plus importantes.

CHAPITRE XXV.

Des Observations sur les fièvres intermittentes.

PREMIERE OBSERVATION.

D'une fièvre tierce qui dans la suite devint maligne.

DAns l'année 1694. le vingt-cinq Janvier , l'on m'appella pour *Exposition.* voir M. Duchemin de la Morliere , demeurant près la Porte Montmartre ,

chez M^e la Marquise de Boulaie. Je jugeay par son recit qu'il avoit eu un accès de fièvre tierce intermittente; car il avoit ressenti le jour précédent un frisson suivi d'un vomissement & d'une tres-grande chaleur, qui s'étoit terminée au bout de dix heures par une sueur assez abondante. Je le trouvois sans fièvre; mais comme il étoit fort replet, & qu'il avoit le ventre gonflé de matieres, je lui ordonnai un lavement à recevoir le jour même pour relâcher les parties trop tendues, une ptisanne pour rafraichir, & six grains de tartre stibié pour prendre en une liqueur quelques heures avant son accès afin d'évacuer par le vomissement, ce qui n'auroit pû être vuide par les selles; mais toutes les personnes presentes condamnerent une méthode qu'ils n'avoient point vû pratiquer; ainsi il ne prit point le médicament que je lui avois ordonné. Le 26. la fièvre revient accompagnée des mêmes symptômes à peu près à la même heure que le jour d'auparavant; l'on m'envoya querir, & j'arrivai sur la fin de son accès: Je lui conseillay de se purger sur le champ même avec la manne, quelques grains de diagrede,

& le sel de tartre ; mais le malade ne le voulut pas , par l'obstination & les conseils de ceux qui étoient autour de lui : Il aima mieux prendre l'eau febrifuge de M. l'Abbé de Lucé , laquelle lui fut recommandée par une personne qui rendoit de fréquentes visites à notre malade. Cette eau me parut une dissolution du tartre alumineux dans de l'eau commune ; car elle étoit aigrette , elle laissoit quelque astringtion à la langue , & les cristaux qu'on en tire representent le tartre alumineux de Rolfincius.

Le tartre alumineux se fait en prenant de l'alun calciné mis en dissolution dans le vinaigre distillé qu'on passe ensuite par le papier gris & qu'on fait évaporer jusqu'à ce que la liqueur se cristallise : L'on donne ordinairement un scrupule de cette drogue à chaque fois. Le 28. le malade n'eut point de fièvre : je lui déclaray que cette guérison ne me paroissoit pas seure , parce que la cause de la maladie restoit toujours : mais se sentant bien , à ce qu'il me disoit , il refusa de rien faire pour prévenir la rechûte. Je le laissai donc se conduire comme il souhaitoit. Le 30. il fut repris d'une fièvre violente ;

*Tartre
alumi-
neux.*

l'on appella une autre Medecin qui lui ordonna dans le même jour , deux saignées , & sur la fin de l'accès , la poudre de vipere , avec les yeux d'écrevice ; ce qui rendit la matière contenue dans les premieres voyes plus fluide , & plus propre à passer dans le sang ; de sorte que la fièvre devint continuë. Le premier de Février l'on me rappella , je le trouvai avec de grandes envies de vomir , sans aucune tension douloureuse dans le ventre : Je lui proposai l'émétique , mais le malade en fut empêché par l'autre Medecin , de maniere que je l'abandonnai entièrement. J'ai scû depuis ce tems là par quelqu'un de ses amis qui l'avoit vû pendant toute sa maladie , qu'on réitera les saignées par deux fois , & que l'on continua l'usage des cordiaux. Le 2. de Février l'on donna un clystere , l'on fit une saignée du pied à cause du délire qui survint , & les cordiaux furent toujours employez. Le troisiéme jour du même mois il parut des taches de pourpre : dans ce tems , le Medecin ordonna l'émétique , avec un purgatif pour prendre en deux fois : En chaque dose il y avoit six grains de tartre émetique ; ce médi-

cament fit vuider peu de chose , presque rien par le vomissement, & encore moins par en bas : & le 4. Février il mourut.

On peut conclurre de cette Observation , quoique la fièvre tierce ne soit pas du nombre des grandes maladies, cependant par la faute du Medecin , ou du malade elle en peut produire de tres-perilleuses : car si la matiere renfermée dans les premieres voies avoit été évacuée , elle n'auroit pas causé dans la suite une fièvre continuë. De plus la nature seule auroit été capable de purifier la masse du sang: mais l'eau de l'Abbé de Lucé qu'on donna mal à propos ayant fixé par son acide les parties de la matiere morbifique, elle l'arrêta quelque tems dans le ventricule , & dans les intestins & ce levain demeurant comme attaché dans ces endroits , il y acquit par la chaleur des degrez de pourriture & de malignité qu'il n'avoit pas auparavant. Enfin, quelques parties s'en étant degagées, & s'étant insinuées dans les vaisseaux sanguins donnerent lieu à une fièvre continuë ; mais lorsqu'on eut desempli les conduits par des saignées abondantes , & qu'on eut rendu par le

Conclusion.

Explication.

moyen des remèdes cardiaques , l'humeur fermentative plus coulante, tous les accidens s'augmenterent , parce que cette humeur acheva de passer toute entière dans le sang ; ce qui fit que la fièvre qui n'étoit que continuë devint maligne par l'infection qu'elle communiqua au sang ; & lorsque le ventricule fut lui-même tendu par le gonflement de la matiere retenue dans les propres vaisseaux de ce viscere, l'on recourut en vain aux émetiques , & aux purgatifs.

Induction.

Il s'ensuit encore de la même Observation, que comme les précipitans peuvent doubler les intermittentes , ou les rendre continuës , quand ils sont donnés sans avoir vuïdé les premières voies , pareillement les acides , & surtout les astringens, peuvent causer de grands desordres en retenant les matieres : ainsi les Medecins qui rejettent tous les évacuans & qui prétendent qu'on ne doit se servir que d'alteratifs , sont fort éloignés de la véritable pratique.

Observation.

II. OBSERVATION.

*D'une tierce intermittente legitime suivie
de tres-grands accidens.*

M Ademoiselle de Lacroix demeu- *Exposi-*
rant rue du Foin, femme âgée *tion.*
de 30. à 35. ans fut attaquée sur la fin
du mois d'Aoust de l'année 1695.
d'une fièvre tierce qui n'avoit nul
symptome considerable. Je fus appel-
lé sur la fin du premier accès, & je lui
prescrivis un regime assez exact, avec
un lavement pour le lendemain; &
parce qu'elle avoit de grandes envies
de vomir, je lui ordonnay cinq grains
de tartre émetique dans un bouillon à
prendre avant le paroxysme qui devoit
suivre: Elle vuida une grande quantité
de matiere jaunâtre; visqueuse &
amere. Le second accès fut bien moin-
dre que le premier: elle usa par mon
conseil de quelques precipitans, &
d'absorbans pendant qu'il dura. Dans
le jour d'intermission je fis réiterer le
lavement; & au troisième accès le
diaphoretique mineral dans l'eau de
chardon beni fut employé: Sur la fin
on lui prepara un purgatif avec demi

gros de mechoacam , deux gros de sené , & un scrupule de sel de tartre infusé dans un demi-septier d'eau commune , & dans la dissolution on jetta un gros & demi d'électuaire de *Psyllio*, & une once de manne : La malade rendit par les selles beaucoup de ce purgatif sans vomissement , & sans nauzées , ni tranchées. Le jour suivant se passa parfaitement bien , & même elle avoit assez de vigueur; mais dans le tems du quatriéme accès elle fut travaillée d'un vomissement extraordinaire , avec abatement de forces, un pouls petit , & languissant, & une sueur froide. Elle vuidoit une quantité prodigieuse de matieres jaunâtres & gluantes; je fus étonné de ces symptomes ; & ayant demandé à la malade si elle ne sçavoit pas ce qui pouvoit avoir contribué à cet accident , elle me répondit qu'elle avoit oublié de me dire qu'elle étoit prête d'avoir ses regles , lorsque je lui ordonnai un purgatif; & qu'elle croyoit même que la purgation avoit supprimé quelques humeurs qui avoient déjà commencé à couler. En considérant tous les differens accidens de cette maladie , je ne voulus point arrêter d'abord cette évacuation , je

lui dis de prendre de tems en tems quelques bouillons chauds , afin de vomir avec moins de peine:il sortit de son corps plus de dix livres d'une matiere gluante , par en haut , & par en bas,avec un affoiblissement universel, suivi d'un hoquet, & d'une envie inutile de vomir : & ce grand épuisement lui avoit refroidi les extremittez. Je lui fis faire une legere potion avec quatre onces d'eau de menthe , un scrupule de theriaque , demie-once d'eau theriacale,& une once de sirop d'œillets. Elle avaloit par intervalles quelques cueillerées de cette potion qui la fortifioit , & répandoit la chaleur vers les parties exterieures. Sur la fin de la journée l'on s'apperçût que les envies de vomir diminuoient : mais comme le hoquet continuoit toujours avec un accablement general , que quand elle vomissoit elle ne rendoit que ses bouillons , & qu'elle n'avoit aucune envie de vomir, sinon qu'après qu'elle avoit pris de la ptisanne ou du bouillon , je fis apprêter vers le milieu de la nuit suivante une potion faite avec six onces d'eau de menthe , deux scrupules de diaphoretique mineral , un scrupule de poudre de viperes, cinq gouttes de

laudanum liquide , demi-once de sirop de diacode , & autant de celui de coquelico : ce remede devoit être donné à deux fois , & je lui fis avaler la premiere prise , à l'heure même , & la seconde étoit pour prendre incontinent après qu'elle auroit vomi la premiere , qu'elle rendit presque sur le champ. On lui fit prendre la seconde qu'elle garda , & tous les accidens cessèrent , & ne revinrent point le jour suivant qui étoit le 8. jour de sa maladie ; mais dans le 9. qui repondoit au cinquième accès , nous vîmes renouveler tous les mêmes symptômes que je voulus arrêter comme auparavant : surquoy l'on manda un autre Medecin qui blâma fort ma conduite, & qui ne voulut entendre parler ni de cardiaques ni de narcotiques , & qui nonobstant les forces abatuës , le hoquet, le pouls languissant , les sueurs froides & les syncopes qui venoient de tems en tems , ne laissa pas que d'ordonner le petit lait , & les eaux de Forges pour sa boisson , les quatre semences froides dans ses bouillons , & enfin une potion avec les coraux preparez , l'eau de plantain & le sirop de grenade. Il continua pendant deux

jours entiers ces sortes de remèdes rafraichissans qui affoiblirent tellement la malade, en augmentant & empirant tous les symptômes, qu'elle paroïssoit devoir expirer en peu de tems; ce qui me fit dire au Medecin, devant les parens, que puisqu'il ne vouloit pas donner quelques narcotiques, avec les cardiaques, je croyois que la malade mourroit la nuit même; & que cependant, j'esperois la retirer d'affaire, en lui en faisant prendre. Je fus écouté; & l'on prépara, malgré le Medecin, le breuvage suivant que je prescrivis ainsi : *Prenez deux onces d'eau de chardon beny, & autant d'eau de menthe, dissolvez y demi gros de poudre de vipere, & pareille quantité de diaphoretique mineral, un gros de confectiion de hiacinte sans odeur, trois gros d'eau de canelle, cinq gouttes de laudanum liquide, & une once de sirop de diacode : l'on mêlera le tout, afin d'en faire une potion, pour être administrée en deux prises. L'on fit avaler d'abord la premiere, & deux heures ensuite la seconde. Par la premiere, tous les symptômes furent arrêtez, comme par enchantement, & sans aucune recidive. Les mois qui avoient*

été supprimez reparurent, & avec une diette convenable , & quelques purgations , on rétablit la malade en peu de jours en sa premiere santé.

L'on voit par cette observation , qu'un Medecin doit toujours interroger les femmes malades sur le tems dans lequel elles doivent avoir leurs mois, particulièrement dans les maladies qui ne sont pas tres aiguës , de crainte qu'il n'ordonne des purgatifs, ou quelques autres remedes qui puissent supprimer les regles , parce que quand les femmes qui doivent s'évacuer par cette voye sont retenus dans le corps, ils se remêlent au sang, comme on l'a pû voir par l'exemple de notre malade en qui cette matiere hétérogène étant rentrée dans le sang, rendit le quatriéme accès beaucoup plus violent, ce qui empêcha les filtrations. Et enfin la matiere morbifique ayant acquis une extrême acreté par le mélange des parties fermentatives, se trouvant poussée vers le ventricule & les boyaux , elle y produisit tous les symptomes dont nous venons de parler , en irritant , picotant & déchirant les membranes de ces visceres , dont la tunique nerveuse étant dé-

*Explicit.
tion.*

pouillée de son velouté caufoit des mouvemens convulfifs auffi-tôt que la malade prenoit des bouillons , ou qu'il abordoit quelques humeurs dans la cavité de ces parties ; & il eft certain que de tels accidens ne peuvent guere être calmés que par des ftomatiques , & par des narcotiques ou affoupiffans, dont les corpuscules aromatiques pouvoient fervir à pouffer peu à peu dans les parties destinées à recevoir les regles, les levains propres à exciter ces excremens, ce qui devoit beaucoup contribuer à diffiper tous ces fymptômes.

Jene dis rien de l'ufage du petit lait, *Induc-*
des acides , & des incraffans ; tout le *tion.*
monde s'apperçoit bien que ces fortes de remedès étoient donnez fans indications , & qu'ils firent beaucoup de tort à la malade , en retenant la matiere dans les intestins, & affoibliffant le reffort des parties , en continuant l'irritation , & en diminuant le mouvement du fang & des efprits ; en un mot , en la mettant dans le pitoyable état où elle étoit lorsqu'on luy donna fes derniers Sacremens , avant que d'être ramenée aux cordiaux & aux narcotiques. J'ajouteray feulement en

passant, que cette maladie que Morton auroit prise pour une fièvre intermittente déguisée en *cholera morbus*, fut aisément guérie sans retour, quoiqu'on n'ait point été obligé d'en venir au quinquina.

III. OBSERVATION.

D'une tierce bâtarde.

en
1687.

*Exposit-
ion.*

UN homme appelé le Sieur Chaisot, qui se mêloit d'un negoce de Montres, demeurant sur le Pont au Change, m'envoya prier de le venir voir. Il avoit depuis deux mois une fièvre tierce bâtarde, & une tumeur à l'hypocondre droit, avec une douleur assez grande, sans que la peau eût reçu néanmoins aucune alteration. Il étoit sujet à des rots, & quand il en avoit rendu une certaine quantité il se sentoît soulagé pour un tems : il lui survenoit des nauzées au commencement de ses accès, & ensuite le cours de ventre. On avoit tenté inutilement les saignées, les aperitifs & les purgatifs ordonnez par differens Medecins & par plusieurs Chirurgiens qui l'avoient vû : Je prescrivis d'abord un lavement ; & après qu'il l'eut rendu, je lui dis de prendre au commence-

ment de l'accès qui devoit bien-tôt venir , une potion composée de quatre onces d'eau de chardon beny , de dix grains de sel de tartre, de six grains de tartre stibié , & d'une demie once de manne. Ce remede opera en évacuant considerablement par haut & par bas. Et dans la suite durant la vigueur du chaud , je lui fis prendre quinze grains de fleurs de sel ammoniac dissoutes dans un peu d'eau de chardon beny , & un moment après dix grains de sel de tartre aussi dissout dans une cueillerée de la même eau. Il sua beaucoup sur la fin de l'accès, & rendit tant par les voyes superieures que par les inferieures, une tres-grande quantité de vents, & l'attaque cessa. Le lendemain je lui fis faire une opiate avec le sagapenum, la gomme ammoniac, le sel de tartre, le murcure doux, & la scamonée. Cela lui fit jetter abondamment des matieres gluantes: comme je craignois le retour du lendemain je lui dis d'attendre encore un jour avant que de prendre de nouveaux remedes ; la fièvre ne revint point, nous continuames nôtre opiate pendant cinq ou six jours avec une ptisane aperitive où entroit le tartre martial ;

il rendoit toujours quelques phlegmes tenaces, & beaucoup de vents : durant tout ce tems, la tumeur & la douleur du côté droit diminuoient à vûe d'œil. Et enfin en peu de jours il fut absolument guéri de cette grosseur & de la fièvre, par l'usage de ces seuls remèdes.

Induction.

L'on peut conclure de là, que toutes les tumeurs & les douleurs qui surviennent dans les fièvres chroniques vers les hypocondres, ne sont pas causées par des embarras dans les vaisseaux, puisqu'il y en a quelques unes qui sont produites par des vents, principalement dans ceux qui rottent souvent ; tels sont les mélancoliques, les scorbutiques & les femmes hystériques : c'est peut-être pour cette raison qu'Hippocrate nous avertit, que ceux qui avoient des rapports aigres, n'étoient pas sujets à la pleuresie.

IV. OBSERVATION.

D'une double tierce finie en peu de tems.

en
1696.
Exposition.

M. Fauvel, Estudiant en Médecine, me fit appeller après le premier accès d'une double tierce intermittente qui lui avoit duré quinze

ou seize heures ; je lui fis donner un clystere, & lui prescrivis une ptisanne ; & parce que je ne sçavois pas précisément si l'accès lui prendroit le jour suivant , n'ayant encore pû reconnoître si ce n'étoit point une tierce bâtarde , je lui dis de tenir prêts six grains de tartre stibié, pour les prendre lorsqu'il sentiroit que l'accès prochain le viendrait saisir. Le paroxysme revint le lendemain , & le malade prit dans un bouillon le remede que je lui avois ordonné pour le commencement de son accès ; il vomit & fut purgé sur la fin de cette attaque : je fis composer un autre purgatif avec le sené , le sel de tartre en infusion & en dissolution, & l'électuaire de *Psyllio* , avec quoy il fut encore considérablement purgé ; & après l'operation de son médicament , je lui fis prendre une verrée de décoction de quinquina dans l'eau telle que nous l'avons décrite, & il en usa de tems en tems jusqu'à ce que l'accès revint. Environ le déclin du troisième paroxysme , il reprit , par mon avis , le même purgatif , puis la même décoction de quinquina, & il fut par ces seuls remedes absolument délivré de cette fièvre periodique.

Induction.

On voit par là, que quoique la double tierce dont les accès sont longs, soit ordinairement de longue durée, toutefois si dans le commencement on vuide les premières voyes, elle cede facilement aux remèdes que l'on doit prescrire ensuite.

Il seroit tres-inutile de rapporter tous les heureux succès de cette pratique dans les fièvres intermittentes, soit exquises soit bâtarde : il suffit de dire qu'entre toutes les méthodes que j'ai jusqu'icy tentées, je n'en ay point trouvé de plus seures, ni de plus faciles, & que les plus opiniâtres de ces maladies nem'ont pas paru tenir long-tems contre cette maniere de traiter.

V. OBSERVATION.

D'une quarte intermittente.

1694.

Exposition.

UN Commis, homme âgé de 28. ans ou environ, demeurant à l'Hôtel de Sens, fut travaillé d'une quarte intermittente pendant plus de six mois : il m'appella au bout de ce tems-là après avoir été plusieurs fois purgé, saigné, & avoir usé de differens febrifuges, & fut tout du *quipquina* : nous étions en automne,

la fièvre avoit diverses fois passé de quarte en tierce , & étoit toujours revenue à sa regle ordinaire. Ayant bien observé toutes ces choses , & ne remarquant aucune dureté dans son ventre, je lui conseillai de se faire donner un lavement dans l'un des jours d'intermission, & de prendre avant le paroxysme prochain six grains de tartre émetique ; & sur la fin de l'accès un purgatif avec parties égales de scammonée , & de sel de tartre : tous ces remedes lui firent jetter beaucoup de matieres par le vomissement , & par les selles. J'ordonnai le jour suivant une ptisanne avec l'esquine , & le sel végétal , dans laquelle on devoit sur la fin mettre un bâton de reguelisse. Je lui fis prendre un lavement avant le second accès , & ensuite un émetique plus violent que le premier dans le commencement du paroxysme même, vers le milieu duquel il devoit user d'une potion faite avec le sel volatil ammoniac , quelques gouttes d'huile de succin, & un peu de sirop d'œillers dans l'eau de chardon beny ; il vomit beaucoup , & sua extrêmement , ce qui diminua d'une maniere tres sensible les accès suivans. Enfin j'enlevai

absolument la fièvre au moyen de petites pillules faites avec la gomme ammoniac , le fel de tartre, & un peu de diagrède que je lui faisois avaler un instant avant son accès : & il se trouva guéri à la cinquième ou sixième attaque.

L'on voit par cette observation que les purgatifs avec les febrifuges ne sont pas capables d'ôter la fièvre quarte ; qu'au contraire souvent ces sortes de medicamens joints à la saignée , peuvent faire passer dans le sang la plus grande partie de la matiere contenue dans les premieres voyes : ce qui fit que dans ce malade les accès devinrent plus frequens ; & que de quarte, elle se convertit en tierce. Mais enfin elle reprit son train ordinaire , par la grossiereté naturelle à l'humeur qui l'avoit premierement excitée ; ainsi on peut dire avec Hippocrate , que la principale guerison de la fièvre quarte consiste à faire vomir un malade dans le commencement de ses accès, pourveu qu'il n'y ait point de contr'indications qui puissent faire craindre de mauvais effets des mouvemens convulsifs de l'estomac , car s'il y en avoit quelques-unes , comme une extrême

foiblesse, une difficulté de respirer, & une toux sèche, que la malade eût le col long &c. & qu'il fût, sans envies de vomir, sans dégoût, &c. on seroit obligé de donner des lavemens avant l'accès, & des purgatifs sur la fin; & lorsqu'on auroit nettoyé suffisamment les premières voyes, l'on viendrait aux spécifiques & entr'autres au sel volatil ammoniac infusé dans de l'eau de chardon beny, pour donner au commencement de l'attaque sans employer les huiles; j'entens les huiles distillées, parce qu'on doit craindre la violence des paroxysmes dans les personnes qui ont la poitrine foible. Quand on a assez évacué, & que les accès sont fort diminués, on peut dès la naissance du paroxysme user de quelques purgatifs gommeux, parce qu'ils ne remuent gueres la matiere morbifique qui sejourne dans les premiers conduits, & que ces medemens se liant avec elle, ils en empêchent une bonne partie de passer dans le sang: mais l'on ne doit pratiquer ces choses, que lorsque l'on n'est pas pourvu de bon quinquina.

VI. OBSERVATION.

D'une quarte bâtarde.

en
1697.
Exposition.

Mr. de M.... Capitaine de vaisseau, m'envoya querir vers le milieu du mois de Mars: il étoit affligé d'une fièvre quarte, qui avoit succédé à une fièvre tierce, & qui même étoit dégénérée en continuë par l'usage du quinquina donné à contre-tems: la maladie l'avoit fort amaigri, & se trouvoit accompagnée d'une petite toux sans dégout & sans aucune disposition au vomissement: les accès avoient coûtume de luy durer douze ou quatorze heures. Il y avoit déjà sept mois que cette maladie le tenoit; & si elle avoit quelquefois paru éteinte, c'étoit pour recommencer avec plus de violence cinq ou six jours après. Je lui ordonnai une purgation, avec le diagrède & le sel de tartre pour prendre sur la fin du premier accès qui devoit venir, ce qui le fit beaucoup évacuer: il beuvoit d'une ptisanne composée d'un peu de canelle en poudre, & de sel vegetal dans l'eau commune; & avant les attaques il prenoit du sel volatil ammoniac dissout dans

un peu d'eau de chardon beny : on lui donnoit vers la fin des paroxysmes une purgation semblable à la première : avec le secours de ces remèdes & de quelques lavemens pris avant les accès sa fièvre diminua notablement, de sorte qu'il n'avoit pas trois heures de paroxysme : je le repurgai encore, & lui fis preparer quelques bouteilles de décoction de quinquina dans l'eau; & il fut absolument guéri en quinze jours, réitérant quelques prises de sel volatil ammoniac durant chaque accès.

On voit par là que sans recourir aux spécifiques dont Vanhelmont & Riviere ont fait tant de mystere, il suffit de bien prendre ses indications. En effet nous ne manquons pas de bons remèdes, il ne s'agit seulement que de trouver le moyen & l'occasion de les appliquer.





A V E R T I S S E M E N T

sur l'addition suivante.

LEs heureux succès que M. Tauvry paroît selon ses Observations avoir eus dans la pratique qu'il a gardé sur les fièvres, seroient une grande preuve de la vérité de la théorie qu'il propose de ces maladies dans le traité précédent, s'il avoit montré que les remèdes dont il s'est servi avoient toutes les qualitez requises pour s'insinuer dans le sang, & y détruire les acides & les suc indigestes qu'il établit principalement pour causes des intermittentes : Mais comme cette méthode de traiter, conforme en plusieurs choses avec celles de Sydenham & de quelques autres modernes, s'accorderont aussi bien avec des principes differens des siens, nous devons moins attribuer le bonheur qu'on a maintenant dans la cure des fièvres périodiques à l'exacte justesse des hypotheses qu'on en a formées, qu'à la découverte du quinquina, des émétiques tirez des minéraux, & des autres médicaments qui étant entierement inconnus à l'antiquité, faisoient passer autrefois beaucoup de ces sortes de maux pour incurables.

Il est évident que les Anciens avoient de tres-fausſes idées de la Physique, & qu'ils se contredisoient souvent dans leurs raisonnemens sur le corps animé; toutefois ne se conduisant dans l'exercice de la Medecine que selon l'experience qui les ramenoit à tout mo-

ment des égaremens de leurs speculations dans le droit chemin , on auroit en leur tems réüissi dans les fièvres à peu près de même qu'à present , si l'on avoit eü pour lors les mêmes moyens à employer ; parce que la théorie est encore aujourd'huy trop defec-tueuse pour servir seule de regle dans l'u-sage.

Pour fonder un Systême parfait sur la cause de ses déreglemens de la machine humaine , il faudroit connoître clairement les dispositions constantes des parties solides & des fluides dont elle est composée, & les proportions qu'elles ont avec les différentes matieres qui l'entretiennent, & rapporter toutes ces connoissances aux loix de la mecanique suivant lesquelles toute la Nature se gouverne: Mais la science médicinale est bien éloignée de ce degré de lumiere où l'on n'ordonneroit rien qui n'eût l'effet souhaité: cependant parce que nous y devons toujours rendre , on a crû contribuer à l'avancement d'une profession si utile , en ajoûtant icy les principaux Systêmes inventez par divers Physiciens qui ont éclaircy de plus en plus un sujet si obscur , & finissant par une hypotése nouvelle qui n'est qu'une consequence d'un Systême particulier sur les fibres mouvantes fort approuvé par nôtre Auteur.





A D D I T I O N

C O N T E N A N T

DE NOUVELLES REFLEXIONS

Sur les differens Systêmes
des Fièvres.

IL n'est point de maladies sur lesquelles on ait tant raisonné que sur la fièvre en general ; aussi est-elle la plus commune & la plus facile à être excitée , soit seule , soit avec d'autres : mais quelque diversité que l'on reconnoisse aux causes que les Medecins lui ont assignées , toutes leurs opinions se reduisent néanmoins à faire consister ce désordre dans celui des humeurs contracté par le mélange disproportionné , ou par l'alteration des principes dont ces liqueurs sont composées , ainsi que la plupart des autres substances mixtes , comme on le remarque dans les dernieres resolutions qu'en font les Chymistes par le moyen du feu.

Ces Elémens aujourd'huy les plus universellement reçûs sont 1°. le *sel* qu'on distingue en *acide* dont les particules sont amenuisées par les deux bouts en maniere de fuseaux, & en *alcali* qui resulte de plusieurs fragmens du premier, lesquels se joignant diversement ensemble forment des molécules de figures différentes, herissées de pointes, & poreuses ; l'un & l'autre de ces sels étant volatils, ou fixes selon leur rarefaction, ou leur condensation. 2°. *Le souphre* qui n'est qu'un amas de flocons faits de plusieurs filamens tortueux. 3°. *L'eau*, ou le *phlegme* qui a ses parties de figure courbe tres-propre au mouvement, pleines & peu compressibles. 4°. *La terre* qui comprend des corpuscules poreux de toute figure irreguliere.

Quelques-uns reconnoissent un cinquième principe qu'ils nomment *esprit*, & qui n'est qu'une dissolution de souphres, ou de sels tres-subtils dans une certaine quantité de phlegme. Mais on pourroit rapporter le sel & le souphre qui passent pour des principes actifs, à cause qu'ils abondent en particules extrêmement subtiles & dont les ressorts se dévelopent aisément &

s'entretiennent long-tems en agitation, à la terre & à l'eau que l'on regarde comme passifs, vû la lenteur de leur mouvement, & la grossiereté de leurs parties: car ceux-là peuvent être tellement brisez, attenuéz & dissouts par le feu, qu'ils perdront toute leur vertu élastique, & que leurs pointes seront émoussées ou sans force, en sorte qu'ils paroîtront tout terrestres, ou tout aqueux, selon que les atomes qui les composent se trouveront fixes & unis entr'eux, ou mobiles en tout sens & separables les uns des autres au moindre effort, peut-être aussi ne seroit-il pas mal-aisé de donner par d'autres impressions que par celles du feu, la nature de sel & de souphre à la terre & à l'eau, & de faire à la fin revenir par de nouveaux agens tous ces quatre Elémens à une matiere homogène également capable de ces quatre principales formes qui reçoivent mille différentes modifications par des causes communes.

Les élémens se peuvent changer selon les agens.

Cause des fièvres continues se on cette doctrine.

Suivant une telle théorie plusieurs Physiciens ont établi l'origine des fièvres ardentes & continuës dans l'émotion extraordinaire de la portion sulphureuse du sang exaltée & subtilisée,

ce qui donnant des irritations tres-vives aux parties nerveuses & musculuses, & sur tout au cœur, les oblige de se contracter fortement & fréquemment, & par consequent de faire circuler cette humeur avec plus de vitesse que de coûtume. Le sang montant donc à la tête avec précipitation, il y dilate violemment des membranes qui sont tres-sensibles; en se répandant sur les visceres, il y peut causer des oppressions, des absces, des inflammations : la consommation ou la dissipation qui se fait alors des particules spiritueuses & grasses rend le sang acre & piquant, d'où procedent la convulsion & le délire par le mouvement irregulier que les parties membraneuses & charnuës en conçoivent ; & la soif qui dépend de la secheresse du gosier, vient du défaut du suc salivaire qui devroit humecter cet organe, & qui reste dans les filtres par la tenacité de la liqueur qui leur est envoyée pour fournir la matiere de ce suc. Tous les autres symptômes s'expliqueront de même dans cette supposition que le sang fermente excessivement par l'atenuation & l'inflammation de ses parties sulphureuses : c'est pourquoy l'on

*Expli-
cation
des sym-
ptômes.*

ordonne dans cette maladie des reme-
des aqueux , embarrassans & terrestres
pour arrêter l'impétuosité des hu-
meurs , temperer leur ardeur , & rap-
procher les principes trop rarefiez ;
ainsi l'on mêle les acides comme l'es-
prit de souphre ou de sel commun
dans la ptisanne des malades pour ren-
dre cette boisson plus penetrante &
plus propre à se confondre avec les
matieres grasses ; ayant d'ordinaire fait
précéder la saignée pour faciliter la
circulation du sang , & prévenir la rup-
ture des vaisseaux les plus foibles.

*Sources
des fié-
vres in-
termil-
tentes se-
lon cette
opinion.*

A l'égard des fièvres intermittentes
on a jugé que leur chaleur ne diffe-
rant point de celle des continues , de-
voit aussi consister dans un mouve-
ment déréglé des souphres & des au-
tres corpuscules actifs des humeurs :
mais ayant observé que le frisson , où
le pouls est lent & irregulier , duroit
plus long-tems dans les fièvres inter-
mittentes , que les malades y avoient
le visage plus pâle , & qu'ils ressen-
toient une plus grande lassitude & plus
de pesanteur que dans les continues ,
on a crû que le sang étoit dans celles-
là plus rempli d'acides qui la coagu-
loient , & qui diminuoient beaucoup de
sa

sa vitesse dans les membres, les rendoient plus froids & plus lourds, ce liquide y perdant presque toute sa vigueur par l'engagement où se trouvoient ses parties spiritueuses & sulphureuses au milieu d'une abondance d'acides, de phlegmes & de terrestréitez. Mais en même tems on pensoit que ces corpuscules inflammables s'amassant en une quantité suffisante pour se rarefier avec force & s'exalter, engagoient le sang au bout de quelque intervalle, dans une espece de combustion qui n'étoit appaisée que par l'évaporation des substances les plus déliées & les plus sulphureuses qui s'exhaloient par les pores de la peau : C'est pour cela qu'afin d'empêcher la coagulation introduite dans le sang par les acides, on recommande ici les remedes spiritueux, acres & dissolvans, au contraire de ce qu'on prescrit dans les fièvres continuës où le sang est trop dissout.

Comment on prévient l'épaississement du sang.

Il faut pourtant distinguer dans les fièvres intermittentes deux états par rapport auxquels on varie les remedes: car durant l'ardeur de l'accès on évite les médicamens acres & chauds qui augmenteroient la fermentation du

Pratique diverse dans le chaud & dans le froid.

Prépa-
ration
de di-
vers re-
medes.

sang , comme on s'abstient des acides & des coagulans pendant le froid, parce qu'ils épaisseroient trop les humeurs qui ont alors besoin d'être rarefiées , pour donner lien aux mauvais levains de sortir : Mais après les saignées & les purgations ordinaires dont on use au commencement , ou sur la fin des premiers paroxysmes, le febrifuge souverain est le quinquina qui a la propriété de tenir le sang , aussi-bien que les sucres laiteux, en dissolution. On met infuser deux onces de cette racine en poudre dans trois pintes de vin rouge qu'on laisse durant vingt-quatre heures sur les cendres chaudes dans un vaisseau de terre, ou de verre bien bouché , remuant la matiere de tems en tems ; on passe ensuite l'infusion dont on donne quatre onces au malade , de six heures en six heures , luy faisant manger dans les intervalles des prises, quelques alimens solides , comme de la viande rotie : on en peut faire aussi des tablettes avec la canelle & le sucre. On aura pareillement la liberté d'ajouter à l'infusion précédente deux ou trois dragmes de sel armoniac, un peu de petite centaurée , de sassaparilla, & de genièvre, principalement pour les ma-

lades qui se sentent plus incommodez dans le froid des accès que dās le chaud.

Il seroit encore bon de purger de quatre en quatre jours avec une demi-*Purgatifs convenables.* dragme de pilules ainsi preparées. Prenez de la masse de pilules angeliques, de l'aquila alba, du sel de tartre, de la résine de scamonée, & de l'écorce de racine de quinquina, deux dragmes de chaque; battez toutes ces drogues ensemble pour les mêler avec du sirop d'absinthe, afin d'en faire une masse de pilules: mais le quinquina ne convient point aux fièvres continues, parce qu'il subtilise trop le sang qui demande plutôt des matieres qui l'épaississent & le ralentissent tant que dure son effervescence, non plus que dans le chaud des intermittentes, observant seulement d'employer durant l'ardeur des intermittentes peu de remedes aqueux & acides, de crainte d'augmenter la disposition qu'a le sang à se coaguler après que la fermentation est passée.

Les fièvres malignes ne different des deux précédentes, qu'en ce que la coagulation ou la dissolution du sang est plus considerable, lorsqu'il y a de la malignité qui s'est communiquée aux humeurs, soit par des alimens indige-*Différence des fièvres malignes d'avec les précédentes.*

flés ou corrompus , soit par un air infecté d'exhalaisons impures, soit par de violens exercices qui auront fait contracter au sang une qualité corrosive & une chaleur étrangere , ou qui dissipant les particules les plus volatiles , sulphureuses ou spiritueuses le laissent sans activité & sans consistance , ou donnent occasion au reste de sa masse de se condenser & de se ralentir. Si le mélange des souphres grossiers avec les corpuscules salins & terrestres ont rendu le sang grumuleux , il se produit à la surface du corps des taches livides, ou des tumeurs pestilentiellles par l'embarras & les obstructions que causent les glandes exterieures les suc's aigris & coagulez qui sont poussez vers toute l'habitude avec la matiere des sueurs.

*Ce qui
arrive
de la
dissolu-
tion du
sang.*

Mais si le sang est tout dissout par la multitude des particules acres & sulphureuses , ou même par des acides devenus caustiques dans leur extrême exaltation , il ne paroîtra ni pustules, ni d'autres symptômes de nature differente de ceux qu'on remarque dans les fièvres continuës ordinaires ; les accidens en seront toutefois beaucoup plus fâcheux , le malade tombera dans

des convulsions , dans le délire ; les viscères s'enflammeront , & il se consumera par des ardeurs internes qui brûleront les fibres les plus délicates des principaux organes , que des humeurs acrimonieuses & piquâtes troubleront d'ailleurs dans leurs fonctions.

Sur cette hypothese on doit diversifier les médicamens comme dans les autres fièvres: lorsque le sang péchera par la coagulation , on usera de sudorifiques, sçavoir des sels essentiels volatiles peu sulphureux , afin de ne pas trop augmenter les fermentations: ainsi l'on employera le sel de vipere , de corne de cerf , de sang humain , de chardon beny, d'angelique d'ulmaria , & d'autres plantes aromatiques pour seconder la nature qui s'efforce de pousser à la surface les levains dépravés & pour donner au sang une fluidité & une chaleur modérée.

Si l'humeur corrompue avoit excité des bubons ou des parotides , il faudroit les ouvrir par des cauterés, après quoy on se serviroit d'un onguent digestif fait avec la thérébentine lavée dans l'esprit de vin , le jaune & l'huile d'œuf , y ajoutant de l'huile rosat. La résolution des duretez étant faite , on

*Com-
ment on
change
les reme-
des sui-
vant la
diversi-
té des
causes
du mal.*

*Traite-
ment
dans le
cas des
bubons
& des
paroti-
des.*

usera de dessicatifs , mais pendant la supuration on purgera le malade, qu'il seroit à propos d'avoir saigné avant que les tumeurs se fussent manifestées, afin que le sang eût plus d'écart pour se purifier par la sortie des corpuscules morbiques : on pourroit toutefois prévenir les dépôts d'humeurs malignes dans les glandes d'autour des oreilles & des aines , en appliquant des vésicatoires derriere les oreilles, & à la partie supérieure & interne des cuisses deux doigts au dessous des aines. On prépare ces remedes avec la poudre de cantharides , la graine de moutarde , le vin aigre & le levain tres-aigri, & l'on a soin d'entretenir longtemps les ulceres pour procurer une plus grande décharge : le liniment fait avec des huiles de romarin , d'ambre & de thérebentine ; une once de chaque , mêlées ensemble pour être appliqué aux aines sous les aisselles , & derriere les oreilles , a souvent eu de bons succès dans les fièvres malignes, de même que l'usage du camphre , de la noix muscade , &c.

Lorsque les humeurs sont au contraire trop rarefiées ou trop dissoutes , dans ces fièvres on doit traiter le ma-

lade comme dans les continuës simples, choisissant néanmoins pour celles-là les drogues & un regime de vie des plus capables de rafraichir & d'épaissir les fucs en soutenant & rétablissant les forces qui sont tres-languissantes.

Ceux qui ont traité le plus methodiquement des fièvres intermittentes ont

Causes occasionnelles des intermittentes.

d'abord recherché les causes dispositives de ces maladies, & il les ont trouvées dans un air froid & humide qu'on

respire aux lieux marécageux & en automne, dans l'usage des alimens cruds, aqueux & visqueux, dans une obstruction des pores de la peau, dans une vie oiseuse & dans de grandes évacua-

Que le sang indigeste & aqueux cause les fièvres périodiques. suites de ces fièvres.

tions ; toutes choses qui rendent les humeurs indigestes & séreuses, telles qu'on les doit soupçonner dans ces sortes de maladies par la qualité du sang qu'on en tire, par les suites ordinaires des intermittentes, comme les hydropisies, les tumeurs aqueuses, les pâles couleurs, les fleurs blanches, le défaut d'appetit, l'engourdissement des mains & des pieds, les asthmes, la folie causée par une humeur pituiteuse qui ne se guerit que par des cardiaques modérément chauds, &c. La même conjecture est encore prouvée par la

Remedes usitez dans ces maux.

nature des médicamens dont on se sert
avantageusement contre ces mêmes
maladies, comme sont les sels lixiviels,
les amers les plus acres , tels que le
quinquina , la racine de gentiane , la
petite centaurée &c. les stomachiques
& les discutifs les plus chauds: par les

*Sédimens
de l'uri
ne des
fiévreux
Pays où
ces fié-
vres son
tres-ra-
res.*

*Ce qui
avance
les pa-
roxysmes*

hypostases épaisses & blanchâtres de
l'urine ; & par les pays où ces fièvres
sont peu connues , sçavoir les regions
chaudes & sèches. On a pareillement
observé que les changemens d'air de
chaud en froid, les boissons rafraichis-
santes, la tristesse, tout ce qui fait trem-
bler comme la crainte subite, la colere
effrenée, la crapule , des exercices fati-
gans , de fort vomitifs , &c. les provo-
quoient & hâtoient leurs paroxysmes
qui souvent sont annoncez par des bâil-
lemens fréquens , par des picottemens
à la surface du corps par un sentiment
de pesanteur & d'engourdissement, par
des inquiétudes & par une difficulté
de parler & d'agir , par une humeur
plus chagrine que de coûtume, par le
froid & la pâleur des extrêmités , par
la rudesse de la peau , par une supres-
sion de la sueur , par l'amenuisement
des doigts, par un pouls plus foible &
plus vîte que le naturel , & enfin par

une certaine compression de tout le corps de dehors en dedans.

Tous ces préludes doivent être regardés comme les symptômes naissans du frisson de la fièvre : Car ce froid & cette pâleur des extrémités se répandent dans la suite sur tout le corps ; ces inquiétudes & ces sentimens de piqueres augmentent , jusqu'à devenir des douleurs cruelles qui en occasionnent d'autres aux intestins , & y causent des tranchées ; le pouls diminué de telle sorte , qu'à peine est-il perceptible au toucher , & les fébricitans se sentent pour lors si opprésés , qu'ils s'imaginent rendre l'ame : En effet , ils périssent plus souvent durant le froid de la fièvre qu'en tout autre tems, quand ils doivent succomber à leur maladie. Sur la fin du frisson , qui quelquefois est accompagné de crachemens, de larmes involontaires, de sueurs froides, de déjections & d'urines copieuses , l'on éprouve comme un combat du chaud & du froid , celui-ci agissant des parties extérieures vers les intérieures, & le chaud s'avancant au contraire , de dedans au dehors. Or tous ces phénomènes qui appartiennent au frisson, & qui sont immédiatement produits par

*Phénomènes
du froid
des fièvres.*

*Cōcours
du chaud
& du
froid.*

quelque matiere qui irrite les parties musculieuses , par une dissipation , ou par une concentration des principes spiritueux du sang, par une distraction violente des fibres nerveuses , par la fuite du sang vers l'interieur du corps, & par la contraction & la compression des parties , dépendent , ce semble , de la crudité & de la lenteur , ou de l'accidité des humeurs , à quoy l'on a attribué la source des fièvres intermittentes. Mais pour mieux démontrer cette dépendance, il faut considérer. 1°. Que les parties musculieuses, nerveuses & membraneuses comme la peau , le ventricule , les intestins , la vessie sont naturellement disposées à s'étendre notablement sans se rompre, lorsqu'une cause extérieure les tire en divers sens , & à se contracter comme d'elles-mêmes par l'irritation qu'un poids incommode , une piqure, ou une secousse leur fait : ainsi nous voyons que l'estomac , l'uterus , le cœur se resserrent en repoussant les matieres solides ou fluides qui occupant leurs cavitez , en ébranlent rudement les fibres charniës. 2°. Les parties sensibles qui presque toutes sont membraneuses ou nerveuses sympathi-

*Secondes
preuves
que la
crudité
& l'ac-
idité des
humeurs
produi-
sent les
inter-
mitten-
tes.*

sent tellement entr'elles par le moyen des filets qui communiquent des unes aux autres , ou par les liaisons qu'elles ont avec les membranes de la tête , que l'affection ou le tremblement qui s'excite dans une organe se transmet toujours à plusieurs , & les agite plus ou moins selon la delicateffe & la tension de leur tissu , & selon la correspondance qu'ils ont avec la partie principalement affectée par la cause prochaine.

Pour donner, suivant ces reflexions, une explication plus claire des phénomènes du frisson, il faut les comparer à ceux qui se remarquent en nous-mêmes pendant un tems froid : premièrement tout le corps se condense , & la peau se resserre par la cessation du mouvement des corpuscules qui durant le chaud se rarefioient & tenoient plus étendues les membranes & les autres parties fibreuses dans lesquelles ils étoient dispersez , & lesquelles en vertu de leur ressort ne manquent pas de se rétrécir par l'impres-
Explication de ce qui s'observe dans le frisson.

Par ce retrecissement le sang est re- *De la*

*pâleur &
de la ru-
desse de
la peau.*

*De di-
vers
écoule-
mens.*

*Origine
du trem-
blement.*

poussée de tous les vaisseaux capillaires de la surface vers l'intérieur du corps, ce qui cause la couleur blanche ou pâle qui convient à la peau destituée de sang : cette enveloppe se fronce & devient toute chagrinée comme une peau d'oye par la multitude des petites éminences qu'y forment les glandes qui résiste à ce resserrement & à cette dépression universelle du cuir : l'interruption de la sueur procède de la constriction des pores de la cuticule, & l'effusion des larmes vient de la compression des parties dont sont environnées les glandes qui filtrent cette sérosité ; l'abondance de l'urine, les fluxions, les diarrhées à quoi sont ordinairement sujettes les personnes qui souffrent le froid, dépendent de cette même contraction qui se communique à la vessie aux intestins &c. & qui fait rentrer les humeurs aqueuses dispersées à la surface. Les horreurs ou les tremblemens de toute l'habitude ont pour cause les irritations continuelles qu'on fait aux parties nerveuses & musculieuses ces contractions universelles de tous les membres, qui tendant naturellement à rester dans l'équilibre sont à tout moment contraints d'en sortir.

d'un côté ou d'un autre , par le froid qui les resserre , & par la rarefaction ou par l'impulsion du sang que le cœur leur envoie à chaque battement pour les dilater alternativement. Mais tous ces effets ne sont point si attachez au froid actuel , qu'ils ne se produisent quelquefois sans lui: car à combien de gens ne voit-on pas que durant la chaleur il survient de ces sortes de tremblemens, une pâleur & tous les autres symptômes qui les suivent ; des purgatifs mêmes, une grand peur , &c. sont capables de causer de tels accidens ; mais nous découvrons dans les matieres acides & indigestes non seulement de quoy rendre raison du frisson des fièvres & de tout ce qui l'accompagne ; nous y trouvons encore la cause de cette ardeur brûlante , des maux de tête , des douleurs cruelles d'intestins &c. qui luy succèdent & qu'on ne doit point attribuer au simple froid du dehors : aussi le chyle, le lait , la serosité, les bouillons, &c. qui sont la matiere de la nourriture , ont-ils plus de disposition à s'aigrir & à s'épaissir qu'à contracter tout autre vice.

Disons donc que cette acidité n'est introduite dans les humeurs d'un fié-

Autres causes de semblables effets.

Comment l'acidité s'engendre dans les sucs.

vreux qu'entant qu'elles participent de la nature des sels qui dégènerent en acides manifestes ; puisqu'elles renferment toujourns quelques pointes , lors même qu'elles font sentir le plus de douceur par la quantité des souphres & des substances grasses dont leurs aiguillons sont couverts : c'est pourquoy les vins & les autres boissons dont on use, comme la bière, le cidre , le vin doux même qui ont du raport avec nos humeurs , ne pourroient cailler le lait ni rouiller le fer aussi promptement qu'ils le font , s'ils n'étoient doüez d'acides.

On connoît aisément par là que tout ce qui peut débarasser les pointes salines des liqueurs qui circulent dans nos corps, & consumer les souphres ou les dissiper, ainsi qu'un feu violent ou une fermentation excessive qui atténue & enlève les parties huileuses , & laisse les sels qui sont plus massifs, & qui se mêlent mieux avec les parties flegmatiques , est propre à faire dominer l'acidité , qui au contraire est empêchée par le froid, par le défaut de fermentation, par l'abondance des choses spiritueuses & huileuses aromatiques , comme les huiles de canelle, de genièvre , &c. C'est pour cela que les li-

Des choses qui s'opposent à la

queurs qui sont impregnées d'esprits & de souphres s'aigrissent plus rarement, de même que celles qui ont très-peu de sel fixe, comme l'eau de pluie, les esprits vineux, ou qui sont d'une consistance assez épaisse pour détruire ou embarrasser les acides.

production des acides.

La nature ayant donc pour ainsi dire, prévu le desordre qui naîtroit de ces sels, a muni le sang des qualitez les plus cōvenables pour l'entretenir doux & sans aigreur : ce beaume animé est presque tout spiritueux & tout sulphureux, étant suffisamment épais, & n'ayant qu'une petite portion de sel fixe : d'ailleurs il se conserve dans un degré de fermentation qui suffit pour y attirer les souphres subtils ; & afin d'en exclurre d'avantage l'acidité, il est restauré deux ou trois fois le jour par un chyle huileux ; d'où vient qu'il est bon d'entretenir l'appetit pour prévenir l'aigrissement du sang, en luy fournissant copieusement un chyle pur, que le sang préserve d'acidité à son tour par ses particules balsamiques & spiritueuses, qui rétablissent les vins & les autres liquides dans lesquels on les mêle lorsqu'ils commencent à s'aigrir.

Comment la nature préserve le sang d'acidité.

Ces observations semblent persuader que les

*acides
febrifi-
ques ne
s'accu-
mulent
point
dans le
sang.*

der que l'acidité morbifique qui cause les fièvres, ne s'engendre pas dans le sang, vû sur tout que celui qu'on tire des personnes jeunes & sanguines, du moins après un ou deux accès seulement, n'a aucune aigreur; que les mélancoliques, les hypocondriaques, les scorbutiques ne sont point sujets aux frissons ou à des paroxysmes périodiques, quoyque le sang de ces sortes de malade tienne beaucoup de l'acide; de plus comment les médicamens acides chasseroient-ils la fièvre quand ils passent dans le sang?

*Com-
ment on
a imagi-
né que le
chyle*

N'ayant donc pû prouver que l'acidité febrile s'amassa dans le sang, on l'a cherchée dans le chyle, & l'on a considéré. 1°. que ce suc étoit porté dans le sang par des vènes, & ensuite par des artères à toutes les parties du corps; 2°. que le sang qui devient foible ou peu vigoureux n'atténue & ne convertit en sa nature que la portion la plus fluide & la plus pure du chyle, pendant que la plus grossière manquant d'être rarefiée & délayée par les particules sanguines & séreuses, acquiert une tenacité & un épaisissement qui l'empêchent de suivre le sang dans les pores les plus serrez, & les ré-

duits les plus cachez qu'il pénètre : d'où l'on a inferé que cette partie indigeste & compacte du chyle mêlée au sang s'arrêtoit aux extrêmittez des arteres capillaires , où par son séjour elle contractoit bien-tôt une aigreur qu'on a accusé de tous les tristes symptômes des fièvres intermittentes ; & l'on a condamné l'opinion de ceux qui prétendoient qu'il y avoit un réceptacle particulier où la matiere fébrile étoit mise en reserve pour en sortir de tems en tems , & se répandre dans la masse du sang, afin de luy communiquer d'abord ce refroidissement qui fait le prélude de la fièvre , & ensuite une chaleur acre & forte qui tourmente si cruellement les malades ; à peu près comme du bois verd qui étant mis dans un feu bien allumé en modere au commencement l'activiré, mais qui peu de tems après conçoit dans toutes les parties une agitation tres-rapide en quoy consiste la vivacité du feu. On a donc refuté ce sentiment d'un foyer particulier pour la fièvre périodique, en ce que les levains morbifiques étant confondus dans toute la masse du sang , sont poussez avec ce liquide generalement à toutes les parties du corps

contractoit de l'acidité.

Objection contre l'exi-

*stence
d'un fo-
yer par-
ticulier
des fié-
vres pé-
riodi-
ques.*

destinées à se séparer & à évacuer au dehors toutes les matieres nuisibles, la nature n'ayant pas fait d'organe pour y ramasser des humeurs corrompues qui pussent rentrer de nouveau dans le sang & l'infecter : ajoûtez qu'on a long-tems cherché de tels reservoirs sans les trouver , quoyqu'ils se dûssent manifester , soit par des tumeurs que l'accumulation de la matiere y auroit formées, soit par des douleurs aiguës , soit par des fermentations extraordinaires que le sang qui s'y feroit infinué , comme étant plus subtil que ces matieres , y auroit suscitées.

*Le chyle
s'aigrit
vers la
surface
du corps.*

Ce chyle grossier & separé de la masse du sang , restant engagé dans divers reduits qui se trouvent à l'extrémité des plus petits vaisseaux de toute l'habitude , s'y aigrit en peu de tems par la chaleur modérée du corps, ainsi qu'il arrive au lait , à la serosité extravasée, aux bouillons & aux décoctions que l'on garde dans un lieu tiède : & ces réduits étant environnez de bouts de nerfs , & de membranes tres-sensibles , ne pourront être ébranlez par les acides qui commenceront à s'exalter , que les fibres nerveuses & musculieuses d'autour n'en soient irritées ;

d'où proviendront aussi-tôt les bâillemens , & les extensions des membres qui précèdent la fièvre. Mais les pointes de sels se développant & s'aiguissant de plus en plus causeront dans la suite un sentiment de douleur , des inquiétudes , & des mouvemens convulsifs , quand l'ébranlement se communiquera à quelque gros cordon de nerfs ; les parties extérieures comme la peau , les doigts , les bras , les jambes se rétréciront par la contraction des filets charnus, & il se fera une compression générale dans laquelle les vaisseaux de la surface resserrez obligeront les humeurs qu'ils contiennent, de se retirer aux parties intérieures ; de là naissent la pâleur , le froid , les soupirs par lesquels on tâche de dilater doucement une poitrine oppressée, les vomissemens, les sueurs froides, les douleurs des intestins , les diarrhées , parce que les corpuscules acides qui se glissent dans divers organes les piquent & leur font exprimer au dehors ce qui leur est à charge.

D'où naissent le changement de couleur, le refroidissement, &c.

Le sang & les autres humeurs repoussées du dehors s'accumulent dans les vaisseaux des parties internes , & y augmentant la force de la fermenta-

*Comment la
chaleur y
succede.*

tion il se produit une chaleur qui se fait connoître par la soif & par la rudesse de la langue, pendant que le froid demeure encore à la surface jusqu'à ce que toute l'humeur acide ait été contrainte par le resserrement des membranes de se remêler au sang où elle ne tarde guère à prendre beaucoup de mouvement, les malades pendant cet intervalle s'appercevant d'une chaleur qui s'avance peu à peu du dedans vers la surface du corps, à mesure que le froid exterieur se dissipe. Les boiffons froides, les terreurs subites, & toutes les choses qui excitent quelque frémissement doivent hâter le paroxysme de la fièvre, en commençant à produire des contractions qui peuvent être aisément continuées par les acides qui étant alors exprimés par force de leurs reservoirs, s'insinuent insensiblement dans la masse des humeurs plus abondantes, au milieu de la substance des visceres, où elle se sont principalement retirées.

*Symptômes de
l'ardeur
febrile.*

La chaleur s'étant répandue par tout, le malade ne se peut tenir en repos, il a des douleurs de tête, sa face est toute rouge, il respire avec difficulté, son appetit se perd, la soif le tourmente, il

a des vomissemens , son pouls est plus vite & plus élevé , le délire est la défaillance surviennent ; & l'urine se colore notablement sur la fin de l'accès. Ces symptômes qui paroissent souvent plusieurs ensemble sont presque tous des effets de la chaleur, qui de la part du corps n'est qu'une extrême agitation des parties sulphureuses , puis que nous voyons que tout ce qui divise & remuë fort promptement les foupbres , fait du feu : ainsi les charbons , le linge à demy brûlé , & d'autres matieres semblables dont les corpuscules huileux & combustibles ont été separez du phlegme & tres-atténuez , prennent feu & s'allument à la moindre étincelle qui les touche. Quand on veut aussi consumer en peu de tems par la flâme, de l'huile ou des graisses , on y mêle des cendres qui dégagent & dispersent les molecules onctueuses & tenaces , & les écartant les unes des autres les disposent mieux à être enflammées , à raison de cette subtilité & cette séparation par laquelle elles sont renduës plus mobiles & plus rarefiabiles.

Or pour faire une telle division rien n'est plus propre qu'une grande quantité de corpuscules pointus , suscepti-

*Moyen
de divi-
ser & de
dissiper*

*plus vî-
les ma-
tieres in-
flamma-
bles fé-
brifi-
ques.*

bles d'un mouvement rapide , péné-
trans, & d'une nature à ne se pouvoir
lier aux substances divisibles, dont les
parties sont d'autant plus aisées à de-
funir, qu'elles sont plus molles. Nos
acides ayant donc ces qualitez à l'égard
des matieres sulphureuses , vû qu'ils
ne s'attachent point à elles , car le vi-
naigre par exemple , ne se confond
jamais avec l'huile ; qu'ils sont parta-
gez en un nombre innombrable de
petits atomes : qu'ils ont une figure
tres-penetrante ; & qu'étant aban-
donnés aux divers mouvemens du
sang , scavoir à son transport circu-
laire , à son mouvement fermentatif ,
& à son agitation de liquide , ils con-
tractent par leur solidité un puissant
effort à se mouvoir , & à remuer les
autres corpuscules qu'ils rencontrent:
l'on en peut conclurre qu'il n'y a point
de matiere plus capable qu'eux d'occa-
sionner dans les soughres du sang cette
fermentation qu'on y remarque durant
le chaud de la fièvre. On n'est pas
néanmoins obligé pour cela de croire
avec quelques Autheurs que le feu soit
acide ; car il faudroit pour confirmer
cette opinion 1°. que les instrumens
qu'on met si souvent dans le feu s'y
rouillassent, comme ils font quand on

*Preuves
que le
feu n'est*

les trempe dans des liqueurs acides : *point*
 2°. Que le vinaigre , les esprits de *acide.*
 vitriol & de nitre brulassent plus vite
 que l'eau ardente : 3°. Ces sortes de
 sels étant des corpuscules roides gla-
 cent les liquides où l'on les mêle, dur-
 cissent les sels & les fruits où ils s'insinuent, & condensent ainsi ce que le feu rarefie. 4°. L'aigreur est ennemie des nerfs & des membranes que la chaleur telle que celle des huiles & des baumes adoucissent & fomentent. 5°. Les acides éteignent le feu , & les graisses l'entretiennent. 6°. Dans la distillation du souphre commun la partie acide se ramasse au fond & contre les côtés des vaisseaux ; au lieu que la portion huileuse traverse les pôres , & s'exhale , ce qui convient aux particules ignées. Mais il faut avouer que pour produire beaucoup d'ardeur , il est nécessaire que les souphres soient joints aux acides , afin que ceux-cy donnent de la fermeté & de la vigueur à ceux-là, qui *L'acide fortifie la chaleur.* conçoivent facilement une grande violence ; & c'est de cette forte émotion que naissent tous les symptômes dont nous avons parlé ; car le sang ardent & acre piquant sans cesse les fibres motrices du cœur, les oblige à se contracter plus vivement & plus souvent , ce

Effets de
la forte
ardeur
du sang.

qui rend le pouls plus vîte & plus grand, selon que cette humeur se dilate dans les vaisseaux : la douleur de tête dépend de cette chaleur mordicante qui attaque les meninges où le sang abonde, & des vapeurs salines qui s'élevent à cette region, & en irritent les envelopes nerveuses. Les veilles, le délire n'ont point d'autre source que le mouvement turbulent & confus des particules les plus subtiles & les plus actives du sang dans les organes aux ébranlemens desquels les pensées de l'ame sont attachées. La rougeur de la face est la couleur que le sang poussé avec vehémence à la superficie, communique à cette partie où la peau est plus transparente qu'ailleurs, & les vaisseaux sanguins moins cachez. La soif brûlante, le défaut d'appetit, les vomissemens procèdent d'un excès de chaleur qui desséchant la langue, le gosier & le ventricule, consume en partie, épaisit & rend plus acre la limphe dont ils doivent être humectés; & plusieurs autres parties membraneuses deviennent d'autant plus arrides, que la serosité manque davantage d'être filtrée, parce qu'elle est suspenduë & retenuë dans le sang rarefié

rarefié, comme l'eau dans une éponge dilatée : la chaleur exaltant le souphre & le sel , & cuisant les serositez rend les urinaes plus chargées sur la fin du paroxysme. L'expansion du sang dans les cellules pulmonaires les tenant écartées les empêche de recevoir à chaque inspiration une suffisante quantité d'air , ce qui doit redoubler la respiration que l'ardeur excessive de ce viscere demande aussi plus fréquente que de coutume , comme un grand feu a besoin de plus d'air qu'un feu médiocre. L'acreté du sang & la violence de son mouvement cause à toutes les parties nerveuses & musculieuses des sensations importunes & des inquiétudes où le malade change à tout moment de posture , tombant quelquefois en défaillance par le relâchement soudain des fibres du cœur fatigué de ses contractions si fréquentes & si fortes.

D'où dépend la respiration fréquente.

Après avoir passé deux ou trois heures dans un état si penible , la fièvre commence à s'éteindre, & l'on se sent enfin tout soulagé , parce que la matière sulphureuse la plus subtile manque à l'entretien de ce feu contre nature , & que dès l'entrée du paroxys-

Cause de

*declin
du paro-
xysme.*

me les particules morbifiques étéro-
gènes & peu sociables avec celles des
humeurs louables s'usant continuelle-
ment à force de se froter , prennent
avec le tems des figures convenables
pour s'ajuster ensemble & ne plus com-
poser avec les autres parties fluides
qu'une liqueur temperée qui ferment
sans trouble : l'air , l'eau & les autres
liquides qui occupoient les pores du
sang rarefié sont donc contraints d'en
sortir par la condensation de la portion
fibreuse de cette humeur , ainsi que
d'une éponge qu'on presse , & de se
separer soit dans les parties membra-
neuses qui se rhumectent à leur ordi-
naire d'une lymphe douce , salivaire
ou gluante , soit d'une serosité acri-
monieuse dans les glandes de la peau,
ou dans les reins pour produire des
sueurs & des urines copieuses qui en-

*Cause &
utilité
de la
sueur &
de l'uri-
ne qui
seroient
sur la fi-
èvre ac-
cès.*

traînent beaucoup de matiere fébrile ;
& le reste est en partie enveloppé par
la substance oléagineuse du sang, & se
retire en partie dans les petits réduits
de la surface du corps & de ses orga-
nes ; le sang demeure pur & tranquile,
c'est pourquoy pendant que les suc-
cides qui s'engendrent de nouveau ,
s'amassent aux extrêmités des plus me-

mus tuyaux , d'où ils doivent être exprimés dans la masse du sang , quand ils seront parvenus à un degré d'acidité capable d'irriter & de faire contracter les parties membraneuses & charnues qui environnent les endroits où ils séjournent.

Il y a des Medecins qui s'imaginent que les sueurs qu'on voit dans les fièvres ne sont que des especes d'écumes séparées de la masse des humeurs par la fermentation , comme il arrive aux liqueurs éterogènes & grasses , qui bouillent sur le feu : mais il faudroit pour cela que cette sortie des serositez ne se fit que durant l'ardeur du paroxysme , au lieu qu'elle ne paroît jamais que lorsqu'il décline. De plus comment dans les fièvres continues, où la fermentation est si considerable , & où par consequent l'écume devroit abonder , les malades ne suent-ils point ? D'ailleurs la fièvre où l'on sue davantage , comme la fièvre quarte , ne seroit-elle pas des plus courtes, parce que le sang s'y purifieroit mieux ?

Néanmoins elle est des plus longues. *Comme on peut faire suer dans les fièvres arden-*
 Ajoutez que si dans les fièvres arden-
 tes où il ne paroît pas de sueurs, quoy-
 que le sang y fermente extrêmement, *tes.*

*Com.
ment
survient
le som-
meil.*

l'on use de boissons rafraîchissantes , ou qu'en appliquant des choses froides contre les parties exterieures du corps , l'on provoque des sueurs copieuses : enfin la sueur seroit toujours critique , & d'autant plus salutaire qu'elle seroit plus abondante ; mais l'experience fait voir qu'il y a des sueurs symptomatiques qui ne changent rien au cours de la maladie, n'étant utiles que lorsqu'elles sont mêlées de quantité de sels corrompus qu'elles ont dissout , & dont elles débarrassent les humeurs.

Le doux sommeil qui a coûtume de suivre immédiatement le paroxysme , est le fruit de la pacification des humeurs & du repos des fibres organiques détendues par les serositéz qui transudent abondamment au dedans comme au dehors : il arrive pourtant quelquefois que le sommeil est interrompu par divers rêves que cause des restes de la matiere morbifique , qui troublent encore le sang , & qui irritent plusieurs nerfs. Sur ces considerations on a crû pouvoir expliquer la nature des differentes especes de fièvres intermittentes qui d'ordinaire ne s'excitent qu'entre deux étez , c'est-à-

dire , depuis la fin de l'un jusqu'au commencement de l'autre : elles se réduisent toutes à quatre , sçavoir à la tierce qui vient sur la fin de l'été & à l'entrée de l'automne ; à la quarte qui succède souvent à la tierce après sept ou neuf accès ; à la quotidienne qui paroît environ le solstice d'hyver ; & à la tierce printaniere qui naît près de l'équinoxe du printems.

*Division
des fié-
vres in-
termittentes.*

Les Anciens attribuoient la cause de la tierce automnale, à la corruption de la bile : mais l'air étant humide & froid en automne , n'est pas propre à engendrer ni à entretenir des matieres sulphureuses qui sont chaudes & sèches ; on ne voit guère aussi dans ce tems que des hydropisies , & d'autres maux qui dépendent d'une constitution froide. Cette fièvre consiste plus vrai-semblablement dans un sang affoibli par la dissipation des particules spiritueuses & sulphureuses , laquelle s'est faite durant l'été , & par le froid de l'automne , où cette humeur se charge de cruditez qui s'étant séparées de la masse , s'aigrissent par leur séjour, & y rentrant produisent ce tremblement froid toujours suivi d'une ardeur qui les discute & les cuit prompt-

*Cause de
la tierce
automa-
le.*

tement, parce qu'elles sont plus fluides & plus domptables : le frisson est icy plus rude & plus court que dans la quarte, parce que les corpuscules morbifiques étant moins grossiers pénètrent plus aisément, & se répandent davantage dans les fibriles membraneuses & nerveuses ; mais la chaleur mordicante est plus foible que dans les tierces du printems, parce que la matiere qui l'excite a moins de masse & de consistance ; enfin tous les symptômes communs tels que la douleur de tête, la soif, &c. sont plus supportables, parce qu'ils ont pour cause un levain moins actif.

*Rais. n.
du pro-
longe-
ment des
paroxys-
mes.*

Quand le déclin des paroxysmes se prolonge & qu'ils se terminent lentement, c'est que la matiere morbifique n'est pas assez visqueuse & assez compacte pour s'engager promptement & s'arrêter toutes dans ses foyers incontinent après que la force de la fermentation est passée ; mais il en demeure toujours dans le sang quelque portion qui continue de l'agiter & de le troubler jusqu'à ce qu'elle ait été entièrement digérée : c'est pourquoy la fièvre approche d'autant plus de la continuë, que les levains fébriles sont plus

subtils & moins en état de s'attacher, & de s'accumuler en quelques endroits, & que le sang est plus sulphureux. Au contraire, plus ces levains sont grossiers & indigestes, & les parties huileuses plus rares dans le sang, plus la fièvre approche de la quarte; & lorsqu'une partie des corpuscules acides sont disposez à s'amasser, & une autre à rester dans le sang, il se produit une fièvre continuë avec des redoublemens distinguez par intervalles de tems qui la font appeller quotidienne, tierce, ou quarte: mais si ces fermens ont plus de grossiereté & de tenacité, il s'en engendre de véritables fièvres intermittentes.

On pourra prédire que la tierce automnale dégénérera en quarte, quand on verra que les intermissions seront allongées, que les sueurs sortiront plus promptement dans le déclin des accès, que les symptômes ne diminueront point, & qu'il n'y aura nul signe de coction: quand l'ardeur des paroxysmes se relâche beaucoup plus sans digestion de la matiere fermentative, on doit craindre la cacochimie, surtout dans un tems humide & froid: & la tierce continuë se change en inter-

*Signe du
change-
ment de
la tierce
en quar-
te.*

mittente, lorsque le tems de la remission ; c'est-à-dire, celui qui se trouve hors des redoublemens, devient moins fâcheux à passer, que le frisson est plus rude, & que la matiere ne se cuit pas.

Durée ordinaire, des attaques & des intermissions. Au reste les paroxysmes sont communément de douze heures, & les intermissions de vingt-quatre dans la tierce. Mais la plûpart des Medecins se contentent de remarquer les jours, en sorte qu'ils appellent également fièvres tierces, par exemple, deux fièvres dont l'une aura ses bons intervalles de vingt quatre heures, & l'autre de 48. comme lorsque celle-là s'excite le lundy à six heures du soir, & que le paroxysme revient le mecredy à six heures du matin; & que dans un autre malade celle-cy commence à six heures du matin le lundy, & reprend le mercredy suivant à pareille heure du soir, les accès étant de douze heures dans toutes les

Raison de mesurer la durée de l'intermission par les heures. Il y auroit donc plus d'exactitude à compter le tems de l'intermission par les heures, ou par les minutes, pour juger de la difference de ces fièvres. S'il n'arrive pas de bonnes crises à cette tierce, & qu'elle vieillisse, elle dégènera en fièvre quarte, sçavoir lorsque plusieurs causes concourront à

former des cruditez, comme les alimens grossiers, la tristesse, les grandes évacuations, les fatigues; ainsi elle est plus ordinaire aux personnes un peu âgées, & au menu peuple, qui ayant épuisé leur sang de souphres & d'esprits durant l'été par un long travail, & ne les ayant pas réparées par des nourritures succulentes, ont tellement affoibli leur estomac, que le froid commençant à venir, il ne leur reste pas assez de chaleur intérieure pour faire les digestions.

*la tierce
dégenere
en quar-
te.*

Dans cette maladie, l'on sent un frisson qui pénètre jusqu'aux os, la chaleur y semble mêlée de froid, la sueur & le temps du déclin finissent promptement, & le corps est un peu plus refroidi durant l'intermission qui du reste est entièrement semblable à l'état d'un homme sain. Cette fièvre est la plus longue & la plus opiniâtre de toutes, persistant souvent plusieurs mois & même des années; elle a néanmoins coutume de s'en aller au commencement de l'été; mais il est difficile de la guerir en automne.

*Symp. 6-
me de la
tierce.*

On rendra raison de toutes ces choses quand on considèrera que la matière morbifique, étant icy tres-compacte

*Cause de
ces sym-
ptômes.*

& tres tenace ne s'attenuë & ne s'échauffe pas aisément, s'arrêtant aussitôt que la fermentation a cessé, & se retirant toute dans les réduits où il s'en accumule de nouvelle jusqu'à ce qu'elle y ait acquis une accidité qui cause des contractions aux fibres charnuës dont ils sont environnez.

Origines & caractère des quotidiennes. Les fièvres quotidiennes proviennent d'un sang visqueux & épais tel que celuy des enfans & des personnes grosses & grasses dont les humeurs sont comme engourdies. Les accès prennent tous les jours & durent tres-long-tems, n'y ayant que quatre ou six heures d'intermission, parce que la matiere fébrile y étant tres-abondantes, sollicite incessamment par sa masse & par sa grossiereté les parties à la contraction, sur tout vers la nuit où le froid extérieur est plus grand, & où le paroxysme commence d'ordinaire, ne finissant que le lendemain environ midy : la chaleur y est douce & gagne insensiblement toute l'habitude sans douleurs aiguës, parce que la matiere est lente sans acrimonie, le séjour qu'elle fait dans ses reservoirs étant trop court, & la fermentation qu'elle cause trop foible pour la génération

Effets de cette fièvre & leur principe.

des acides. Les urines sont blanches & crües au commencement, parce que la coction est languissante, mais elles se colorent & s'épaississent par les frequens retours de la chaleur des paroxysmes : le pouls est rare & tardif à raison de la foiblesse du mouvement du sang ; & les entrailles sont plusieurs fois gonflées de vents produits par les cruditez du ventricule, & par les matieres pituiteuses accumulées dans les premieres voyes qui en sont souvent obstruées. Les malades suent peu dans le déclin, parce que les pores se bouchent par l'abondance des serositez, & que le sang, s'étant peu rarefié durant l'ardeur de la fièvre, se contracte peu pour exprimer des serositez quand l'intermission approche : cette fièvre vient communément au solstice d'hyver, parce qu'en ce tems-là les cruditez se trouvent ramassées en plus grande quantité qu'en un autre, & que les humeurs y sont plus lentes & condensées. La cure en est difficile, parce que la matiere est fort indigeste, que le sang humide & froid la cuit trop foiblement, & que la saison n'est pas favorable : le froid externe hâte le paroxysme, parce que les

*Raison
de l'al-
ternati-
ve du
chaud &
du froid.*

parties sensibles excessivement tendues & chargées sont tres-disposées à se resserrer par la plus legere cause de contraction ; elles finissent le plus souvent vers le milieu du jour, parce qu'alors la chaleur de l'air se fortifie : les accès commencent par un tres petit frisson avec sentiment de froid , parce que la matiere manquant de pointes , ne peut irriter les fibres musculuses jusqu'à les obliger à se contracter assez fortement : on sent tantôt du froid, tantôt du chaud, parce que durant l'ardeur même du paroxysme , il y a encore plusieurs particules éterogènes répandues dans le sang , lesquelles étant poussées avec violence dans les intervalles les plus étroits des parties sensibles , y excitent des contractions qui en chassent le sang, d'où survient une sensation de froid. Le printems qui ramène la chaleur dissipant ces cruditez éteint cette fièvre qui succede à la tierce , lorsque celle-cy a suffisamment amassé des cruditez pour causer des irritations par leur seule grossiereté , & par l'augmentation de leur volume. mais si cette matiere est assez atténuée pour devenir acide, elle produira la tierce à son tour.

La fièvre tierce du printems est encore un effet de ces sortes de cruditez plutôt que d'une bile trop abondante, ou corrompue, comme les Anciens le prétendoient ; puisque cette humeur est la moins sujette à la pourriture, & qu'elle en preserve elle-même les autres parties : de plus cette maladie arrive après l'automne, & durant l'hyver qui rendent les humeurs plus indigestes ; elle prend naissance principalement dans les tems & dans les lieux humides & froids & elle succede aisément à la fièvre quotidienne où la pituite abonde davantage, outre que dans les urines des malades on aperçoit des signes tres-certains de crudité. Il est vrai qu'une longue exposition au soleil, un rude exercice, les veilles, les boissons chaudes, la colere, les émétiques & les purgatifs violens donnent occasion à une telle fièvre ; mais ce n'est point en augmentant, échauffant ou alterant la bile ; c'est seulement qu'en agitant & rarefiant les humeurs, il s'en dégage ou il s'en forme plusieurs particules compactes, de même qu'en battant du lait on separe les corpuscules de beure & de fromage d'avec la portion séréuse ou

*Cause
des tierces
prin-
tanieres.*

plus liquide ; & ces particules se rencontrant dans quelques espaces resserrés s'y lient ensemble & y restent attachées, jusqu'à ce qu'y fermentant & s'y aigrissant elles excitent la fièvre.

Les tierces printanieres paroissent vers l'équinoxe du printems, parce que durant l'hyver il y a peu de causes qui agitent le sang & en débarassent les matieres crues dont la collection produit la fièvre. La premiere attaque de cette sorte de fièvre est facilement confondue avec la fièvre éphémere, parce que l'une & l'autre dépendent de causes qui troublent le sang & le rarefient: mais au bout d'une intermission qui n'est pas des plus tranquilles, parce qu'il reste toujours dans le sang quel-

Comment on les distingue d'avec les éphémères.

Explication de leur différence & de leurs symptômes.

que portion de matieres crues qui l'émeut, un frisson survenant ôte le doute, & fait regarder la fièvre comme tierce, car le malade y sent des piqures sous la peau, lesquelles ne s'observent nullement dans l'éphémère: ces fièvres tierces sont plus longues au commencement du printems que sur la fin, parce qu'en ce tems-cy la matiere est moins abondante & plus disposée à la coction, ayant été atténuée par les accès précédens, & que le so-

leil agit avec plus de force. La soif brûlante, la grande respiration, les fréquentes veilles, & les délires procedent de la vehemence du mouvement du sang, & de sa rarefaction : la chaleur forte, acre & mordicante resulte d'un sang sulphureux & vigoureux, qu'une matiere subtilisée ouvre & agite. Les vomissemens de bile y sont fréquens, parce que le sang est échaufé, & rempli de sôuphres, plus la bile excrémentitielle regorge : le pouls est grand & prompt à cause de l'abondance, de la force, & de la grande dilatation du sang. Les accès ne durent pas plus de douze heures, parce que dans une ardeur véhémente les corpuscules qui causent la chaleur sont bien-tôt consumez. L'urine est plus chargée, parce que la chaleur étant plus considerable elle doit avoir plus digéré de matieres.

Cette fièvre est la plus courte de toutes les intermittentes & la plus facile à guerir, parce qu'il y a moins de cruditez que dans la quotidienne, qu'elles n'y sont pas si grossieres que dans la quarte, & que la saison n'y est pas si contraire que dans la tierce d'automne : elle est aussi des plus salutaires

*D'où
v'ene
qu'elles
sont plus
courtes
& plus
salutaires
que
les autres
fièvres.*

ores périodiques.

D'où dépend la promptitude du retour des accès.

parce que la chaleur a la vertu de cuire & de consumer toutes les cruditez ramassées durant l'hyver, ce qui établit une santé parfaite dans la suite. Les accès reviennent plus vite, à cause de la subtilité de la matiere, de la chaleur du corps & de l'air environnant, qui accélèrent l'acidité: néanmoins sur le déclin ils tardent davantage à se reexciter, l'ardeur fébrile ayant dissipé beaucoup de particules qui la fomentoient, & qui restant en petite quantité & tres-attenuées n'irritent pas si-tôt, si vivement, & les déclins des paroxysmes sont fort prolongez, parce que la matiere étant plus déliée n'est pas si facilement mise en repos: enfin la contraction notable des vaisseaux, quand la chaleur cesse, doit faire sortir une abondance de sueurs.

Différence de cette tierce d'avec l'autre.

Par cette description de la fièvre tierce du printems, on voit en quoy elle differe de la tierce d'automne: la matiere de celle-cy devient d'abord crüe & tenace, & celle-là s'amasse & s'épaissit insensiblement pendant l'hyver. Il est beaucoup plus embarrassant de traiter la tierce d'automne qui souvent rend ses malades cacochimes, au lieu que l'autre se guérit presque naturelle-

ment, & sert même à purifier les humeurs, pourvû qu'il ne se commette pas de faute notable dans la cure, quoique les symptômes soient plus violens dans cette dernière que dans la première, où les signes de coction se manifestent plus tard, parce que le sang y a moins de vigueur, & qu'il y est plus chargé de cruditez.

Pour entendre la raison du redou-
blement des intermittentes, il faut con-
siderer que la matiere morbifique peut
être ou subtile ou grossiere, ou en par-
tie subtile, & en partie grossiere; que
plus elle est déliée & fluide, plutôt
elle s'aigrit & se remêle au sang; &
qu'au contraire quand elle est épaisse
elle n'est pas si promptement repoussée
des extrêmités dans les gros vaisseaux
par la contraction des fibres; d'où
vient que le frisson des quartes est plus
long & plus rude: mais si cette ma-
tiere est plus copieuse, les contractions
en sont excitées plus vite, la quantité
ou le volume recompensant icy la
grossiereté & l'acidité qui pourtant
cause des contractions plus vigoureu-
ses qu'il ne s'en feroit à raison du sim-
ple poids ou du volume sans acrimo-
nie de l'humeur peccante.

*Ce qu'on
fait re-
doubler
les fié-
vres pé-
riodi-
ques.*

Ceci posé , lorsque dans un même homme il se rencontre des matieres morbifique de diverse consistance , & que les parties viennent à se contracter legerement , la plus déliée de ces matieres rentre dans le sang & cause un paroxysme particulier, pendant que la plus dense demeure encore en repos dans ses reservoirs , pour en sortir quand elle sera devenuë acide , ou qu'elle aura augmenté de volume , afin de produire un second accès partiel. Mais si la contraction est assez forte pour chasser l'une & l'autre matiere de leurs réduits , il en resultera un paroxysme total.

Vous remarquerez que ces redoublemens ou accès qui renaissent dans un certain ordre entre les premiers qui ont paru , & qui continuent de revenir en des intervalles de tems déterminez , tirent leur nom de la fièvre à laquelle ceux - cy appartiennent : ainsi , lorsque dans une fièvre tierce il survient de nouveaux paroxysmes , on les regarde comme des accès d'une double ou triple tierce ; double s'il ne survient qu'un nouvel accès entre deux anciens , & triple s'il s'en produit deux.

La quotidienne est double ou tri-
 ple, quand ses propres accès prolongez se divisent en deux ou trois autres
 qui vont & reviennent en un seul
 jour, non par l'interposition d'une ou
 de deux autres fièvres : mais par la
 discontinuité, & par l'excès de la ma-
 tiere qui causoit les premiers paroxys-
 mes : Car 1°. avant la fin du paroxys-
 me accoutumé & même au tems de
 sa vigueur le malade se trouve surpris
 d'un nouveau frisson : 2°. la durée
 des deux ou trois paroxysmes nou-
 veaux ensemble n'égale que celle du
 paroxysme simple qui paroïssoit en pre-
 mier lieu & qui ne revient plus : 3°. si
 les médicamens, ou la constitution de
 la saison diminuë les levains ou les
 réunit mieux, la fièvre retourne en son
 premier état, ce qui montre que de tels
 redoublemens ne proviennent que de
 la grande quantité de la matiere mor-
 bifique qui sollicite à diverses reprises
 les fibres membraneuses & musculieu-
 ses à se contracter ; & non de quelque
 acidité qu'elle ait acquise, ny ayant
 pas d'intervale assez long entre les pa-
 roxysmes pour donner lieu à cette
 matiere de se raigrir, ou de se cor-
 rompre.

De ce
 qui dou-
 ble ou
 triple les
 quoti-
 diennes.

L'excès
 de l'hu-
 meur fe-
 brifique
 multi-
 plie les
 fièvres.

Deux es-
peces de
double
tierce.

La double tierce est de deux sortes, l'une où le paroxysme sur-ajouté revient de deux jours l'un, de même que le primitif, de maniere qu'il s'excite tous les jours un paroxysme, c'est pourquoy on l'appelle autrement demi-tierce : le paroxysme nouveau est plus doux & plus facile à guerir que l'original, ce qui doit faire conjecturer que la matiere de celuy-là est plus fluide, plus subtile & sans acidité, & que par de foibles contractions elle est exprimée de ses reservoirs pour produire un accès, pendant que la matiere plus tenace & plus fermentative de l'autre y reste jusqu'au lendemain, auquel tems par ses pointes plus aiguës elle excite les fibres à se resserer plus fortement, & à contraindre par là ces deux differentes matieres à se répandre dans le sang, d'où leurs résidus se retirent après la fermentation qui a produit le principal accès auquel le nouveau succède, quand il s'est assez accumulé de matiere, pour obliger par sa masse, les parties musculieuses de la surface à se contracter un peu. La seconde sorte de double tierce consiste en ce que deux paroxysmes de tierces reviennent le même jour : elle

est composée de deux tierces , dont l'une qui dépend d'une matiere moins acide & plus coulante , precede l'autre de quelques heures ; ainsi les attaques que fait celle-là chaque troisième jour, comme celle-cy, sont immédiatement suivies de paroxysmes de cette dernière qui cause des contractions assez violentes pour exprimer dans les vaisseaux sanguins les levains de tous les deux ; & par cette union elles rendent le paroxysme plus rude, après lequel elles se rengagent dans les espaces étroits de la superficie, d'où la plus déliée sort encore la première le troisième jour suivant.

Quelques-uns ont encore observé une triple tierce , qui a trois paroxysmes en quarante-huit heures : ces accès peuvent être causez à diverses fois par la quantité de la matiere morbifique qui se ramasse, ou deux fois par sa quantité, & la troisième fois par son acidité , à peu près comme dans les demi-tierces.

Comment se produit la triple tierce.

Dans la quarte double où deux paroxysmes se produisent en deux jours consecutifs , chaque troisième jour étant exempt de toute attaque , il faut encore concevoir deux matieres de

Explication de la quarte double.

différente nature ; l'une plus subtile & approchante de celle qui fait la tierce ; & l'autre plus épaisse , telle qu'il convient à la quarte , celle-cy s'aigrissant chaque quatrième jour, & celle-là chaque troisième. Pareillement la triple quarte dans laquelle il survient en chacun des deux jours d'intervale qui se trouvent entre deux principaux paroxysmes de quarte , un nouveau paroxysme, de sorte qu'il n'y a aucun jour sans quelque accès , est produite par une abondance de nouvelle matière morbifique qui s'ajoute à l'ancienne , & qui semblable à celle de la fièvre quotidienne excite tous les jours un accès ; celui qui vient chaque quatrième jour étant plus violent que les autres, parce qu'il s'unit à celui que la matière de la quarte simple doit former.

*OBSERVATIONS DE
quelques fièvres irregulieres.*

*De la
nature
& de la
cause des
fièvres
froides.*

L'On remarque des fièvres irregulieres qui sont distinguées par des caracteres particuliers. 1. Les Fièvres froides dont tout le paroxysme ou sa plus grande partie se passe dans le froid & dans des frémissemens : elles prennent naissance en des personnes qui

ont le sang dépouvé de souphres & d'esprits, soit après de longues fièvres, soit après de grandes hémorragies, & elles sont causées par une matiere épaisse & peu fluide, qui ne sortant que tres-difficilement des endroits où elles s'amasse, & s'aigrit de tems en tems, entretient un long frisson, après lequel s'étant répandue dans le sang & n'y pouvant être suffisamment atténuée, elle se rengage dans ses réduits avant que d'exciter une chaleur sensible.

2. Les fièvres ardentes dont la chaleur fait tout le paroxysme qui dure long-tems & revient quelquefois avant que l'ardeur fébrile soit entierement dissipée, procedent d'un levain fort atténué reçu dans un sang sulphureux & spiritueux, qui par sa fermentation dilate tellement les vaisseaux & les pores de tout le corps, qu'après qu'elle a cessé, cette matiere ne pouvant presque être retenue dans les reservoirs, se remêle incontinent dans les humeurs pour recommencer un nouveau symptôme: c'est pour cela que de telles fièvres se changent souvent en continuës.

*En quoy
consistent
les ar-
dentes.*

3. Les épiales où les malades sentent le froid & le chaud en même tems par

*Des fié-
vres où
le chaud*

*Et le
froid se
rencon-
trent di-
stincte-
ment en-
semble.*

tout, viennent d'une matiere morbifi-
que tres-dispersée, dont une partie s'ai-
grit indifferemment en mille endroits
divers & y cause des contractions &
des frissons, pendant que l'autre qui
n'est pas moins étendue se confond
dans le sang qu'elle fait fermenter &
qu'elle échauffe sensiblement dans des
lieux voisins de ceux d'où il est expri-
mé, de sorte que les deux qualitez
contraires de chaleur & de froidure
semblent universellement répandues,
& distinctement l'une de l'autre.

*De celle
où le de-
dans du
corps
brûle &
le dehors
gèle.*

4. La lipyrie qui consiste dans une
chaleur qui brûle les entrailles, pen-
dant que les parties externes sont tres-
froides, dépend de ce que la portion
la plus visqueuse de levain fébrifi-
que restant encore à la surface, irrite
par les pointes qui s'y sont développées,
les fibres charnuës de toute l'habitu-
de, au même tems que la portion sub-
tile agite le sang dans lequel elle s'est
insinuée; ou de ce que la matiere quoi-
que homogène, sort plutôt des reduits
qui se trouvent dans la substance des
parties interieures, que de ceux des par-
ties externes où le sang est moins actif,
& les pores moins ouverts, de manie-
re qu'icy le frisson commence, lors-
que

que la chaleur consume le dedans.

5. Les fièvres sèches où le malade ne sue presque pas, sont de la nature des ardentes, & des continuës dans lesquelles le sang étant perpétuellement agité, troublé, & rarefié retient la serosité mêlée avec les autres principes.

De celles où il ne s'excite point de sueurs

6. Les fièvres sudatoires où la sueur est excessive, sont causées par une subtilité, une acrimonie, & une abondance de serositez aisément exprimées du sang qui se condense à chaque systole du cœur, & des vaisseaux qui se resserrent à chaque diastole.

Des fièvres où ces excretions abondent.

7. Les fébricitans sont quelquefois tourmentez pendant l'accès d'une toux sèche causées par des particules acides qui picotent les bronches & la trachée artère.

De la fièvre accompagnée de toux sèche.

8. D'autrefois la contraction universelle du corps, & les cruditez bouchant les pores il se fait un écoulement des serositez de la tête dans les poumons où le chemin est plus ouvert, & plus facile à frayer à cette lymphe durant le paroxysme.

Et de plusieurs autres où il se produit differens symptômes.

9. Mais il peut arriver aussi que dans ce tems toute cette eau abonde aux organes de la salive plutôt qu'ailleurs, pour la même raison.

10. Ou bien le crachement & la transpiration étant empêchés par quelque cause, les serositez se filtrent plus aisément par les reins, & les malades urinent abondamment durant leur fièvre.

11. Que si ces mêmes humeurs se jettent dans le foye & dans les glandes des intestins pour rendre la bile plus fluide & les excréments grossiers plus délayez par la rarefaction du ferment intestinal, il en surviendra un cours de ventre, que l'acreté du souphre du sang augmentée par la fermentation fortifiera.

12. La bile devenue plus acre & plus volatile par l'ardeur de la fièvre est pareillement capable d'irriter si fortement l'intestin où elle se décharge qu'elle en pervertira le mouvement peristaltique, dont la direction changée la fera répandre dans l'estomac qu'elle mettra en convulsion, d'où s'ensuivront des vomissemens bilieux. Ces vomissemens peuvent encore venir des cruditez qui causant de violentes contractions au ventricule, renverseront le mouvement ordinaire du duodenum, & obligeront cet intestin de se vuider dans ce sac, qui rendra par le

vomissement la bile & ces matieres crues mêlées ensemble , comme on l'observe le plus souvent dans ces fièvres.

13. Les syncopales qui oppressent le fébricitant, & le mettent en danger d'expirer à tout moment, sont produites par une matiere acide qui durant l'accès se répand tout à coup dans le sang , & le coagule de maniere que le cours de ce fluide est comme suspendu, jusqu'à ce que les particules sulphureuses & spiritueuses aient adouci, dissout, ou discuté ces acides, & rendu au sang sa liquidité par une chaleur qu'elles suscitent , & qui succede à la syncope.

Cause des fièvres où le malade souffre une oppression.

14. Les fièvres cardiaques qui sont accompagnées de défaillance naissent d'un picottement causé à l'orifice supérieur du ventricule par les exhalaisons d'une bile tres-acre qui ferment ; car cette partie est extrêmement sensible , à raison de la délicatesse des fibres nerveuses dont elle est abondamment pourvue.

De celles où le cœur manque au fébricitant.

15. Les fièvres torminales dans lesquelles le malade est tourmenté de tranchées & de coliques cruelles , tirent leur origine tantôt des acides qui

percent les tuniques des intestins, tantôt d'une bile acre qui produit dans ces canaux des effervescences énormes

16. Les fièvres suffocantes sont celles qui ont la propriété d'exciter les affections hypocondriaques ou histeriques, c'est pour cela qu'elles sont familières aux femmes : l'acidité des matières peut toutefois causer quelque suffocation en resserrant extraordinairement les parties destinées à la respiration.

17. Il y a d'autres intermittentes où les malades sont contraint de respirer fréquemment, parce que le ventricule & l'abdomen sont tellement gonflés par les vents produits par des humeurs trop agitées, que le diaphragme fortement repoussé en haut resserre excessivement les poumons dans la poitrine, & les empêchant de recevoir à chaque inspiration une suffisante quantité d'air obligé à réitérer souvent cette action vitale.

18. La fièvre asthmaticque vient d'une pituite gluante & acide qui tenant la poitrine en contraction ôte aux malades la faculté de respirer à leur aise.

De celles où la goutte s'irrite,

19. La fièvre gouteuse, ainsi nommée de ce que les douleurs de la goutte

s'irritent principalement durant l'accès, & qu'elles s'en vont après que la fièvre est guérie, dépend d'une matiere morbifique dont la disposition est assez conforme à celle que cause la goutte.

20. Les fièvres délirantes sont des intermittentes dont les accès causent une ardeur qui se communiquant à la tête y trouble les sens, & entretient des veilles, & le délire; aussi la chaleur fébrile n'est pas plutôt passée que le malade s'endort, & que ses douleurs de tête avec la folie cessent.

21. La fièvre mélancolique ou maniaque survient après de grandes pertes d'humeurs spiritueuses & sulphureuses, ou bien après de longues intermittentes, telles que les fièvres quartes qui ont dérangé les organes des sens; le malade devient furieux pendant la fièvre, & souvent après qu'elle a cessé.

22. La fièvre durant les paroxysmes de laquelle les malades sont fatiguez de la soif, dans le frisson ou dans la chaleur, ou dans l'un & dans l'autre, prend naissance d'une matiere saline, acre & bilieuse dont l'impression irrite les fibres nerveuses de la bouche, du gosier & du ventricule de la même

façon qu'elles le seroient par le défaut d'humidité : la chaleur interne , ou la grande rarefaction du sang, peut semblablement épuiser de serositez ces mêmes parties , dont l'aridité produira cette alteration incommode.

Des prognostics les plus remarquables sur les fièvres périodiques.

Explication de divers prognostics de toutes ces fièvres, & premièrement de ceux qui sont favorables.

Ces prognostics qui sont ou généraux à toutes les intermittentes , ou particuliers à chaque espece, heureux, ou malheureux , pourront être expliqués par les principes sur lesquels on vient d'établir la cause de ces maladies.

1°. Les fièvres qui de continuës deviennent intermittentes sont ordinairement hors de péril , parce que la matiere qui cauçoit la fièvre continuë commence à n'être plus ni assez acre , ni assez abondante pour entretenir une fermentation constante & perpetuelle dans le sang.

2. Le sédiment égal & blanc dans les urines , de même que les petits nuages qui paroissent sur la superficie, sont d'un bon augure , parce qu'ils signifient que la matiere morbifique se cuit , se digere & se separe.

3. Les vers qui sortent sur la fin de

la maladie promettent une santé constante pour l'avenir , parce qu'ils témoignent que les cruditez dont ils se nourrissoient sont consumées, & qu'il ne reste plus que la chaleur douce qui les en faisoit éclore.

4°. Le retardement des paroxysmes joint au signe de coction, montre que la matiere diminuée n'est pas capable d'exciter les fibres à contraction aussi promptement que de coûtume.

5°. L'érysipele & la jaunisse font esperer que la bile & la chaleur interne auront la force de cuire la matiere.

6°. Les ulceres & les pustules qui viennent aux lèvres presagent la santé; ce que font pareillement les tumeurs qui naissent au bas ventre , au col & aux parotides , & celles que des ligatures produisent aux carpes & à d'autres parties ; car c'est un signe que le sang se purifie , & qu'il pousse au dehors les levains qui le corrompoient, & qui sont néanmoins encore trop grossiers pour sortir aisément par l'insensible transpiration, ou par les pores de la peau , qui en est déchirée , ou soulevée.

Par les tubercules & les ulceres qui se produisent à la superficie.

7°. Les flux de ventre , les sueurs qui rougissent la peau & y causent des

Sur les
cours de
ventre
& les
sueurs.

démangeaisons, & les sueurs de mauvaise odeur sont souvent des symptômes salutaires dans lesquels la matière fébrifique disposée à sortir cherche une issue & la trouve par les filtres des intestins & de la peau : c'est aussi pour cette raison que les surditez, la paralysie de quelque membre, & d'autres infirmités semblables annoncent la cessation de la fièvre par le dépôt qui se fait de la matière morbifique sur tels ou tels organes.

Sur les
causes
febriles
qui
n'affoi-
blissent
pas.

8°. Les fièvres qui viennent tout à coup sans aucune cause qui affoiblisse, sont faciles à guérir par la discussion de la matière amassée comme par hasard dans le sang qui d'ailleurs est assez bien conditionné.

9°. Une fièvre intermittente ne doit pas durer, & n'est pas à craindre dans un corps d'une bonne constitution, & où les viscères sont sains, parce qu'en un tel temperament il y a d'ordinaire plus de vigueur pour digérer les matières que pour engendrer des cruditez ; sur tout quand l'été approche & que l'air devient chaud & sec.

Des signes
de
triste au-
gure.

Quant aux pronostics sinistres, on observe que.

1°. Les redoublemens des accès sont

frilleux à cause de l'abondance des mauvais levains , & de l'affoiblissement du malade.

2°. Si le frisson vient à contre tems à un malade déjà fort affoibli, il y aura du risque, vû que c'est une preuve que le volume de la matiere l'accable , & que la chaleur naturelle ne peut plus résister à son impression.

3°. Les fébricitans qui mangent trop & qui boivent des liqueurs froides ou peu spiritueuses , prolongent leur mal & le rendent plus opiniâtre , parce qu'ils étouffent les principes actifs de leur sang.

4°. Les urines ne demeurent longtemps crûes que par un défaut dangereux de coction.

5°. Tout accablement de force , & les fréquentes inquiétudes donnent sujet de craindre que le malade ne succombe à l'effort de la fièvre qui surviendra.

6°. Les tumeurs dont la matiere est repoussée en dedans sont suspectes , parce qu'elles montrent que cette matiere morbifique corrompue par son séjour est repoussée dans le sang où elle ne peut manquer d'avoir de tristes effets.

7°. La froideur de l'haleine durant le chaud même de la fièvre marque ou que les pōumons sont refroidis par l'absence d'une suffisante quantité de sang , ou qu'étant fort oppressés , la respiration est si fréquente que l'air inspiré n'a pas le tems de s'y échauffer avant que d'en ressortir ; & l'une & l'autre cause sont de mauvaise augure.

8°. Le refroidissement des extrémités dans l'ardeur du paroxysme est aussi un signe lugubre , parce qu'il ne peut provenir que de la quantité excessive de la matiere qui les tient en contraction , ou des mouvemens du cœur trop languissans pour envoyer le sang jusqu'aux parties les plus éloignées.

9°. Les sueurs froides menacent un malade de suffocation.

10. Les convulsions sont sinistres en ce qu'elles marquent un transport de la matiere febrile cuite ou crüe au cerveau.

11. Les sueurs qui ne s'excitent qu'à demy témoignent ou que la matiere bouche les pores par sa grande quantité , ou que le sang a trop peu d'activité pour atténuer les parties sereuses excrémenticielles.

12. L'abondance de la sueur à chaque déclin de paroxysme sans aucun soulagement, est souvent suivie de l'oppression & de la consommation entière du malade.

13. Les flux de ventre qui arrivent lorsque la matiere n'est pas encore cuite sont pernicioeux, parce qu'ils affoiblissent le malade en vain.

14. Lorsque les fièvres intermittentes s'en vont dans une saison humide & froide sans aucun signe d'une bonne coction, on doit apprehender la cacochymie, à cause des cruditez qui restent dans un sang affoibli.

15. Le retardement des paroxysmes sans soulagement du malade, & sans marque de digestion de la matiere, signifie que la maladie sera longue, à raison de la grossiereté des levains & du défaut de la chaleur.

16. Enfin ces fièvres sont plus rebelles & plus pernicioeuses dans un sujet dont le sang est rempli d'humeurs mélancoliques, c'est-à-dire, qui a disette de principes sulphureux & spiritueux capable de cuire ou de dissiper la matiere fébrifique & de soutenir les assauts de la maladie.

Des prédictions particulieres sur chaque intermittente.

Après avoir raporté les prognostics sur toutes les fièvres en general, il nous reste peu de choses à dire sur ceux de chacune en particulier, vû que ces maladies dépendent d'une matiere de même nature.

Sur celles d'automne. Les fièvres d'automne souffrent difficilement la saignée, le flux de ventre, & tout ce qui refroidit & debilite, parce que la chaleur vitale n'est déjà que trop affoiblie par la saison froide & humide, c'est pourquoi un régime, un air, & des médicamens chauds conviennent mieux à ces indispositions.

Sur la quarte. La fièvre quarte qui attaque des personnes âgées de plus de soixante ans a souvent une fin pernicieuse, parce qu'elles n'ont pas la force de cuire une matiere aussi crüe, & de résister à des symptômes aussi violens que ceux qui forment la maladie; & cette fièvre n'est pas moins dangereuse quand elle se change en une continuë qui fatigue encore davantage un malade épuisé.

Sur la quotidienne. Les fièvres quotidiennes sont en train de s'en aller quand le malade rend la pituite par le vomissement ou par les

nelles sur tout à l'approche du printemps; car c'est une marque que les cruditez sont beaucoup atténuées, & que la chaleur de la saison qui se fortifie de jour en jour en fera une prompte coction.

Les tumeurs principalement des hy-pocondres sont icy d'un bon présage à cause de l'abondance des cruditez qui se jettent dans cette region où elles peuvent être plus aisément digérées qu'ailleurs. Sur l'enflure de certaines parties, &c.

Un visage fleury & coloré d'une rougeur naturelle donne lieu de former un des meilleurs prognostics, puisqu'il désigne que le sang est en quelque façon dégagé des humeurs crues.

Ces fièvres sont plus dangereuses quand leurs paroxysmes arrivent de jour, car cela montre que la matiere est assez abondante pour resister à la chaleur du soleil, & pour agir sans avoir aucunement besoin du froid de la nuit. Mais si cette maladie disparoit sans des marques de coction, il est à craindre que les cruditez ne gâtent le sang & n'introduisent la cacochimie, ou qu'étant poussées à la surface elles n'y excitent de larges tumeurs.

La tierce du printemps est d'autant

*Sur la
tierce
Printa-
niere.*

plus courte qu'elle est plus ardente ,
parce que la matiere en est plutôt cui-
te , & elle dégenere plus communé-
ment en continuë qu'aucune autre ,
parce qu'elle dépend d'une matiere
plus facile à se subtiliser.

*De la cure des fièvres periodiques , selon
ces mêmes principes.*

*Elles se
guérif-
sent par
une infi-
nité de
sortes de
remede.*

Il n'y a point de maladie sur les-
quelles on ait proposé tant de remedes
differens que sur ces fièvres , qui sont
les maladies les plus universelles de
toutes. Presque tous les medicamens
simples ou composez y ont été em-
ployez, soit interieurement, soit exte-
rieurement, sans parler de mille moïens
superstitieux que la populace met en-
core aujourd'huy en pratique.

*Quatre
points
princi-
paux
qu'il
faut ac-
complir
pour la
cure.*

Les intentions generales qu'on doit
avoir dans le traitement des fièvres se
reduisent à celle-cy.

1°. De preserver de l'attaque des
intermittentes ceux qui semblent y être
exposez.

2°. De pallier ces maladies, lorsque
quelque circonstance ne permet pas
d'entreprendre leur parfaite guerison.

3°. De les extirper entierement, en
tout autre cas.

4ⁿ. De corriger la disposition qu'elles communiquent aux humeurs & à toute l'habitude , & de reparer les maux qu'elles peuvent avoir laissez.

Des moyens de se préserver de la fièvre.

Pour se garentir de cette sorte de maladie, il faut entretenir le sang dans sa pureté , & en éloigner toutes les cruditez ; & s'il s'introduit dans cette humeur quelques matieres indigestes, on doit empêcher qu'elles ne s'éjour-
nent dans des reduits , & qu'elles ne viennent en état de produire des paroxysmes fébriles. C'est à quoy l'on réussit en faisant respirer un air chaud & sec , prendre des alimens de facile digestion , & user de tout ce qui fortifie ; & quand on se trouve dans des circonstances où l'on ne peut éviter certaines causes morbifiques , on aura recours à la diète & à des médicamens qui ayent la force de s'opposer aux effets de ces causes.

Disposition favorable de l'air.

Ainsi supposé qu'on soit obligé de rester dans des pays froids & humides , on tâchera de corriger les mauvaises qualitez de l'air du lieu où l'on vit, par des feux qu'on y allumera, ou

*Des ali-
mens qui
convien-
nent icy.*

par des vapeurs d'aromats qu'on y répandra: on garnira la table de gingembre, de clous de gérofle, de viandes cuites, de pain bien fermenté & un peu sec: les allouettes, les perdrix, les phaisans, les cailles, les canards & les autres aquatiques à pieds plats; les lapins, les lièvres, le mouton & les autres sortes de chairs les moins baveuses & les plus jeunes seront en recommandation; à quoi on ajoutera pour ce qui regarde les plantes, des racines de betterave, de symphitum, de refort rustique & d'angelique, les trufhes, les oignons & les autres qui seront chaudes ou sèches & propres à manger. Les écorces d'orange, de citron, la canelle, les feuilles de cerfeuil, de nasturce, de persil, de pouillot, de serpolet, le tanacetum, le romarin, la rue, la menthe, la sauge, la fariette, le fenouil, l'ormin, l'anis, la pimprenelle, & toutes les autres un peu chaudes qui plairont au goût. Les semences d'anis, de coriandre, d'aneth, la graine de paradis; & le reste qui échauffe, dessèche, & flatte le palais: La noix muscade, les bayes de genièvre, le poivre, les coings, les cerises, les mures, les poires un peu sèches, les olives, &

de semblables fruits qui desséchent ;
Les fleurs de safran , de menthe , de
sureau, de nasturce aquatique, de hou-
blon , de lavande , tous aromats , &
toutes les autres drogues chaudes &
séches dont on a coûtume d'affaison-
ner les alimens.

La boisson sera d'un vin stomacal & ^{Desqua-}
un peu rude, comme le vin du Rhin, ^{litez de}
le vin de Bourgogne , la forte biere ^{la boi-}
houblonnée , l'hydromel , & les vins ^{son du}
préparez , avec l'absinthe , la centau- ^{malade.}
rée , & les autres plantes rapportées
cy-dessus.

L'esprit doit être gay & sans in-
quiétudes, & l'on fera dans de fréquens
exercices qui réparent ou qui animent
les particules actives, plutôt qu'ils ne
les dissipent & ne les affoiblissent. On
entretiendra le ventre assez lâche, & de
tems en tems on provoquera la sueur
& les urines par de doux médicamens,
entre lesquels les plus efficaces seront
les amers, tels que la petite centaurée,
la racine de gentiane, & de contrayer-
va, l'absinthe, les semences & les feüil-
les de chardon beni, les sels d'absinthe,
de ruë, de genest, de thym, de veroni-
que, de scordium, de vipere, & tou-
tes les autres drogues desséchantes,

échaufantes, diaphoretiques, diuretiques, & antihydriques comme le bois de sassaffras, de gayac, le buis, le frêne, tous les sentaux, le bois de lentisque; la racine de sarsapareille, d'énula campana, de fenouil, d'ache; les sommitez de pin, de genièvre, l'eau de chaux.

Contre les causes qui diminuent les forces & la chaleur naturelle on usera de potions faites avec de puissant vin & des substances d'un suc vigoureux; de la gelée d'avoine qu'on prendra avec du vin de Canarie & du sucre, d'œufs frais, de consommé & de précis de viandes succulentes.

De la nature des remèdes qui y sont propres.

Pour empêcher les mauvais effets des alimens de difficile digestion, il sera fort-à-propos d'employer quelquefois des purgatifs stomachiques, tels que les pilules d'hiera avec l'agarric, ou les pilules de tartre de Quercetan, les pilules stomachiques, où l'on fait entrer des gommes, &c.

Lorsque les humeurs se sont chargées de cruditez, il s'agit de les atténuer, d'appaiser le trouble du sang & de nettoyer les premières voies, comme il a été observé dans les articles des fièvres quotidiennes, & des tierces du Printemps; les remèdes abstersifs les

plus moderez qu'on pourra choisir entre ceux qu'on vient d'exposer dans ce chapitre ; auront plus de vertu étant pris sous une forme solide dans le tems qu'on est prêt de se mettre au lit, afin qu'ils operent pendant le repos, & que le matin à l'heure qu'on a coûtume de se lever ils provoquent les selles : toutefois afin d'être plus seur qu'ils n'interrompront point le sommeil , & qu'ils n'obligeront point à se relever la nuit , on fera prendre environ un grain de laudanum opiatum , & on mêlera dans la composition des remèdes purgatifs un peu de quinquina : par exemple, prenez de la masse populaire d'hiera avec l'agaric , & du tartre préparé à la maniere de Quercetan seize grains de chaque ; du quinquina subtilement pulverisé sur le marbre demi scrupule, du laudanum opiatum un grain, avec une suffisante quantité de sirop d'absinthe , pour en faire six pilules en entrant dans le lit ; ce qu'on réiterera toutes les fois qu'il sera besoin de vuider les premieres voyes.

Pareillement lorsqu'il sera question *Duchois* de faire vomir , il ne faudra pas ordonner des remèdes plus forts qu'une *des éme-* préparation de biere & de lait, avec le *tiques.*

chardon beny , de laquelle le malade usera abondamment ; ou bien on prescrira deux onces d'oximel scillitique , ou de vin scillitique , ou deux scrupules de vitriol , le Medecin n'oubliant pas de donner toujours un parégorique après que l'émetique aura eû son effet , afin d'aller au devant du trouble que le vomitif pourroit occasionner dans le sang , ce qui seroit capable de communiquer une disposition febrile. La formule du parégorique , ou confortant & preservant , sera telle : Prenez de l'eau de pavot rheas deux onces , canelle préparée avec l'orge & la menthe une once de chaque , diacode une once , mêlez le tout ensemble pour en faire un breuvage à prendre après que l'émetique aura operé.

*Médica-
mens qui
conser-
vent le
sang.*

Le sang se maintiendra dans sa consistance , & dans sa tranquillité ordinaire , s'il ne survient aucune des causes qui peuvent l'agiter, telles que celles qu'on raporte dans le chapitre de la tierce printaniere ; & pour éluder plus infailliblement leur impression , on employera les parégoriques, les refrigerans, & les astringens comme l'alum , le bol d'armenie , le corail rouge , les perles , les racines de

tormentille & de bistorte; ou les amers stiptiques qui sont de grande efficace pour assoupir les tumultes du sang, par exemple, la racine de tormentille mêlée avec la racine de gentiane, ou les sommitez de petite centaurée; autrement prenez de l'écorce de quinquina reduite en poudre impalpable une once, du sirop de corail, & du sirop de roses séches de l'un & de l'autre également, & autant qu'il est nécessaire pour former un bol à prendre sur l'heure du sommeil. Si les veilles pressoient, ou qu'il y eût soupçon de quelque trouble dans le sang, il faudroit ajouter à ce bol un grain de laudanum opiatum.

Le Medecin doit néanmoins prendre garde qu'en voulant atténuer & dissiper les cruditez, il ne rarefie & n'agite excessivement le sang, il faut plutôt tâcher de faire contracter une chaleur telle qu'elle paroît au Printems dans cette humeur, pour ne pas s'éloigner du temperament naturel, si ce n'est dans une saison humide & froide, ou dans une constitution cacochyme, ausquels cas il seroit permis d'user de remedes un peu plus chauds, & de liqueurs plus vigoureuses, y en-

Précaution generale dans le traitement.

tremêlant les stiptiques amers , les parégoriques , les astringens , & ordonnant pour ces derniers de porter autour du poignet des amulettes assaisonnées de sel: mais si l'on s'appercevoit que l'ardeur se glissast dans le sang , on en viendrait à la saignée , aux clysteres , aux rafraichissans , & aux autres moyens qui mitigent , & qui ralentissent peu à peu l'émotion.

Méthode de pallier les fièvres.

Lorsqu'on a seulement dessein de pallier la fièvre , & de suspendre les symptômes sans ôter la matiere morbifique , soit parce qu'on voit le malade si accablé, qu'on a sujet de craindre que l'effort des paroxysmes ne l'enleve , ou parce qu'il aura des affaires pressantes auxquelles ils l'empêchent de vaquer, soit enfin pour changer de méthode , & commencer par de nouveaux remèdes la cure d'une fièvre qui aura résisté à tous les autres ; on obtiendra ce qu'on souhaite en remettant toutes choses dans l'état où elles étoient avant que la disposition à la fièvre fut reduite en acte; c'est-à-dire, si l'on atténue tellement les cruditez qu'elles ne puissent plus s'arrêter dans aucun reduct, & si l'on donne au sang une consistance assez ferme pour n'é-

tre point extraordinairement ému de toutes ces matiere indigestes qu'il contiendra.

La chaleur & la fermentation sub-
 tilisent tous les corps & les reduisent
 ou en cendres, ou en esprits : mais ces
 moyens sont trop dangereux pour être
 employez icy, parce qu'ils pourroient
 émouvoir & rarefier excessivement
 des humeurs qu'on veut au contraire
 appaiser, & raffermir : Les substances
 âpres & dures comme les terrestres
 & les salines, ou celles qui participent
 des unes & des autres tendent mieux
 à nôtre but, & principalement les sels,
 parce qu'ils se mêlent plus prompte-
 ment dans le sang, & qu'ils pénètrent
 plus intimement par tout le corps,
 étant fondus par les fermentations na-
 turelles, & dissouts par les serositez qui
 les entraînent dans les conduits les plus
 ferrez, où ils divisent & froissent les
 sucres compactes & grossiers qui s'y
 retirent ; c'est pourquoy les sels lixi-
 vieux, le sel de tartre, le vitriol de
 Mars seront tres-propres à purger le
 sang d'un phlegme superflu, & à com-
 muniquer plus de fermeté aux hu-
 meurs louables, après quoy les parti-
 cules terrestres acheveront de donner au

Des mo-
 yens
 qu'on
 doit
 choisir
 pour ce-
 la.

sang cette consistance requise : car par leur stipticité elle s'oposent à la dilatation , & au tumulte des parties du sang en les resserrant sous un moindre volume : mais l'usage des seules matieres salines , ou des terrestres seules ne satisferoit point à ce qu'on demande, car les premieres passent trop vite par le sang , & les secondes resserrant le pilore , pourroient se corrompre par leur long séjour dans le ventricule , & sont trop grossieres pour s'insinuer facilement par les veines lactées dans la masse des humeurs ; au lieu que les corpuscules salins & piquants joints aux terrestres & stiptiques ont ordinairement tout l'effet souhaité, jusqu'à ce que la purgation, le vomissement , ou quelque exercice pris inconsidérément ait excité de nouveau la fièvre , ou dissipé la force des médicamens qui l'empêchoient de se produire.

Les narcotiques , & les parégoriques contribuent beaucoup à calmer le sang ; mais ils épaississent plus les humeurs qu'ils ne les subtilisent , & leur vertu passe en peu de tems : c'est pour cela qu'on ne les doit regarder que comme des médicamens auxiliaires
bons

bons pour diminuer les douleurs insupportables, arrêter des fermentations violentes, & procurer un doux sommeil.

Les substances terrestres salines sont les meilleurs palliatifs qu'on puisse proposer de prendre interieurement, comme le quinquina, l'alum, le vitriol de Mars, la racine de tormentille donnez avec des amers & les sels, ou appliquez exterieurement, comme on fait de ceux dont on compose des amulettes à mettre au poignet; sçavoir, le plantain, les racines de tormentille, de bistorte, de quinte feuille, & la bourse de pasteur; ou la piloselle, le guy, les feüilles, les boutons, & l'écorce tendre de chêne; ou la queue de cheval, les fleurs de balauſte, les roses rouges, les grattes-cu, les prunes sauvages, les nefles, les coings, & plusieurs autres astringents que l'on mêle soit avec le sel commun & l'alum, soit avec quelqu'autre sel & le vinaigre, pour donner au tout qu'on bat ensemble une forme de cataplasme: on se sert aussi de conserves astringentes faites avec les roses rouges, les prunes sauvages, &c. que l'on confit avec le sucre: où vous remarquerez que ces astringens resultent de particules terres-

Palliatifs à prendre interieurement.

Palliatifs externes.

*Expli-
cation de
l'action
de ces
cata-
plâsmes.*

tres, & que l'efficace des amers dépend des corpuscules terrestres salins qui les constituent. Au reste les cataplasmes que nous venons de rapporter, agissant en ce que leurs sels résolus par l'humidité des autres ingrédiens pénètrent les vaisseaux du poignet, ou des autres parties du corps les plus délicates sur lesquelles on les impose, & se glissent dans le sang avec d'autant plus de facilité que les pores sont dilatez par la tiédeur humide du médicament; de sorte que se confondant avec cette humeur ils y atténuent la matiere crüe & repriment la fermentation febrile, comme si l'on avoit pris ces remèdes par la bouche. Leur operation peut encore venir de ce que les ligatures qu'on fait à la partie, & les pointes du remède qui l'irritent incessamment y causent des contractions imperceptibles qui se transmettant à tout le genre membraneux, & musculieux, contraignent les particules crües de rester dans le sang, au moins pour quelque tems, & de s'y cuire.

*Proprié-
tez du
quinqui-
na.*

Le quinquina est sans contredit le remède qui arrête le plus inmanquablement les fièvres; or sa stipticité, & son amertume témoignent sa qualité

terrestre saline , aussi n'est-il pas inflammable , comme les corps huileux ou sulphureux ; il ne frappe point le goût comme les matieres spiritueuses, & il est sec au toucher : de plus quand on en fait l'analyse chymique , on en tire une portion considerable de terre , & de sel , & une petite quantité d'esprit , d'huile , & d'eau.

Mais il faut observer qu'entre les drogues terrestres-salines , il y en a où les fels sont lâchement liés à la terre , de maniere qu'ils la quittent dans le ventricule, ou dans les intestins qu'elle ne peut traverser : on distingue de tels médicamens par le goût en ce qu'ils n'ont qu'une saveur salée, & qu'il reste autour de la langue & du gosier un sentiment de stipticité , ou d'astriiction qui dépend des particules terrestres qui s'attachent en ces endroits que les fels pénètrent aisément : de cette nature sont l'alum , le vitriol commun , le vitriol de Mars , & les fels qu'on unit par art avec les astringens pour leur faire resserrer le ventre : En d'autres terrestres-salins , le sel & la terre s'unissent si étroitement, que sortant ensemble du ventricule , & passant de compagnie à travers les

*Differences
des mé-
dicamens
terrestres
salins.*

vénés lactées, ils vont se répandre dans le sang, ou par l'union de leurs forces ils surmontent la violence des paroxysmes : on reconnoit ces remèdes à leur grande amertume qui ne se fait sentir si rude , que parce que les particules terrestres entrant avec les salines dans les pores de la langue, en relâchent par leur surface herissée les filets nerveux , & y causent des perceptions desagréables ; enfin de ces derniers les uns sont plus, les autres sont moins terrestres: mais puisque le quinquina excelle par dessus tous les autres amers employez pour les fièvres , nous expliquerons les phœnomènes qui se remarquent dans son usage.

*Raison
des ver-
tus de
quinqui-
na.*

1°. La vertu de cette écorce demeure plus long-temps dans le sang , & arrête plus efficacement les paroxysmes, à cause de la ferme liaison de sa terre avec son sel, par laquelle ces deux principes agissent davantage dans les humeurs, & s'y confondent plus intimement pour leur faire prendre une consistance contraire à la fièvre. 2°. Toutefois si l'on ne continue pas l'usage de ce remède, même après que les paroxysmes ont cessé , ils reviennent, soit parce que la vertu du remède sera

consumée au bout de quelques semaines , & avant que les cruditez ayent été digerées , soit que le sang ait été ému , & dilaté par un regime échauffant, par l'usage du vin, ou des cardiaques , par des purgatifs , ou par des émetiques dont les effets s'opposent à la réünion , & à la tranquillité qu'on tâche de procurer aux parties du sang.

3°. Un ulcere interne des pöümons, des reins , &c. dissipe l'action du quinquina , & rapelle en peu de tems les paroxysmes que ce medicament avoit suspendus, parce que la sanie de cet ulcere se mêlant incessamment dans le sang le trouble, le rarefie & y cause une fièvre hectique.

Pourquoi un ulcere empêche l'effet au quinquina.

4°. Dans les fièvres un peu chaudes dont les relaches se font à peine apercevoir , le quinquina est pernicious , principalement quand les malades sont jeunes , d'un temperamment sulphureux , & qu'ils ne peuvent rester hors du lit ; il n'a pas non plus tant d'efficace quand la saison est chaude ; car le sang est alors trop rarefié, & trop ému ; & la matiere morbifique divisée par la chaleur excessive, & par les particules du remede sans être assez cuite pour pouvoir être évacuée, agite encore da-

Ce medicament nuit aux fièvres qui approchent des chaudes.

vantage les humeurs, d'où surviennent des convulsions ou des délires.

*Divers
effets de
ce reme-
de.*

5°. Il arrive quelquefois que l'usage de cette écorce augmente la véhémence du paroxysme en même tems qu'elle dispose le malade au recouvrement de sa santé, parce que c'est une marque de la prompte impression du remède sur la matiere febrique, & sur le sang qui s'en échauffe & s'en atténue plus intimement: vû que le quinquina prépare cette humeur à une consistance plus ferme, & moins rarefiable, laquelle ne manque pas de s'introduire sur le déclin du paroxysme, & durant l'intermission, pourvû que le malade continue d'user de ce remède, qui néanmoins le plus souvent abrége, & modere les paroxysmes dès qu'on l'a employé, parce qu'il tend d'abord à resserrer la masse du sang, & à la rendre moins inflammable.

*D'où
vient
qu'il fait
suer.*

6°. Il est sudorifique en ce que ses parties salines fondent les matieres séreuses & leur donne plus de pénétration pour ouvrir les pores des parties solides du corps, & les débarrasser du limon qui les bouche, pendant que la portion terrestre de la même écorce resserre le sang, & en exprime la lym-

phe. C'est aussi pour cela que ceux qui prennent du quinquina urinent copieusement, sur tout quand le froid extérieur, ou quelque autre cause empêche les sueurs de couler; & leurs urines sont fort claires, parce qu'elles se séparent trop promptement du sang pour se teindre par la dissolution des souches qu'elles pourroient entraîner si elles y séjournoient davantage: & tant les sueurs que les urines sont des signes du départ de la fièvre, parce qu'elles ne sont produites, comme on a dit, que par la condensation, & par la pacification du sang.

7°. Il provoque quelquefois les sels *En quels* en déterminant vers les intestins les *cas il* humeurs qui proviennent de la fonte *purge.* des serositez & des autres matières glaireuses excrémenticielles, aussi-bien que de la condensation du sang, & qui par les pointes des sels du quinquina dont elles se sont chargées, irritent les membranes de ces viscères, & en détachent les mucositez.

8°. Il reste long-tems dans le ventricule quand on le donne en substance, à cause de sa partie terrestre, & *Ce qui le retient dans l'estomac.* de la forte liaison de ces principes: Toutefois il éteint les paroxysmes,

parce que les liquides que le fébricitant avale ensuite tirent aisément la teinture de cette drogue aidez de la chaleur du mouvement sensible , & des levains de l'estomac, & la portent dans le sang ; aussi guerit-elle mieux les fièvres étant prise en poudre, qu'autrement.

Quels liqueurs développent mieux sa vertu.

9°. Les liqueurs un peu acides & rudes, comme le vin du Rhin & le vin rouge de France , où le vin de Grenade , sont plus propres pour extraire la teinture ou les particules les plus actives du quinquina, & pour leur faciliter l'atténuation des cruditez , & la constriction des parties du sang , que ne sont d'autres liqueurs moins animées , plus douces & aqueuses , comme le petit lait , le mélange de lait & de biere, les prisannes, &c. qui émoussent l'âpreté utile de ce simple.

L'hydropisie & l'hectisie où il est propre.

10. Le quinquina est souvent avantageux dans l'hydropisie causée par la fièvre, parce qu'il nettoye les pores excrétoires du corps , qu'il sollicite les organes à se décharger des humeurs superflues, qu'il exprime la serosité du sang, & qu'il fortifie la digestion par sa qualité stiptique amere : & il remédie pareillement aux fièvres hectiques des

jeunes gens , parce qu'il consomme les cruditez d'où elles naissent , qu'il appaise les fermentations déréglées , & que contribuant à la digestion il donne lieu à la generation d'un chyle pur & laiteux qui convient extrêmement dans cette maladie.

11. Les premiers paroxysmes qui paroissent dans les récidives quand on manque en quelque point dans l'administration du quinquina sont d'ordinaire accompagnez de beaucoup d'ardeur, parce que les parties spiritueuses & sulphureuses du sang se sont séparées & ranimées pendant leur suspension , & que les cruditez plus dispersées ont fait une division plus intime de la masse des humeurs qui en sont devenues plus fermentatives.

12. Selon ce que nous venons de remarquer il paroît que si l'on est obligé de suspendre des fièvres chaudes qui n'ont presque pas de relâche & qui aprochent des continuës, & qu'on veuille se servir du quinquina , il sera à propos d'empêcher que le malade ne reste long-tems au lit , & qu'il n'y soit pas beaucoup couvert , d'entretenir dans la fraîcheur l'air qu'il respirera , de luy faire user d'une boisson

*D'où
procede
l'ardeur
dans les
récidi-
ves.*

*Précau-
tion pour
l'usage
du quin-
quina
dans les
fièvres
chaudes.*

rafraichissante, comme d'une ptisanne où l'on aura infusé du suc de limons, ou d'orange, ou quelques gouttes d'esprit de vitriol ou de souphre jusqu'à une agréable acidité ; de le saigner, quand il y a plénitude, & de luy lâcher le ventre par des clysteres émolliens s'il est constipé : on pourra même luy faire observer ce regime durant quelque tems avant que de luy ordonner ce médicament, afin de rendre la fièvre plus intermittente.

*Il est
dange-
reux
dans une
abon-
dance de
crudités.*

13. L'usage de cette écorce est encore périlleux lorsque les cruditez sont dans une quantité excessive, parce qu'un tel remede ne sera pas capable de les atténuer suffisamment, & que ne pouvant être absorbées toutes dans le sang, elles se répandent en divers endroits où elles causent de grands désordres, soit par leur propre aigrissement, ou par les obstructions qu'elles font, soit par les fermentations, ou les coagulations qu'elles produisent en se mêlant avec differens suc : d'ailleurs les excréments pituiteux qui séjournent dans l'estomac embarrasseront les particules de cette drogue, & l'englueront de maniere qu'elle n'aura plus d'effet, & qu'il se formera dans

cet organe , ou dans les boyaux des masses opprimantes , & quelquefois indomptables qui bouchant les conduits , ou chargeant extraordinairement les fibres mouvantes des parties en arrêteront toute l'action , non sans mettre la vie du malade en risque.

14. Ainsi dans les fièvres quoti- *Pratique*
diennes doubles ou tierces , & dans *à garder*
toutes les autres qui redoublent, il faut *en de tels*
diminuer des cruditez selon leur *cas.*
abondance , avant que d'employer le quinquina ; ce qui sera executé par des émetiques & par des purgatifs phlegmagogues & abstersifs , tels que sont le sel de vitriol , l'oxymel scillitique , le vinaigre scillitique pour les vomitifs ; & pour les catartiques ou purgatifs , on employra les pilules de tartre de Quercetan, & les autres dont on a parlé cy-devant , auxquelles on doit toujours ajoûter la crème de tartre, ou le tartre vitriolé ou quelqu'un des sels lixiviels cy-dessus : outre ces évacuations on essayera de cuire , & de rectifier une partie de ces matieres, comme nous l'expliquerons bien-tôt. *Circons-*

15. Mais le quinquina est d'un usage *tances où*
tres-seur & tres-commode dans tou- *le quin-*
tes les fièvres qui ont des intermissions *quina*
réussit.

longues , & manifestes , parce que le malade qui n'est point sujet aux inconveniens que nous avons remarquez dans les autres fièvres , & que la durée des bons intervalles rend l'opération de cette plante plus efficace pour pacifier le sang , & lui donner plus de consistance: ainsi elle est toujours d'un grand succès dans les quartes , & dans les tierces soit d'automne, soit de printemps qui sont regulierement intermittentes ; au lieu que dans les fièvres ardentes, & dans les continuës qui ont du relâche de tems en tems, il arrive quelquefois que la prise de six ou sept dragmes de quinquina n'apporte aucun soulagement au malade, ou que même il en est plus échauffé, dans lequel cas il faut se désister de ce remede , & recourir à un regime rafraichissant & confortatif, jusqu'à ce que la chaleur de la fièvre soit beaucoup diminuée, & en cet état on pourra reprendre le quinquina.

*En quel
temps on
l'em-
p'oye.*

16. Il est mieux de commencer l'usage de ce médicament vers le déclin d'un paroxysme , afin que le sang qui se trouve en train de se resserrer & de se tranquiliser, y soit encore plus constamment déterminé par le mélange des parties de la drogue : mais si l'on

est fort pressé d'arrêter la fièvre , on donnera le quinquina en plus grande quantité , réduit en poudre tres-subtile , infusée & agitée dans du vin un peu austere, réiterant souvent les prises entre lesquelles on ordonnera quelque dose d'une teinture fort chargée de cette même écorce ; & quand les malades ne seront point en danger , il suffira de leur faire prendre une demi-once , ou six dragmes de quinquina pendant le tems d'une intermission , & le jour plutôt que la nuit , sçavoir deux scrupules de quatre en quatre heures dans les fièvres quartes ; une dragme de trois en trois heures dans les tierces ; & autant dans les quotidiennes, & dans celles qui redoublent, augmentant le nombre & la quantité des doses selon que les bons intervalles seront courts.

17. Lorsque le cours de ventre empêche l'effet du médicament , il faut employer les astringens & les opiates, comme la teinture de roses , la tormentille, le bol d'armenie, le diascordium , le laudanum opiatum , &c. & quand il y aura une constipation , on mêlera aux plus doux purgatifs , le laudanum & le quinquina : s'il y a

Ce qu'on doit faire quand le cours de ventre ou la constipation s'opposent à l'effet de ce médicament.

plétore , ou que les humeurs soient dans une effervescence dangereuse, on prescrira la saignée. Tous autres ingrédients que ceux qu'on a rapportés, ne conviennent nullement à l'usage du quinquina , qui pourra cependant être suppléé quelquefois par les amers stiptiques , comme la petite centauree , joints aux astringens , & secondez par des amulettes terrestres salins.

De la cure parfaite , & radicale des fièvres intermittentes.

Pour guerir absolument ces maladies, il est nécessaire d'atténuer tellement la matiere qui les entretient , qu'elle puisse sortir au dehors par les conduits excrétoires : & cette atténuation s'excutera en procurant une chaleur qui cuise , & qui digere les cruditez, comme on y réüssit en persistant dans l'usage des médicamens terrestres salins, ou des sels lixiviels & des amers , par le moyen desquels on empêche les recidives ; & en évitant les causes qui disposent à la fièvre , telles que sont toutes les choses qui humectent , qui refroidissent, ou qui affoiblissent trop, & les matieres indigestes ; en quoy

*Manie-
re d'at-
ténuer
l'humeur
morbifi-
que pour
la dissiper*

rien n'est meilleur que d'user de remèdes terrestres salins ou styptiques amers, entre lesquels le quinquina est le plus souverain dans ces maladies, principalement quand on le prepare à la maniere de Talbot Medecin Anglois dont voici la pratique. On prend une livre de quinquina qu'on reduit en poudre subtile, & l'on verse dessus alternativement de la décoction d'anis & de suc de persil, pendant un jour ou deux; ensuite on le met dans un vaisseau de terre qui peut contenir huit pintes ou environ, & y agitant continuellement la poudre, on le remplit peu à peu de vin rouge: on la laisse en cet état infuser à froid huit jours durant, ayant seulement soin de la remuer trois fois le jour avec un bâton ou une spatule, après quoy on passe l'infusion pour la garder dans des bouteilles de verre bien bouchées.

Preparation du quinquina suivant le Medecin Anglois qui la mis en vogue.

Ce vin médicinal se donne aux fébricitans jusqu'à la quantité de cinq ou de six onces, de trois heures en trois heures excepté le tems du sommeil, & l'on commence du déclin d'un paroxysme à l'accès du paroxysme qui le suit, ce que l'on continue tant que les paroxysmes tardent à disparoître: puis

Usage de cette portion fébrifuge.

on fait prendre durant six jours consécutifs le matin à jeun le même remède. Sur le marc de l'infusion précédente, on ajoute demie livre de nouveau quinquina pulverisé, & on en fait une infusion comme du premier pendant dix jours; on le passe & on en donne le matin cinq ou six onces seulement de deux jours l'un dans l'espace de huit jours, à compter depuis les six précédens: on met encore infuser comme ci-devant le marc de la seconde infusion l'espace de dix autres jours; & l'on en prescrit six onces à prendre le matin pendant quatorze jours & ensuite de trois jours l'un au matin durant l'intervale de quatorze autres jours.

*Preparation
d'une
teinture.*

On se sert encore de la teinture suivante: réduisez deux onces de quinquina en poudre impalpable en le froissant sur le marbre, & l'ayant mis dans une bouteille de verre répandez-y huit onces de bon esprit de vin; exposez le vaisseau aux rayons du soleil quinze jours durant; gardez cette teinture en tenant ce vase exactement bouché, pour la joindre dans le besoin à toutes les doses qu'on ordonnera des infusions précédentes quand la fièvre sera

Son usage.

opiniâtre , versant six ou sept gouttes de la teinture sur chaque prise de ces infusions.

On compose aussi un électuaire avec la quantité qu'on veut de quinquina pulverisé, & du sirop de limons: on se sert de ce remède, quand la première infusion de quinquina n'a pas eu de succès. Dans une grande repletion où le ventre est trop resserré on verse sur deux livres des infusions cy-dessus environ quatre onces de vin ainsi composé: prenez une once de hiera picra, & faites-la infuser durant huit jours dans une livre de vin rouge de France , agitant le vaisseau les trois premiers jours une fois le jour : on conserve cette teinture dans un vaisseau de verre bien clos. Néanmoins si la repletion n'étoit pas considérable , ni la constipation énorme , il seroit plus expédient de donner un clystère préparé avec des drogues émollientes , parce que les purgatifs causent trop de trouble dans le sang. Mais si l'on avoit dessein de cuire la matière sans arrêter les paroxysmes auparavant, on seroit obligé de se servir de médicaments chauds & discutifs qui sont en grand nombre , comme toutes sortes

D'un électuaire de quinquina.

Autre Méthode pour d'autres cas.

d'esprits vineux , de vins puissans , d'aromats , & les racines , les tiges , les feüilles , les fleurs , les fruits , les semences de mille especes de plantes , & de plusieurs mineraux: même les sels lixiviels , les ameres , & generalement tout ce qui peut subtiliser ou fondre les cruditez , comme les préparations de mercure , d'antimoine , de plomb , &c. qui sont tres-capables d'avancer la coction de ces substances indigestes avec le secours de la chaleur naturelle , ou de l'ardeur fébrile.

*La coc-
tion ne
doit pas
être pré-
cipitée.*

Mais dans l'usage de ces médicamens chauds & atténuans il faut prendre garde de précipiter si fort la coction des mauvais levains, que la fièvre s'en allume davantage , & que les symptomes en deviennent plus furieux : de plus quand la fièvre est trop violente, ce que l'on reconnoît à la forte chaleur du malade , au peu de relâche qu'elle luy donne , au pouls grand & vite , aux veilles fatigantes , au sommeil interrompu , au délire, à la soif , & à des accidens semblables qui naissent d'une trop grande ardeur , l'on s'abstiendra des remedes qui échauffent, employant au contraire ceux qui rafraichissent, & qui pacifient, jusqu'à

ce qu'on ait réduit le corps à une chaleur naturelle à laquelle il faudra abandonner le reste de la cure.

En automne, ou en hyver, ou dans un tems froid & humide, principalement si la matiere est lente & grossiere, on ne doit pas feindre de donner aux fébricitans des liqueurs fortes & spiritueuses avec les remedes convenables : mais en été, ou durant une saison d'une constitution chaude & sèche, & dans un sujet jeune, vigoureux & à la fleur de l'âge, ou dont le temperament sulphureux & spiritueux, rend la matiere fébrifique plus déliée & plus rarefiable, ces sortes de liqueurs ne doivent point être accordées ; & les purgatifs aussi-bien que les émetiques feront icy plus avantageux, parce que la matiere y est plus cuite, & plus aisée à évacuer : ces mêmes remedes pourront convenir pareillement dans les fièvres où les cruditez seront amassées dans l'estomac & dans les intestins : mais on observera de n'user ni de ces évacuans, ni des autres, non plus que de la saignée quand on aura lieu d'appréhender l'épuisement des forces & des esprits du malade, dont l'affoiblissement augmenteroit la quantité des

Cure

differen-

te sui-

vant les

saisons,

& les

tempe-

ramens,

Éc.

sucs indigestes , & s'opposeroit à leur coction. Il est plus à propos d'avancer insensiblement la coction des matieres par l'usage moderé des atténuans , tels que les amers, les sels lixiviels , les vins un peu austeres qui abondent en particules salines sulphureuses , & d'évacuer de tems en tems par des diaphoretiques , des diuretiques , de doux cathartiques , & de legers vomitifs , ce qu'on jugera être digne, ou suffisamment subtilisé.

Comment on répare ce que la fièvre a détruit.

La disposition fébrile sera corrigée en ôtant les causes qui la fomentent , & recourant à celles qui rétablissent une santé constante par les moyens que nous avons déclarez. Quand il s'agit de reparer des desordres que la fièvre intermittente a causez, comme l'amaigrissement, la diminution des forces , la perte des parties sulphureuses & spiritueuses, il faut après avoir purgé tous les restes de la maladie. 1°. fortifier les organes de la digestion , & éguiser l'appetit par l'usage des bons vins, ou de bieres préparées avec l'absinthe , la centauree , & les autres amers cités cy-devant : 2°. nourrir les convalescens avec les alimens de facile digestion , & de bon suc. 3°. la cacochi-

mie , la leucophlegmatie & de semblables affections qui tirent leur origine des cruditez, seront traitées comme des fièvres intermittentes, longues & opiniâtres , parce que la matiere morbifique est la même dans ces affections , que dans ces fièvres.

*Reflexions sur les Systèmes précédens ,
avec l'exposition d'une nouvelle
Theorie.*

On a vû dans le raport que je viens de faire des hypothèses & des méthodes curatoires qui ont été proposées sur les fièvres par les plus célèbres Medecins , que tous regardent le vice des humeurs , comme la cause de la naissance de ces maladies , & de leur entretien , & suposent des cruditez ou des embarras , & des fermens acides qui de tems en tems s'accumulent dans la masse du sang , & desquels ils ne spécifient ni la quantité, ni la qualité, pour l'explication des fièvres intermittentes ; ils reconnoissent pour les fièvres continuës une fermentation perpetuelle , ou une irritation que les humeurs par leur acreté ou par leur grossiereté font sans cesse aux fibres mouvantes des organes , & sur tout à

*Défauts
de tous
les systé-
mes pro-
posés sur
la fié-
vre.*

celles du cœur. Mais si l'on peut se contenter de ces dernières causes pour les fièvres qui persistent toujours au même état, & qui ne diminuent qu'avec les forces du malade, l'on n'a encore rien en cela pour rendre raison des redoublemens qui surviennent en des tems reglez dans la plûpart de ces fièvres, & l'on reste dans une entière ignorance du principe qui produit les périodiques, & qui détermine si juste le tems de leurs retours, sans faire paroître durant tout l'intervale qui separe un accès de l'autre aucun symptôme de maladie, si ce n'est quelquefois dans les tierces, & dans les quotidiennes où l'appetit, le sommeil & les forces, ne se trouvent pas en leur entier durant l'intermission, comme si la personne avoit une santé parfaite.

Les uns font consister ce principe dans un levain acide qui se filtre en quelque organe tel que le pancreas, où ils prétendent que le sang dépose un suc qui doit être séparé par cette glande, & mis en reserve dans des conduits où il est sujet à s'aigrir & à s'épaissir, de maniere que les tuyaux excrétoires qui ont coûtume de le verser de tems en tems dans l'un des pre-

miers intestins en étant obstrués, cette liqueur s'y amasse de plus en plus, jusqu'à ce qu'y devenant tres-acre & y fermentant, elle débouche ces canaux & se répande dans le conduit intestinal où elle se mêle avec la bile & le chyle pour passer ensemble par les vénes lactées dans le canal torachique : de là vient que le long du dos les malades commencent à ressentir le froid, parce que la lymphe de ce canal épaisfie & ralentie plus qu'à son ordinaire par l'insinuation de ce chyle infecté d'un acide qui le coagule, pique les fibres nerveuses qui entrent dans la composition de ce long tuyau, & en arrête l'émotion modérée qui se communiquoit à des membranes & à d'autres parties sensibles du dos pour y former une douce chaleur, sans laquelle ces parties se froidissent, se resserrent, & résistent au cours du sang qui tend à enfiler leurs vaisseaux capillaires, d'où s'excite une froideur.

*Cause
du frisson
qui
commence
à se
faire
sentir au
dos.*

Ce mélange grossier de bile, de suc pancréatique aigri, de chyle & de lymphe, poursuivant sa route va se rendre au cœur qui le distribue par les arteres à toute la masse du sang, dont il diminue notablement le mouvement.

*Com-
ment le
froid se
répand
ensuite
par tout.*

*D'où
vient
que l'ar-
deur suc-
cede au
frisson.*

naturel , en sorte que les membres & toute la surface extérieure du corps qui ont peu de principes de chaleur , recevant un sang si ralenti & si rempli d'acides, sont d'abord saisis de froid, & leurs fibres mouvantes mises en des convulsions soudaines & légères qui font frémir tout le corps ; & ce frisson dure jusqu'à ce que les matières acides & indigestes, à force d'être battues par les artères , & de circuler par différents organes se soient atténuées & mises en un mouvement extraordinaire qui ne s'appaise que par la dissipation des particules les plus actives, par le relâchement des organes qui ont dû être dans une plus grande émotion durant l'ardeur de la fièvre , & par la sortie des sucs éterogènes qui laissent dans le sang un levain capable d'en produire de nouveaux dans les organes. où il se filtrera comme le premier , par exemple dans le pancreas, où ce ferment se multipliera jusqu'à ce qu'il soit devenu assez pénétrant pour lever les obstructions qu'il y aura derechef formées ; le temps qui se passe à cette filtration insensible , & à l'acquisition de cette acidité propre à exciter tous les symptômes de la fièvre pendant que

toutes

toutes les autres fonctions s'exécutent comme dans un corps très-sain , cet intervalle, dis-je, étant égal entre deux accès qui se suivent, parce que la production d'une quantité suffisante de levains , dépend principalement d'un certain nombre de battemens de cœur, de respirations , &c. lequel se trouve à peu près le même en pareil tems dans un homme qui se porte bien.

Ce qui détermine la longueur des bons intervalles.

Ceux qui font retirer les restes de la matiere morbifique après le paroxysme dans les pores les plus étroits des parties solides, prétendent aussi expliquer par leur hypothèse tout ce qui regarde ces retours de la fièvre.

1°. L'intermission arrive dans ces fièvres, de ce qu'une partie de la matiere morbifique étant évacuée par l'insensible transpiration , par les sueurs, par les urines, ou par les sels, le résidu plus compacte se rengage dans les espaces les plus étroits jusqu'à ce qu'il s'y aigrisse , ou s'y amasse assez pour avoir la force d'en sortir, & de renouveler les symptômes ; & le humeurs demeurât pures durant son séjour coulent librement dans leurs canaux , & fournissent à tous les organes les sucs nécessaires pour l'exercice des fonctions.

*Autre
raison de
la regle
des re-
tours du
paroxys-
me.*

2^o. L'intermission a des retours certains & reglez , parce que toutes les matieres qui sont propres à s'aigrir en tel ou tel tems posé certaines circonstances , doivent acquérir des pointes dans le même espace de tems, lorsque ces circonstances subsistent , quelles que soient ces matieres , lait , chyle , sérosité , émulsion , ou levain morbifique analogue à ces substances : ce levain frais restant donc dans les mêmes endroits du corps , y étant fomenté par la même chaleur, s'y augmentant par l'addition des mêmes suc , enfin se rencontrant dans les mêmes circonstances que l'ancien qui participoit d'une même nature, il faut que celui-là s'aigrisse dans le même intervalle de tems , à moins qu'un médicament , ou quelque regime de vie inusité ne retarde ou n'avance cet aigrissement d'où s'ensuit le paroxysme.

3^o. Les intervalles sont purs & sans aucun signe de maladie, lorsque toute la matiere est évacuée , & que celle qui reste encore crüe s'est retirée dans les pores : Mais on s'apercevra toujours de quelque desordre , si le sang n'est pas parfaitement dégagé de cette sorte de matiere fébrifique, soit qu'elle

ait été trop abondante pour sortir toute durant le déclin du paroxysme, soit que les restes ayent trop peu de consistance pour s'arrêter dans les pores, ou trop de grossiereté pour sortir au dehors, ou que quelque cause en empêche l'évacuation & les oblige de se remêler dans le sang pour y continuer le trouble, qui néanmoins va d'ordinaire en diminuant depuis le déclin du paroxysme, jusqu'au renouvellement d'un autre, parce que la coction & l'évacuation s'en font peu à peu.

4°. L'on voit des fièvres continuës qui ont des redoublemens périodiques réglés, parce que ces maladies dépendront de deux sortes de matieres, dont l'une sera si subtile & si sulphureuse qu'elle ne pourra être retenue nulle part, & qu'elle sera dans une perpetuelle agitation dans le sang qui en concevra une émotion fébrile, & l'autre un suc indigeste qui ne fermentera que de tems en tems; c'est-à-dire que ces fièvres seront composées d'une continuë, & de quelque intermittente dont l'accès augmentera la violence de la premiere.

Cause des redoublemens réglés dans les continuës.

5°. L'intervale des paroxysmes ne s'étend point au de là de trois jours,

vû qu'il est impossible qu'une matiere aussi disposée à l'aigreur que le chyle, ou la matiere morbifique , tarde davantage à s'aigrir dans des lieux tièdes tels que les pores des parties charnuës d'un corps animé.

D'où dépend la différence de durée des bons intervalles.

6°. Ces bons intervalles sont plus longs ou plus courts en certaines fièvres qu'en d'autres selon que la matiere fébrile est d'une nature à contracter plus ou moins facilement de l'aigreur en celles-cy qu'en celles-là.

Cause du retardement ou de l'avancement des accès.

7°. Les accès tantôt avancent, tantôt retardent , parce que la constitution du corps , & la consistance de la matiere morbifique sont sujettes à des changemens considerables : c'est aussi pour cela qu'on observe souvent que les accès sont déréglez ; car suivant les fautes qui se commettent dans le vivre, dans l'exercice, dans la respiration, dans les excrétions, la matiere varie en sa quantité ou en sa qualité, ainsi la débauche, l'exposition au froid &c. non seulement hâtent les paroxysmes, elles pervertissent même l'ordre des symptômes , comme on le remarque dans les fièvres irrégulieres.

Borelli , & quelqu'autres qui attribuent au vice du suc nerveux ou des

esprits animaux , & à l'alteration des Raison-
 liqueurs que filtrent diverses glandes ^{nement}
 où les nerfs aboutissent , la cause de ^{de quel-}
 toutes les fièvres, soutiennent que les ^{ques Mo-}
 périodiques n'ont leurs retours reglez ^{dernes}
 que parce que l'humeur qui coule in- ^{sur la re-}
 cessamment par les conduits des nerfs ^{gularité}
 est sujette à s'épaissir insensiblement ^{les re-}
 dans un certain tems , jusqu'à bou- ^{ours.}
 cher entierement les extrêmités de ces
 conduits dans lesquels cette humeur
 s'entassant de plus en plus , force en-
 fin les obstacles , & se répand dans les
 glandes qui de leur côté separent un
 liquide tellement proportionné à cette
 humeur , qu'étant mêlez ensemble ils
 excitent une effervescence froide, com-
 me on en remarque dans le mélange
 qu'on fait en chymie de plusieurs li-
 queurs ; & la matiere de cette fer-
 mentation venant à s'insinuer dans le
 sang par des vaisseaux qui se terminent
 à ces filtres cause le frisson à toute
 l'habitude , où le sang ainsi imprégné
 de particules qui ralentissent son mou-
 vement est envoyé : mais cette même
 matiere continuant d'être agitée dans
 tout le corps par le mouvement circu-
 laire qu'elle est contrainte de suivre ,
 & par les contractions réitérées du

*Comment on
passe du
frisson au
chaud
de la fièvre.*

cœur , & de plusieurs autres parties , s'atténue & s'échauffe à la fin extraordinairement ; ou bien un nouveau dépôt du suc nerveux dans les glandes ayant une autre proportion avec la lympe qu'elles filtrent, produit une chaleur qui devient universelle, comme le frisson auquel elle succède , persistant jusqu'à ce que toute l'humeur fermentative ardente soit consumée, & qu'elle ait laissé le sang dans sa tranquillité accoutumée : mais ces fermentations chaude & froide n'ôtant pas aux glandes & aux nerfs, la disposition de séparer des liqueurs pareilles aux premières qui ont donné occasion à la fièvre, il s'y en filtre de recentes qui se trouvant en même volume & avec les mêmes qualitez au bout du même intervalle de tems que les levains précédens ont employé , pour devenir propres à exciter la fièvre , se mêlent ensemble comme ces premiers ferments ont fait, & sont suivis de pareils effets qui sont le frisson , & l'effervescence , ou la chaleur de la fièvre.

Pour rendre raison d'où vient que les tems dont les accès sont séparés, ne sont jamais que d'un jour, de deux, ou de trois , ils apportent un exemple de

trois verres égaux contenant chacun une pareille quantité d'eau , & dans le premier desquels on vienne à répandre six onces de farine , par exemple, dans le second trois onces , & dans le troisiéme deux seulement , il est certain que la farine étant la moitié moins écartée dans le premier que dans le suivant, il se formera deux fois plutôt dans celui-là que dans celui-cy, & une fois & demie plus vite dans ce dernier que dans le troisiéme , une colle qui pourra boucher plus promptement & dans la même proportion que les quantitez de cette poudre, de petites ouvertures qui se trouveront également dans ces vases. Supposé donc pareillement que la matiere glutineuse & acide qui fait la fièvre , se glisse au dedans des nerfs d'un homme en une quantité double ou triple , de ce qui s'en insinue en pareil tems dans ceux d'une semblable personne, & que cette matiere s'aille rendre peu à peu dans les glandes où ces sortes de tuyaux se déchargent , & se mêler avec le suc qu'elles filtrent , & qu'on peut croire être en égal volume dans ces deux hommes , il faudra que dans le premier les obstructions se fassent pen-

Explication de la durée des intervalles par expérience.

Application de cette expérience.

dant un tems deux ou trois fois plus court que dans le second; & par conséquent les symptômes qui suivent nécessairement de ces obstructions des canaux glanduleux & nerveux, c'est-à-dire, les frissons & les ardeurs de la fièvre, le retardement & l'accélération de la respiration & du pouls, &c. causez tant par les différentes fermentations qui s'excitent dans les glandes & dont la matiere se distribue dans le sang, comme on a dit, que par les diverses irritations que les extrémités des nerfs en reçoivent, & qu'ils transmettent d'abord au cerveau, & de là au cœur, & aux organes de la respiration, doivent survenir deux ou trois fois plus tard dans celui-cy, en qui ils produiront la tierce, ou la quarte, que dans celui-là qui sera tourmenté de la quotidienne: & comme après le paroxysme les levains se rengendrent de la même maniere qu'auparavant dans l'un & dans l'autre, si les filtres n'ont pas été changez, ni les humeurs corrigées, les mêmes fièvres reparoîtront infailliblement dans ces mêmes sujets, dans l'un au bout d'un jour, & dans l'autre au bout de deux ou trois jours.

*Cause de
la re-
naissan-
ce des
mêmes
paroxys-
mes.*

Quand on met le foyer de la fièvre

non dans un organe particulier , ni dans plusieurs en general , ainsi que les auteurs des Systèmes dont je viens de parler , mais dans le sang , on ne raisonne guères autrement sur la cause de la regularité des retours : On dit par exemple , que les levains fébriles se multipliant imperceptiblement dans la masse du sang , s'y épaississent tout à coup par l'union de leurs parties dispersées , & refroidissant cette humeur donnent naissance au frisson & au tremblement qui doit être suivi d'une ardeur extraordinaire par l'atténuation que cette matiere fébrile souffre de la part du cœur & des autres organes actifs qu'elle irrite en les traversant avec peine: mais cette chaleur dissipant en même tems la matiere après qu'elle l'aura tres-subtilisée, les humeurs reprennent incontinent un mouvement paisible qui dure un ou deux jours , ou trois au plus , selon que les ferments fébrifiques qui n'ont point été entierement épuisés dans le paroxysme , ni par les remedes, se rencontrent dans des dispositions qui les reproduisent plutôt ou plus tard dans une quantité ou dans une acidité suffisante , pour exciter de nouveau les symptomes de la fièvre ;

Raisonnement fait sur le même sujet suivant d'autres Systèmes.

& ces dispositions restant sensiblement les mêmes dans un même malade; les accès reviennent chez luy à la fin de pareils intervalles de tems reglément.

*Critique
de toutes
ces hypo-
theses.*

Mais il est évident que dans les hypothèses qu'on vient de parcourir, & auxquelles toutes celles qui ont été proposées jusqu'à présent, peuvent être rapportées au sujet des fièvres intermittentes, on ne découvre aucun principe clair & constant de la regularité de leurs périodes; car en premier lieu, on ne peut citer dans la nature aucun exemple de liqueur sujette à des alte-

*1. Objec-
tion con-
tre ces
Systêmes.*

rations périodiques si courtes & si réglées, laquelle après sa fermentation & la dissipation des particules les plus actives, laisse une résidence de même vertu que la matiere dont elle est provenüe : secondement les manieres si différentes de vivre que les fébricitans observent, les uns jeûnant presque tout le tems de l'intermission, les autres mangeant à leur ordinaire, & les

*2. Objec-
tion.*

autres prenant divers remedes, devroient toujours varier extrêmement les paroxysmes, prolonger ou racourcir les bons intervalles, puisqu'elles fournissent des matieres tres-disproportionnées dans leur quantité, &

dans leur qualité ; cependant malgré cette inégalité de regime la fièvre n'en est souvent ni plus foible, ni plus forte , & ses accès ni plus rares ni plus frequens.

D'ailleurs le sang qu'on tire de ces malades paroît d'ordinaire aussi pur & quelquefois même mieux conditionné que celui de personnes tres-saines, tous ceux qui l'ont fort corrompu n'étant pas toujours attaquez de la fièvre.

De plus cette maladie se contracte & se perd quelquefois si soudainement, & par des causes si legeres qu'on n'a pas raison de croire que les humeurs en puissent être alterées , ou purifiées aussi subitement qu'on le suppose : ajoutez que les affections fiévreuses se feroient continuellement sentir avec plus ou moins de peine, ou qu'on verroit des fièvres qui auroient des intermissions d'une heure, de deux heures , &c. ou de 4. six , ou huit jours , & même d'une plus longue durée , si les retours de ces maladies dépendoient de causes aussi inégales , & aussi inconstantes que celles qui produisent, & qui changent les humeurs dans nos corps.

Il seroit inutile de faire davantage

d'objections contre tous ces Systêmes, puisque ceux mêmes qui les ont inventez ne les proposent point autrement que comme des opinions problématiques, en attendant que quelqu'un répande sur cette matiere des plus obscures de la Medecine quelques lumieres plus sûres , & telles que j'espere qu'on les pourra tirer des considerations suivantes déduites du Systême des muscles proposé & expliqué dans le quatrième Journal du progres de la Medecine.

*Remar-
que pour
l'établis-
sement
d'un nou-
veau Sy-
stême.*

Tout le corps de l'homme est une machine composée d'une infinité de fibres membraneuses , nerveuses & charnuës , toutes élastiques & tenduës en maniere de pendules , dans une agitation réglée & perpetuelle , sensible ou insensible , entretenuë par les vapeurs qui s'exhalent sans cesse des humeurs fermentatives qui circulent dans toutes les parties ; c'est de la liaison & des rapports qui se trouvent entre ces ressorts toujours en action que resultēt les mouvemens manifestes, réguliers & périodiques de certains organes, sçavoir les battemens du cœur, la dilatation & la contraction alternatives de la poitrine pour la respiration,

le mouvement peristaltique de l'estomac & des intestins , &c. Or toutes ces actions réitérées les unes en un certain espace de tems , les autres en un autre suivant la tension ou le relâchement , le racourcissement ou la longueur, la grosseur ou la délicatesse des fibres organiques , & l'agitation des corpuscules qui les ébranlent, mettent insensiblement d'autres organes en train d'agir dans des intervalles de tems plus longs ou plus courts ; & la différente composition de tous ces mouvemens périodiques peut encore exciter les ressorts de plusieurs autres viscères , & même de tout le corps à produire selon certaines vicissitudes , des émotions convulsives, & des excretions en maniere de crises qui changeront plus ou moins l'économie animale.

Cause de quelques mouvemens cri-iques.

Nous pouvons donc regarder le corps humain comme un assemblage harmonique de diverses pendules susceptibles de mille diverses dispositions par lesquelles ils reproduisent de tems en tems plusieurs sortes d'effets: ainsi lorsqu'un homme aura fait un rude exercice, qu'il se sera long-tems exposé au soleil, qu'il aura pris des boissons trop

Compara-son du corps animé, & d'une machine à pendules.

froides ou trop chaudes, &c. les parties membraneuses & musculieuses en pourront avoir reçu une telle impression que par le concours de leurs oscillations ou battemens , tout le corps en frissonnera durant deux ou trois heures , après quoy le sang repoussé au dedans par les legeres convulsions des muscles de la surface se sera tellement échaufé que les vibrations du cœur en deviendront plus fréquentes & plus vigoureuses pour chasser ce liquide dans tous les membres & vers la peau , ce qui rompra l'accord de toutes ces contractions précipitées qui causeroient le froid , & répandra une ardeur qui regnera à son tour tant que le cœur & les autres principes de la circulation & de l'atténuation des humeurs demeureront en branle. Mais les ressorts se relâchant , ou s'usant à force d'être si souvent tendus , & détendus , le mouvement du sang diminuera , & les tuyaux affaîsez exprimeront une lymphe qui s'écoulera par les sueurs.

Comment le chaud succede au froid.

Origine des sueurs.

Alors la disposition naturelle l'emportera sur l'étrangere & les fébricitans rentreront dans leur premier état

sain , jusqu'à ce que les parties lasses d'exercer leurs fonctions à la maniere ordinaire , se trouveront plus préparées à renouveler la fièvre dont il se contracte dès le premier accès une habitude qui se confirme de même que les autres habitudes par des actes réitérez, en sorte que le corps d'un homme étant monté sur les tons qui font la fièvre , ainsi que sur ceux qui font la santé , il passe alternativement de l'un à l'autre de ces états selon que les organes sont tantôt plus disposez à soutenir celui-cy , & tantôt à soutenir celui-là. Il sera beaucoup moins difficile , ce me semble , de rendre raison des principales choses qui regardent les fièvres périodiques , par ce nouveau Systême que par les hypothèses précédentes. Car

D'où dépendent ces retours alternatifs de la santé & de la maladie..

1°. Si l'on demande d'où vient que les intermissions des fièvres sont toutes précisément d'un ou de deux jours, ou de trois au plus ? Je répondray que c'est parce que le corps est accoutumé à ne changer notablement qu'une fois tous les jours ; on se leve , on se couche , on fait un bon repas , &c. une fois par jour ; ce qui dépend tant des revolutions journalieres du soleil qui

Expl'cation des symptomes de ces fièvres.

Ce qui produit la quotidienneté.

*Raison
de la fié-
vre tier-
ce.*

*Origine
de la
quarte.*

se montre & se cache une fois en vingt quatre heures , que d'une disposition où nos organes sont dès la naissance pour accommoder leurs operations à cette vicissitude , & pour diviser nos emplois en ceux du jour , & en ceux de la nuit. Ainsi les mauvaises habitudes comme les bonnes s'introduisant dans le corps affecteront les périodes d'un jour, ou tendront à se réduire en acte plutôt de vingt-quatre en vingt-quatre heures , pour former les quotidiennes qu'en tout autre intervalle de tems : mais l'habitude saine ayant souvent plus de force que la morbifique, pourra empêcher l'acte de celle-cy dans le tems qu'il devoit se reproduire , & l'heure étant passée la fièvre ne sollicitera plus son retour que vingt-quatre autres heures après pour faire un accès de fièvre tierce. Si la constitution naturelle du sujet est encore capable de résister à une seconde attaque , la maladie qui ne le reprendra que le lendemain donnera naissance à la quarte , & si par tous ces délais elle n'a pas acquis une vigueur suffisante pour se rendre manifeste , elle se dissipera entièrement.

2°. Le sang de ces fébricitans qui

ont de bons intervalles, ne paroît nullement corrompu les premiers jours, parce que le vice n'est pas dans les humeurs, mais dans une certaine tension ou flexibilité de fibres : mais les fortes contractions qui s'excitent au cœur & à d'autres viscères, altèrent à la longue la consistance & la température des secs, comme il arriveroit au lait & au vin qui seroient extraordinairement remués ou battus.

3°. Les fièvres doubles ou triples ne sont que des habitudes différentes qui seront formées dans un même homme à l'occasion de quelques actions réitérées plusieurs fois en deux ou trois jours, ainsi qu'on peut communiquer à un seul corps des dispositions à divers mouvemens à la fois, comme à se transporter en droite ligne pendant qu'il tournera sur son centre, & que ses parties s'agiteront entr'elles.

*D'où
procède
la dupli-
cation ou
la tripli-
cation
des fié-
vres.*

4°. Les fièvres continuës qui sont toujours causées par des irritations perpétuelles que feront ces corps piquans, un pus aigri, ou quelque humeur trop échauffée contre des parties nerveuses, membraneuses, ou musculieuses, seront sujettes à des redoublemens qui ne sont que des accès de

fièvres intermittentes dont les habitudes se sont produites par l'ardeur des continuës qui sera augmentée par certaines circonstances.

5°. Toutes sortes de médicamens aqueux , froids , spiritueux & chauds, salins, terrestres , huileux , doux , acides , amers, émetiques, purgatifs, sudorifiques , diuretiques , relâchans & resserrens ; les mouvemens des passions , les efforts de l'imagination à l'égard des remedes superstitieux , divers exercices , &c. violens ou mode- rez , ont été plusieurs fois utiles , & d'autrefois nuisibles en ramolissant ou dissolvant , en restraignant ou fortifiant à contre tems, ou à propos les fibres de certains organes, par exemple du cœur ou de l'estomac , lesquels il suffit souvent de relâcher & de resser- rer, ou de tourner de telle ou de telle façon pour leur faire perdre les dispositions à la fièvre.

6°. Quelques fièvres intermittentes sont accompagnées d'une rougeur, ou d'une pâleur universelle , de convulsions , de frénésie , de vomissemens , de sueurs, de dépôts, & generalement de presque tous les symptômes dont le corps humain est capable, parce que

les agitations fébriles peuvent se transférer aux organes & aux matières qui sont propres à causer de tels phénomènes.

On ne doit pas beaucoup s'arrêter à ce que les Anciens ont pensé touchant les fièvres intermittentes, parce qu'ils manquoient d'expériences, & qu'ils négligeoient trop les loix de la mécanique, pour établir une théorie constante qui expliquât des problèmes aussi difficiles & aussi admirables que sont les retours de ces fièvres. Ils se contentoient d'enseigner sans aucune raison solide que toutes les fièvres provenoient d'une pourriture d'humeurs dont les vapeurs répandues par tout le corps y excitoient une chaleur étrangère, faisant consister toute la différence des intermittentes & des continuës, en ce que la matière de celles-cy étoit plus abondante, ou plus forte que l'humeur morbifique des autres, laquelle humeur venant à manquer, l'ardeur se temperoit, & les choses rentroient dans leur état ordinaire, jusqu'à ce qu'il se fût amassé dans les organes quelque excrément dont la pourriture communiquée au cœur, se répandoit de là par les veines.

Exposition des hypothèses des Anciens.

à toute l'habitude : ayant distingué toutes les humeurs en quatre, sçavoir le sang , la pituite , la bile, la mélancolie , ils assignoient la cause des fièvres continuës au vice du sang qui se trouvant en plus grande quantité que les trois autres ensemble, pouvoit long-tems 'entretenir une chaleur violente dans les vaisseaux.

*Princi-
pes &
foyers
des di-
verses
inter-
mitten-
tes.*

Quant aux fièvres intermittentes qui sont reduites à trois especes la quotidienne, la tierce, & la quarte, ils attribuoient la premiere à la pituite, comme à la plus copieuse de toutes après le sang, la seconde à la bile, & la troisième à l'humeur noire & terrestre qu'ils nommoient mélancolie , & qui à raison de sa petite quantité ne pouvoit fournir qu'à des accès plus rares : de là ils concluoient que les foyers de ces fièvres étoient les mêmes que les sources des humeurs auxquelles elles répondoient , sçavoir le ventricule pour les quotidiennes , le foye pour les tierces , & la ratte pour les quartes.

Ils tâchoient de confirmer leur doctrine par certaines remarques qu'ils avoient faites , comme 1. Que dans la quotidienne les malades étoient af-

fligez de maux d'estomac , qu'ils avoient des excretions pituiteuses , qu'elle naissoit principalement en hyver & plutôt dans les vieillards , & que le simple froid précédoit l'ardeur du paroxysme.

Observations par lesquelles ils croient pouvoir défendre leurs opinions.

2°. Que dans la tierce les excréments étant bilieux , il y avoit chaleur de foye, sur tout chez les jeunes gens, & en Été où elle regne , & que la chaleur étoit à la suite d'un frisson.

3°. Et que la quarte faisoit évacuer des humeurs melancoliques & adustes, les malades ayant des obstructions & des gonflemens de ratte sur tout en automne, & dans les atrabilaires qu'elle attaque plus communément en commençant par des horreurs, qui témoignent l'austerité de la matiere.

Mais pour refuter ces opinions & ces preuves , il nous suffira de dire qu'elles supposent des humeurs que l'on ne reconnoît plus dans le corps animé, & qu'elles sont contraires à des observations tres-communes à present , & infiniment plus exactes que celles des Anciens.

Refutation de ces raisonnemens.

REFLEXIONS SUR LA CURE
des Fièvres intermittentes

CHAPITRE I.

*De la Méthode generale de guerir ces
sortes de Fièvres.*

IL est certain que les constitutions des liqueurs , & des parties solides de nos corps , aussi bien que la température des saisons variant beaucoup, indiquent des remèdes & des usages très-différens , sans parler des circonstances qui regardent l'âge , le sexe , la complication des maladies , & plusieurs autres choses qui doivent faire changer la conduite du Medecin; ainsi il n'est pas possible de trouver une manière de cure qui s'applique universellement à toutes sortes de malades , & en tous les tems avec un pareil succès , à moins que l'on n'ait la prudence d'accommoder aux cas particuliers la méthode generale.

On observe que les fièvres intermittentes s'excitent rarement en Été , parce que cette saison entretient les humeurs dans une fermentation perpetuel-

le qui dispose plutôt aux fièvres continues : Mais au printems & en automne qui sont des saisons assez semblables l'une à l'autre par leur température, & par la force végétative qui s'y renouvelle ; le sang contracte aisément des acrimonies fiévreuses , par le mélange des particules nitro-aériennes plus abondantes au printems qu'en automne ; ce qui fait que les intermittentes ont des retours plus prompts en la première saison , qu'en la seconde , mais moins qu'en hyver où le sang est rempli de parties plus éterogènes, & plus cruës : c'est pourquoy l'on doit se comporter différemment à l'égard de ces fièvres par rapport à leurs différentes causes, tâchant dans la cure de toutes ces maladies de remplir ces trois indications ; sçavoir , 1°. De moderer, ou d'appaiser l'orgasme ou la fermentation de la matiere morbifique. 2°. de remettre le mouvement des humeurs les plus spiritueuses dans son degré & dans sa direction naturelle , 3°. enfin de fortifier le tissu & le ressort des organes affectez, tels que le cerveau & l'estomac entr'autres.

Pour répondre à la première, il faut diminuer le foyer de la fièvre par des

évacuations tant generales que particulieres, comme la saignée, le vomissement, la purgation, la transpiration insensible, la diuresie, le crachement, &c. y employant aussi les digestifs, les temperans, & quelquefois les topiques. Pour la seconde intention, ou pour calmer les mouvemens desordonnez des esprits, on commencera par les digestifs, & par les absorbans ou temperans, souvent par les opiatz : & en troisième lieu, pour rétablir les fibres de leur déréglement, ou de leur relâchement & de leur tension dépravée, on mettra en usage les remedes qu'on nomme particulièrement spécifiques, comme le quinquina, &c.

Je dis donc premierement, qu'il n'y a presque pas de fièvre intermittente où il ne faille d'abord saigner, si ce n'est dans des malades extrêmement affoiblis, qui auront soufferts de grandes hémorragies, ou dont les forces auront été d'ailleurs épuisées : après la saignée l'effervescence du sang sera plus paisible, & il s'élancera dans le cerveau avec moins d'impétuosité : mais il est plus à propos d'ouvrir la veine dans le chaud du paroxysme que dans

un autre tems où le sang moins rarefié , & les organes moins gonflés , il reste plus de matieres éterogènes embarrassées, & mal-propres à se separer des autres parties des humeurs , & à sortir de leurs foyers.

Après la saignée on aura recours aux vomitifs qui administrez dans une occasion favorable , ont souvent emporté la fièvre sans recidive , sur tout lorsque le ventricule se trouvoit farcy de matieres impures , & que le malade vomissoit facilement , sans être sujet aux convulsions ; car les secousses qui se font par l'action de l'émetique se communiquant du ventricule à l'origine des nerfs , ces parties tres-susceptibles d'agitation reprennent leur tension en s'ébranlant , & se contractant pour exprimer les suc's étrangers dont ils étoient imbibez.

Pour troisiéme moyen on fera agir les purgatifs , qui selon le témoignage des Auteurs , ont coûtume de guerir ces maux , & sont plusieurs fois indiqués suivant les loix de la Medecine ; & ces remedes auront d'autant plus d'efficace , qu'ils seront donnez peu d'heures avant le paroxysme, soit dans le commencement des fièvres , soit

dans le progres , afin que les fermentations excitées par le purgatif venant à se joindre à celles de la matiere morbifique, le levain corrompu est discuté avec plus de force , & les parties fibreuses plus irritées se contractant plus vigoureusement le pourront mieux atténuer, & dissiper. Mais dans un tems éloigné de l'orgasme , n'y ayant point de disposition à fermenter , on prescrira les lénitifs , c'est-à-dire , les médicamens incapables d'agiter beaucoup le sang , & propres à s'insinuer dans les parties nerveuses pour en entraîner les corpuscules éterogènes.

Ces adoucissans seront par exemple, le calomelas, & les autres foibles mercuriels , le fébrifuge de Riviere , &c. Mais s'il arrive que quelque violent purgatif chasse des fièvres , cet effet doit être attribué aux particules pointuës & irritantes de ce médicament, lesquelles étant entrées dans le cerveau par la circulation des humeurs qui les y ont transportées, dissipent ou absorbent les serositez surabondantes dont ce viscere est abreuvé, & dont ils font par consequent resserrer les fibres qui par là excluent l'entrée à la matiere

morbifique qui devoit l'y préparer à produire de nouveaux paroxysmes : mais l'usage de ces médicamens ne conviennént qu'à ceux qui ont le tissu du cerveau assez ferme , & il est tres-dangereux pour des constitutions délicates.

Chacun sçait que les diaphoretiques donnez avant le paroxysme emportent quelquefois des fièvres intermittentes, dont la raison est que les pores de la peau étant relâchez par la chaleur humide du lit où le malade se met, & les particules de ces médicamens composez de sels volatils , & actifs , comme le sel armoniac , la thériaque , &c. atténuant le sang , & poussant la matiere morbifique au dehors , avant qu'elle ait acquis le degré d'acrimonie capable de causer un accès ; le cerveau & toutes les autres parties fibreuses se disposent à ne plus recevoir , ou à ne plus retenir ces suc éterogènes, que ces mêmes remedes sont d'ailleurs en état de temperer & d'adoucir.

Mais cette méthode ne répond pas toujours à nos intentions , & peut même rendre la maladie plus opiniâtre : car si la complexion du cerveau est fort relâchée , ces remedes ne le

feront pas suffisamment resserrer , & disposeront plutôt à une langueur , & au scorbut par la dépravation des humeurs les plus spiritueuses & les plus actives.

Les diuretiques sont plus seurs & plus efficaces dans ces fièvres , en ce qu'ils font l'office de digerans , & d'évacuans : on y préférera ceux qui seront un peu aigres , ou qui se trouveront composez d'acides & d'alkalis dont l'action sera de réprimer les effervescences du sang , de donner aux molécules de la matiere morbifique une figure , & une fluidité qui les rende propres à s'échapper par les vaisseaux excrétoires , & de solliciter les parties solides à des contractions moderées qui les dégagent des corpuscules les plus embarrassans.

Les Medecins attribuent toutefois plus de vertu aux alterans qu'aux évacuans pour guerir les fièvres périodiques. Ceux-là se distinguent en digestifs , & en spécifiques ; les médicamens digestifs sont ceux qui atténuant & transposant les parcelles du sang & des autres liqueurs , trouvent à la fin moyen de les purifier , & qui picotant legerement les fibres mouvantes, les re-

mettent dans leur tension reguliere , & dans des contractions qui se communiquant aux sucres dont tout le corps est pénétré , redonnent le mouvement & la consistance ordinaires , rétablissant ainsi toute l'œconomie dans sa perfection. Ces sortes de remèdes sont la plupart d'une substance saline garnie de pointes un peu roides , qui mues par les corpuscules spiritueux ou fermentatifs qu'ils rencontrent en chemin , s'insinuent & se développent dans les humeurs qu'elles modifient avantageusement pour l'animal.

De ce genre sont les matieres qui précipitent les acides corrompus , en les contraignant de s'échapper par les filtres & les émonctoires communs , principalement par les voyes de l'urine ; & qui corrigent aussi les irregularitez , ou les qualitez dépravées des liqueurs , en chassant par les mêmes routes celles qui ne peuvent recevoir de meilleurs dispositions. Quoyque les Medecins ayent coûtume de choisir ces remèdes indifferemment entre les acides , les sulphureux & les lixiviels, cependant ceux qui sont modérément acides , ou nitreux , ou qui resultent d'un mélange d'alkalis , &

d'acides, comme on le remarque dans le tartre vitriolé , remplissent mieux icy les indications , vû qu'il y a grande apparence que les substances actives de nôtre corps sont toutes réparées par un aliment nitreux , c'est-à-dire, qui tient de l'acide & du salé volatil, en sorte que les défauts de cette machine ne peuvent guère être réparés que par des médicamens doüez de ces deux facultez ; de plus lors qu'il arrive que les parties sulphureuses sont trop exaltées chez nous , ainsi qu'il paroît dans les fièvres, l'un ou l'autre des principes qui composent un médicament de nature nitreuse étant prudemment administré en appaise aussitôt les émotions , & fait rentrer les parties fibreuses dans la tension qui leur convient : & c'est par là qu'on explique aisément l'effet de l'esprit de sel armoniac donné un peu avant le paroxysme qui doit venir, & qui l'empêche tres-souvent de s'exciter.

L'on objectera peut-être que les fièvres quartes & les fièvres tierces qui comprennent presque toutes les fièvres intermittentes , provenant pour l'ordinaire d'un suc qui dégenere en acide , ou en une espece de nitre ; les

médicamens digestifs qui seroient acides ou nitreux sembleroient favoriser ces maladies , & les devoir augmenter ; mais je répondray que bien que je ne conseille pas l'usage de ces remèdes généralement dans toutes sortes de fièvres sans quelques précautions, il faut néanmoins reconnoître beaucoup de difference entre l'acidité des drogues dont j'entens parler & celle qui produit la maladie : la matiere de l'acidité du médicament a subi toute l'exaltation dont elle étoit capable, & ne peut plus s'accroître , au lieu que l'acidité de la matiere fébrifique est en train de s'augmenter par les nouveaux degrés d'activité que la fermentation luy fera acquérir ; c'est pourquoy ces efforts seront tres-differens de ceux d'une acidité parvenue au plus haut point : l'acidité du médicament est uniforme dans toute la masse ; & celle de l'humeur morbifique resulte du mélange de différentes aciditez , dont chacune affecte une portion de cette humeur séparément des autres ; la premiere exerce d'abord son action toute entiere dans le ventricule, & dans les premieres voyes , & la seconde s'engendre peu à peu dans les endroits du corps

les plus reculez , & vers l'origine des nerfs, ainsi lors qu'un tel médicament aura commencé d'agir sur le ventricule si éloigné du foyer de la maladie, & qu'il parviendra à la mine des matières viciées , une grande partie de sa force sera dissipée par le long trajet , & il ne se trouvera plus capable de multiplier le ferment fébrile , quand même ils auroient été avant les changemens qu'il a subis, de pareille qualité l'un & l'autre : il faut donc croire que les médicamens acides étant astringens fortifient le ventricule quand ses fibres sont trop lâches , & le disposent ainsi à mieux preparer les alimens; ajoutez que s'étant introduits dans le sang , ils y calment ou y excitent des fermentations selon le besoin, & qu'enfin ayant glissé jusqu'à l'origine des nerfs , ils les font resserrer & fremir pour exprimer & rejeter hors d'eux les sucs qui n'ont ni la douceur , ni la fluidité requise pour les fonctions de la vie , ce qui doit au moins suspendre le mal pour quelque tems.

Les digestifs seront employez non seulement au commencement de la maladie , mais encore dans tout son cours ; parce que la matiere morbifi-

que demande une longue correction, & une purification exacte, son vice étant entretenu par les alimens que la contagion gâte tres-promptement.

Quant aux spécifiques qu'on nomme icy fébrifuges, ils semblent d'une nature composée qui n'opere dans les fièvres intermittentes ni à raison des sels, ni à raison des autres principes chymiques qu'ils peuvent contenir; mais en vertu de l'union, & de la tiffure de leurs parties, de maniere qu'étant admis dans nos humeurs, ils ne s'y résolvent point en de tels principes; mais ils y conservent leur tiffure entiere, nonobstant l'atténuation qu'ils y souffrent, & par cette tiffure que leurs parcelles retiennent, ils ont la force de dissoudre les grumeaux du sang & des autres liqueurs, ou d'arrêter l'excessive émotion qui s'y excite.

Si l'on demande comment les opiate apaisent les fièvres, je répondray que ces remedes suspendant les fonctions animales, doivent agir dans le cerveau où leurs particules s'engageant dans les embouchûres des vaisseaux excrétoires, ou des racines de nerfs les bouchent en partie par elles-mêmes, &

en partie par le suc nouricier qu'elles ont épaissi , & qui venant à se presenter à ces ouvertures les ferment , & empêchent les liquides les plus déliez qu'on nomme esprits d'y passer , formant le même obstacle à la matiere morbifique qui tendoit à couler par-là ; d'où il arrive que le sentiment & le mouvement sont interrompus en même tems que le cours de cette matiere cesse. Le cœur bat néanmoins comme de coûtume , & les fonctions des visceres sont peu alterées , ce qui peut dépendre d'une conformation particuliere & naturelle des nerfs destinez à des actions absolument nécessaires à la vie , tels que sont ceux de la paire vague dont les emboûchures seront toujours disposées à livrer aisément passage aux substances propres à l'exercice de ces actions ; les affections & les symptômes des hypocondriaques semblent assez prouver l'élargissement de ces tuyaux nerveux continuellement prêts à recevoir des suc irréguliers qui descendant par-là dans les visceres y vont causer tous les désordres que l'on remarque dans ces maladies : mais que les opiats ont procuré le sommeil en relâchant les nerfs.

ces parties revenant d'elles-mêmes à leur tension ordinaire , rétabliront toute l'œconomie animale qui sera délivrée des attaques de la fièvre, si durant ce sommeil le foyer fébrile n'ayant pû recevoir de nouvelle matiere s'est éteint & dissipé.

Pour expliquer la vertu des amulettes qui sont des drogues qu'on applique vulgairement aux poignets pour guérir les fièvres intermittentes , il faut considérer que la matiere de ces médicamens étant composée ou d'astringens , ou de sels volatils , ou de resolutifs , il est constant que l'un ou l'autre de ces deux premiers genres de drogues ne manque point de faire contracter fortement les tendons sur lesquels ils sont posez , & dont ils vont irriter les fibres en s'y glissant par les pores de la peau ouverts par la chaleur & par la moëteur de la partie : & cette contraction se communiquant promptement au cerveau, à raison de la grande tension & de la multitude des filets tres-sensibles de ces parties , y fait une impression considerable qui resserrant le tissu relâché des fibres du cerveau, en chasse les suc's éterogènes qui s'y étoient introduits , & en in-

tercepte d'autres aussi dépravez qui s'y portoient : or la tension de ces fibres s'étant une fois remise dans son état naturel , s'y maintient long-tems.

A l'égard de la maniere dont les resolutifs operent, nous devons penser que quelques-unes de leur particules étant atténuées & mises en mouvement par la chaleur de la partie , & par les vapeurs qui s'en exhalent se fourrent par les pores des veines de la superficie de la peau , jusques dans la masse du sang qu'elles changent souvent assez notablement pour luy faire contracter une fermentation qui détruise les levains de la maladie: ajoutez que circulant avec cette humeur, elles monteront à la tête où elles fortifieront le cerveau, & le disposeront à le débarrasser des choses qui l'incommodent ; entre une infinité de formules que je pourrois citer, je me contenteray d'en découvrir une nouvelle qui consiste en un cataplasme fait avec du quinquina subtilement pulverisé qu'on mêle dans une suffisante quantité de savon noir pour le faire tenir contre le poignet au moyen d'un linge , & d'une bande.

CHAPITRE II.

De la Cure de chaque espece de Fièvres intermittentes.

A Prés ces considerations sur la methode generale de guerir les fièvres périodiques de toute espece, l'ordre veut que nous passions aux cures particulieres de chacune ; mais sans nous engager à rapporter icy des recettes qu'on trouve abondamment dans tous les Traitez de Medecine , & qui doivent ceder à la prydente administration du quinquina dont nous parlerons: nous disons premierement que pour les fièvres quotidiennes , il faut communément saigner d'abord le malade , parce que dans cette maladie le sang étant plus rempli de matieres étrangères, il s'agit principalement de se precautionner contre les effervescences. Ensuite on employera les émetiques s'il y a nausées , ou vomissemens imparfaits , ou oppression d'estomac , & lorsque le malade aura de la facilité à vomir , il suffira de luy prescrire une dose de sel de vitriol , ou d'oxymell

scillitique, ou quelquefois de petit lait temperé avec la cervoise , ou alteré avec le chardon beny ; autrement on mettroit en usage une infusion de safran des métaux, ou quelqu'autre médicament antimonial.

Après le vomissement, on en viendra aux digestifs, afin de reprimer ainsi l'orgasme ou la trop grande activité du sang , & de pousser au dehors par les urines une partie de la matiere morbifique cuite & disposée à cela par les remedes qui se pourront préparer avec la crème de tartre , le sel admirable de Glauber ; le sel d'absinthe, le corail, ou quelques autres alkalis pris séparément, ou mêlez avec des acides selon qu'il y aura ou des acides, ou des sels fixes, ou des particules sulphureuses à corriger & à dompter : il sera permis de les accompagner d'une décoction aperitive , d'y joindre le vin blanc, ou de prescrire des bouillons d'avoine à prendre deux ou trois fois le jour , persistant dans cette pratique jusqu'à ce que la coction de la matiere se manifeste aux urines.

Mais si les inquiétudes , & d'autres fâcheux symptômes font soupçonner quelque dépôt de sucs alterez dans les

vaisseaux, on aura recours à quelque purgatif atténuant, comme les décoc-tions ameres; & au cas que l'oppression du ventricule persiste ou se renouvelle, il faudra repeter le vomitif, mais comme il y a à craindre de trop irriter & d'accabler ainsi les parties nerveuses, on appliquera les vesicatoires, puis les sels volatils tels que les esprits de cor-ne de cerf, de sel ammoniac, &c. pour réveiller & vivifier les esprits ani-maux, pour hâter & accomplir la di-gestion; que si l'on ne profite en rien par cette conduite, il faudroit recou-rir aux spécifiques, entre lesquels le quinquina est d'un tres-heureux suc-cez quand on a beaucoup évacué.

Le traitement de la fièvre tierce n'est pas fort different de celui de la quo-tidienne, non seulement quant aux grands remedes, sçavoir la saignée & les vomitifs; mais encore pour l'usage des autres, avec cette difference néan-moins que ces fièvres-cy regnent sur-tout au Printems ou le sang est plus spiritueux, & par consequent doié de parties plus exaltées & plus fermenta-tives, l'on doit être plus circonspect à reprimer les émotions qui pourroient rompre les vaisseaux, & causer du trou-

ble dans le cerveau : c'est pour cela qu'on est obligé de saigner plus fréquemment, & plus copieusement pendant que la fièvre est irritante, ayant toutefois égard à la complexion & à l'âge du sujet, sans parler des autres circonstances qui ne doivent point être négligées : au reste la bile s'allumant icy plus promptement & en plus grande quantité, jusqu'à regorger dans le ventricule, d'où survient une pressante envie de vomir, on aura soin de préparer des émetiques convenables, si quelque défaut naturel ou accidentel ne s'y oppose ; & s'il y avoit des matieres amassées comme des sedimens qui croupissent, on prescriroit des purgations par des minoratifs ou subtilisans, & on s'attacheroit d'ailleurs aux digestifs que l'on choisiroit parmi les nitreux, ou les acides qui résistent à l'action des principes sulphureux disposés à s'exalter & diminuent les liqueurs capables de se convertir en bile. On ordonnera utilement avant les paroxysmes qu'on prévoyra, le breuvage de Crollius, composé d'eau de chardon beny, de sel d'absynthe, & d'huile de vitriol, ou quelque autre précipité propre à pousser au dehors la matiere mor-

bifique assez meure , & déjà préparée à sortir, ou à luy donner en se mêlant avec elle une consistance ou une figure commode pour être filtrée ; ou bien à faire contracter les glandules du cerveau , en sorte qu'à l'avenir elles ne puissent plus recevoir de particules éterogènes ; mais si la maladie subsiste encore après six ou sept paroxysmes ainsi traitez , on usera du quinquina comme dans les quotidiennes, & il aura de meilleurs effets après ce traitement, que s'il avoit été employé dès le commencement , sans avoir au moins fait preceder le vomitif.

Quant aux fièvres quartes, elles ont moins besoin de saignées que les autres où le sang est plus impetueux & plus fermentatif ; au lieu que dans celles-là qui surviennent ordinairement en Automne les humeurs sont plus grossieres & plus lentes : & quand les circonstances obligent d'ouvrir la veine, il faut proportionner la quantité du sang qu'on doit tirer , à la force de la fermentation ou de l'orgasme , & au danger que l'on craint qu'il ne se fasse un dépôt sur quelque partie noble ; mais on doit particulièrement recourir aux vomitifs , & même les repeter.

quelquefois , parce que le cerveau qui est fort embarrassé de suc's aigres & fermentatifs, a besoin d'être puissamment excité à se dégager de ses impressions nuisibles : au reste les alkalis digestifs, & les sels volatils doivent être usitez assez long-tems pour vaincre cette âcreté , & l'on doit beaucoup insister sur les décoctions ameres qui répondent à cette intention , & rétablissent le sang dans une bonne consistance ; mais si la fièvre ne quitte point après sept ou huit paroxysmes attaquez suivant cette méthode, on en viendra au principal spécifique qu'on pourra tirer ou des vegetaux , ou des mineraux , ou des animaux , soit par la simple Pharmacie , soit par le secours de la Chymie , tel qu'est le quinquina qui manque néanmoins tres-souvent son effet lorsqu'on le donne à contre-tems , & avant que d'avoir fait précéder les évacuations requises , pour entraîner la plus grande partie de la matiere morbifique , & préparer les parties à recevoir plus intimement les influences de cette drogue.

CHAPITRE III.

*De la vertu du Quinquina pour arrêter
les Fièvres intermittentes.*

LEs heureux & prompts effets du Quinquina sont élevez au dessus de tous les autres fébrifuges qui ont été depuis sa découverte fort négligez : à l'égard de ces maladies quand elles se sont rendues opiniâtres. Nous examinerons d'abord ce qu'il produit dans le corps de ceux à qui on l'ordonne, pour en tirer quelque éclaircissement sur sa maniere d'operer : ensuite nous rechercherons qu'elle peut être sa composition radicale ; de là nous passerons à l'ordre de ses operations , & aux principes qui le font agir.

Premierement, tout le monde sçait qu'après une prise de quinquina donnée en une quantité suffisante, le paroxysme qui devoit s'exciter est suspendu , pourvû que ce ne soit pas au commencement de la maladie , ou dans des corps trop cacochymes ; lorsque les matieres dépravées sont encore crûes & attachées aux foyers, ou fort embra-

raffées avec les liqueurs les plus pures, vû qu'en de tels cas la fièvre s'allumeroit davantage, se changeroit en continuë, & attaqueroit le cerveau d'où s'ensuivront des langueurs, des synco pes, des mouvemens convulsifs, &c.

Il faut secondement observer que cette écorce ne cause ordinairement aucune évacuation notable, soit par le vomissement, soit par les selles ou par les urines, soit par les sueurs ou par les crachats, & que même ceux qui feroient sujets à de telles excretions, en pourroient être délivrez par le seul usage du quinquina: mais il arrive assez frequemment que les paroxysmes reviennent avec autant de furie qu'auparavant, après avoir manqué six ou sept fois de reparoître aux jours destinez; c'est ce qu'on remarque non seulement dans ceux qui vivent irregulièrement, mais encore dans les personnes qui prennent le plus de precaution pour conserver leur santé, sur tout quand la fièvre est épidémique par une mauvaise disposition de l'air, ou quand la maladie avoit eu un grand nombre d'accès avant l'usage de ce remede.

De plus les violens purgatifs administrez inconsidérément après le quin-

quina augmente ces maux qui ont coutume de s'enraciner encore plus profondement quand on reste long-tems au lit : enfin l'on remarque qu'étant joint avec des medicamens austeres ou acides il réussit mieux, ainsi que le fameux Talbot l'avoit pratiqué, ajoutant du suc de limons à toutes les doses du quinquina; c'est aussi pour cela que plusieurs Medecins font avaler une decoction amere par dessus la prise, les ameres étant doüez pour la plûpart de stipticité & de rudesse : & ce qui rend d'ailleurs le quinquina plus recommandable, c'est que ceux qui se sont gueris des fièvres par son moyen recouvrent leur premiere vigueur plus vite que s'ils en avoient été délivrez par d'autres fébrifuges.

Sur la composition de l'écorce dont nous parlons, je diray que son tissu paroît fort serré, je veux dire que ses particules salines, sulphureuses & spiritueuses, s'il y en a actuellement de telles dans les mixtes, sont si étroitement liées, & impliquées avec les terrestres, qu'elles se separent tres-difficilement les unes des autres, & que les molécules rameuses qu'elles forment ne se dissolvent que rarement, &

& par des agens extraordinaires, comme on le peut conjecturer par l'usage auquel elle est naturellement destinée, ainsi que toutes les autres écorces, sçavoir de couvrir les parties interieures des plantes, & de les garentir des injures externes de l'air, de la pluye, & des autres matieres qui ont coûtume de les toucher immédiatement, à quoi ces écorces ne pourroient servir, si elles recevoient aisément atteinte & dommage des impressions du dehors; ajoutez que nôtre écorce ne se dissout pas promptement dans les liqueurs, quelque force qu'elles ayent, à moins qu'elles ne soient d'une nature corrosive, & même elle ne dépose pas d'autre teinture que des particules integrantes qui contiennent chacune de tous les principes de l'écorce, & qui peuvent se cacher dans les pores des liqueurs employées à cette extraction, comme on s'en apperçoit au goût qui n'est pas different de celuy de la poudre qu'on feroit avec l'écorce entiere, & à l'efficace de la même teinture qui opere la guerison sous la même dose que la poudre donnée en substance.

On objectera que l'amertume de la drogue témoigne une texture assez lâ-

che des principes , & que quand la composition d'un mixte est serrée , il n'a point de faveur , comme on le remarque aux métaux , aux pierres & à d'autres corps de pareil tissu. Je réponds que l'amertume du quinquina n'est pas considerable , & qu'on ne s'en apperçoit qu'après que la poudre a été quelque tems retenuë dans la bouche , ou après avoir laissé macerer la plante dans une liqueur convenable; d'ailleurs cette qualité ne dépend pas tant d'un principe Chymique que de quelque figure , & d'une masse déterminée qui sont capables d'affecter le sens du goût d'une maniere proportionnée à leurs déterminations; & qui pourroit empêcher que les corps composez ne fissent sous un tres-petit volume la même impression sur l'organe à raison de leur figure & de leur solidité, que les principes Chymiques débarassez y pourroient faire ; Il est nécessaire qu'en vertu de cette constitution, les parcelles de ce médicament soient friables, & qu'en se brisant leurs fragmens retiennent des figures irregulieres & anguleuses qui irriteront par leurs pointes les fibres contre lesquelles elles s'appliqueront, d'où sur-

viendra une contraction, ou un resserrement de la partie qu'elles occuperont

CHAPITRE IV.

Des principales parties où le Quinquina exerce son action.

NOus avons presentement à parcourir les endroits où le quinquina exerce ses forces, & quels antagonistes il doit vaincre pour arrêter les fièvres intermittentes. Les premières regions qu'il traverse sont comprises depuis le ventricule jusqu'aux embouchures des vaisseaux lactées thorachiques dans les veines souclavieres : les suivantes sont les cavitez de tous les vaisseaux sanguins dans lesquels il se repand & circule avec le sang ; & les troisièmes sont l'habitude par tout où elle pourra être assignée au delà de ces vaisseaux, & d'où il est permis de concevoir que le foyer de la maladie tire sa source pour exciter le paroxysme. Les derniers enfin sont le genre nerveux, c'est-à-dire, le cerveau, les nerfs & leurs propagations.

Outre tous ces vaisseaux contenant
dans

dans lesquels le quinquina a déployé ses ressorts, il faut encore comprendre que les suc renfermés dans tous ces endroits ne sont pas moins le sujet immédiat de son action , en ce qu'il s'y mêle exactement, & que participant à leurs mouvemens de transport, de fluidité , de chaleur , & de fermentation ses molécules vont çà & là faire des divisions, des compositions & des émotions, ou des fixations , selon les différens rapports qu'elles ont avec ce qu'elles rencontrent , pour changer la température des humeurs en une meilleure , & restituer les parties fibreuses dans une juste tension.

Il y a raison de croire que le chyle reçoit quelque modification de cette écorce , puisqu'il luy sert de premier véhicule ; & qu'il passe avec elle dans tous les viscères glanduleux , charnus & nerveux où ils subissent ensemble & avec le sang toutes les filtrations , les tritulations , & les sublimations que ces organes en peuvent faire. D'ailleurs les parcelles du quinquina se mêlant de plus en plus avec le chyle par la jonction de la bile , du suc pancréatique, & de la lymphe dans les intestins, dans les veines lactées & dans les glandes

du mesentere, doivent donner dans ce premier extrait des alimens plus de fluidité & de vigueur, pour reparer les forces & la consistance dont le sang a besoin ; & il ne faut pas douter que le sang dans lequel ce médicament passe ensuite, n'en reçoive de favorables impressions en circulant, s'échauffant & s'agitant diversement ensemble dans les vaisseaux les plus étroits , comme dans les plus amples.

A l'égard de la troisième région , je veux dire de l'habitude du corps, il est constant qu'étant toute poreuse , elle ne peut manquer de recevoir & de cachier quantité de parcelles de quinquina dispersées, qui feront contracter les membranes qui forment ou qui tapissent les réduits les plus intimes de cette région, & leur donneront des mouvemens ou une fermeté qui les disposera à se débarasser des mauvais levains , ou à résister à leurs attaques. On pourroit croire que le médicament dont il est question ne seroit pas capable , vû sa solidité d'être suffisamment atténué pour se glisser dans les racines des nerfs, & se répandre dans leurs troncs; mais il y a dans les animaux tant de causes de division & de diminution des

substances qu'on ne doit avoir nulle peine à accorder qu'il se trouve chez nous des forces suffisantes pour subriliser autant qu'il est nécessaire à cet effet les molécules du quinquina , & pour leur donner par ce moïen la facilité d'agir sur le genre nerveux , & de l'alterer même plus qu'elle ne font le sang, qui souvent n'en sera nullement alteré , lorsqu'elles auront donné aux nerfs des atteintes considerables, comme nous le remarquons dans l'usage d'autres drogues; ainsi les racine de panets sauvage mâchées produisent quelquefois une espee de fureur ou de manie soudaine , & qui passe incontinent les racines de ciguë aquatique, & de jusquiame , la noix vomiques & plusieurs autres choses avalées , font leur principale irritation sur les nerfs sans causer de changement aux humeurs, ce qui se manifeste sur tout en ceux qui usent de mercure.

Mais quoyque le quinquina agisse sur toutes les régions , il ne les affecte pas toutes également : il n'est gueres probable qu'il guerisse par les seules modifications qu'il imprime au chyle, puisque la maladie ne dépend pas de la seule depravation du chyle , les trem-

blemens de tout le corps, & les frissons qui sont les premier symptômes de la fièvre , témoignant que son foyer est ailleurs que dans les premieres voyes qui ne peuvent être offensées que lors qu'il s'excite des nausées , des vomissemens , des tranchées, &c. cette maladie survenant même sans aucune alteration des humeurs; de plus si la fièvre provenoit des alimens , il n'y auroit pas de meilleur moyen de s'en préserver , & d'en guerir que de jeuner. J'accorderay cependant que les frequentes prises du médicament peuvent disposer le chyle à fournir une nourriture plus pure au sang , & au suc nerveux , ainsi qu'aux autres liqueurs qui par leur dépravation entretenoient la maladie.

Il est vray que le quinquina donné immédiatement avant le paroxysme le suspend ou le retarde , quoyqu'il semble que le remede n'ait pas encore eû le tems de sortir des premieres voyes , & d'agir sur d'autres sucs que le chyle, & le suc salivaire : mais il est raisonnable de penser que les particules les plus subtiles de ce médicament se répandent comme une vapeur dans tout le corps à travers les pores des par-

ties sans suivre la route de la circulation des humeurs les plus grossieres, & vont faire leur impression sur le foyer de la maladie en quelque lieu reculé qu'on le place; l'on peut soupçonner aussi que le quinquina restant un peu de tems dans le ventricule y affecte les extrêmités des nerfs de telle façon, que sans transmission de matiere, il s'en communique au loin de bons effets; car nous devons regarder les nerfs comme des cordes tendues depuis les extrêmités du corps & de toute l'habitude jusqu'au cerveau, de maniere que les émotions passent facilement d'une extrêmité à l'autre, & se dispersent par toutes les parties nerveuses qui tiennent assez fermement les unes aux autres, comme on le conjecture par les convulsions qui arrivent dans la piqure d'une partie tendineuse ou nerveuse telle que la main, ou le pied fort éloigné du cerveau: s'il s'excite donc dans les nerfs stomachiques quelques mouvemens de constriction, tous les autres en seront bientôt resserrés par la sympathie, & le desordre qui vient de leur relâchement commencera d'être réparé, & le cerveau de se remettre dans sa tension accoutumée.

La seconde région n'est pas non plus le lieu où se termine la principale action du quinquina pour la suspension du paroxysme des fièvres , vû que les préludes de leurs retours se font appercevoir dans une région encore plus éloignée que les vaisseaux sanguins & autres : ajoutez que les parties du médicament sont assez solides pour traverser le sang toutes entieres : d'ailleurs elles ne causent aucune fermentation manifeste dans le sang, & nulle évacuation ne succede aux prises de ce remede ; & s'il avoit la vertu d'arrêter les fièvres en purifiant le sang , & les autres humeurs , pourquoi ne réussiroit-il pas dans les fièvres continuës dont le foyer est incontestablement dans les suc dépravés ? Nous ferons donc mieux de penser que si le quinquina produit quelque alteration dans les humeurs en faveur du malade, c'est en les préparant à fournir une nourriture plus convenable , à exciter un mouvement plus réglé , & à communiquer plus ou moins de sensibilité aux parties organiques & fibreuses ou solides qui sont le siège , le plus ordinaire des fièvres periodiques.

La troisiéme region , sçavoir l'habi-

tude du corps , n'est pas plus propre que les deux précédentes à recevoir la plus grande efficace du quinquina, car cette region est si étendue , & ses cellules sont en si grand nombre que la parcelle du médicament qui seroit contenuë dans chacune seroit absorbée par les gouttes de sang qui s'y doivent en même tems fourrer , & ne pourroit agir autant qu'il seroit nécessaire sur la matiere morbifique qui s'y seroit cantonnée: de plus il est probable que le quinquina ne coule pas avec une égale liberté dans tous les vaisseaux , & qu'ainsi passant plus abondamment dans ceux qu'il choisit, va tout se rendre à des lieux particuliers où ils aboutissent.

CHAPITRE V.

De l'action du Quinquina sur le genre nerveux.

IL nous reste à examiner la quatrième région, c'est-à-dire , le cerveau & les parties nerveuses où il me paroît plus vraisemblable que les particules du médicament font leur plus considerable operation: pour s'en con-

vaincre il faut réfléchir sur l'action relative des médicamens à l'égard des parties solides , & des humeurs de nos corps : & en premier lieu, toutes sortes de mixtes n'agissent pas avec une pareille efficace contre toutes sortes de substances ; ceux dont le tissu est plus lâche & les molécules plus aisées à se parer , causent des changemens plus prompts que ne font les autres dont les parties sont plus étroitement serrées ensemble ; c'est pourquoy nous voyons tant de difference entre les actions des médicamens durs & compactes , car ceux-là se répandent aussi-tôt dans toutes les liqueurs qu'ils rencontrent, & se glissent fort vite dans les intervalles ou pores des parties solides assez ouverts pour les admettre , ainsi ils ne tardent pas à imprimer quelque nouvelle modification aux substances, soit fluides soit constantes dont les animaux sont formés ; mais les drogues sèches & serrées ne peuvent exercer leurs vertus sans quelque préparation qui ramolisse leurs parties , ou qui les subtilise suffisamment pour se disperser & s'insinuer où il est besoin.

Secondement vous remarquerez que les matieres les plus liquifiées, & d'une

composition moins ferme déploient leurs ressorts , & communiquent leurs bonnes, ou mauvaises qualitez en très-peu de tems , de maniere que si elles n'ont des parties très-actives, ou qu'elles ne soient données en grande quantité , elles n'auront point assez de vigueur pour passer les premieres voyes, ou pour étendre leur énergie au de là du sang , & des autres humeurs ; au lieu que les médicamens compactes & des parties ramassées qui sont liées les unes aux autres par quelques liens difficiles à dissoudre se transmettent avec leurs proprietez jusqu'aux endroits les plus intimes & les plus éloignés de la surface des viscères , parce qu'ils résistent à l'action des liqueurs au milieu desquelles ils se glissent, & qui leur servent seulement de véhicule pour les porter jusqu'à ces endroits où ils arrêtent , soit dès la premiere fois qu'ils y abordent , soit après leurs circulations.

En troisiéme lieu , il faut faire attention à la figure & à la consistance des médicamens pour juger de leur action , quand ils sont destinés à s'insinuer plus avant, & à changer la constitution où la tension des parties so-

lides : car ceux qui avec beaucoup de masse & de dureté ont leurs parties très-irrégulières , doivent concevoir plus de mouvement dans les fluides , & s'appliquer plus rudement contre les parties solides , en laissant dans les intervalles de leurs angles des espaces pour l'insinuation d'autres substances plus déliées , ou plus molles ; au contraire des médicamens dont les parties sont plus mousses & plus flexibles sans inégalité à leur surface , parce que l'impression qu'ils feront sera plus foible , & que s'affaissant les unes sur les autres , ils s'accumuleront dans les vaisseaux , & formeront des obstructions , ou glisseront par dessus les pores sans les dilater , ni les resserrer.

Quatrièmement, il faut que les parties soit fluides , soit solides sur lesquelles le médicament doit agir ayent quelque proportion par leur constitution ou leur figure , & par leur masse avec les molécules du médicament même pour s'y unir , ou pour s'en separer , & pour exciter ou pour appaiser certains mouvemens favorables , ou nuisibles. Enfin il est nécessaire que le médicament pénètre jusqu'au foyer de la maladie , en sorte que si un vis-

cere , ou un membre est principalement affecté , les Médecins doivent si bien diriger le remede qu'il aille agir sur cette partie, quand la cause du mal y fait sa principale residence, ou qu'elle influë de là sur tout le reste , & que le remede procure une prompte guérison.

De toutes ces considerations nous devons conclurre que le quinquina ayant ses parties très-peu dissolubles, & peu dissipables , par consequent il ne perd point toute son activité dans le sang , mais il circule avec luy plusieurs fois en retenant beaucoup de ses forces , jusqu'à ce qu'il trouve un nombre suffisant des pores disposés à le recevoir & à l'arrêter : or ces pores ne peuvent gueres se rencontrer que dans la substance corticale du cerveau, dont la mollesse cederait aisément aux parcelles solides de nôtre drogue en s'accommodant à leurs figures inégales & peu propres pour s'insinuer dans les racines des veines de cette même substance qui ne manquera pas de conduire les particules médicamentieuses aux embouchures des nerfs où le suc nerveux & les esprits leur serviront de véhicule ou d'éguillon, pour agir plus

efficacement sur les parties où les nerfs se distribuent , & remettre les fibres dans la tension ou dans la souplesse; & la mobilité nécessaire au rétablissement de l'œconomie, & à l'extinction du foyer de la fièvre.

On dira peut-être que la plus grande partie du remède sortant par les selles & le reste se distribuant dans toutes les humeurs , il en doit parvenir au cerveau trop peu pour arrêter d'aussi grandes émotions que celles de la fièvre; mais il sera facile de répondre que cette petite quantité suffisant toujours pour débarasser les principes des nerfs; & en défendre l'entrée à la matiere morbifique sera capable d'appaiser les symptômes , & d'effacer entièrement les mauvaises habitudes par la repetition de la même dose, & par les autres parcelles du médicament répandues dans toute la masse du sang qui les portera les unes après les autres aux mêmes endroits du cerveau à mesure que celles qui auront précédé s'y consumeront.

Pour comprendre nôtre hypothèse, il faut donc reconnoître qu'aussi-tôt que ce médicament aura été dans le ventricule , il y sera attenué par des

levains qui y coulent, & rendu propre à s'insinuer par les veines lactées , & par d'autres vaisseaux lymphatiques dans le sang pour circuler avec luy en se subtilisant de plus en plus, & aborder enfin aux glandules du cerveau , & de là pénétrer jusqu'au milieu de ce viscere ou rencontrant les embouchûres des nerfs , il fait effort pour les traverser , & en les irritant par les pointes de ses parties , il les oblige à des contractions qui chassent hors du corps la cause du mal. Voyons presentement si les observations qui se font dans l'usage du quinquina peuvent être aisément expliquées par nôtre hypothese.

CHAPITRE VI.

*Preuves de l'hypothese précédente tirées
de ce qui s'observe de l'employ
du Quinquina.*

Lorsque dans le commencement de la maladie les sucres étant encore cruds , & trop compactes , ou la lie des humeurs trop abondante l'on donne le quinquina, la fièvre n'en sera pas surmontée à la premiere dose , parce

que le médicament est trop foible pour atténuer & dissiper tant de matieres impures & indigestes : & s'il arrive que quelques-unes des parcelles du médicament serrant entre elles quelques molécules hétérogènes restent engagées ensemble dans les pores des nerfs, le cours du suc spiritueux en sera interrompu , ou déréglé ; delà surviendront divers symptômes dans le genre nerveux; & lorsque le remède dispersé dans le sang y embarrassera la matiere morbifique en l'empêchant de se meurir & de se préparer à la sortie jusqu'à ce que la masse des humeurs relâchée , & mise en fermentation excite une fièvre continuë à la place d'une intermittente.

De plus il ne se fait nulle évacuation notable après la prise du quinquina , & la plus grande partie des excrétiions qu'il procure est tirée du sang qui se trouve en trop grande quantité pour être suffisamment purifié par une si petite dose du médicament ; au lieu que la même dose étant considerable par rapport au volume du suc nerveux , elle sera bien capable de lui donner les modifications nécessaires pour couler avec moderation & influer dans les

parties qui sont les plus dépourvûes de vigueur en se débarassant des matieres étrangères.

Si l'on voit quelquefois que des évacuations suivent de l'usage du quinquina, l'on n'en doit point accuser ce médicament, mais quelque conduite irreguliere de ceux qui auront gouverné le malade ; ou bien elles proviendront d'une émotion que des matieres ou des actions extraordinaires auront introduites dans le sang, ou dans les autres liqueurs. Mais quand des évacuations sont arrêtées par les prises du quinquina, il faut attribuer ce bon effet à la vertu de ce remede sur les parties nerveuses, qui par les contractiōs qu'il y aura excitées resserreront les organes de toutes les purgations: Et pour preuve que le relâchement, ou une certaine irritation des nerfs peut souvent produire des écoulemens involontaires, l'on n'a qu'à réfléchir sur les diarrhées que cause en quelques personnes d'ailleurs assez saines une peur subite ; sur les salivations, sur les sueurs & sur les urines que rendent d'autres gens à la vûe d'un médicament qui leur est désagréable: le quinquina arrêtera donc les évacuations, en émoussant les poin-

tes des suc's irritans, en les empêchant de se répandre dans la masse des humeurs, en remettant dans l'ordre les fibres des organes dont le dérangement fait la maladie. Il n'est pas fort rare que les paroxysmes de la fièvre se renouvellent après les doses de quinquina, qui les auront suspendus durant plusieurs jours, car il se peut faire qu'une intemperie de l'air, un mauvais régime de vie, & d'autres causes propres à reproduire ce mal, effacent les bonnes impressions du médicament; ajoutez qu'il y restera des particules morbifiques dispersées dans le sang, & dans les pores du cerveau, lorsqu'elles seront en certains sujets si grossières ou si fortement engagées, que la première action du remède ne pourra pas les atténuer assez, ou les chasser des endroits qu'elles occuperont; de manière qu'il sera besoin de repeter les prises pour achever de corriger ces restes, ou de les chasser entièrement hors du corps par quelque voye que ce soit. Si l'on demande d'où vient que de violens cathartiques font revenir les paroxysmes qui auront été arrêtés par le quinquina, il faudra répondre que ces purgatifs se sont trouvés assez forts

pour retirer les particules du médicament des interstices où elles s'étoient logées pour exclure l'entrée de la matière fébrifique dans les nerfs qui seront de nouveau disposés à recevoir cette matière; l'on remarque aussi que les malades qui demeurent trop longtemps au lit, reçoivent peu de soulagement du quinquina, parce que les molécules de cette drogue, atténuées comme elles doivent l'être pour avoir de l'efficace, sortent aisément par les pores de la peau très-relâchée en ces malades; outre que les conduits des veines du cerveau y sont si ouverts, qu'elles les enfilent avec le sang, plutôt qu'elles ne se jettent à côté dans les retraits de la substance corticale de ce viscere qui conduisent aux nerfs.

De ce que le quinquina joint aux acides, a des effets plus considérables pour la cure des fièvres; il faut conclure que les particules de ce médicament sont rendues plus roides, plus actives, & les plus stiptiques par cette union à des drogues qui d'elles-mêmes sont fébrifuges, & dont l'action s'exerce principalement sur le cerveau & sur les nerfs, ayant une vertu resserante & fortifiante; telles que sont la

centaurée, la gentiane, la quinte-feuille, l'alum, &c. qui réussissent encore aujourd'hui dans ces maladies à la place du quinquina. La raison pour laquelle les malades se rétablissent plus vite en leur première vigueur après une fièvre intermittente apaisée par le quinquina, qu'après une continuë guerrie par le même remède; c'est que les fièvres périodiques consistent particulièrement dans un desordre d'un genre nerveux, & que le foyer des continuës est attaché aux vices du sang: or nous avons montré que le quinquina operoit davantage sur le principe des nerfs, que sur le sang, & de la bonne constitution des nerfs dépend la réparation de toutes les autres parties solides.

CHAPITRE VII.

Application de toutes les Observations précédentes à la pratique.

L'On ne peut gueres se dispenser de faire précéder les évacuans quand on a dessein d'user du quinquina; car il est fort à propos de nettoyer les premières voies de quantité d'excrémens

qui retiendroient , ou corromproient les parcelles du médicament : entre les émetiques on doit préférer les antimoniaux , comme l'infusion du safran des métaux, le souphre d'antimoine , le tartre émetique &c. On y emploiera quelquefois le sel de vitriol , l'oxymel scillitique &c. pour ceux qui auront un peu plus de peine à vomir ; quant aux purgatifs , je conseillerois seulement les plus doux, tels que la décoction amère, le sené, ou la rhubarbe en infusion , la casse, la manne , les tamarins , suivant les formules usitées , les pilules tartarées , les stomachiques & semblables évitant les remèdes qui tirent avec violence.

A l'égard de la manière de donner le quinquina elle dépendra des Médecins , ou de la disposition qu'auront les malades à le prendre plutôt sous une forme que sous une autre; il a toutefois plus d'efficacité pris en substance pulverisé , & mêlé soit dans un véhicule liquide , soit dans une forme de bol ou de pilules , vû que de cette façon il dure plus long-tems dans le ventricule où ses parties sont divisées plus exactement pour le levain stomacal , & plus intimement unis aux parcelles

des alimens, pour passer avec le chyle qu'ils doivent former, jusques dans le sang qui le conduira au cerveau où sa vertu attend de se développer pour en éloigner la matiere morbifique, ou la purifier, à quoy contribueront les spécifiques amers qu'on fera fervir de véhicules.

C'est la coûtume aujourd'huy de prescrire de larges doses de quinquina, par exemple, au poids d'une dragme pour les adultes, & de réiterer la même quantité de quatre en quatre heures, afin que les premières parties du médicament secondées par d'autres qui viendront ensuite, ne manquent point de dompter entièrement le mal.

Il y a des malades auxquels on ne peut faire prendre le quinquina qu'en décoction dans de l'eau, & pour lors il faut employer une plus grande quantité de la drogue, parce que l'eau ne s'en charge guères, à moins qu'on ne la fasse bouillir très-long-tems, ou qu'on y jette la poudre du quinquina extraordinairement atténué : il faut donc tripler ou quadrupler la dose du remède, quand on veut le faire prendre en décoction, afin qu'il s'en transmette suffisamment au cerveau, la plus

grande partie se dispersant ailleurs.

Si mettant à la décoction trois fois moins de vin, ou de quelque autre acide comme de suc de limons ou d'oranges, d'esprits de souphre, ou de sel alkali, &c. on ajoûtoit par exemple, celui du tartre ou de l'absinthe, selon les diverses dispositions du malade, l'on fortifieroit le ventricule, & l'on exhaleroit les levains trop affoiblis: mais quand on a affaire à des malades sujets aux diarrhées, il sera bon de prescrire le laudanum, ou quelque stiptique pour accompagner le quinquina. Au reste l'on est obligé, après que les paroxysmes ont été suspendus, de continuer l'usage du remede plusieurs jours au delà, sçavoir trois ou quatre jours auxquels l'attaque de la maladie avoit coûtume de se renouveler, afin qu'il y ait dans le sang des secours toujours prêts pour passer du sang dās les racines des nerfs, au cas que les premieres particules du remede les abandonnassent avant que de les avoir suffisamment raffermies & resserrees, & même on pratique avec prudēce la méthode de repeter le quinquina au bout de dix jours, de crainte que la fièvre ne revienne faute d'un antidote qui reprime les malignes in-

fluances des corpuscules morbifiques qui seroient restées dans le corps , ou qui s'y seroient reproduits , à raison de la mauvaise habitude des organes , laquelle tarde beaucoup à être entièrement effacée.

Quoyqu'au commencement le quinquina n'ait été recommandé que pour la cure des fièvres intermittentes , on l'employe néanmoins à present , & avec succès contre la plûpart des maladies croniques, parce que le foyer ou le siège de ces maladies est vraisemblablement dans le genre nerveux, surtout quand elles sont sujettes à des retours , ou à des redoublemens. J'ay crû devoir finir cette Dissertation par quelques histoires qui serviront à confirmer les raisons que je viens d'apporter sur l'operation de ce médicament , & sur la cause ou la source des intermittentes.

CHAPITRE VIII.

*Diverses Histoires de malades traités
par le Quinquina.*

UN homme ayant été long-tems travaillé d'une fièvre périodique, & ayant usé en vain de divers médica-

mens , se resolut enfin d'éprouver la vertu de l'écorce du Perou , pour suivre le conseil de son Medecin ; il en prit le soir , & s'étant endormi incontinent après , il ne tarda pas à faire un songe extraordinaire qui lui laissa une si vive idée du quinquina , qu'à son reveil il s'en sentoît encore tout ému , quoyqu'il n'eut presque jamais pensé au quinquina , & depuis ce tems-là , son mal ne parût plus ; ce qui prouve que les particules du médicament étant parvenuës avec le sang à la partie corticale du cerveau où elles furent séparées pour être insinuées dans les conduits les plus étroits des nerfs, y avoient irrité les fibres, & gravé des images du quinquina aussi profondes que si le malade en avoit été frappé durant la veille , & l'ébranlement s'en étant communiqué jusqu'au plus intime siege de l'ame , il se sera excité un grand nombre d'idées qui l'aurent jetté dans le trouble & l'inquiétude , en même tems que les molécules du médicament remplissant les emboûchures des nerfs en excluoiënt tous les corpuscules hétérogènes qui auroient pû donner le branle à de nouveaux paroxysmes de la fièvre.

2. Un autre malade attaqué de fièvre tierce fut guéri par l'usage réitéré du quinquina ; mais les paroxysmes de cette fièvre revinrent au bout d'un mois , ou environ ; le même remède les chassa de nouveau , & dans le jour périodique suivant, il s'excita des convulsions pareilles à celles des épileptiques, lesquelles reprirent plusieurs fois le malade , & duroient quatre heures à chaque fois , comme les paroxysmes de la fièvre tierce ; mais elles furent dissipées tant par des évacuans que par des antiépileptiques: or d'où viendrait que ces affections spasmodiques, où ces convulsions auroient observé les mêmes périodes que la fièvre intermittente , en se renouvelant aux mêmes jours, & perseverant à chaque attaque le même espace de tems que cette espece de fièvre, si elle n'avoit son siege au même endroit que tout le monde reconnoît pour celui des convulsions , c'est-à-dire le cerveau.

Il est donc arrivé à ce dernier malade que les parcelles du quinquina ne s'étant point arrêtées aux embouchures des racines des nerfs qui se trouvoient trop élargies par le passage de la matiere morbifique qu'elles avoient traversées pendant

pendant un mois de fièvre avoient pénétré jusqu'aux principes nerveux qui forment la moëlle spinale , en sorte qu'elles ne faisoient point d'obstacle à l'entrée de la matiere dans le cerveau, quoyqu'elles s'opposassent à son insinuation ulterieure , en l'empêchant d'aller plus avant dans cette moëlle ; ainsi les symptômes usités devoient disparoître, mais le levain de la fièvre ayant la facilité de se porter jusqu'au dedans du cerveau , & de se glisser en partie par la paire vague dont la cavité est plus dilatée que celle des autres paires de nerfs ; aura pû y acquérir une acidité dont l'impression étoit capable de mettre en convulsion differens organes où les nerfs du cerveau se répandent , & y produire par consequent des symptômes de l'épilepsie qui auront persisté , & se seront renouvelles jusqu'à ce que par la vertu des purgatifs donnés à propos ; & par d'autres médicamens antispasmodiques , ces particules éterogènes qui causoient l'irritation eussent été chassées du corps , ou corrigées , & que le reste de leur levain eût été enfin dissipé par les émotions des paroxysmes qui ne revinrent plus , dès que le cer-

veau fut rétabli dans sa constitution naturelle.

3. Un jeune Homme ayant été attaqué d'une douleur universelle très-aiguë assez ressemblante à un rhumatisme convulsif, où il rendoit une urine claire, copieuse, & avoit un pouls vite, & foible, resta plus de douze heures dans ce tourment provenu d'un froid qu'il avoit enduré auparavant.

L'on ordonna pour appaiser la violence de ce symptôme d'ouvrir la veine du bras, & de prendre ensuite un doux vomitif, puis quinze gouttes de laudanum liquide de quatre en quatre heures dans un julep cordial, jusqu'à ce que la douleur fût passée, & la convulsion diminuë notablement. Le lendemain matin le pouls devint fort & vite, l'urine teinte de rouge & briquetée, par où la fièvre se manifesta: le paroxysme finit par des sueurs abondantes, & pour prévenir le renouvellement des symptômes en étouffant le foyer du mal, on prescrivit une large dose de quinquina mêlé avec le laudanum; ce qui réussit, car le malade passa trente-six heures sans fièvre, ses urines, & son appetit reprirent leur état ordinaire, & il se remit à ses em-

plois accoutumés; mais aiant négligé de réiterer le quinquina, il eut au bout de 10. jours 2. accès de fièvre tierce, mais peu rudes, & dont il fut parfaitement délivré par le moyen de cette drogue.

4. Un Garçon ayant fait la débauche de vin, fut surpris d'horreurs & de frissons, accompagnés d'une douleur horrible autour du diafragme, & d'une grande difficulté de respirer: dans cet accablement qui persevera plusieurs heures, on luy sentoit à peine les arteres battre, & le levain du ventricule ne pouvoit plus digerer les alimens.

On commença la cure par le dégagement de ce viscere, en ordonnant par cueillerées une dragme & demie de sel de vitriol mêlé dans une once & demie d'oxymel scillitique, & faisant user de la liqueur possétique chaude que c'est une espece de petit lait avec le sucre dans les intervalles des prises, après que le malade eut vomi, il se fit bien couvrir dans un lit, où il prenoit de tems en tems trois ou quatre cuillerées d'un julep fait d'eau de melisse & de cerises noires au poids de quatre onces de chaque, broüillées dans de l'eau de pivoine composée, de l'eau épidémique, & du sirop d'œillets mêlées à la

quantité d'une once & demie de chaque ; après quoy pour dissiper les convulsions on fit tirer huit onces de sang, & prendre un bol formé de demi-once de thériaque d'andromaque, & de pareille quantité de poudre de pattes d'écrevices composée , en avalant une prise de julep précédent par dessus : pour éviter le changement de cette maladie en fièvre maligne qu'on avoit sujet d'apprehender, vû l'abbattement des forces, & del'ardeur de la saison, car c'étoit en Été, on relâcha le ventre constipé, y employant une décoction émoliente donnée en clystere au poids de deux onces , & faite de miel mercuriel & de sucre rouge mêlés ensemble à la quantité de deux onces de chaque , avec deux scrupules des especes d'hiera-picra : dès que le lavement fut rendu , on fit prendre demi-dragme de poudre de pattes d'écrevisses composée dans une cuillerée du julep cy-dessus , laquelle prise étoit répétée de six en six heures : on appliqua aussi-tôt trois vésicatoires , l'un à la nuque au col , & les deux autres aux poignets partie interieure au dessus du pouls ; & l'on prescrivit un bol thériacal pour l'heure du sommeil ; le

jour d'ensuite le malade étoit presque sans fièvre, c'est pourquoy l'on se contenta de réiterer le julep cordial , le clystere , & le bol thériacal ; mais environ le milieu de la nuit , il fut attaqué de convulsions horribles qu'on ne pût arrêter qu'avec le secours du laudanum : la fièvre y succeda par l'ardeur qui s'excita dans le sang dont on tira huit onces ; on prescrivit après la saignée un bol thériacal , & l'on appliqua sur la region ombilicale l'emplâtre histerique enduit du galbanum aux bords: puis on fit prendre de trois en trois heures deux pilules composées de galbanum, d'aminoniac , d'assa-fœtida , & de castoreum , avec quatre cuillerées de ce julep : prenez eaux de mélisse de rhuë , & de cerises noires trois onces de chaque ; eaux de pivoine & de bryone composée , une once & demie de chaque; teinture de castoreum une dragme & demie , esprit de sel armoniac demi-dragme , sirop de pivoine composé une once & demie , & préparez ces drogues selon l'Art. Nonobstant ces remedes , le paroxysme redoubla l'année suivante accompagné de convulsions du diafragme & des autres parties destinées à la respi-

ration avec de fréquentes défaillances, tous lesquels accidens ne purent être surmontés qu'à force de laudanum. Remarquant par cette troisième rechute que les mouvemens convulsifs s'habituoiént à revenir, au bout de pareils intervalles, & que les urines étoient fort teintes & briquetées, on comprit qu'il y avoit du levain fébrile, c'est pourquoy on prescrivit cette potion antifebrile à réiterer de trois en trois heures jusqu'à douze fois, y ajoutant toujours un grain & demi de laudanum préparé pour la dose du soir; cette potion se fait en prenant eau de chardon beny deux onces, eau de pivoine composée, & sirop de gerofles deux dragmes de chaque, avec une dragme de poudre de quinquina très-subtile; par ce traitement le malade se rétablit parfaitement, & se confirma dans sa santé en employant à diverses reprises une once de quinquina.

5. Un homme après avoir enduré un froid très-rude, tomba dans des convulsions de poitrine qui l'étouffoient; les arteres luy battoient lentement, & presque imperceptiblement, & il avoit un assoupissement comme apoplectique: dans cet état on luy tira

quatorze onces de sang du bras , & on lui fit prendre une pilule composée d'ammoniac , de galbanum , de castoreum , & d'assa-fœtida avec un julep céphalique aiguisé de sel ammoniac , & de teinture de castor : on luy frotta rudement le front , les tempes , & les extrémités qu'il avoit très-refroidies , en imbibant toutes ces parties d'esprit de sel armoniac.

Les mouvemens convulsifs furent apaisés , & les douleurs diminuées , en sorte qu'on le put coucher dans un lit où on le tint chaud , & au bout de trois heures les symptômes parurent fort adoucis, le pouls étant plus réglé, la respiration plus libre , & les forces augmentées: ayant rendu un lavement qu'il avoit reçu , il prit une potion paregorique faite avec trois dragmes de sirop de méconium , quatorze gouttes de laudanum liquide, & cinq grains de sel volatil de corne de cerf ; cette potion fut répétée de quatre en quatre heures , & dans la crainte qu'il ne survint une fièvre maligne à raison de l'oppression des esprits , on fit appliquer sur la nuque du col un vésicatoire âcre.

Le lendemain on trouva le malade

en de grandes sueurs avec un pouls plus vîte & fort & des urines rouges , & de couleur de brique , étant exposées à l'air froid , ce qui témoignant un levain febrile determina à ordonner une dragme de quinquina dans un breuvage convenable , & la potion fut réitérée de quatre en quatre heures avec addition d'un grain de laudanum pour la potion de la nuit : le troisiéme jour de la maladie , il luy survint aux jambes une espece de rhumatisme convulsif douloureux qui fut dissipé le quatriéme jour par l'usage du quinquina : son appetit revint , & l'urine reprit sa couleur ordinaire : mais trois jours ensuite il retomba dans des convulsions de poitrine , l'urine devint bien plus rouge , & sur cet indice de fièvre on le saigna deux fois en deux jours qu'on luy fit user de laudanum & de quinquina qui le rétablirent pour quatre jours , après lesquels la poitrine se sentit encore oppressée par quelques convulsions qui disparurent pourtant au moyen d'une saignée , & d'un bol fait avec demie-once de thériaque , & un grain de laudanum ; ce qui opera pendant la nuit par une abondance de sueurs: le matin

suivant les urines ayant parû briquetées , on employa le quinquina dont on fit prendre une once tous les quatre jours un certain espace de tems à la fin duquel le malade fut entièrement guery.

6. Une fièvre intermittente ayant extrêmement affoibliy un malade , il s'excita une espece de colique qui s'augmenta horriblement en quatre jours, avec convulsions , vomissemens & frequentes defaillances : ces cruels symptômes furent cependant appaisez avec le secours d'un clystere , des fomentatiôns exterieures & du laudanum dont on redoubla les prises durant l'espace de vingt-quatre heures , après quoy le Medecin quitta le malade sans avoir égard au levain qui restoit de la fièvre : mais la convalescence n'ayant duré qu'un jour la fièvre , se remontra avec des apparences de malignité telles que les défailances , le pouls vite & foible , l'urine rouge , les aphthes au gosier, & le malade sans perception de douleur dont la disposition avoit été tres-émoussée par la quantité excessive de laudanum. On se servit donc à propos de plusieurs vésicatoires pour rappeler les esprits, & pour r'allumer.

l'ardeur dans le sang : à cette même intention l'on prépara un bol avec la theriaque , la confection alkerme , & la poudre de pattes d'écrevisses composée , à la quantité de demi dragme de chaque , & l'on fit prendre ce mélange de six en six heures dans du julep cordial.

Le jour suivant le pouls étoit plus fort, mais les défaillances & les autres symptômes se trouvoient diminuées, & le sommeil tranquile : le paroxysme néanmoins joint à de legeres défaillances revenoit de deux nuits l'une, & les aphtes s'étendoient par toute la bouche avec inflammation, salivation , & petits hoquets : contre ces indispositions on ordonna la teinture de quinquina, & les gargarismes, en continuant l'usage des bols alexifarmques , & des juleps cordiaux qui firent enfin reprendre des forces au malade dans l'espace de six jours; mais comme le paroxysme revenoit selon sa coutume, l'on prescrivit heureusement le quinquina en substance, & on le renouvelloit toutes les quatre heures sous cette formule: prenez d'eau de chardon-beny deux onces ; eau épidémique , & sirop de gerofles deux dragmes de chaque ;

quinquina subtilement pulverisé deux scrupules , & un scrupule de theriaque , du mélange desquels ingrediens on fera une potion : durant ce traitement la nature exprimoit par les conduits salivaux l'humeur virulente de la maladie , en maniere de crise ; c'est pour cela qu'on ordonna de prendre des potions fébrifuges deux jours de suite , & deux fois à chaque jour , ce qui réüffit si avantageusement que l'urine , le pouls , le temperament , l'appetit étant rentrés dans leur état naturel , la personne reprit ses occupations précédentes à la grande joye de ses amis.

7. Un Artisant ayant été surpris de frissons, & d'une douleur du côté gauche accompagnée de convulsions qui le mettoient hors d'haleine comme un péripleumonique , d'une toux sèche, d'une envie de vomir , & d'une douleur violente autour des pöümons , & de la plèvre, reçût un lavement carminatif qu'il rendit , & fut saigné du bras du côté malade nonobstant un pouls fourmillant , & des convulsions douloureuses , pour la guérison desquelles on fit une fomentation avec les racines de persil & de fenouil , les se-

mences de lin & de fénugrec , & les fleurs de camomille , & de mélilot , le tout cuit dans l'eau , pour être mis ensuite dans une vessie de bœuf & la remplir à moitié , afin d'être appliqué chaudement aux parties affectées : quand on jugeoit à propos d'ôter cette vessie , on substituoit en sa place un morceau de drap chauffé, & oint d'un liniment préparé avec l'onguent de guimauve , l'huile de lys blanc , & l'huile de brique parties égales : puis pour appaiser davantage les esprits on prescrivit quinze gouttes de laudanum liquide à prendre dans un julep cordial de quatre en quatre heures durant les douleurs ; & dans le dessein de lubrifier les tuyaux poulmonaires, & de faciliter par ce moyen la sortie du phlegme embarrassé parmi les bronches , on fit une mixtion d'une once & demie d'huile d'amandes douces récente , & de pareille quantité de sirop capillaire avec une dragme & demie de sucre blanc cristallisé , pour la donner par cuillerées au malade , en réitérant la dose de quatre en quatre heures , & prescrivant de boire ensuite quatre onces d'un apozême chaud composé d'une livre & demie de décoction pectorale ,

dépurée , d'une once de teinture de safran, & d'une once & demie de sirop de capillaire; les mouvemens convulsifs étant par-là dissipés, le pouls augmenta , le malade ne se sentit plus de douleur , & la fièvre commença de se manifester, & finit par une sueur chaude , par une liberté de respirer, & par un rétablissement de forces où il s'endormit; Le lendemain son urine parut chargée & de couleur de brique, c'est pourquoy on lui ordonna une prise de quinquina qui devoit être repetée de quatre en quatre heures , ajoutant le laudanum à la dose du soir : & au bout de deux jours l'urine reprit sa couleur ordinaire , la fièvre ayant été entièrement éteinte: on conseilla toutefois au malade de reprendre le quinquina vers le dixième jour de la convalescence , pour achever de dissiper le foyer de la fièvre , ce qu'ayant négligé elle revint après deux semaines avec tous les symptômes d'une tierce legitime qui disparut après une nouvelle prise de nôtre écorce peruvienne.

On a guéri en peu de tems par cette même methode plusieurs malades de fièvres intermittentes accompagnées des plus cruels paroxysmes de peripneumonie.

8. Un Teinturier en âge de 40. ans , après avoir souvent enduré du froid , fut surpris le septième jour de May d'une violente maladie qui consistoit en de rudes vomissemens , des déjections affoiblissantes , des tranchées , & un rhumatisme universel , ou des contractions de toute l'habitude, avec une grande rougeur par toute la peau , & les urines fort rouges , & épaisses. Le paroxysme dura près de dix heures , & finit par une sueur copieuse; le frisson, les bâillemens, & les autres symptômes de la fièvre intermittente n'étoient pas beaucoup manifestez dans cette premiere attaque: mais le neuvième jour la maladie se r'excita avec des symptomes si violens que le malade croïoit à tout moment expirer on tira aussi-tôt dix onces de sang du bras pour appaiser la fureur des esprits, & diminuer la douleur , puis afin de terminer plus promptement le paroxysme , on poussa par les sueurs avec le bol suivant: prenez thériaque d'andromaque demi-dragme ; poudre d'écrevisses composée un scrupule , sirop d'œillets autant qu'il en faut pour en former un bol ; après quoy on fit avaler ce julep: prenez eau de melisse ,

eau de cerises noires quatre onces de chaque; eau épidémique deux onces, sirop d'œillets dix dragmes pour en composer un julep, dont le malade prendra à sa volonté trois ou quatre cuillerées au lieu de boisson, usant d'eau de poulet, ou de décoction blanche pendant tout le paroxysme, ensuite duquel il faut étouffer le foyer de la fièvre par le fébrifuge dont nous allons donner la préparation; il doit être pris sur le soir: le lendemain matin, & de quatre en quatre heures dans la suite; ajoutant toujours pour le soir le laudanum dissout à la quantité d'un grain dans la potion, afin d'empêcher l'excès de la fermentation, & les convulsions douloureuses du ventricule, & des intestins: prenez eau de chardon-beny deux onces; eau épidémique & sirop d'œillets deux dragmes de chaque, & dans le mélange de ces liqueurs: broüillez exactement une dragme de quinquina réduit en poudre subtile: mais parce que l'écorce qu'on avoit employée avoit eû très-peu de force, la fièvre attaqua de nouveau l'onzième jour; quoique ce dernier accès ne fût pas si long, ni si véhément que les autres, on fit user assez souvent de ce

julep:prenez eaux de melisse & de cé-
rises noires quatre onces de chaque ;
eaux épidémique , & de canelle orgée
trois onces de chaque; eau de pivoine
composée demi-once, perles préparées
une dragme & demie; sucre blanc cinq
dragmes ; mêlez , & faites-en un ju-
lep : le malade usa de meilleur quin-
quina pendant le paroxysme ; & le
treizième de May il se trouva entière-
ment sans fièvre : mais quinze jours
ensuite elle commençoit à revenir,
parce que l'on n'avoit pas pratiqué la
methode de réiterer les prises du quin-
quina au bout de quelque tems : il y
falût avoir recours pour se confirmer
dans une pleine santé.

CHAPITRE.

*Suite des cures operées par le Quin-
quina.*

I. **U**N Ne Dame âgée de soixante ans
ayant été attaquée depuis plu-
sieurs années de toux , d'embarras de
poumons, de colique, & de jaunisse en
conséquence d'une obstruction de foye
sentit une douleur poignante durant

cinq ou six jours à l'hypocondre droit , & se mit entre les mains des Medecins le vingt-six de Mars : elle étoit vêtue à l'ordinaire , mangeoit de la viande, & se promenoit dans sa chambre sans donner d'indices notables de fièvre , de pleuresie , ou de peripneumonie par la toux , par les difficultez de respirer, par le battement du pouls, ni par la temperature de tout le corps : ses urines étoient pourtant fort teintes, & dépofoient un sédiment briqueté , ce qu'on attribuoit à la mauvaise affection du foye qui causoit la jaunisse; & sur cela on fit tirer du bras droit dix onces de sang , ordonnant de lécher une cuillerée de looc qui devoit être dissout dans quatre onces d'apozême chaud , & renouvelé de quatre en quatre heures de la même maniere: pour ce looc prenez l'huile d'amandes douces recente , & sirop d'érysimum une once & demie de chaque ; sucre crystallin blanc une dragme & demie ; faites du tout un mélange intime, & en formez une matiere propre à lécher. Quant à l'apozême on le prepare en prenant racines de persil, de fenouil, de chientent , d'asperges & de chicorée deux onces de chaque ; racine de curcuma ,

& écorce interieure de berberis une once de chaque , raisins de corinthe deux onces ; râclures de corne de cerf & d'yvoire demie once de chaque ; safran dans un nouët demi-dragme ; semence d'anis une dragme : cuisés routes ces drogues dans une suffisante quantité d'eau de fontaine que vous reduirez sur le feu à deux livres ; & sur la fin de l'ébullition ajoutez huit onces de vin blanc , passez ; & sur la colature répandez eau de vers de terre, & sirop des cinq racines trois onces de chaque , puis faites vôtre apozême. Le 27. du même mois on reconnut à la difficulté de respirer que les poûmons étoient offensés aussi-bien que le foye ; & l'on prescrivit à la malade de prendre aux heures medecinales , c'est-à-dire éloignées du repas trois des pilules suivantes dans une cuillerée de looc, en avalant une prise d'apozême par dessus , & couvrant d'une étoffe imbuë du liniment que je vais décrire , les parties affectées : prenez onguent de guimauve demi-once ; huile de lys blancs , & huile de briques trois dragmes de chaque ; faites-en un liniment. Pour les pilules prenez cleoportes préparées une drag-

me & demie ; ammoniac dépuré deux scrupules , fleurs de Benzoin demi-dragme , extrait de safran , & baume du Perou cinq grains de chaque , baume de souphre therebentiné autant qu'il en faut pour former des pilules de grosseur médiocre que l'on dorera. Le vingt-huit on ordonna l'apozème qui suit pour dissoudre le phlegme visqueux qui paroissoit embarrasser les bronches : prenez décoction pectorale purifiée une livre & demie ; teinture de safran une once , sirop des cinq racines une once & demie , mêlés & composés l'apozème dont on prescrira de larges doses : & afin de remédier aux veilles , & à une petite fièvre dont cette femme étoit affligée , on luy fit avaler à l'heure du sommeil le bol suivant avec une prise d'une apozème pectoral : prenez demi-dragme de theriaque d'andromaque , & vingt-cinq grains de poudre composée de pattes d'écrevices , mêlez ces deux choses avec une suffisante quantité de sirop d'œillets , pour un bol. Le 29. pour lubrifier ou assoupir les bronches du pōumon , & lever l'obstruction du ventre, on prescrivit deux cuillerées d'huile de lin tirée sans feu

à prendre de deux heures en deux heures avec un verre d'apozême pectoral, ce qui modera beaucoup les douleurs; & à l'heure du sommeil on repetoit le bol theriacal ci-dessus marqué pour dissiper la petite fièvre, & les veilles. Le 30. étant dégoûtée de l'huile de lin, & la difficulté de respirer se changeant en asthme, peut-être à cause du bol thériacal réitéré trop de fois, on excita le vomissement avec l'oxymel scillitique & l'eau forte de canelle au poids d'une once de chaque, & l'on continua l'usage du looc avec l'apozême pectoral: la respiration en fut très-soulagée, & le 31. le malade recommanda le doux émetique qu'on luy avoit donné la veille, le flux de ventre en ayant été augmenté, on ordonna de prendre le soir du bol thériacal: le premier jour d'Avril les langueurs & la fièvre s'accrurent, & on prescrivit quatre cuillerées du julep cordial suivant, prenez eaux de mélise & de cérises noires quatre onces de chaque, de canelle & d'orge épideémique deux onces de chaque; perles préparées une dragme & demie, sucre blanc cinq dragmes mêlez & préparez le julep: on fit aussi tirer du bras huit onces de sang, &

pour dégager les p^oumons on ajouta aux ingrediens de l'apozème pectoral les racines d'iris , & d'aunée , faisant prendre encore toutes les quatre heures demi dragme de la poudre suivante dans une cuillerée de julep : prenez corail rouge , perles préparées , poudre de pattes d'écrevisses composée , & sel prunel demi-dragme de chaque , mêlez pour partager en quatre prises : enfin pour soulager le genre nerveux qui commençoit à être fatigué on appliqua deux larges vésicatoires âcres à la partie interne des bras ; & le second jour d'Avril on tenta de délayer & de temperer les humeurs gluantes engagées dans les p^oumons par une boisson copieuse de l'apozème qui se fait en prenant deux onces de racine de scorzonere d'Espagne ; demie-once de reglisse rapée , trois onces de raisins de Corinthe , pour faire cuire le tout dans une suffisante quantité d'eau d'orge à reduire sur le feu au poids de quatre livres , afin d'ajouter à la colature qu'on en doit faire une once & demie de sirop d'aigre de citron , pareille quantité de sirop violat , & autant de sirop balsamique, pour en composer l'apozème. On soulagea aussi la

malade de sa toux & de ses veilles avec le bol qui suit : prenez thériaque d'Andromaque & baume de Lucatel demi dragme de chaque , conserve de fruits de roses de chien , & formez-en un bol à prendre le soir ; enfin la fièvre commençant à se faire mieux reconnoître par les paroxysmes qui revenoient tous les jours avec de grandes douleurs , veilles & d'élire ; on ordonna le troisiéme jour d'Avril une saignée du bras , & pour détruire le foyer de cette fièvre , on fit prendre douze dragmes de quinquina mêlé en poudre avec égales parties de sucre blanc , divisant ce mélange en plusieurs doses de deux dragmes chacune pour être prises de quatre en quatre heures , tenant sur la partie affligée un morceau d'étoffe frotté d'huile anodine chaude , & presentant dans le besoin trois ou quatre cuillerées du julep suivant , pour fortifier contre les langueurs.

Prenez eau de mélisse & de cerises noires quatre onces de chaque , eau épidémique deux onces , confection alkermes préparée sans musc une once & demie , une once de sirop d'œillets & une feuille d'or , mêlez , & compo-

sez - en un julep ; toutes ces choses ayant été exécutées la fièvre disparut, le sommeil étoit tranquille, & la veille joyeuse & sans fatigue; c'est pourquoy l'on se contenta de donner un looc pour débarasser la poitrine , & un bol balsamique pour le soir qui fut repeté le sixième jour à la même heure, après une prise de quatre onces de teinture de quinquina prescrite pour appaiser de legeres émotions. Le septième du même mois l'on ne vit aucune marque de fièvre; mais pour dissiper quelque reste de convulsion , & de douleur de côté, on fit user environ l'heure du sommeil des pilules narcotiques composées de huit grains de pilules de cynoglossè , & de deux grains d'extrait de safran , le tout à partager en deux pilules à dorer : & pour rétablir entierement les pûmons de l'embarras qu'ils avoient souffert , on fit avaler de tems en tems par cuillerées d'un looc pectoral : le huitième jour on réitera les pilules prescrites avec succès la nuit précédente ; & le neuvième craignant que le foyer de la fièvre ne se rallumât , on ordonna le bol suivant pour être avalé trois fois par jour: prenez une dragme de quinquina

subtilement pulverisée , demi dragme de sucre blanc , & en formez un bol avec une suffisante quantite d'huile d'amandes douces nouvelles , y ajoutant quatorze gouttes de laudanum liquide à prendre après la dose du soir, le dixième jour le malade se plaint d'un léger resserrement de la gorge ordinaire aux histeriques , ce qui luy fit prendre de quatre en quatre heures deux des pilules suivantes : prenez gommes ammoniac & galbanum demi-dragme de chaque , formez-en quatorze pilules que vous dorerez : incontinent après que le malade en aura pris une couple, il faut qu'il avale quatre cuillerées de l'apozème suivant.

Prenez racine de scorzonere d'Espagne une once & demie ; raisins de corinthe deux onces , reguelisse demi-once : cuisez dans deux livres d'eau d'orge à reduire aux trois quarts ; & dans la colature versez une once de teinture de safran , & deux onces de sirop d'érysimum : mêlez & faites un apozème ; l'embaras des pōumons & la diminution de l'appetit indiquant un changement d'air , la malade se fit transporter à la campagne, avec ordre, à cause des restes de toux & de difficultés

cultés de respirer , & d'avaler tous les matins trois des pilules suivantes.

Prenez ammoniac dépuré & fleurs de benjoin demi-dragme de chaque , baume de souphre anisé autant qu'il en faut pour former une masse pilulaire qu'on séparera en parties de médiocre grosseur , faisant prendre chaque nuit huit grains de cynoglosse par dessus ; & pour prévenir le retour de la maladie , on ordonna de prendre à diverses fois au bout de deux jours six dragmes de poudre de quinquina , & l'on fit un emplâtre avec un mélange de l'emplâtre de Paracelse & de minium, parties égales pour imposer sur les endroits fatigués de la douleur ; après quoy cette Dame se trouva parfaitement guerrie , jouissant encore à present d'une pleine santé.

10. Le vingt-quatrième de Janvier une femme grosse de cinq mois ayant été attaquée d'une grande douleur des lombes , puis de convulsions douloureuses avec vomissemens , & cris gémissans comme d'une femme prête à enfanter , fit venir une Sage femme le troisième jour de ces symptômes ; & pour prévenir l'avortement on ordonna de luy tirer du bras sept onces

de sang : le vingt-huitième on appella un Medecin qui reconnut au pouls , à la langue , & à l'urine qu'il y avoit fièvre: d'ailleurs ces cruels symptômes étoient revenus de deux jours l'un dès le commencement de la maladie , & l'orifice interne de la matrice étoit exactement bouché , aucune goutte de sang menstruel ne s'étant écoulée; c'est pourquoy il conjectura que ces douleurs convulsives ne procedoient point de la matrice, & ne présageoient point d'avortement ; mais qu'elles dépendoient des intestins irrités par quelque levain febrile , & qu'après la saignée il falloit une potion febrifuge de quinquina qu'on devoit réiterer de trois en trois heures pour détruire ce foyer dans sa source ; ayant donc accompagné chaque dose de ce remede de quatorze gouttes de laudanum liquide , les mouvemens convulsifs, & le vomissement furent arrêtez , & dès le lendemain la malade étoit sans fièvre & sans émotion ; mais ayant du dégoût pour le quinquina en substance, on lui fit prendre au lieu de la poudre , la teinture de la même drogue avec le laudanum à réiterer de quatre en quatre heures comme auparavant : le jour

d'ensuite le paroxysme se r'excita , & la fièvre commença de se ralumer quoique sans douleurs & sans convulsions ; & pource sujet on repeta les potions febrifuges jusqu'à six fois , ajoutant un peu de laudanum aux prises alternatives. Ce traitement sans aucun autre remede remit le malade en santé luy rendant l'appetit, & les autres fonctions libres , en sorte qu'elle accoucha heureusement à terme.

Une autre femme grosse de sept mois ayant outre tous les symptômes de la précédente, des défaillances fréquentes beaucoup de maigreur, & peu de santé , fut traitée & guérie de la même maniere.

11. Une veuve ayant souffert pendant trois semaines une fièvre intermittente , qui par le mauvais regime étoit dégénérée en fièvre continuë ; tomba dans une diarrhée avec tranchées, à quoi se joignit une petite envie de vomir : le froid suivi de la chaleur, & les autres signes de la fièvre s'étant évanouïs, la malade ne se plaignoit que du flux de ventre & des tranchées qui la tourmentoient extrêmement : mais les urines troubles , & rouges , aussi-bien que les redoublemens périodiques

du flux de ventre & des tranchées témoignant quelque levain de fièvre intermittente caché ; on crût qu'il n'y avoit pas lieu d'espérer la suppression de ces symptômes autrement que par le secours d'un antidote propre à dompter le levain febrile : on donna donc l'eau de poulet , & la décoction blanche à la place de la boisson ordinaire, & ayant appaisé pour un tems les symptômes au moyen d'un bol d'opium, on fit user du quinquina tantôt seul, tantôt joint au laudanum, par où l'on délivra la malade de sa diarrhée , de ses tranchées , & de sa fièvre obscure, l'urine reprit une couleur de santé, & l'appetit revint: la malade se voyant guerrie devoit par précaution prendre de tems en tems du quinquina qui lui avoit si efficacement procuré la guérison; mais ne s'étant pas acquittée de cette obligation , elle se trouva affligée de nouveau d'une convulsion douloureuse dans tout son corps au bout de deux semaines, ce qui se changea en une ophthalmie douloureuse de l'œil gauche: l'urine redevint rouge & trouble, la soif pressante , le pouls vîte & fort , & cette ophthalmie s'aggrisoit de tems en tems , ainsi que les

autres symptômes de la fièvre qui s'étoit montré d'abord : on resolut de saigner d'abord à la veine jugulaire , & de relâcher le ventre deux ou trois fois de deux jours l'un avec la décoction amere , la décoction de sené & la manne , & enfin avec la décoction de sené accompagnée de sirop d'épine de cerf , c'est-à-dire , de nerprun , appliquant sur l'œil malade un collyre anodin, & le couvrant d'un cataplasme, durant qu'aux jours intermediaires la malade prenoit de l'électuaire de quinquina , qui acheva en peu de tems de luy emporter & la fièvre , & l'ophthalmie.

12. Une autre veuve âgée de trente ans fut pareillement attaquée par un changement d'air , & par un froid extérieur , d'un cours de ventre avec tranchées & vomissemens si cruels que les convulsions du ventricule & des intestins la faisoient presque toujours tomber en défaillance. Le Medecin ayant été appelé durant la vigueur de la maladie , au milieu de la nuit , dissipa bien-tôt les symptômes les plus pressans en prescrivant l'eau de poulet & la décoction blanche pour la portion ordinaire , & quatorze gouttes

de laudanum liquide dans une prise d'un julep hystérique , à réiterer de quatre en quatre heures ; mais cette methoden'empêcha point que les symptômes ne revinssent un jour après avec leur premiere furie ; ce qui ayant été observé plusieurs fois , avec des urines profondement colorées qui déposéient un sediment briqueté, fit juger qu'un venin febrile se déchargeant par intervalles dans les intestins y excitoit cette diarrhée & le reste des symptômes ; & l'on ordonna une dragme de poudre de quinquina à prendre en portion avec douze gouttes de laudanum liquide , durant les relâches de la maladie , & de quatre en quatre heures ; l'on n'eût pas employé six dragmes ou une once de ce remede , que la fièvre & tous ses accidens disparurent , la malade recouvrant incontinent sa santé qu'elle eût à conserver par la repetition du quinquina peu après.

13. Une femme mariée tomboit dans une chaleur hectique , qui s'augmentoît de deux jours l'un, avec une toux importune , une difficulté de respirer, des nausées , & une diarrhée avec des tranchées tres-rudes: le Medecin qu'on manda le premier , n'ayant pas assez

examiné la cause du mal , s'attacha pendant une semaine à détruire les symptômes par des remèdes qui n'eurent point de succès ; mais la malade qui paroissoit alors réduite au dernier degré de phthisie, s'étant mis entre les mains d'un second Medecin qui reconnut qu'un levain febrile étoit le principe de tous ses fâcheux accidens , elle fut saignée , & usa de loocs & d'un apozème pectoral pour dégager les poudrons ; d'opiat & d'astringens pour arrêter le cours de ventre douloureux : enfin on fit consister le principal point de la cure dans une prudente administration du quinquina : car après avoir empêché par ce remède la fonte des humeurs & leur irruption sur les poudrons , le ventricule , & les intestins , la toux , la difficulté de respirer , & la diarrhée ne pouvoient pas persister. L'on donna donc à diverses fois dans l'espace de trois jours une once de quinquina mêlé avec le laudanum à cause de la diarrhée qui sur le champ s'arrêta aussi bien que la fièvre ; la respiration devint plus libre , l'appetit fut rétabli , & on conseilla de prendre l'air de la campagne , où les poudrons acheverent de se débar-

raffer , & par la vertu de nôtre écorce prise à divers intervalles la malade fut parfaitement rétablie.

Deux ans après la même personne étant devenuë grosse , elle fut affligée presque tout le tems de sa grossesse , d'un cours de ventre avec tranchées qui revenoit en des jours reglez ; & le mois qui précédoit celui de l'accouchement , elle se trouva si tourmentée , qu'elle demanda encore du secours au Medecin qui l'avoit guérie: il tâcha inutilement d'arrêter ce cours par des opiats & par de stiptiques , le mal augmenta de telle sorte qu'environ le tems de l'accouchement, la malade avoit toutes les peines du monde à respirer : ce qui fit résoudre de tenter encore une seconde fois les propriétés du quinquina que l'on prescrivit avec le diascordium sous une forme pilulaire que la maladie avoit choisie : la dose fut réitérée de quatre en quatre heures , & au bout de deux jours la sueur & la transpiration se faisant à l'ordinaire, la malade se vit sans diarrhée & sans tranchées; cependant une ou deux semaines n'étoient pas encore passées que le foyer de la fièvre se ralluma, & elle se manifesta par trois pa-

roxyfines d'un tierce legitime sans flux de ventre , & sans tranchées ; mais cette fièvre disparut entierement par l'usage repeté du quinquina.

14. Une femme de complexion assez forte fut attaquée d'une fièvre quarte vers sa quarantième année ; mais par les médicamens qu'un Apoticaire à qui elle s'étoit uniquement confiée lui avoit donnés, elle en vint à un état déplorable, la langueur l'obligeant de se tenir dans le lit pendant des semaines entieres , c'étoit au milieu de l'hyver; on manda un Medecin qui trouvant le pouls foible & vite, l'estomac douloureux , de fréquentes défaillances , des veilles opiniâtres , des vomissemens, des sueurs fondantes , une soif inextinguible; crachemens copieux, inquiétude , défaut d'appetit, suffocation de matrice, & d'autres affections semblables du genre nerveux ; & tous ces symptômes ne donnoient relâche ni nuit ni jour , en sorte que la malade auroit préféré sa premiere fièvre quarte à ces maux dans lesquels on la lui avoit changée.

Après avoir essayé vainement l'application de l'emplâtre histerique , & donné beaucoup de juleps cordiaux &

céphaliques pour réparer les forces abatuës , & remédier aux vapeurs , & les opiatz ne pouvant procurer le sommeil qui ne s'emparoit de ses sens que lors qu'elle étoit accablée d'ennuy, on s'étudia à faire revenir la fièvre dans sa premiere forme par le moyen de quelques doux purgatifs : suivant ce dessein on prescrivit la potion amere preparée avec demi dragme de sené seulement, à cause de l'affoiblissement de la malade , & de sa disposition au cours de ventre : cette pratique ayant été continuée trois jours durant , elle eût huit , dix , & douze selles chaque jour ; la foiblesse en fut augmentée à la verité ; mais les accez & les intermissions des symptômes reprirent leur train comme dans une fièvre quarte , chaque paroxysme, ayant ses frissons , son ardeur , & ses sueurs abondantes qui se succedoient par ordre : en cet état on ne purgea pas davantage, mais on donna le quinquina en pilules à prendre de quatre en quatre heures , & deux jours ensuite pendant lesquels on avoit consumé demie once de cette drogue ; la malade se trouva délivrée de sa fièvre, & de tous les fâcheux symptômes qui l'accompagnoient.

15. Des convulsions d'intestins des plus cruelles, des vomissemens horribles, & des douleurs d'estomac continues ayant réduit une femme à l'extrémité, on ordonna d'appliquer sur les parties affectées un liniment anodin chaud, & de faire prendre aussitôt des pilules composées de demi-dragme d'extrait de Ruidius, & d'un grain & demi de laudanum; puis un clystere carminatif qui fut suivi de copieuses déjections, avec des vents: les tranchées & le vomissement cessèrent, & la malade sembla guérie. Le troisième jour néanmoins le paroxysme reprit accompagné des mêmes symptômes qu'auparavant; & par l'usage des opiats joints au Carthartiques, il disparut en l'espace de vingt-quatre heures étant suivi de beaucoup de sueurs: & pour prévenir le retour de la colique, on fit avaler de grand matin des eaux minerales purgatives cuites, & chaudes où l'on avoit mêlé du lait: toutefois le paroxysme se remontra, les intestins tourmentés de tranchées convulsives ne pouvoient rien par en bas, & tout ce que la malade prenoit par la bouche étoit rejeté par le vomissement, la malade souffroit des défaillances, &

sentant ses extrêmittez refroidies , elle se croyoit à la fin de ses jours. Les urines de couleur de brique, le redoublement périodique des paroxysmes, & la vitesse du pouls ayant fait conjecturer que cette colique étoit symptomatique & l'effet du levain de quelque fièvre intermittente, on ordonna un clystere carminatif pour dissiper les vents , & les pilules de l'extrait de Ruidius & de laudanum à réiterer pour diminuer les douleurs ; on couvrit tout l'abdomen d'une étoffe frottée de l'onguent de guimauve, d'huile de lys, & d'huile de briques , entretenant le tout assez chaud: le ventre se relâcha sur le soir, la malade sua copieusement de tout son corps, & dormit tranquillement; le lendemain matin on fit prendre une dragme de quinquina pulverisé qu'on devoit repeter de trois heures en trois heures dans un breuvage : jusqu'à ce qu'on eût employé une once de cette drogue, après quoi la malade se trouva saine, & la fièvre ni les symptômes ne parurent plus, ayant repris au bout de quelque tems une ou deux semblables dose de quinquina.

16. Une veuve de forte complexion qui avoit souffert depuis plusieurs an-

nées des affections hyſteriques & nephrétiques qui revenoient en des intervalles éloignés, ayant jetté quantité de calcul des reins, & ſouffrant depuis 21. mois une ſuppreſſion des évacuations ordinaires, parce qu'elle étoit arrivée à la quarantième année de ſon âge, fut attaquée autour des lombes d'une douleur atroce accompagnée de convulſions vagues qui revenoient tous les jours.

Divers Medecins qui la virent l'eſpace de trois mois la traitèrent, les uns comme d'une ſimple douleur nephretique, les autres comme d'une ſuppreſſion de menſtruës; mais tous ſans apporter aucun ſoulagement: & les douleurs étant devenuës preſque continuelles, les extrêmitéz froides & les forces manquant, on ſuivit une autre méthode après avoir rendu un lavement carminatif qu'on luy avoit ordonné pour appaiſer de violentes convulſions, on luy ouvrit la veine du bras du côté le plus malade pour en tirer huit onces de ſang: on frota auſſi auprès d'un bon feu les parties affectées avec le liniment fait d'onguent de guimauve, d'huile de lys blancs, & d'huile de briques à portions égales: &

enfin elle avala sur le soir une pilule composée de demi-dragme d'extrait de Rudio , & d'un grain & demi de laudanum mêlés ensemble ; & on luy laissa prendre d'une décoction antinephrétique faite avec des semences de mauve , & d'autres drogues adoucissantes & lubrifiantes : ensuite on usa souvent d'un julep histerique imprégné d'esprit de sel armoniac ; mais toutes ces choses étoient inutilement employées, parce qu'aussitôt que la vertu anodine du laudanum venoit à manquer , le vomissement , le refroidissement des extrêmitez, les défaillances & les convulsions se r'excitoient , en sorte qu'on n'y pouvoit subvenir que par des prises de laudanum si grandes & si fréquentes ; que la malade en étoit stupide & toute troublée : mais ayant remarqué au troisiéme jour les urines fort rouges, épaisses & briquetées, on connut que sous ces convulsions il y avoit un levain de fièvre caché ; c'est pourquoy on prescrivit une potion fébrifuge , où entroit une dragme de quinquina en poudre , & vingt gouttes de laudanum liquide , laquelle fut répétée toutes les quatre heures : au bout de trente heures l'urine reprit sa

couleur naturelle , & la disposition au vomissement fut détruite , la douleur étoit beaucoup plus diminuée que lors qu'on faisoit prendre des doses de laudanum plus considerables, & capables d'hébéter cette femme : son appetit étant rétably elle se nourrissoit de chairs , & reprenoit vigueur de plus en plus ; n'étant point encore exemte de convulsions douloureuses, à moins qu'on ne réitera le laudanum jusqu'à assoupir les reins , ou à émousser leur sensibilité ; elle suivit le conseil d'entrer pendant deux semaines tous les jours qu'on ne l'a purgeoit pas , dans un bain artificiel d'eau & de lait mêlés en parties égales , où l'on avoit jetté des herbes, & d'autres ingrediens ramolissans pour humecter & adoucir les voyes de l'urine, & donner par leur dilatation moyens aux calculs de sortir des reins & des ureteres ; & à cette même intention l'on ordonnoit de lubrifier le ventre avec un bol cathartique lenitif pris de quatre en quatre jours environ l'heure du sommeil , & avec des eaux minerales cuites tantôt avec la manne , tantôt sans manne , selon le besoin , usant de ces eaux le lendemain au matin : ayant chaque pur-

gation & chaque bain , on prescrivoit une assez bonne dose de laudanum: & de cette maniere les douleurs & les convulsions diminuerent tellement que la malade pouvoit non seulement se promener dans sa chambre, mais encore sortir en carosse pour se secouer les entrailles , & pousser les graviers au dehors, ne manquant point de prendre du laudanum toutes les nuits pour prévenir les convulsions aiguës, & de se relâcher le ventre de tems en tems par un médicament purgatif adoucissant , de crainte que le resserrement de cette partie n'augmentât la douleur nephrétique : le jour qu'on ne la purgeoit pas elle usoit pour boisson ordinaire , de biere temperée avec des antiscorbutiques, & prenoit une once & demie de vin ferré ou l'on avoit mêlé autant de la décoction amere préparée sans purgatifs ; par cette méthode les mois reparurent , elle rendit plusieurs pierres , & recouvra son premier bonpoint : on a guéri par le même traité un homme qui avoit des convulsions nephrétiques où il rendoit du sable , & qui d'ailleurs étoit attaqué de fièvre.

17. A l'âge de soixante-sept ans

une femme paralytique fut affligée d'une fièvre tierce , accompagnée de symptômes des plus rudes qu'elle étoit capable de supporter ; le Medecin dont elle reçût d'abord la visite, lui persuada de se faire ouvrir la veine , d'user de doux purgatifs , d'émetiques , d'amulettes , & sur tout d'une décoction amere sans purgatifs, en l'espace d'un mois les forces de la malade se trouverent fort abatuës par l'observation de ces ordonnances , la fièvre se changea en double tierce , & les symptômes s'aigriront : mais un second Medecin qui avoit éprouvé plusieurs fois les bons effets du quinquina , prescrivit cette drogue , & en fit prendre six dragmes en trois jours après lesquels la malade fut parfaitement guerrie ; mais ayant négligé de reprendre le quinquina au bout d'un certain tems, comme on le luy avoit conseillé , la maladie se renouvela un mois , deux mois , & trois mois après ; mais le quinquina la chassoit incontinent à toutes les fois : le foyer de la fièvre n'étoit pourtant pas encore entièrement dissipé au bout d'un an , puisqu'elle se r'excita après tout ce tems avec des cruels symptômes , le paro-

xyfme durant plus de vingt-heures: la malade étoit prévenueë contre le quinquina, parce qu'elle en avoit pris plus de deux livres fans avoir bien été guérie , s'étant tellement accoutumée à ce remede, qu'une once n'étoit pas capable de differer le retour de son mal; c'est pourquoy l'on se refolut de tenter les vertus d'un autre spécifique éprouvé en de semblables cas : on le prescrivit dans la forme suivante.

Prenez poudre subtile de fleurs de camomille une dragme ; antimoine diaphorétique & sel d'absynte demi-dragme de chaque; mucillage de gomme adragant ce qu'il en faut pour composer du tout des pilules de mediocre grosseur, dont on dora quatre pour les faire prendre avec du julep cordial, ce qui devoit être réitéré de six en six heures ; & deux jours ensuite la fièvre disparut entierement , quoyque dans un tems d'hyver & de gelée ; son appetit revint, & elle semblerajeunie presentement qu'elle a quatre-vingt ans, marchant d'un pas plus assuré , & plus leger, & montrant un visage plus gay qu'elle n'avoit coûtume avant sa fièvre , ce qui doit s'attribuer au fréquent usage du quinquina, selon qu'on

l'a observé encore en plusieurs autres malades , qui d'un état valetudinaire sont parvenus à une constitution robuste , & à une santé athlétique.

18. Un enfant de treize mois ayant le cerveau attaqué, & les pûmons oppressés avec convulsion dans le tems des paroxysmes d'une fièvre intermittente qu'on avoit de la peine à reconnoître au pouls, fut rétablie de ces fâcheux symptômes par l'application qui lui fut faite à la plante des pieds d'un emplâtre céphalique , & de vésicatoires à la nuque & au dedans des poignets ; on luy fit lécher une composition d'huile d'amandes douces nouvelles , de sirop d'érysimum , & de sucre blanc à prendre souvent par cuillerées dans une décoction pectorale : la poitrine fut aussi frottée d'un liniment fait avec parties égales d'onguent de guimauve , & d'huile muscade , & on faisoit avaler de quatre en quatre heures dans un julep céphalique six grains de poudre de pattes-d'écrevisses composée , à prendre par cuillerées avec égales parties de poudre de gutteta : cette petite fille ayant été fort soulagée par ce remède, la fièvre se manifesta, & de quotidienne qu'elle parût

d'abord elle devint tierce; mais elle fut entièrement dissipée par une prise de demi-dragme de quinquina pulverisé à répéter cinq jours consecutifs de quatre en quatre heures dans une cuillerée d'un julep céphalique.

On a guéri pareillement un autre enfant de trois mois au plus attaquée tous les jours d'un paroxysme qui durait 8. heures, pendant lesquelles elle avoit les yeux toujours fermés, le visage pâle & effrayé, les extrémités froides, ne pouvant crier, ni presque respirer, & ayant la poitrine & le cerveau accablés. On appliqua pour réveiller les esprits trois vésicatoires, sçavoir un à la nuque du col, & deux aux carpes, & l'on frota toute la poitrine avec le liniment ci-dessus décrit, & l'on prépara un looc avec l'huile d'amandes douces, le sirop d'érysimum, & le julep céphalique à lécher par cuillerée; & hors le paroxysme on fit prendre demi-dragme de quinquina en poudre mêlée avec deux grains de poudre de gutteta dans une cuillerée de ce même julep; & en deux jours de ce traitement elle guerit.

CHAPITRE X.

*Formules de plus fréquent usage pour
l'administration du Quinquina
dans les Fièvres.*

Prenez eau de chardon-beny deux onces , eau épidémique & sirop d'œillets deux dragmes de chaque , quinquina subtilement pulverisé une dragme : mêlez, & en faites un breuvage à prendre incontinent après le paroxysme , pour réitérer la même dose de trois ou de quatre en quatre heures, huit, dix ou douze fois ; le quinquina ainsi pris est d'ordinaire plus agreable aux malades que sous la forme de bol, ou d'électuaire: ceux néanmoins à qui le bol , & l'électuaire ou le julep plairont davantage pourront faire préparer ainsi la dose : prenez quinquina réduit en poudre très-fine une dragme; sirop d'œillets , ou de feuille de mélisse ou de quelque autre drogue qu'on aimera mieux autant qu'il est nécessaire pour en former un bol mou qu'il faut consommer aussi-tôt , & réitérer par intervalles de trois ou de qua-

tre heures chacun huit, dix, ou douze fois hors le tems du paroxysme, beuvant par dessus chaque bol trois, ou quatre, ou six cuillerées de julep suivant, dont le malade usera à sa discretion principalement dans les momens du paroxysme : prenez eaux de chardon, de mélisse, de cerises noires, de canelle, & d'orge quatre onces de chaque ; eau épidémique & sirop d'œillets une once & demie de chaque, ou bien une dragme & demie de perles préparées, pour en composer un julep avec six dragmes de sucre blanc. Autrement prenez une once, ou une once & demie de poudre de quinquina subtilement pulverisé pour le mêler dans du sirop de framboise en quantité suffisante, afin de communiquer au médicament un goût agreable; baume du Perou un scrupule ou une demi dragme ; mêlez pour en composer un électuaire dont le malade usera gros comme une noix muscade de quatre en quatre heures hors le tems du paroxysme, beuvant par dessus chaque dose une verre de julep dont on vient de parler, ou de quelqu'autre semblable ; on a coûtume de faire prendre le quinquina aux petits enfans sous

cette forme à la grosseur d'une demie noix muscade , dissoute dans le julep marqué ci-devant , leur faisant avaler une ou deux cuillerées de ce julep par dessus ; de cette maniere il se perdra moins de quinquina: si les pilules plaisent davantage au malade ; prenez quinquina exactement broyé une once, ou une once & demie , de mucilage de gomme adraganth extrait avec l'eau de plantin , ce qu'il en faut ; mêlez & en formez des pilules de médiocre grosseur que vous dorerez pour en donner huit ou douze, & de quatre en quatre heures durant l'intermission en faisant avaler une prise de ce même julep par dessus. La diversité de ces formules contente un malade qui s'ennuie de prendre toujours le même remede de la même façon, & pour augmenter ainsi la vertu de la drogue, parce que les choses que l'on prend avec plaisir ont coutume de se mieux distribuer dans le corps , en faveur de ceux qui répugnent de prendre le quinquina en substance , quoyque pulverisée sous quelque forme que ce soit de bol, d'électuaire, de potion; j'ay trouvé moyen d'en tirer une teinture fort bonne pour l'estomac , & même agreable au

palais ; elle achevera heureusement la cure des fièvres , pourvû qu'on ait fait précéder quelques dragmes de poudre de quinquina en substance, pour jeter les premiers fondemens de la guérison: en voicy la préparation. Prenez trois onces de quinquina grossièrement pulverisé, mettez-les cuire doucement dans une livre d'eau de fontaine que vous réduirez à la moitié par l'ébullition ; passez, & répandez sur ce qui restera de la décoction une pareille quantité d'eau que vous cuirez , & que vous repasserez derechef, & réitérerez la même operation jusqu'à trois fois , ou jusqu'à ce que toute l'amertume de l'écorce ait été extraite ; après quoy vous mêlerez ensemble toutes vos colatures , afin d'y ajouter quatre ou cinq onces d'eau épidémique , & autant de sirop d'œillets ; & faites du mélange une teinture dont le malade prendra de quatre en quatre heures hors le tems du paroxysme.

Si l'on a sujet de craindre que le quinquina ne puisse exercer sa vertu fébrifuge à cause que sa piquante amertume augmentera le relâchement du ventre, la diarrhée dont un fébricitant sera affligé; il faudra faire user au malade

lade d'une décoction blanche , ou de vin claret mêlé avec l'eau; & ajouter au quinquina quelque opiat , les préparations de l'opium & de cette écorce tendant pour l'ordinaire au même but; par exemple , à la première dose de quinquina en poudre, ajoutez quatre , huit , douze, ou vingt gouttes de laudanum liquide ; ou depuis un demi grain jusqu'à un grain & demi de laudanum de Londres , & faites la même addition à toutes les doses de la nuit : mais si l'on étoit pressé d'une diarrhée , que des tranchées accompagneroient, il seroit nécessaire d'ajouter depuis quatre jusqu'à douze gouttes de laudanum liquide à toutes les doses pour resserrer le ventre: autrement on préparera le quinquina de la façon qui suit. Prenez écorce du Perou subtilement pulvérisée une once , la confection de fracaſtor autant qu'il en faut pour en faire une masse pilulaire dont on formera des pilules de médiocre grosseur qu'on donnera ensuite, & dont le malade avalera huit ou douze de quatre en quatre heures dans son lit , hors le tems de la maladie ; & à dessein d'éviter les vertiges que l'opium pourroit causer, le malade boira par dessus cha-

que dose un verre de julep décrit auparavant.

Le quinquina ainsi temperé avec l'opiat arrête toujours les flus de ventre accompagnés de tranchées plus vite que ne feroit une dose double de laudanum pris seule , parce que le ferment fébrile ayant été discuté , fondu & précipité dans les intestins par le quinquina , la diarrhée qui se trouve jointe à la fièvre finit d'elle-même, ou n'a besoin pour cesser que d'une très-petite dose d'opium.

Si les poudrons du malade étoient embarrassés , il seroit plus à propos après une bonne saignée , de donner le quinquina accompagné de médicamens ramolissans & incisifs à la manière suivante.

Prenez huile d'amandes douces nouvelle , & syrop d'érysimum deux onces de chaque , quinquina réduit en poudre très-fine une once , sucre cristallin demi-blanc demie once ; mêlez le tout ensemble pour le donner à lécher au malade par cuillerées, & hors le tems du paroxysme , repetant ce remede de quatre en quatre heures , & buvant quatre onces de l'apozême suivant par dessus.

Prenez une livre & demie de décoction pectorale , demie once de teinture de safran tirée avec l'eau thériacale , une once & demie de sirop des cinq racines : mêlez & formez votre apozème à prendre chaud: autrement prenez demie once de quinquina réduit en poudre très-subtile ; une dragme d'ammoniac purifié, demi-dragme de fleurs de Benjoin ; & autant qu'il faut de sirop balsamique pour en composer des pilules de grosseur médiocre qu'on dorera , & dont on fera prendre six de quatre en quatre heures aux intervalles des paroxysmes , & avalant par dessus à chaud quatre onces de l'apozème qui se compose en prenant quinquina grossièrement pilé deux onces; cochenille & safran dans un nouet demi dragme de chaque , baume de Tolut deux dragmes , les ingrediens d'une décoction pectorale ce qu'il en faut pour cuire dans une suffisante quantité d'eau de fontaine qu'on réduira sur le feu à une livre & demie ; ajoutant à sa colature quatre onces d'eau épidémique , deux onces de sirop de baume , autant de sirop d'érysimum , & broüillez.

CHAPITRE XI.

Idée generale des Fièvres.

TOute fièvre est causée par une irritation extraordinaire des particules spiritueuses dans le sang : les indices communs en sont pris de la vitesse du pouls , de la soif , de la mauvaise odeur de la bouche, de la sécheresse de la langue , des couleurs, & des matieres contenuës dans l'urine , plutôt que de la chaleur extérieure qui varie suivant la rarefaction des esprits plus ou moins grande & selon la constitution de l'air environnant.

La fièvre est ou hérique , ou aiguë : la première nommée autrement habituelle est produite par une douce, mais perseverante ardeur contre nature du sang qui se trouve ému par quelque venin caché peu irritant , qui n'excite pas assez les esprits pour leur faire concevoir des efforts capables de le chasser au dehors ou de le détruire , & delà se forme une petite fièvre lente & fixe qu'on appelle gétique , & qui cause enfin une inflammation des poudmons,

du foye , ou de quelque autre viscere selon l'espece du venin morbifique , le mal dégénérant en une sorte de phthisie: on doit rapporter à cette classe les pâles couleurs qui surviennent aux filles en consequence de la suppression de leurs règles : mais ce genre de fièvres appartient aux maladies chroniques dont nous parlerons ailleurs.

La fièvre aiguë est celle qui prend naissance de la violente émotion où les parties spiritueuses & fermentatives des humeurs arrivent promptement au plus haut période de leur furie , & qui a coutume de se dissiper par des crises en des périodes de peu de jours, ou de peu d'heures. Elle est ou sans venin , ou avec venin: celle-là peut-être produite par une trop longue exposition au soleil : par un exercice immodéré , ou par quelque accident extérieur semblable sans aucun appareil venimeux qui ait précédé, ou qui se soit imprimé aux esprits par contagion: par cette cause accidentelle toute la masse du sang est allumée comme par une fièvre qu'un levain empoisonné auroit excitée ; & une lassitude spontanée, un frisson , une ardeur , une sueur affligent successivement toute la machine;

mais le sommeil & le repos dans le lit est l'unique antidote d'une telle fièvre qui se détruit d'elle-même dans l'espace de vingt-quatre heures par le calme où les esprits rentrent , c'est pourquoy les Anciens l'ont nommée diaire , ou d'un jour.

La fièvre aiguë qui naît du venin engendré peu à peu au dedans du corps, ou introduit par une contagion qui dure communément jusqu'à ce que le levain fébrile ait été corrigé ou expulsé , est ou intermittente , ou continuë ; l'intermittente se divise en quotidiennne, en tierce , en quarte &c. simples , & en tierce , ou quarte &c. doubles , qui de même que la fièvre d'un jour se terminent dans l'espace d'un jour peu plus ou peu moins; mais comme ces fièvres procèdent d'un certain venin qui s'est formé interieurement , & dont il reste dans le corps matiere pour le rengendrer ou chaque jour, ou de deux jours l'un, ou de quatre en quatre jours , il se r'excite un combat au bout de ces intervalles , jusqu'à ce qu'un contre-poison spécifique , ou une vigueur extraordinaire d'esprits ait extirpé radicalement ce foyer de chaleur étrangere & de trouble.

La fièvre continuë est ou contenant, ou inflammatoire, ou colliquative & fondante, ou synoque & continuë proprement dite, ou vermineuse.

La contenance est celle qui quoique continuelle s'irrite néanmoins & s'augmente périodiquement tous les jours, ou de deux jours l'un, ou en certains tems, à la maniere des fièvres intermittentes auxquelles elle est comme alliée par sa naissance, dépendant d'un venin plus doux que n'est celui qui produit la synoque; les esprits n'y sont pas non plus si abbatus, qu'ils n'ayent encore la force de rarefier davantage de tems en tems, comme on le remarque à la vigueur du pouls, au haut degré de chaleur, à la rougeur enfoncée de l'urine, & à la quantité de ses didimens, aux aphthes blancs qui surviennent, &c. Ainsi le venin qui l'a produit peut être surmonté non seulement par la vertu du quinquina; mais aussi par la vive agitation des esprits assez dégagés. Cette fièvre est ou simple, quand le redoublement ou le relâche reviennent à une heure réglée du jour, suivant le propre caractère de la maladie; ou mixte & bâtarde, lors que par quelque symptôme en-

flammant ou fondant qui survient avec une véhémence extraordinaire, l'économie des esprits est tellement troublée, & la nature si déréglée, que les paroxysmes périodiques de la maladie ne peuvent se faire connoître que par une irritation, ou une augmentation incertaine des symptomes qui spécifient cette fièvre. La fièvre inflammatoire ne differe pas beaucoup de celle dont nous venons de parler, ayant souvent des redoublemens périodiques : elle est toujours accompagnée d'une inflammation considerable de quelque viscere, ou de quelque membrane d'un organe principal ; on la distingue 1°. en universelle où l'habitude de tout le corps est actuellement enflammée, ou facile à s'enflammer, cette disposition inflammatoire n'étant déterminée en aucun endroit particulier du corps ; & à cet égard on la désigne sous le nom de rougeole, & de pourpre ; sçavoir, lorsque toute la cuticule est également élevée & unie, ou marquée çà & là de taches rouges aplaties, comme des piqures de puces ; ou bien elle est appelée verole, quand la peau même enflammée pousse au dehors des boutons soit séparés les uns

des autres , soit ramassés plusieurs ensemble en divers endroits. C'est une fièvre éresipelateuse , & herpetique quand la peau est affectée d'une tumeur notable qui s'étendant au large l'épaissit & l'ulcere ; ou bien c'est une inflammation qui serpentant sur la peau , représente avant ou après l'ulceration quantité de semences de millet qu'on y auroit semées ; & on la nomme rhumatique , quand elle est jointe à une douleur , à une tumeur & à une inflammation qui se jette tantôt sur un muscle, ou sur un membre, & tantôt sur un autre.

2. En particulière où quelque partie est affligée d'inflammation , & en ce cas , elle est ou soporeuse , si les parties moëlleuses du cerveau, & entr'autres les corps canelés , sont attaqués d'inflammation : ou phrénétique si les méninges , c'est-à-dire , les membranes du cerveau sont enflammées , ou ophthalmique , otalgique , & odontalgique, quand l'inflammation est aux glandes & aux membranes des yeux , des oreilles , & des dents : ou angineuse & esquinance si les glandes du gosier s'enflamment : ou péripneumonique & pleurétique s'il y a inflamma-

tion de la plèvre, & de la propre substance des pōumons: ou colique si l'inflammation attaque soit le ventricule, soit les intestins: on testiculaire, quand l'inflammation s'attache soit à l'un des testicules, soit à tous les deux: ou fièvre d'accouchée, lorsque soit aux mamelles, soit à la matrice l'inflammation se fait remarquer: ou hépatique, lorsque le foye est enflammé: ou urinale quand l'inflammation survient soit aux reins, soit à la vessie urinaire.

La fièvre colliquative semblable encore à la contenant, se fait connoître dans une excrétion surabondante d'humours causé par la dépravation du tissu, soit des glandes soit des membranes ou des levains naturels: & elle est accompagnée ou de vomissemens, ou de diarrhées & de dysenterie, ou de rudes coliques comme de cholera morbus, ou de salivation, ou d'écoulement d'urine excessif, ou de sueurs trop copieuses.

Toutes ces fièvres continuës dont nous venons de parler durent plusieurs jours de suite, & s'irritent en des périodes de tems réglés, ou incertains, s'augmentant de jour en jour jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à leur état,

à moins qu'on ne les arrête en chemin par quelque remède : mais la fièvre continuë proprement dite , & autrement appelée synoque , est toujours égale à elle-même depuis le commencement jusqu'à la fin sans paroxysmes ou irritations & aigrissemens , & sans relâches périodiques de symptomes , participant de quelque malignité qui opprime les esprits , ou du moins qui contre-balance leur force : elle se fait principalement distinguer par un degré doux & uniforme d'une chaleur externe, par un pouls foible & vîte, par des urines déliées , & de couleur de paille comme celles des personnes saines , par une langue arride , brune , pleine de gale , ou d'aphthes noirs , & quelquefois par une langue d'un homme qui se porte bien.

Cette fièvre synoque est tantôt simplement maligne , sçavoir lorsque les esprits , ou les parties qui font la vigueur du corps combattent le venin de la maladie avec des forces pareilles aux siennes , sans succomber , & sans se corrompre; c'est pourquoy il ne paroît point que les humeurs soient sphacelées , & l'on ne voit à la peau ni bubons , ni charbons , ni taches de

pourpre , ni élévations en forme de grains de millet , ni aucun autre indice de venin capable d'étouffer les esprits : il y a toutefois très-souvent des sueurs fondantes & symptomatiques qui sont des indices de malignité; d'autrefois la synoque est pestilentielle, sçavoir lorsque les esprits imbus d'un poison d'éléterre communiqué du dehors , ou produit au dedans sont presque éteints , & les humeurs à demi gangrenées poussent à l'exterieur sur la peau des tumeurs , ou des taches pourprées, de petits boutons comme de la semence de mil , & des marques de rougeole à la poitrine, &c. Enfin la synoque est une vraie peste , quand elle est caractérisée par un accablement furieux causé par la violence du venin qui se fait remarquer par des bubons, par des charbons & par des taches noires.

Nous observerons encore dans la pratique une fièvre vermineuse où il se produit des vers, & qu'on ne peut assigner à aucune classe particulière des fièvres dont nous venons de faire le dénombrement; parce qu'elle se montre indifferemment sous quelque caractère que ce soit de ces fièvres , vû qu'elle

est tantôt hétique , tantôt aiguë , tantôt intermittente, tantôt continuë, ou contenant ; tantôt inflammatoire , mais le plus souvent colliquative ou fondante , & maligne, selon les divers degrez de corruption qui luy auront donné naissance ; & la plûpart de ces vers sont autant d'especes differentes qu'il y a de sortes de matieres qui les produisent: mais sur cela on agite une question pour sçavoir si ces insectes sont engendrés primitivement de ces matieres putrifiées , ou s'ils ne sont qu'y éclore des œufs qu'elles contenoient auparavant , & que d'autres vers y avoient déposés : l'une & l'autre opinion sont également probables; car dans tout cet animal il se peut composer des humeurs semblables à celles qui auront formé des œufs dans un animal d'une autre espece: & quoiqu'il n'y ait dans l'homme que des œufs de vers d'une même nature , les embryons que ces œufs reforment ont si peu de consistante , & sont extensibles & compressibles en tant de divers sens , que les moindres alterations de la matiere qui contribuë à leur nourriture , & à leur accroissement peuvent changer le tissu de leurs

§ 66 *Differens Systêmes sur les Fièvres.*
parties , & les faire paroître sous au-
tant de formes différentes , qui se di-
versifieront encore dans la suite se-
lon les nouvelles qualitez que les suc-
s nourriciers plus ou moins abondans
viendront à contracter.

FIN.



TABLE

DES MATIERES

contenuës dans ce premier
Tome.

A

ABBATEMENT des forces hors le tems
des accès, est un signe dangereux dans
les fièvres intermittentes. *Page* 275

Abscés critique se connoît par le cours des
humeurs, par les douleurs & leur situa-
tion, & par l'espece de la maladie. 56

Quels sont les abscés dangereux, & les abs-
cés salutaires. 57

Abscés de la plèvre ne peut pas se vider par
les poumons lorsqu'ils ne sont point atta-
chez à cette membrane. 140

Abscés des parties internes, indiquez par des
vomissemens. 151

Abscés du rein gauche qui produisoit des
urines laiteuses & purulentes. 123. 124

Absorbans ou précipitans, sont préférables
aux rafraichissans pour la dépuration des
humeurs dans le chaud d'une fièvre. 237

Accès des intermittentes viennent ou tous les
jours, ou de deux jours l'un, ou le troisié-
me jour, ou le quatriéme. 197

Accès d'une fièvre régulière dure douze heures.	201
Durée de l'accès d'une fièvre quarte.	202
Different description de l'un & de l'autre de ces accès.	202. 203. &c.
Accès qui ont des retours égaux & semblables font des fièvres réglées.	202
<i>Accroissement</i> des maladies dépend du développement des principes de la fermentation.	51
<i>Acides</i> calment moins bien que ne font les absorbans, les grandes fermentations qui dépendent selon les acres trop exaltés.	241.
	242.
Acides contraires aux fièvres quartes.	286
Acides sont opposés aux acres, & se corrigent mutuellement.	284.
<i>Acreté</i> des humeurs persévère avec la maladie jusqu'à la coction.	35
<i>Adoucissement</i> des humeurs par la fermentation, est ce qu'on appelle coction.	35. 36
<i>Affections</i> soporeuses sont mauvaises dans l'état de la maladie.	171
<i>Age</i> des malades doit être observé pour le pronostic.	160
<i>Agitation</i> des humeurs qui fait l'orgasme dans les maladies aiguës.	43
<i>Alimens</i> contiennent des sels volatils enveloppez dans des aigres.	26
<i>Alteration</i> des organes de la respiration, marquée par la situation contraire.	86. 87
<i>Amertume</i> de bouche vient de deux causes.	182. 183.
<i>Analyse</i> & expériences prouvent que le levain de l'estomac contient des alkalis, des souphres, &c.	14. & 15.
<i>Anciens</i> ont mal caractérisé la fièvre.	193
<i>Animaux</i> contiennent quantité de sels acides	

DES MATIERES. 569

- & alkalis volatils. 14. & 15
- Appetit* éteint dans les malades est un mauvais signe. 164
- Appetits* extravagans. 165. 166
- Application* des effets de la fermentation à ce qui se passe dans notre corps. 13
- Astrologie* inutile pour expliquer les causes des crises. 61
- Augmentation* des fermentations de l'estomac par l'abondance , ou par l'activité du levain. 22
- Augmentation* de la fermentation du sang par les désordres du chyle , de l'air , ou des parties qui servent à la séparation des humeurs. 23
- Automne* a plus de fièvres quartenes que les autres saisons , & elles y sont plus difficiles à traiter. 162
- L'automne & l'hiver sont des saisons qui rendent les fièvres tierces & les autres intermittentes plus opiniâtres. 222
- Aversion* pour les choses liquides fait craindre l'hydrophobie. 165
- Avertissement* sur les observations ajoutées à la théorie. 306
- Dans cette addition on a choisi pour exemples quelques maladies dont les accidens ont paru plus grands & plus rares. 306. 307
- Avertissement* sur les systèmes de différens Auteurs touchant les causes prochaines de la fièvre, lesquels on a joints à celui de M. Sauvry , pour suppléer à ce qui pouvoit manquer à sa théorie & à sa pratique sur les fièvres. 330
- Connoissances requises pour se conduire dans la pratique de ces maladies par la seule spéculation. 331

- B** A I L L O U a observé une variation dans
le pouls des femmes grosses. 192
- Le même Auteur ordonne mal à propos de
saigner avant la purgation en toutes sortes
de fièvres. 240
- Beaucoup* de différentes especes de maladies
sont appellées du nom de fièvres. 189
- Bernoulli* explique la fermentation par le
développement du ressort de l'air renfermé
dans les mixtes qui fermentent. 20
- Bile* produit quelquefois des maladies chro-
niques. 100
- Bile* se mêlant avec une sérosité acide, rend
les urines noires. 118
- Blancheur* de la langue vers son milieu, mon-
tre que la fièvre est moindre, & que l'â-
creté de la salive est diminuée. 94
- Borelli* avoüe que l'air entre dans la masse du
sang; & il prétend que cette humeur en
reçoit un mouvement de pendule. 19

C

- C** A L O M B L A N O S de Turquet. 300
- Caractères*, cause & prognostic de la
double quarte. 302
- Sa Cure & le remede qui y convient. 303
- Caractères*, cause, prognostic & cure de la
triple & quarte. 304
- Caractères* de la double tierce, ses causes ex-
terieures qui produisent une abondance de
sérositez par lesquelles les fermentations
naturelles sont affoiblies. 252
- Caractères* de la fièvre tierce exquise ou ré-
guliere, en quoy elle differe de la tierce
bâtarde. 253

DES MATIERES. 571

Ses causes externes & leur explication. 211.

212.

Cause du frisson qu'on ressent vers le bas du dos. 212. 213

Passage du pouls petit au pouls élevé. 213.

214

Cause de la douleur de tête & de la difficulté de respirer, & de la soif des malades.

214. 215

Pourquoy une partie de la matiere hétérogène s'en va par les sueurs, & le reste rentre dans le sang. 215

Raison de la durée des accès de cette fièvre. 216

Réponse à une objection. 219. 220

Caractères de la quarte, 267. de la quarte bâtarde, 296. de la double & de la triple quarte, leurs causes, leur prognostic, & leur cure. 297. 298. 299. &c.

Caractères de la quotidienne. 257. 258

Cataplasme, emplâtre, liniment dont on use dans la douleur d'estomac, & durant le frisson des intermittentes. 244. 245.

Causes des maladies étant connues servent au prognostic. 185. 186

Causes des mouvemens critiques. 63

On y regarde plus de regularité dans les pays chauds. 65

Causes du froid qui dure peu dans les tierces, & du grand chaud dans les mêmes maladies où le pouls est égal. 207

Causes du long froid & de la petite chaleur des fièvres quartes, où il y a inégalité de pouls. 207. 208

Causes ordinaires des maladies croniques. 133

Causes qui empêchent de se coucher sur le côté droit, ou sur le côté gauche. 888

- Ce se* défend de saigner après les quatre premiers jours de la maladie. 40
- Cephalalgie* sans relâche dans les maladies aiguës prognostique un embarras dangereux dans la tête. 179
- Cessation* subite d'une intermittente menace de retour. 225
- Changemens* prompts de peur, de colere, ou d'autres passions sont des moyens dangereux de guérir la fièvre. 294
- Chile* comment il se forme & devient sang. 21
- Chile* crud & un peu acide devient vraisemblablement cause de la fièvre tierce. 205. 206
- Chile* grossier & salé produit la quarte en se mêlant au sang aigre & tartareux. 208. &c.
- Coction* à empêcher dans plusieurs cas. 45. & 47
- Coctions* au commencement des maladies. 48
- Coctions* des alimens sont très-differentes de celle des humeurs. 34. & 35
- Coctions* ont des signes dans les excréments. 35
- Hippocrate explique la question par le mélange, la temperature & l'adoucissement, ce qui revient à la fermentation. 35. 36
- Galien a recours à la chaleur, & veut qu'il y ait une espece de combat pour faire la coction. 37
- Fernel prétend qu'il se fait quelque séparation dans la coction. 38
- Sentiment d'Avicene sur la coction, & celui de l'Auteur sur le même sujet. 41. 42
- Coctions* se trouvent quelquefois au commencement des maladies. 48
- Pour les empêcher quand elles ne sont pas avantageuses, on diminuë les fermentations. 47
- L'on ne doit point attendre la coction dans les.

DES MATIERES. 573

- maladies extrêmement aiguës. 41. 42. 43
- La *coction* est pleine d'incertitude dans les maladies croniques, 45. & dans les aiguës. 68
- Les maladies malignes ne reçoivent point de *coction*. 46
- Combat* entre la nature & la maladie. 37
- Commencemens* des fièvres intermittentes demandent qu'on vuide les premieres voyes pour rendre l'operation des specifiques qu'on employe ensuite, plus infallible & plus aisée. 324
- Commencemens* des maladies ont d'ordinaire des accidens fort legers. 31. Les humeurs sont sãs aucune *coction* dans ce tems-là. 32
- Commencement*, augmentation, consistance, déclin sont les quatre tems dans lesquels ont partage communément les maladies. 31
- Conformité* de la pratique de l'Auteur avec celle d'Hippocrate & de Galien dans les fièvres quartes. 288. 289
- Conformité* des maladies avec l'âge, le naturel du malade, la saison, &c. les rend moins dangereuses suivant la remarque d'Hippocrate, 160. Exception de cette regle. 161. 162
- Consistance*, ou état des maladies suit leur augmentation. 31. 32. 33
- Convulsions* & mouvemens convulsifs dans les maladies aiguës. 174. 175
- Convulsions* qui suivent les délires sont plus à craindre. 174
- Cordiaux* conviennent après les vomitifs. 263. 264.
- Coucher* sur le dos avec les jambes courbées & pliées est mauvais. 84
- Coucher* sur le ventre, marque un délire ou des douleurs dans l'abdomen. 85

- Couleur* de la peau , 96. 97. Ses changemens de couleur. 99. Sa chaleur. 98
- Couleur rouge de la face avec sueur , prouve que la tête s'engage. 97
- Cours* de ventre accompagnés d'hémorragies sont de mauvais augure. 160
- Crachats* des pleuretiques ne viennent point des parties enflammées. 50. & 51
- Crachats blancs , legers & de médiocre consistance rejettez sans douleur sont bons: autres supprimez dans les pleuresies sont mauvais , aussi bien que les crachats secs. 137
- Crachats sanguinolens, symptomatique, cruds & qui ne diminuent point la maladie de même que ceux qui changent de couleur, & de liquidité sont dangereux , 138 Crachats purulens 140. Crachats porracées. 142
- Crachats qui finissent les douleurs de tête, 142. 143. Crachement de sang est différent selon les endroits d'où il procède. 141
- Crise* est un changement soudain. 25. Elle arrive plutôt dans l'état des maladies. 64. & plus souvent dans les pays chauds que dans les pays froids. 65
- Crise par le vomissement & par les diarrhées, 55. Par les urines, par les sueurs , par l'hémorragie , par les mois, par les hémorroïdes , ou par les absces. 55. 56
- Crises souvent mal fondées sur l'apparence de l'urine ; quatre exemples qui le prouvent. 68. 69. 70
- Crises salutaires ou pernicieuses, parfaites ou imparfaites. 52
- Crises symptomatiques. 53. 54
- Crise annoncée par la violence des symptômes. 54
- Crises des crises suivant les Anciens. 59

DES MATIERES. 575

- Refutation de leur systême. 61. 62
 Cause veritable des crises, 63. Il est inutile
 d'attendre les crises, 66. A quoy l'on doit
 réduire les crises. 71. 72
 Crudité, ses signes. 35
 Cure des maladies accompagnées d'amas &
 d'obstructions. 45
 Cure doit varier selon les differens specifi-
 ques des maladies. 194
 Cure prompt d'une double tierce. 322. 323
 Cure tentée avec succès sur une fièvre quarte
 par le moyen de deux émétiques differens
 donnez avant deux accès consécutifs. 325

D

- D**ECLIN ou fin des maladies est le tems
 de la diminution des accidens. 32
Décoction de quinquina dans l'eau avec le sel
 de tartre pour donner hors le tems des ac-
 cès des maladies intermittentes. 265
Définition de la fièvre quotidienne. 256. 257.
 Caracteres de cette maladie, où le chaud
 & le froid se font sentir confusément, 258.
 Ses causes exterieures qui sont les saisons
 pluvieuses, les fruits humides, & l'oïveté,
 259. La maniere dont elles agissent, 260.
 Le prognostic de cette fièvre est triste, 261.
 Sa cure, 262. Composition d'une ptisane
 & d'un vomitif qui y conviennent à l'en-
 trée de l'accès, comme les précipitans du-
 rant le paroxysme, & la purgation sur la
 fin, 262. 263. Formule d'un purgatif pour
 un second accès. 265
Définition de la quarte, ses caracteres, ses
 causes, & leur explication. 258. 269. Son
 prognostic, sa cure, 278. 280 281. &c.

Définition de la tierce , ses caracteres , ses causes , &c.	209. 210
Définitions des fièvres intermittentes en general.	199. 200
Définitions diverses qu'on a faites de la fièvre.	189
On ne lui peut assigner aucune cause generale & unique.	190
Les accidents ordinaires à la fièvre, comme le frisson, la chaleur, la soif ne s'y rencontrent pas toujours & paroissent quelquefois où il n'y a point de fièvre.	190. 191
Le pouls fréquent n'est point un signe certain, plus que le pouls inégal , 191. 192. & il y a des fièvres sans chaleur , où les malades ressentent à la place du chaud quelques douleurs.	193
Refutation de toutes ces vagues définitions.	190
Dégoût , est un mauvais signe.	163
Déjections de bonne consistance.	156
Déjections fœtides , vertes, noires, sînceres, visqueuses , bilieuses, aqueuses, sanglantes, rougeâtres. &c.	156. 157. 158. &c.
Délire est toujours avec danger.	167
Du délire avec assoupissement.	168
Du délire dans les personnes affoiblies.	169
Délire hypocondriaque.	170
Délire marqué par les divers mouvemens du malade.	87
Délire qui cesse.	197. 169
Description d'une face très-éloignée du naturel.	89
Destinée des maladies dépend beaucoup de la cause de leur maladie, 185. Les causes qui ont quelque chose de caché & de malin , comme l'air contagieux, les poisons , font	faire

DES MATIERES. 577

- faire un prognostic plus fâcheux , les maladies qu'elles produisent en étant plus difficiles à guérir. 187
- Diaphragme* enflammé est rarement cause de paraphrénésie. 169. 170
- Diarrhée* ou flux de ventre critique joint à un dégoût, marque alteration des sucs. 163
- Diarrhée* critique , qui finit ordinairement les fièvres tierces. 124
- Difference* des fièvres essentielles, & des symptomatiques. 195. 196
- Difference* qu'on remarque entre les continuës , les intermittentes & les malignes. 196. 197
- Division* des intermittentes. 199. 200
- Difference* qui se trouve entre la tierce & la quarte. 201. 202
- Difference* qu'on remarque entre une quarte bâtarde & une legitime. 296
- Difference* qu'on voit entre la fermentation & l'effervescence. 3
- Difficulté* de respirer à craindre, sur tout dans les Rousseaux. 106
- Dissipation* des heterogénéitez dépend de la force de la fermentation. 220
- Dissipation* des parties volatiles qui suit les fermentations. 6. & 7
- Dissolution* apparente ou fausse. 8
- Dissolution* vraie des principes d'un mixte. 7. & 8
- Double* quotidienne n'a pas ordinairement ses retours reglez. 267
- Douleur* , symptome ordinaire des sensations dépravées. 178
- Douleurs* des parties interieures dans les fièvres aiguës. 178. & 179
- Douleurs* qui rentre du dehors au dedans est

- toujours mauvaise, de même que la douleur externe qui s'évanoüit. 179. 180
 Douleurs de poitrine, douleurs, avec cris, douleurs de tête, 179. Douleurs qui changent, & celles qui cessent tout d'un coup ; douleurs enfin qui ne marquent pas toujours le lieu du mal. 180
 Douleurs vers le nombril avec palpitation aux hypocondres, marquent aliénation d'esprit, 105. Douleurs du ventre, des hypocondres, de l'hypogastre, des lombes, & des reins. 104. 105

E

- E**A u fébrifuge de l'Abbé Lucé. 309
Effervescence altere peu les corps. 3
 Effet de quelques gouttes de térébentine données dans une maladie. 124
 Effet d'un purgatif donné proche le tems des regles, 314. Traitement qui fut suivi, 317
 Réparation que les narcotiques employez avec les cardiaques firent du désordre qui en étoit survenu. 319
 Elodes, fièvres où l'on suë continuellement. 130
 Emetiques doit précéder les potions sudorifiques dans les intermittentes. 281. 288
 Emétiques differens. 234
 Emplâtre pour la douleur d'estomac. 244
 Erreur de la plûpart des Auteurs. 190
 Etat de consistance & de vigueur suit l'augmentation des maladies. 31. 32
 Eternuement & ses différentes significations. 176
 Evacuations critiques. 54
 Evacuations critiques qui ne répondent pas à

- la maladie. 158
- Evacuations qui soulagent le malade sont de bon augure ; les bilieuses sont bonnes ou mauvaises , selon les diverses circonstances. 156
- Les petites évacuations marquent une foible expulsion des matieres vicieuses. 158
- Exaltation* des principes qui suit la fermentation. 5. & 6
- Examen* des hypocondres. 101
- Exception* d'une regle d'Hippocrate. 162
- Restriction d'une autre regle du même Auteur. 154
- Excrémens* differens servent au prognostic. 112. 113. 114
- Regles generales sur ce sujet , 115. 116. Excrémens du ventre de bonne consistance. 155
- Exemples* des causes malignes & cachées. 190
- 191
- Exemples qui montrent qu'un seul symptome ne peut point caracteriser la fièvre. 190
- Exemples qu'on apporte de dissolutions vrayes , & de dissolutions apparentes dans le bois qui brule , dans le sel ou le sucre que l'eau fait fondre. 7. & 8
- Explication* de l'action des causes externes sur les humeurs pour produire les accidens qui accompagnent la tierce bâtarde , 246
- Semblable explication pour la quotidienne 259. & 260. Autre pareille explication pour la quarte , 269. & pour la double quarte , 302. de même que pour la triple quarte. 304. 305
- Explication de l'orgasme dans les maladies aiguës. 42. 43
- Explication de quelques phénomènes touchant les fièvres intermittentes, 202. 203
204. B b ij

- Explication des symptomes de la tierce réguliere par ses causes exterieures. 211
 Explication d'un prognostic tiré de la surdité qui survient dans les maladies. 181
 Explication sur les accidens de la double tierce par ses causes exterieures. 252
Exposition d'une fièvre tierce maligne ; 307
 Mauvais traitemens qu'on y fit , 309. raison des tristes suites qu'il eut. 310. 311

F

- F**A C E , donne plusieurs choses à conjecturer suivant ses divers états. 89
 Fermentation est un mouvement & un dérangement des principes de la matiere qui fermentent. 1
 Elle a pour cause la matiere subtile qui fait l'action des ressorts du débandement d'esquels certains Physiciens font dépendre cette émotion. 2
 Elle produit un grand changement dans le mixte en quoi elle differe de l'effervescence, 3. Elle est plus ordinaire dans les matieres dont les parties sont plus mobiles, plus diverses, & moins serrées entr'elles, 4. Elle exalte les principes , meurit les fruits & les pourrit quand elle dure trop , &c. 6
 Fermentations excitée en nos corps, 13. Opinion de quelques Medecins, sur ce sujet, & leur réfutation, 13. 14. Fermentations dans le ventricule , dans le sang , 14. 15. 16. Objection & réponse , 17. 18. Fermentation du sang, ses remedes , 27. 28. Fermentation des alimens & des humeurs fait la coction. 31. 32
 Fermentation troublée tôt ou tard dans les

DES MATIERES. 581

- humeurs par les fièvres, 199. Elle s'excite plutôt dâs la tierce que dans la quarte. 208
- Fièvre** en general, 189. Ses differences, 195.
- Fièvres intermittentes en general, 199. Fièvres réglées , desordonnées, 200. 201.
- Fièvre tierce exquise, 209. 210. Tierce bâtarde , 245. Fièvre double tierce, 251
- Fièvre quotidienne , 256. Fièvre quarte, 268. Double & triple quarte. 302. 303
- Fièvre intrante, où un accès n'est pas encore fini , que l'autre recommence, 253. Cause & prognostic de cette fièvre qui laisse quelquefois des embarras en differens endroits du corps. 253. 254. Diète exacte, décoction de gayac & autres fébrifuges recommandez ici. 254. 255
- Fièvres bâtardes plus longues & plus perilleuses que les légitimes. 248. 249
- Fièvres intermittentes peu dangereuses quand les malades se portent bien hors le tems des accès, *ibidem*. Fièvres intermittentes confuses ou composées, continuës avec redoublement ou sans redoublement, simples ou composées. 197. 198
- Fièvres qui suivent les grandes blessures , ou des absces internes , ou le mouvement déréglé des humeurs & des levains qui s'y mêlent. 195
- Fièvres symptomatiques naissant du désordre des parties solides, & fièvres essentielles qui dépendent de l'alteration des liqueurs. 196
- Fièvres malignes avec déjection, frisson, soif; & fièvres benignes , qui ne sont point accompagnées de tels symptômes. 198
- Fièvres tres-rares , comme les quintes , les sextes , les hebdomadaires se reduisent à la fièvre quarte. 304. 305

- Fébrifuges* ne doivent point être donnez avant les purgatifs, 281. Ils conviennent seulement dans les jours d'intermission, 243. 244. *Fébrifuges* décrit par Morton, 256. *Fébrifuges* de divers Auteurs. 295
- Fluctuation* d'eaux dans le ventre signifie hydropisie. 103
- Flux* de ventre de diverses matieres guérit diverses maladies ; il est dangereux dans la phthisie. 153. 154
- Flux* hémorroïdal soulage dans la fièvre quarte. 277
- Foiblesse* du malade, signe ordinaire de malignité. 175
- Formule* d'un émétique purgatif joint à un sudorifique pour les fièvres doubles tierces. 255
- Fracaſtor* établit mal les crises. 66
- Frifſon* avec ſueur & ſans ſueur. 132
- Frifſon* & chaleur qui ſe ſuccedent l'un à l'autre. 98
- Frifſons* dans les fièvres continuës. 175
- Frifſons* dans les maladies longues, marquent abſcès de quelque partie intérieure, & ceux qui ne ſont pas ſuivis de chaleur temoignent que la fermentation eſt peu vigoureuſe. 175. 176
- Froid & chaud*, engourdiſſement, frifſons ſont des accidens à craindre ſelon les circonſtances ; froid qui diminue les fermentations de nos humeurs. 184

G

GALIEN permettoit quelquefois de manger durant l'accès à cauſe des ſyncopes, 227. Il faiſoit vomir avant que de don-

- ner la theriaque. 288
- Gouts* dépravez & extravagans dans les maladies croniques. 163. 164
- Goûts dépravez indiquent souvent les reme-
des. 266
- Goûts & odorat dépravez marquent sépara-
tion d'humeur corrompuë dans les orga-
nes de ces sensations. 182
- Graef* & *Sylvius* se contredisent dans les expe-
riences par lesquelles ils prétendent prouver
des obstructions aux canaux pancréatiques
dans les fièvres intermittentes. 216. 217
- Grand* fébrifuge pour les intermittentes 289
- Grands changemens de maniere de vivre ne
sont point à tenter pour la guérison des
fièvres. 294
- Guérison* de la tierce exquise, 226. De la fié-
vre tierce bâtarde, 249. De la double tier-
ce, 254. De la quotidienne, 262. De la
quarte, 280. 281. &c. De la double
quarte & de la triple quarte. 303

H

- H**ÉMORRAGIE critique. 55
- Hildanus* a observé des sueurs critiques
qui finissoient des maladies. 134
- Histoire* d'une tierce bâtarde, 320. Traite-
ment à cette maladie. 321
- Histoire* d'une tierce legitime, 313. Traite-
ment fait au commencement de cette ma-
ladie, 314. Explication des symptomes, 318
- Conséquence qu'on en doit tirer. 319
- Hoquet* dans le vomissement est dangereux
quand il persiste. 147
- Hypocondres* durs & tendus font soupçonner
quelque squire dans les visceres, comme

au foye , à la rate , au pancreas.	102
Les hypocondres élevez, douloureux & brulans avec une voix aigre , désignent une inflammation interne.	102. 103
Qualité des hypocondres qui sont dans une bonne constitution.	101. 102
<i>Hypocondriaques</i> , ainsi que les femmes hysteriques ont souvent le pouls interminant.	81
<i>Hypogastre</i> douloureux avec tension & sans tension.	103
Hypogastre élevé & tendu est un symptome ordinaire des maladies de la vessie ou de l'uterus.	103. 104

J

J AUNISSE sans dureté du foye , est de bon augure dans les maladies aiguës quand elle ne paroît point d'abord.	99. 100
Elle fait quelquefois les coliques , & elle est produite par un regorgement de bile.	100. 101
<i>Ictericie</i> noire , finissant la fièvre à laquelle elle survient.	278
<i>Imaginations</i> de quelques Médecins touchant les fermentations de nôtre corps.	13. & 14
<i>Incertitude</i> des signes de coction dans les maladies croniques , 45. & dans les maladies sujettes aux crises.	66. 67. 68
<i>Incontinence</i> d'urine.	129
<i>Inconveniens</i> de la dureté du ventre.	154
<i>Indications</i> curatives des désordres des fermentations.	24. 25.
De la fièvre tierce exquise.	209
De la tierce bâtarde.	246
De la double tierce.	251
De la quotidienne.	257

DES MATIERES. 585

- De la quarte. 267. 274
 De la double quarte & de la triple quarte. 302. 305
 Indications pour la saignée , aux fièvres intermittentes. 239
 Indications pour les purgatifs & pour les sudorifiques dans ces mêmes fièvres , avec la préparation de ces remèdes. 243
Indispositions qui obligent les malades de dormir sur le ventre. 85. 86
 De celles qui les font demeurer dans leur séant & la tête levée sans pouvoir se coucher sur le dos , ni sur les côtez. 86. 87
Influence des astres cause extérieure des crises dans les maladies croniques, suivant les Anciens. 59. 60
Intermittentes qui deviennent déréglées ne durent pas. 276
Intermittentes qui se produisent en automne sont suivies de cachexie , & de mélancolie. 267
Jours critiques rapportez par Hippocrate. 52
Jours indicatifs. 52. 53

L

L ADRES ou lepreux , vérolez & scorbutiques ont des inégalitez sous la langue. 95
 La *Langue* étant bien examinée sert de fondement à plusieurs conjectures , sur les états des malades. 93. 94
 Langue tremblante, noire, rude , sèche est de mauvais augure : Langue marquée en son milieu d'une ligne blanche signifie diminution de fièvre. La froide dénote extinction d'esprits. L'inégale par dessous aux lèdres , ou lépreux; & en differens endroits

586 TABLE

chez d'autres malades.	94. 95
Langue attaquée de chancres, de scissures, d'ulceres.	96
<i>Lavemens</i> donnez avant l'accès des intermit- tentes guérissent assez souvent.	282
Formule de ces lavemens.	283
Levain de l'estomac est âcre, salin & volatil; il varie quelquefois.	26
Ce levain est dépravé quand la fermentation du sang est déreglée.	260
Levains inutiles en certains cas.	14
<i>Lienterie</i> est toujours un mauvais symptôme.	156. 157
<i>Lombes</i> douloureux prognostiquent quelque- fois des grandes maladies, comme gra- vier dans les reins, rhumatismes, inflam- mation des parties contenues.	104

M

M ALADIES aiguës, courtes, croni- ques.	33
L'on ne peut limiter leurs différentes durées.	34
Maladies aiguës & croniques different en- tr'elles.	71
Maladies aiguës soumise à la lune suivant les Anciens.	60
Maladies qui sont conformes à la nature, à l'âge, à l'habitude, à la saison, au païs ont moins de danger.	160
Restriction de cette regle.	161
<i>Maniere</i> de se coucher des malades montre souvent leurs différentes affections.	88
<i>Matiere</i> fébrifique contenue d'abord dans les premieres voyes.	206
<i>Medecin</i> doit observer plusieurs choses.	74.
	75. 76

DES MATIERES. 587

<i>Médicamens</i> absorbans & précipitans à donner après l'évacuation des premières voyes dans les fièvres intermittentes.	237
<i>Médicamens</i> pour la double tierce.	254
<i>Médicamens</i> qu'on doit donner au commencement de l'accès.	163
<i>Mélange</i> de quelque matière fermentative est nécessairement la cause des fièvres intermittentes.	203. 204
<i>Métaux</i> ne fermentent point dans les dissolutions ordinaires de Chymie.	5
<i>Misere</i> , ou passion iliaque.	148
<i>Mæbius</i> , son opinion sur le ferment stomacal.	26
<i>Mois</i> critiques.	56
<i>Mousse</i> de la peau.	99
<i>Morion</i> , en quoy il s'est trompé sur le retour des fièvres.	218
<i>Mout</i> de vin distillé ne rend qu'une huile grossière.	5
<i>Mouvement</i> ondoyant dans le sang.	19
<i>Mutation</i> de douleurs.	179

N

N ARCOTIQUES donnez avant les accès des intermittentes.	236
<i>Narines</i> & bouche fort ouvertes en dormant, marquent difficulté de respiration.	92
<i>Nature</i> a besoin de nôtre secours, quand elle n'agit pas, ou qu'elle fait des efforts impuissans : elle ne doit point être détournée lors qu'elle fait une évacuation.	71. 72
<i>Nature</i> de la fermentation en general. 1. & 2	
<i>Nature</i> des fièvres.	189
<i>Nature</i> des maladies à considérer pour le pronostic.	160

O:

- O**BJECTIONS diverses , contre la fermentation du sang & réponse à ces objections. 17. 18. 19. 20
- O**bservations fausses sur les crises. 57
- O**bservation d'*Hercules à Saxoniam* sur une fièvre. 74. 75
- O**bservations sur la peau. 96
- Sur les sueurs. 135. 136
- Sur les urines. 115. 116
- Sur les douleurs de tête. 142
- Sur la voix. 110. 111
- Sur les vomissemens. 151
- Sur la tierce d'*Emuller*. 193
- Sur la quotidienne. 258
- O**bstuctions des conduits lateraux du canal pancreatiques , n'est pas la cause des fièvres intermittentes. 216. 217
- O**bstuctions dans les fièvres quartes font varier les indications. 287. 288
- O**bstuctions du sang dans les vaisseaux , sur tout dans ceux du poumon , font que les malades respirent plus souvent dans le frisson , que dans l'ardeur de la fièvre. 214
- O**dorats dépravez sont des symptômes de mauvais augure. 177
- O**ufs couvez, leur odeur dans les rots. 25
- O**piates de quinquina mêlez aux aperitifs, dās les fièvres périodiques, & pour prévenir les embarras des parties internes. 266. 291
- O**pinion de Sylvius sur la fièvre. 191
- O**rgasmes des maladies & pensées d'*Hippocrate* sur ce sujet pour la pratique. 43. 44

P

PARAPHRENESIE, ne vient point toujours de l'inflammation du diaphragme. 170

Parfait & imparfait sont des noms équivoques. 21

Hippocrate dit que passer les bornes de la nature est mauvais. 166

Peau marquée de diverses taches signifie ordinairement malignité. 96

Peau rouge aux joues est un signe d'ulcere d'inflammation des poudrons : Peau brûlante ou froide, marque trop d'ardeur ou de foiblesse. 97

Peau chaude ou froide successivement denote convulsion : Peau sèche inégale & craquelée que l'on voit ordinairement aux phthiques. 98. 99

Peau molle montre la diminution de son ressort : celle qui est pâle ou plombée témoigne coagulation du sang, enfin celle qui change souvent de couleur désigne quelques mouvemens convulsifs, & autres mauvais signes. 99. 100.

Pesanteur du corps avec foiblesse des membres fait soupçonner de la malignité. 175

Phœnomènes à expliquer sur les fièvres intermittentes. 202. 203

Phrénésie ne vient pas toujours de l'inflammation des meninges. 169

Phtisie précédée par de crachemens de pus, ensuite de crachemens de sang. 140

Pilules de tartre de Quercetan contre les obstructions dans les fièvres quartes. 287

Plusieurs maladies se distinguent par les coctions différentes, 32. Par le nombre des

jours.	33
<i>Potion</i> anodine sudorifique.	238
<i>Potion</i> émétique.	234. 255
<i>Potion</i> purgative.	235
<i>Pouls</i> en general , 73. Conseil de Riolan sur l'examen du pouls interrompu.	74
<i>Pouls</i> fort , pouls grand.	75
<i>Pouls</i> dur 76. <i>Pouls</i> mol 78. <i>Pouls</i> vite , 79. <i>Pouls</i> inégal.	80
<i>Pouls</i> intermittens , entrecoupez & défail-lans.	82
<i>Pouls</i> des femmes grosses.	192
<i>Pourquoy</i> le pouls est égal dans la tierce , & inégal dans la quarte.	203
<i>Précaution</i> à prendre sur la pratique de Sy-ham, & de Sylvius dans les intermittentes.	236
<i>Précipitans</i> ne doivent être donnez qu'après qu'on a vuide les premieres voyes.	237
<i>Précipitations</i> vraye & fausse , en quoy elles consistent : exemples tirez du vin , du lait & des métaux dissouts.	7. 8. 9. 10
<i>Préparation</i> arsenicale convient rarement à prendre interieurement dans la cure des fièvres.	295
<i>Préparation</i> de Mars , de Mercure , d'Anti-moine , pour exciter les fermentations naturelles affoiblies.	29
<i>Preuves</i> de la fermentation qui se fait dans le ventricule. 14. & dans la masse du sang.	16
<i>Preuves</i> de nôtre explication des fièvres.	218
	219
<i>Privation</i> de douleur dans les parties sensi-bles attaquées d'inflammation , marque aliénation d'esprit.	179. 180
<i>Privation</i> de soif est mauvaise dans les ma-ladies aiguës.	164

DES MATIERES. 591

Privation de vûë & d'oüie dans la vigueur
d'une maladie aiguë est très-dangereuse.

180. 181

Prognostic fondé sur la durée de la maladie,
& sur la maniere dont le malade s'est gou-
verné.

187. 188

Prognostic qu'on peut tirer des fermenta-
tions.

73. 74. &c.

Prognostic de la tierce exquise.

221

De la double tierce.

253

De la tierce bâtarde.

245. 246

De la quotidienne.

261

De la fièvre quarte.

273

Ptisanne dans la quarte.

280. 281

Dans la quotidienne.

262

Dans la tierce bâtarde.

250

Dans la tierce exquise.

232

Ptisanne pour la boisson ordinaire dans les
fièvres intermittentes.

244

Ptisanne rafraichissante.

241

Purgatif à donner sur la fin des accès dans
les intermittentes.

287

Purgatifs peuvent convenir sur la fin d'une
fièvre quotidienne.

263

Purgatifs nuisent quelquefois dans le cōmen-
cement des maladies aiguës, & pourquoi,
52. Tems où l'on doit donner les purgatifs
dans les intermittentes.

233. 242. 243

Pus des absces interieurs passe quelquefois
dans la masse du sang.

124

Pythagore a imposé aux Anciens sur les cri-
ses par ses nombres.

58

Q

QUALITE' des excremens de gens sains
& de gens malades.

155

Quinquina est le grand fébrifuge, on le doit

donner dans les jours d'intermission , en
teinture ou en infusion , 244. En décoc-
tion , 265. En substance , en opiate, 290.
291. Dans du vin. 251

R

R ECUEIL de signes pour indiquer la cure
des maladies. 70. 72

Régime des malades dans les fièvres inter-
mittentes. 226

Dans la tierce bâtarde, 250. Dans la double
tierce. 254

Dans la quotidienne , 262. Dans la quarte ,
278. 279

Regles generales sur les évacuations. 113

Remarques sur les crises, & les conséquences
qu'il en faut tirer pour la pratique , 66.
67. 68. &c.

Remarque sur les yeux & sur le reste de la
face , &c. 89. 90. 91

Remedes appliquez exterieurement dans les
fièvres intermittentes. 283

Respiration fait connoître l'évenement futur
des maladies. 106

Respiration difficile , rare , grande, fréquen-
te , petite , entrecoupée, 107. 108

Froide accompagnée de râlement. Une
telle respiration ne montre pas un danger
si prochain dans les maladies croniques.

109. 110

Rêves des choses ordinaires & qui convien-
nent au temperament sont bons. 178

S

S A I G N E' E à éviter dans le chaud de la
fièvre. 240

DES MATIERES. 593

- Saignée doit être rare dans la quarte. 285
- Saignée inutile , selon Fernel & d'autres Auteurs, pour la séparation des humeurs corrompus quand on saigne après le commencement de la maladie. 39. 40
- Saignement du nez, mauvais dans la quarte. 277
- Saison de la maladie doit être observée. 160
- Sang fermente continuellement. 16. 17
- Scorbutiques , ont des inégalitez vers le milieu, au dessous & au bout de la langue. 95
- Scorbutiques , hypocondriaques , épileptiques se guérissent souvent par la fièvre quarte. 274
- Sectateurs de Galien ont erré sur les signes des coctions. 37. 38
- Sensations blessées. 180. 181
- Sentiment des Anciens touchant la coction ; Sentimens d'Hippocrate & de Galien , 35 36. 37. Touchant les crises. 59
- Signes critiques du vomissement , des diarrhées , des sueurs , des mois , des hémorroïdes. 54. 55 56
- Incertitude de tels signes. 57
- Signes de coction & de crudité 35
- Signes des différentes évacuations critiques. 54
- Signes qui marquent altération dans les organes de la respiration. 86. 87
- Situation d'un homme dans l'état de santé, 83
- Dans les differens états contre nature. 84
- Situation d'un malade sur le ventre. 85
- Situation sur le côté droit ou sur le côté gauche dans les Maladies croniques. 87. 88
- Soif sert au pronostic. 164
- Soif inextinguible est mauvaise. 165
- Sommeil profond & syncopal ; sommeil qui fatigue est de fâcheux augure. 171

<i>Spécifiques</i> pour les fièvres.	243
Ils se doivent donner avec précaution.	292
	299. & 300
<i>Spécifiques</i> pour les intermittentes, quand il n'y a pas danger d'inflammation du bas ventre.	239
<i>Sudorifiques</i> doivent être employez sur la fin des accez.	243. 244
<i>Sueurs</i> en general, 129. Sueur foetide & symptomatique, 130. Sueur continuës & abondantes, 129. Sueurs qui précèdent le frisson sont mauvaises, celles qui le suivent sont bonnes.	130. 131.
Sueur universelle, sueur particuliere, chaude, froide, copieuse.	133. 134
Sueur syncopale, sanguinolente.	135. 136
Sueur après le repas.	132
Sueur critique.	55
<i>Surdité</i> & reinteiment d'oreille dans une maladie naissante est mauvaise, non dans la vigueur d'une fièvre maligne.	180. 181
<i>Surquoy</i> on doit fonder les diverses indications.	194. 195
<i>Suspension</i> des particules métalliques dans leurs liqueurs dissolvantes, la cause.	11. 12

T

T ACHES qui viennent sur la peau, & leurs differences.	96
<i>Tartre</i> alumineux de <i>Ro'sincius</i> & sa préparation.	309
<i>Teinture</i> ou infusion de quinquina dans l'eau.	244
<i>Tems</i> de la maladie sert au prognostic.	187
<i>Tems</i> des maladies.	30
<i>Tems</i> où il faut donner les purgatifs dans la quarte, 278. dans la tierce.	242

DES MATIERES. 525

- Tems* pour la saignée. 239
Tems & suite des fermentations. 30. 31.
Tierce s'excite d'ordinaire au Printems , ou en Eté , & dans les jeunes gens. 211
Tierces sans danger quand les parties intérieures ne sont point offensées, 222. *Tierces* malignes. 223
Toux est mauvaise , lorsqu'elle est accompagnée d'accidens tels que le crachement de sang. 177
Toux sèche & irritante avec une langue humide , marque distillation ou catarre. 165
Tumeurs & douleurs vers les hypocondres dans les fièvres croniques ne proviennent pas toujours de l'ébarras des vaisseaux. 322
Tumeurs & hydropisies , suites ordinaires des longues fièvres intermittentes. 275

V. U.

- V** E I L L È S dans l'état de la maladie ne sont pas à craindre , 172. Elles sont plus nuisibles aux jeunes gens. 173
Veilles, hémorragies, superpurgations, playes suivies de convulsions sont dangereuses , 173. 174
Ventre douloureux & tendu doit faire appréhender quelque inflammation ou de vents, 103. 104
Verolez ont des irrégalitez sur la langue. 95
Vers qui sortent au commencement des maladies aiguës , marquent de l'acreté & une disposition à la pourriture. 159
Vin de quinquina. 251
Vin enragé. 19
Visage témoigne beaucoup d'affections intérieures par les yeux , par les narines , & par la couleur de la peau. 89. 90. 91.

<i>Voix aigre , voix glapissante avec resserrement des hypocondres.</i>	110
<i>Voix entrecoupée , tremblante , défaillante avec fièvre & sans fièvre, ce qu'on en peut conjecturer.</i>	111. 112
<i>Volatils dépouillés de souphres diminuent les fermentations dans les fièvres.</i>	242
<i>Vomissemens critiques.</i>	55
<i>Vomissemens en general.</i>	144
<i>Vomissemens sinceres.</i>	145
<i>Vomissemens de pituite & de bile , de matieres âcres.</i>	146
<i>Vomissemens avec fièvre & hoquet; vomissemens salutaires & dangereux.</i>	146. 147
<i>Vomissemens de différentes couleurs, fœtides &c. dans les matieres rejettées.</i>	148
<i>Vomissemens noirâtres, ceux où l'on jette du sang , ou qui sont mêlez de pus.</i>	149. 150
<i>Vomissemens extraordinaires.</i>	152
<i>Urines doivent être considérées par le Medecin ; on s'y trompe souvent.</i>	115. 116
<i>Urines aqueuses , jaunes vertes , noires, rouges ambrées.</i>	117. 118. 119
<i>Urines pâles claires, troubles.</i>	119. 120. 121
<i>Farineuses, huileuses, purulentes.</i>	122. 123 & 124
<i>Urines sanguinolentes , visqueuses,</i>	125. 126
<i>Suppression d'urine, incontinence d'urine.</i>	127
<i>Ce qu'on doit juger de toutes ces apparences douteuses les unes étant favorables, comme les urines noires dans les fièvres quartes ; les autres de mauvais augure, comme ces mêmes urines en d'autres maladies.</i>	124. 125. 126
<i>Usage des pilules catholiques de Poterius.</i>	292
<i>Usage des pilules de Sagapeno Camilli.</i>	292

Y

YEUX qui ne peuvent souffrir la lumière, qui pleurent, qui se contournent, qui paroissent rouges, & leurs veines livides, & noires au droit du blanc qui s'entrouvent en dormant. 90

Yeux effarez, ternes. 91

Table des Matieres de l'Addition.

A

ACIDES fortifient la chaleur. 359

Les acides fébrifiques ne s'accumulent point dans le sang. 351. 352. Les acides s'engendrent dans les suc. 350

Amulettes pour pallier. 409

A quoy se reduisent toutes les opinions qu'on a proposées sur la fièvre. 332

Ardeur succedant au frisson. 432

Avantcoureurs des Paroxysmes des intermittentes. 344

B

BOISSON pour les fièvres continuës, 336

Boisson pour les intermittentes 401

Bons succès des linimens dans les fièvres malignes. 342

Bubons & parotides à traiter. 341

C

- C**AUSE de la duplication & de la triplification des fièvres. 438
- Cause de quelques mouvemens critiques. 434
- Causes de la corruption du sang dans quelques Fébricitans. 438
- Causes des changemens de couleur, du refroidissement, des soupirs & de divers autres symptômes qui paroissent dans le frisson. 385
- Causes des fièvres continuës, & de leurs symptômes, 334. 335. Cause de redoublement réglé de ces mêmes fièvres. 425
- Causes veritables des fièvres intermittentes. 336
- Les causes occasionelles; suite de ces fièvres, 343. Autres preuves des causes rapportées, 346. Causes du redoublement des fièvres, 377. Causes du renouvellement des mêmes paroxysmes, 430. Raisonnemens sur le même sujet selon d'autres systêmes. 432
- Changement* de tierce en quarte. 367
- Chaud & froid des fièvres demandent différentes cures. 337
- Chile* contractant de l'accidité, 352. 353. s'agissant à la surface du corps. 354
- Choix des alimens. 400
- Circonstances* où le quinquina réussit. 419. 420
- Cœtion* ne doit pas être précipitée par l'usage des remedes chauds. 426
- Comment* la chaleur succede au froid des fièvres. 356
- Comment* on repare ce que la fièvre a détruit. 428

DES MATIERES. 599

<i>Comparaison</i> du corps animé & d'une machine à pendules.	435
<i>Concours</i> du chaud & du froid dans quelques fièvres.	345
<i>Critique</i> de tout les hypotheses des modernes , 431. Objections contre ces hypotheses touchant les fièvres intermittentes.	432
	433
<i>Cure</i> des fièvres periodiques , reduite à quatre points principaux.	398
<i>Cure</i> differente suivant les saisons , les temperamens , &c.	427
<i>Cure</i> parfaite & radicale des fièvres periodiques.	422

D

D ECLIN des paroxysmes , sa cause.	362
<i>Defaut</i> de tous les systêmes proposez jusqu'à present sur les fièvres intermittentes.	430
<i>Deux</i> especes de double tierce.	380
De quelle cause procede l'ardeur dans les recidives causées par une administration inconsiderée du quinquina.	417
De quel principe dépend la durée des bons intervalles.	432. & 436
<i>Difference</i> des fièvres malignes d'avec les autres.	339. 340
Differences des medicamens terrestres salins.	411
<i>Disposition</i> favorable de l'air.	399
<i>Dissolution</i> du sang , ses suites.	340
<i>Division</i> des fièvres intermittentes.	365
<i>Durée</i> ordinaire des attaques & des intermissions des fièvres periodiques.	368

E

E F F E R V E S C E N C E froide.	427
E ffet de la forte ardeur du sang.	60
<i>Elemens</i> se changent selon les agens.	334
<i>Emerique</i> à choisir.	403. 404
<i>Ephemere</i> sa difference d'avec les tierces.	374
<i>Excès</i> de l'humeur fébrifique , redouble les fièvres.	379
<i>Explication</i> de l'action des cataplasmes.	410
<i>Explication</i> de la durée des intervalles des fièvres périodiques par une experience.	428. 429
<i>Explication</i> de divers prognostics des fièvres intermittentes.	390
<i>Explicarion</i> du frisson & de ses symptômes , comme la paleur , des tremblemens , des divers écoulemens qui s'y font.	347
<i>Explication</i> nouvelle des symptômes des intermittentes, 437. Ce qui produit les fièvres quotidiennes , tierces & quartes.	438
<i>Exposition</i> des hypotheses des Anciens.	451

F

F IEVRE accompagnée de toux sèche.	385
Fièvre froide, ses causes & ses differences d'avec les fièvres sensiblement chaudes.	382. 383
Fièvres où le chaud & le froid se rencontrent distinctement ensemble.	383. 384
Fièvre où le dedans du corps brûle , & le dehors gèle.	384. 385
Fièvres où les sueurs abondent.	385. 386
Fièvres où se produisent différentes sortes de symptô-	

DES MATIERES. 601

- symptômes, où le malade souffre oppression,
où le cœur lui manque, où la goutte s'ir-
rite. 387. 388. 389
- Fièvres sans affoiblissement. 392
- Foyers & principes que les Anciens afflig-
noient aux Fièvres intermittentes. 451
- Frisson commençant à se faire sentir au dos,
& comment le froid se répand ensuite par
tout. 431

G

- GENERALITEZ & précautions à prendre
dans le traitement des fièvres. 405
- Toutes sortes de remèdes ont guéri les inter-
mittentes en divers sujets, & les peuvent
encore guérir. 450

H

- HUILE séparée en gouttelettes par le
vinaigre où on la mêle, montre com-
ment les acides divisent les matieres gras-
ses du sang où ils s'insinuent, & les dispo-
sent à se dissiper plus aisément. 358
- Humeurs pacifiées, & fibres relachées font
suivies du sommeil. 364
- Hydropisie ordinaire en automne. 365

I, J

- IDÉE des elemens chymiques reçûs au-
jourd'huy. 333
- Inspiration empêchée par l'expansion du sang
dans le poumon. 361
- Fonctions de plusieurs accès dans le même
tems rend les paroxysmes plus rudes. 381

L

- L**EVAIN très-attenué dans un sang sulphureux cause les fièvres ardentes. 383.
Lipurie dépend de la difference des parties du levain les plus grossieres & les plus tenaces piquant & fixant les fibres de la surface du corps, pendant que la portion la plus subtile agit le sang dans les viscères. 384.
Liqueurs qui développent le mieux la vertu du quinquina. 416.

M

- M**ANIERE d'atténuer l'humeur morbifique pour la faire sortir. 422.
Medicaments qui conservent le sang. 404.
Methode pour pallier les fièvres. 406. 407.
Methode de traiter les fièvres en divers cas. 425.
Moyen de dissiper plus sûrement les matieres fébrifiques inflammables. 358.
Moyen de se préserver de la fièvre. 399.

N

- N**ARCOTIQUES & paregoriques calment le sang. 408.
Nouveau paroxysme survenant dans les jours des bons intervalles d'une fièvre périodique double ou triple. 382.

O

- O**BIECTIONS contre l'existence d'un foyer particulier dans les fièvres intermittentes. 354.

DES MATIERES. 603

<i>Obstacles</i> que la nature met à la production des acides.	351
<i>Origine</i> des sueurs.	446

P

P ALLIATIFS extérieurs & intérieurs des fièvres.	409
<i>Passage</i> du froid au chaud dans la fièvre.	432
<i>Phœnomènes</i> de la fièvre éphémère.	374
<i>Phœnomènes</i> du froid des fièvres.	345
<i>Precaution</i> générale dans le traitement des maladies.	405
<i>Prediction</i> sur chaque espèce d'intermittente, Sur l'enflûte de certaines parties.	396. 397
<i>Preparation</i> de divers remèdes.	338
<i>Preuves</i> que le feu n'agit point comme acide.	359
<i>Principe</i> des retours alternatifs de la santé & de la maladie.	434
<i>Prognostics</i> à tirer des tubercules des ulcères, des cours de ventre.	391. 392
<i>Purgatifs</i> convenables aux maladies.	339

Q

Q UALITÉ de la boisson des fébrici- tans.	401
<i>Quarte</i> double, sa cause.	381. 382
<i>Quinquina</i> , ses propriétés, 410. Raison de ses vertus, 412. Pourquoi un ulcère empê- che les bons effets du quinquina 413. Cause des divers effets de ce médicament. 414. En quel cas il purge, & ce qui le retient dans l'estomac, 415. Il est propre à cer- taines hydropisies, & à l'hétisie, 416. Com- ment on en use pour suspendre des fièvres	

- chaudes, 417. Danger du quinquina dans les fièvres chaudes, 417. Dans une abondance de cruditez, 418. Pratique à garder dans ce cas, 419. En quel tems de la maladie on use du quinquina, 420. Usage du quinquina dans un cours de ventre & dans une constipation, 421. Préparation de ce simple suivant Talbot Medecin Anglois qui l'a mis en vogue, 423. Préparation d'une teinture & d'un électuaire de quinquina. 424
- Quotidienne*, ses caractères, son origine & ses symptômes. 370

R

- R** AISON de la regularité des retours de la fièvre. 434. 437
- Raison des alternatives du chaud & du froid, 372
- Raison du prolongement des paroxysmes, 366
- Raisonnemens* de Borelli sur la regularité des retours du paroxysme. 436
- Reflexions* sur les systhêmes précédens, avec une exposition abrégée d'une nouvelle Théorie. 429
- Refutation* des raisonnemens des Anciens sur les fièvres périodiques, & des observations sur lesquels ils se fondoient. 442
- Remede* à changer suivant la diversité des causes du mal, 341. Les plus propres pour les fièvres. 402.
- Respiration* fréquente, sa cause. 361.

S

- S** ANG-aqueux & indigeste cause les fièvres périodiques, 336. Pais où elles sont ras-

DES MATIERES. 605

res , remedes à ces maux.	344
<i>Signes</i> de de triste augure.	392. 393
<i>Sommeil</i> , sa cause.	364
<i>Sueurs</i> à exciter dans les fièvres ardentes.	363
<i>Symptômes</i> de l'ardeur fébrile.	356
<i>Symptômes</i> de la tierce , & leur cause.	369
	370
<i>Système</i> nouveau sur les fièvres périodiques , par un moderne.	434

T

T ACHES & tumeurs, leurs causes.	340
<i>Tierce</i> automnale.	365
<i>Tierce</i> printanniere.	373
<i>Tierce</i> triple , son origine.	381

V, U,

V ERTU des cataplasmes, sa cause.	410
<i>Ulcere</i> empêche que le quinquina n'arrête la fièvre.	413
<i>Urine</i> des fiévreux , son sédiment.	344
Urines plus chargées sur la fin de l'accès.	362
<i>Utilité</i> & cause des sueurs & des urines qui sortent sur la fin des paroxysmes.	363

EIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS , par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & Feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement , Maître des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Bailly, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Officiers Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT : Nôtre amé LAURENT D'HOURY, Imprimeur Libraire à Paris , Nous a tres-humblement fait remontrer qu'il desiroit faire imprimer un Livre intitulé *Pratique des maladies aiguës, & des maladies croniques ou habituelles* , par Daniel Taurvy , de nôtre Academie des Sciences & Medecin de la Faculté de Paris, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres sur ce necessaires: A CES CAUSES, Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit D'HOURY , d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre par tels Imprimeurs qu'il voudra choisir , en telle forme, marge, caracteres & autant de fois que bon lui semblera, faire vendre & distribuer par tout nôtre Royaume , Pays, Terres & Seigneuries de nôtre obéissance, pendant le tems de cinq années consécutives , à compter du jour de la datte des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs , Libraires & autres de contre-faire ledit Livre en tout ou partie , comme aussi d'en faire vendre ny distribuer ou debiter d'Impression étrangere, sans le consentement par écrit de l'Exposant ou de ses ayans cause , le tout à peine de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans,

dont un tiers applicable à l'Hôtel-Dieu de Paris, un tiers à l'Exposant, & l'autre au dénonciateur, confiscation des Exemplaires, de tous dépens, dommages & intérêts, à condition toutefois que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur les Registres de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois du jour des Présentes, que l'Impression dudit Livre sera faite en notre Royaume, & non ailleurs, & ce en beau papier & beaux caractères, conformément aux Règlements de la Librairie; & qu'avant de l'exposer en vente, il sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur Phelipeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles nous commandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il luy soit fait aucun trouble, ny empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers-Secrétaires, soy soit ajoutée, comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution des Présentes, toutes significations, deffenses & autres actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir.

Donné à Paris le vingt-sixième jour de Mars,
l'an de grace mil sept cens douze, & de nô-
tre Regne le soixante neuf. Par le Roy en
son Conseil.

Signé, CARPOT.

Registré sur le Registre num. 446. de la
Communauté des Imprimeurs & Libraires de
Paris, page 33. num. 285. conformément
aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt de
13. Août 1703. A Paris ce dix-neuvième
jour du mois d'Avril 1712.

L. JOSSE, Syndic.

